

Ad usum P. Cini Luersche

LETTRES

Conventus Libinienois
D E

MONSIEUR

ARNAULD

D'ANDILLY.

NOUVELLE EDITION.



A 54.

A PARIS;

Chez NICOLAS LE GRAS, au troisième
Pilier de la Grand' Salle du Palais,
à l' L couronnée.

M. DC. XCVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROT.

728

LETTERS

Handwritten scribbles

MONSIEUR

ARRIVÉ

MONSIEUR



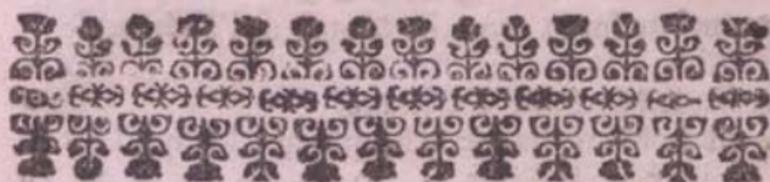
A PARIS

Faint mirrored text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

M. DC. XCVI

PARIS

1750



T A B L E DES LETTRES

CONTENUES EN CE LIVRE.

A Madame d'Orleans, Religieuse Benedictine, & mere de M. le Duc de Rets.	pag. 1.
A M. le Cardinal de Rets.	3
A un Prince.	4. 38
A M. l'Evêque de Lizieux.	4. 193. 198
Au même sur la mort de M. l'Evêque de saint Brieu.	216
A M. le Cardinal Bentivoglio.	5. 11. 45
Au même sur le sujet de la mort de M. le Mar- quis Bentivoglio son frere.	174
Au même sur le sujet de ses memoires.	324
A Madame la Marquise de Senecey, sur la mort de M. son mari.	6
A M. de Montrave, premier President au Par- lement de Toulouse.	9. 133
Au même sur le sujet de l'Histoire de M. le Pre- sident de Gramond.	309
Au même sur le même sujet.	316
A M. de Sponde, depuis Evêque de Pamiers.	9
A Monsieur l'Evêque de Grasse.	143

T A B L E.

Au même sur la mort de Monsieur l'Evêque de S. Brieu.	218
A M. le Maréchal d'Ornane.	10
A M. le Maréchal de Schomberg, lorsqu'il fut éloigné de la Cour.	12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 29. 30. 31. 32. 89.
Au même sur la défaite des Anglois en l'Isle de Ré.	51
Au même sur la blessure de M. le Duc d'Haluin à Rouvroy.	86
A Madame la Marquise de Lyancourt.	14. 45. 145. 294.
A M. le Comte de ***	20
A M. le Duc de Montmorency.	22. 36
Au même, sur le sujet de la bataille Navale qu'il gagna contre les Rochellois.	44
A M. de Virazel Evêque de S. Brieu.	22. 199.
Au Pere Gregoire Capucin, & Provincial de la Province de Guienne.	23
A M. Bouthilier, Evêque d'Aire.	24. 39
A M. l'Abbé de S. Cyran.	25. 26. 27. 75
Au même, sur la mort de sa Nièce.	237
A M. de Saint Pierre.	28. 217. 234
Au même, sur la mort de M. le Marquis de Senecey.	29
A M. le Marquis de Valencé.	28. 94
Au même, sur les blessures de M. son fils à Fontarabie.	118
A M. le Marquis de *** sur la prison de M. le Colonel d'Ornane.	33
A M. le Comte de *** sur le même sujet.	36
Au même sur la liberté de M. le Colonel d'Ornane, & sur le retour de M. le Maréchal de Schomberg à la Cour.	41
A M. le Marquis de ***	37

T A B L E.

A Monsieur ***	40
A M. le Marquis de Poyanne.	40. 269
A M. le Cardinal de Richelieu.	42. 189
A Madame de la Trimouille , Abesse du Lys.	
43	
A M. le Cardinal de Marquemont , sur sa promotion au Cardinalat.	46
A un premier President d'une compagnie Souveraine , sur sa promotion en cette Charge.	47
Au Seigneur Jean de Gleffetti , Maître d'Hôtel ordinaire du Pape Urbain VIII.	48
A la Mere Marie Magdeleine , lors Superieure du grand Convent des Carmelites.	49
A la même , sur la mort de M. le Cardinal de Berulle.	68
A M. le President Marion , Controlleur general des Finances.	50
A M. le Marquis de Fontenay.	52. 83.
Au même , sur la mort de Madame de Marcil sa mere.	88
Inscription pour le cœur de Madame de Marcil,	
89	
Au même , sur le sujet de sa maladie à Nancy , lorsqu'il étoit Gouverneur de Lorraine.	125
A M. le Duc de Mantouë , auparavant Duc de Nevers.	53. 55
A M. des Noyers.	54
Au même , sur la mort de M. le premier President de Champigny son oncle.	70
A Madame la Marquise de Magnelay , sur la mort de M. le Marquis de Ragny son beau-frere.	57.
A la même ,	156
A la même , sur la mort de Madame la Duchesse d'Halluin sa fille.	235
A Madame de *** sur la mort de la Mere Soul.	

T A B L E.

prieure du Convent des Carmelites de la Mere de Dieu à Paris.	59
A la Mere Marguerite , Prieure dudit Convent , & sur le même sujet.	61
A M. le Marquis de Portes , sur la mort de M. le Marquis de Portes , son frere , tué au siege de Privas.	62
Au même , sur la mort de M. l'Evêque d'Agde son second frere.	66
A M. de Bignon , Avocat General au Parlement.	65
A Monsieur ***	68
A un premier President d'un Parlement.	69
A M. le Comte de Brassac , lors Ambassadeur à Rome.	71. 77. 84. 85
A Madame la Marquise de Ramboüillet , sur la perte de son second fils , mort de peste.	75
A Mademoiselle de Ramboüillet	76. 92
A la même sur la liberté de M. l'Abbé de S. Cyran.	271
A Madame la Marquise de Ramboüillet en lui envoyant une Traduction.	231
A M. le President Barillon. 81. 122. 152. 140. 163. 169. 176. 184. 202. 206. 210. 238. 252. 274. 308	
A Madame la Comtesse de Brienne , sur la mort de deux de ses filles , mortes en même jour.	82
A la même , sur la guerison de Monseigneur le Duc d'Anguien.	209
A la même sur la mort de M. de Virazel , Evêque de S. Brieu.	215. 220
A la même.	220
A M. le Duc d'Haluin , sur le sujet de sa blessure à Rouvroy.	87
Au même , sur le sujet de la survivance que le Roi lui accorda des Charges de M. le Maréchal	

T A B L E.

de Schomberg son pere.	90
A M. le Maréchal de Brezé, sur sa promotion à la Charge de Maréchal de France.	91
Au même sur le secours de Heidelberg.	96
Au même, sur le sujet de la bataille d'Avein.	97
Au même sur le sujet de sa harangue à Messieurs les Etats, pour les dissuader de faire la Trêve avec l'Espagne.	98
Au même.	99. 100. 101. 102. 105. 107. 108
Au même, sur le sujet de la bataille de Thionville.	147. 161. 170
Au même, sur la mort de M. de Feuquiere.	177
Au même.	229
Au même, sur ce que s'en allant Vice-Roi en Catalogne, il s'étoit arrêté pour faire la guerre dans le Comté de Roussillon.	248. 242
Au même, sur son combat contre les Espagnols, dans le Comté de Roussillon.	
A Monsieur ***	93
A un jeune Gentilhomme qui avoit l'esprit admirable.	95
A M. de Benjamin.	103
A Monsieur ***	104
A M. le Cardinal de la Valette.	109. 133. 136
Au même, sur la prise de Landrecy	111
Au même, sur la mort de M. le Duc de Candale son frere.	139
Au même, sur la conservation de la Citadelle de Turin.	142
Au même, sur le sujet de la bataille de Thionville.	150
A M. Servien.	110. 140. 256. 268. 272. 275. 291. 344
A M. de Feuquiere, sur le combat de Poligny.	113.

T A B L E.

Au même , prisonnier de guetre à Thionville.	152
A Madame la Comtesse de Guebriand.	114
A la même , sur la mort de M. son mari.	300.
305.	
A Monsieur ***	114
A Monsieur ***	116
A M. le Marquis de Gévres , ensuite du malheur de Fontarabie.	117
Au même , prisonnier de guerre en Flandres.	192
A M le President Ardier , sur la mort de M. son pere.	119
A la Mere Angelique , Prieure du Convent des Carmelites de S. Denis.	120
A M. le Marquis de Lyancourt.	121. 157
A M le Duc de Vveymar.	126
A M. le Vicomte de Turenne.	127
Au même , sur sa promotion à la charge de Maréchal de France.	299
A M. le Comte de Guebriand.	118
A M. le Marquis de Montausier.	129
Au même , sur la mort de M. de Feuquiere.	177
Au même , lors prisonnier de guerre en Allemagne.	340
A M. le Comte de Pas, fils de M. de Feuquiere, sur sa blessure à l'assaut de Luneville.	130. 195
A M. de saint Ange , premier Maître d'Hôtel de la Reine.	131
A M. le Marquis de la Tourlandry , sur la mort de Madame sa femme,	131
A un Religieux.	134
A M. Arnould , Docteur de Sorbonne.	135
A M. Arnould , ensuite de la bataille de Thionville.	146
A M. le Duc de Longueville , sur le sujet de la Bataille de Thionville.	148

T A B L E.

Au même, sur sa grande maladie en Allemagne.	
180.	
Au même, sur son passage en Allemagne.	185
A la Mere Catherine Felicité, Religieuse à Port-Royal, sur la mort de son troisième Fils, tué en un combat auprès de Verdun.	153
A M. de Chaudebonne.	155. 342
A Madame de la Grange le Roi.	159
A la même, sur la mort de son dernier fils.	223.
232	
A la même, sur la mort de Madame la Marquise d'Inteville sa fille	244
A la même sur la mort de Mademoiselle d'Inteville sa petite fille.	295
A Monsieur ***	160
A Monsieur ***	162
A M. de Thou, sur la mort de M. le Cardinal de la Vallette.	164
A Madame la Duchesse d'Eguillon, sur la mort de M. le Cardinal de la Vallette.	166
A Monsieur ***	168
A M. le Prince de Guimené.	172. 181. 255
A Madame la Marquise de Sablé.	173
A Monsieur ***	175
A M. *** sur la mort de M. de Feuquieré.	178
A Monsieur ***	182
A Monsieur ***	187
A Monsieur *** sur la mort de son fils unique tué à un siège.	191
A Madame la Duchesse de Guise, sur la mort de M. son mari.	197
A M. l'Evêque d'Aleth.	200
A M. le Comte de Montauban,	203. 251. 262
A Monsieur ***	205
A Monsieur ***	207

T A B L E.

A Monsieur ***	208
A une Religieuse.	213
A Monsieur ***	219
A Monsieur ***	224
A M. le Chancelier Seguier , sur la mort de M. le Marquis de Coëstin son beau fils , tué au -siege d'Aire.	222
A Monsieur ***	221
A Monsieur ***	226
A M. *** sur la mort de son frere.	227
A M. de Bernay , Conseiller en la Grand' Cham- bre du Parlement.	<i>Ibid.</i>
A Monsieur ***	228
A M. le Comte de Guiche , sur sa promotion à la charge de Maréchal de France.	230
A Monsieur ***	<i>Ibid.</i>
Au même.	231
A M. le premier President Molé , sur sa promo- tion à cette charge.	236
A la Mere-Marguerite de la Misericorde , Car- melite.	241
Au Pere le Jeune Jesuite , & Superieur des Mis- sions de Canada.	245
A M. d'Aiguebonne , Ambassadeur du Roi en Piedmont.	249
A M. de Convonge Gouverneur de Casal.	250.
	279. 298. 323. 337.
A M. Goulas , Secretaire des Commandemens de Monseigneur le Duc d'Orleans.	254
A Messieurs les Officiers du Bailliage de Mortain en Normandie.	257
A Monsieur Bouthilier , Sur-Intendant des Fi- nances.	259
A M. de Fabert , Gouverneur de Sedan.	260
A Madame de Blerancour.	261. 329

T A B L E.

A M. de Pontac , President au Parlement de Bordeaux , sur la mort de M. de Thou son beau-frere.	263. 276. 292. 299
A Mademoiselle Arnauld , sur sa profession en l'Abbaye du Port Royal.	264
A M. le Marquis de Humiere , sur la mort de Madame sa femme.	266
A Mademoiselle de Rohan.	272
Au Pere des Mares , Pere de l'Oratoire.	275
A M. d'Avaux , Sur-Intendant des Finances	278
A M. le Comte de Tresines , sur la mort de M. le Marquis de Gévres son fils , tué au siege de Thionville.	280
A Monsieur ***	289
A M. *** sur la mort de M. l'Abbé de S. Cyran.	293
A M. le Marquis de la Rocheposé , sur le même sujet.	296
A Monsieur ***	301
A Madame de Saint Ange.	302
A la même , sur la mort de Mademoiselle Arnauld , Religieuse à Port-Royal.	304
A M. le Baron de Renty.	303. 315
A Monsieur ***	317
A Monsieur le President de Bailleul , Sur-Intendant des Finances , sur la mort de M. le Marquis de Nangis son beau-fils , tué au siege de Gravelines.	319
A Monseigneur le Duc d'Orleans , sur le sujet de la prise de Gravelines.	321
A M. l'Evêque de Bazas.	327
A M. le Comte de Reviglias.	331
A Madame la Princesse , sur le sujet de la bataille de Fribourg.	332
A M. de Chalain , President au Parlement de	

T A B L E.

Bretagne.	334
A M. le Comte du Plessis-Praslin , sur la mort de M. de Choiseul son Pere , tué au siege de Santia.	335
A Monsieur ***	336
A Monsieur ***	338
A M. l'Abbé Bentivoglio , sur la mort de M. le Cardinal Bentivoglio son oncle.	342

Fin de la Table.



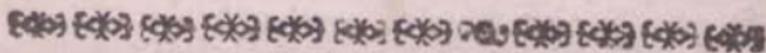
LETTRES

DE

MONSIEUR

ARNAULD

D'ANDILLY.



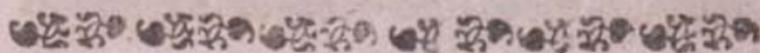
*A Madame d'Orleans , Religieuse Benedictine , &
Mere de Monsieur le Duc de Retz.*



ADAME.

Si vous jugez des effets par la volonté , j'avoüe
vous avoir rendu service , puisqu'il n'y a rien que
je souhaite avec plus d'ardeur que de vous témoi-
gner par mes actions , l'honneur que je porte à
vôtre éminente vertu. Mais comme je n'ai pû
être si heureux que d'accomplir en cela mon desir,
aussi n'ai-je pas la présomption de m'estimer digne
de la faveur que vous me faites par vôtre Lettre.
Je la reçois , Madame , comme une obligation que

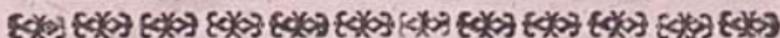
vous voulez acquerir sur moi par un excez de charité, afin que le bonheur d'avoir part au souvenir d'une Princeſſe qui oublie ſes grandeurs & ſes qualitez, pour ſ'humilier devant Dieu, & ſ'élever autant vers le Ciel par ſa propre vertu, qu'elle l'étoit dans le monde par ſa naiſſance, m'engage à une ſi grande admiration de vôtre pieté, que je quitte deſormais tous autres ſoins, pour m'efforcer de me rendre tel que vôtre bonté ſ'eſt laiſſé perſuader de me croire. Et puisſque je ne ſçauois, Madame, me reſſentir de la grace que vous me faites, que par des vœux & des ſouhairs pour l'accroiffement des benediſtions que Dieu verſe ſur vous avec une ſi grande abondance, & que vous me témoignez d'honorer ma Sœur de Port-Royal de vôtre affection, j'aurai recours à elle, afin qu'elle offre pour vous ſes prieres à celui duquel ſeul vous attendez des récompensés, & qui ſemble vous avoir choiſie pour une des plus éclatantes lumières de vôtre ſiecle, afin que vôtre vie étant comme une image vivante de la parfaite devotion, vous faiſſiez connoître que les femmes peuvent auſſi-bien ſervir à l'Egliſe par leur exemple, que les hommes par leur doctrine. & pource que l'accompliſſement de vos ſaintes intentions pourroit être retardé par les ſoins que vous ſeriez obligée d'apporter en des affaires qui troubleroient la tranquillité de vôtre retraite, ſi vous continüiez d'être traversée en la dernière réſolution que vous avez priſe, il faudroit avoir bien peu de ſentiment de pieté, pour ne deſirer pas avec ardeur de vous témoigner en cette occaſion combien je ſuis.



A Monsieur le Cardinal de Ros.

MONSEIGNEUR,

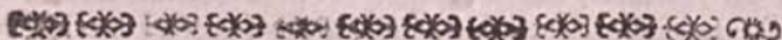
Je suis contraint de faire par cette Lettre, ce que Mr. *** m'a empêché de faire moi-même ; & j'aurois regret de m'acquiescer en cette sorte d'un si grand devoir, si la faveur que j'ai reçüe de vous en l'affaire de Port-Royal, ne surpassoit de beaucoup tous les remerciemens que je vous en sçaurois rendre : Mais puisqu'il faut que mon impuissance paroisse, je n'ai pas sujet de désirer qu'elle se voye plutôt en mes paroles qu'en mes Lettres. Les personnes que vous avez principalement obligées en cette occasion, suppléeront à mon deffaut, & en rendant graces à Dieu de celle qu'il leur a faite par vôtre moyen, elles ne lui demanderont pas moins de benedictions pour vous, que pour elles-mêmes. Cette récompense, Monseigneur, ne vous sçauroit être désagréable, puisque vous n'en cherchez point d'autre dans le zele qui vous porte à employer pour le service & pour la gloire de Dieu, toute l'autorité qu'il vous a commise : Et cela même m'ôtteroit la liberté de vous en parler, si mon ressentiment ne me contraignoit de dire l'honneur que vous méritez, d'user si dignement du pouvoir que vous avez de bien faire ; & si cette consideration jointe à tant d'autres, qui m'attachoient déjà à vôtre service, ne m'obligeoit encore plus étroitement à demeurer toute ma vie.



A un Prince.

MONSEIGNEUR,

Je laisse à Mr. *** à vous mander particulièrement les sentimens de vos Amis , & de vos serviteurs sur ce qui vous touche , dont je l'ay entretenu à loisir. Si le Comte de Mansfeld n'entreprend rien contre la France , ce discours est du tout inutile ; mais s'il assiege quelque place , & que vous puissiez vous jeter dedans avec moyen de la défendre , il n'y aura que ceux qui envieront vôtre valeur , qui manqueront à louer vôtre action. Je sçai bien que quand vous ne le feriez pas , vous n'en sçauriez être blâmé , puisque vous n'avez point d'employ qui vous y oblige. Mais si vôtre generosité demuroit dans les bornes des devoirs ordinaires , elle ne mériteroit ni des louanges extraordinaires , ni la gloire que vous avez , d'être en plus grande estime dans l'esprit des gens de mérite , par la consideration de vôtre vertu , que par celle de vôtre naissance , qui n'auroit pas seule le pouvoir de me rendre aussi veritablement que je le suis.

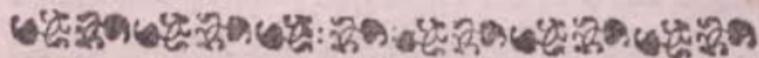


*A Monsieur l'Evêque d'Aire , depuis
Evêque de Lizieux.*

MON Tres-cher Pere ,

Si je ne sçavois que la Charité est la plus grande & la plus liberale de toutes les vertus Chrétiennes , & qu'elle regne dans vôtre cœur , j'aurois peine à recevoir , comme s'adressant à moi , les témoignages si extraordinaires que vous me donnez de vôtre affection , dont pour être digne à un

si haut point, il faudroit être un autre vous-même: Mais puisque vous avez voulu me donner la qualité de vôtre Fils, & que toutes les autres obligations ne sont que des ruisseaux dont cette premiere est la source: je n'offenserois pas moins vôtre bonté en m'étonnant de la continuation de vos faveurs, que vôtre humeur si ennemie des ceremonies, en vous rendant de nouveaux remerciemens. Ainsi pour n'être point ingrat par mon silence, & ne vous pas déplaire par mes paroles, il ne me reste qu'à rendre grâces à Dieu de celle que vous m'avez faite, & qui m'a acquis en un instant par le mouvement si puissant qu'il vous donna de m'aimer, ce que je ne pouvois mériter en toute ma vie: Mais si mon respect & mon affection sont capables de me conserver à juste titre cette sainte adoption dont vous m'honorez, j'ose vous assurer que vous n'aurez jamais sujet de me defavoüer pour,

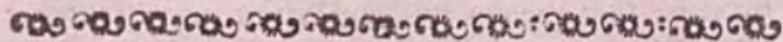


A Monsieur le Cardinal Bentivoglio.

MONSEIGNEUR,

Je croi vous dire beaucoup plus par mon silence que je ne pourrois faire par mes Lettres, puisqu'il témoigne que les obligations que je vous ai, sont au-dessus de toutes mes paroles. Et ainsi c'est seulement pour me contenter moi-même que je vous renouvelle les protestations de mon tres-humble service, duquel vous ne sçauriez douter, quand vous penserez aux faveurs dont vous honorez continuellement mon frere: Mais vôtre generosité étant capable de vous les faire oubher, cette Lettre ne sera pas possible inutile pour vous faire souvenir de la seule chose en quoi vous manquez de mémoire. Je vous supplie

res-humblement, Monseigneur, de vouloir bien l'avoir meilleure en cela à l'avenir, afin que vous me croyez autant que je le suis.



A Madame la Marquise de Senecy, sur la mort de Monsieur son Mary.

MADAME,

C'eût été à mon avis une si grande inhumanité que de vouloir arrêter vos larmes dans les premiers mouvemens de la plus juste & plus violente douleur qui se puisse éprouver dans le monde, qu'au lieu de m'excuser d'avoir differé quelques jours à vous écrire, j'aurois plutôt sujet de craindre de m'acquiescer trop-tôt de ce devoir : Mais la grace étant incomparablement plus puissante que la raison, j'ose espérer qu'elle commence à produire en vous des effets que l'on ne pourroit de long-temps attendre de l'autre; n'y ayant qu'une force surnaturelle qui soit capable d'élever si-tôt une ame au-dessus des sentimens de la nature, & lui faire voir le jour à travers de tant de troubles & de nuages, qui remplissent nos sens, & offusquent nôtre esprit, lorsque la vie nous devient ennuyeuse par la perte d'une personne que nôtre affection aussi bien que nôtre devoir, nous rendoit plus chere que nous-mêmes. Ainsi, Madame, sans l'obligation que vous avez à Dieu, d'avoir pris un pouvoir si absolu sur vôtre cœur, que par une heureuse servitude, vous avez comme perdu la liberté de résister à ses volonte, il faudroit vous parler d'une autre sorte, & pour tâcher d'adoucir vôtre douleur incapable des vrais remedes, demeurer dans les termes des consolations ordinaires : Mais puisque vous êtes si éloignée de l'erreur de ceux qui cherchent tout leur bonheur sur la terre,

& que les sentimens des Chrétiens, si contraires à ceux du siècle, font que depuis tant d'années, le Ciel a toujours été le principal objet de vos desirs & de vos esperances, je vous dois tenir un autre langage. Jusqu'ici, Madame, vos affections étoient partagées: Vous aviez dans le monde un Mary que vous aimiez plus que vôtre vie, & dans le Ciel un Dieu que vous aimez plus que vôtre ame. Vôtre passion vers le premier vous portoit à mille soins pour lui sur la terre; & l'amour du second vous faisoit mépriser toute la terre, oublier les creatures & vous-même, pour n'être qu'à lui. Ainsi, tantôt la nature, & tantôt la grace occupoient vos pensées; & bien que l'un & l'autre pussent compatir avec une éminente vertu, ce ne pouvoit être sans violence, sans trembler souvent à la vûe de tant de malheurs qui peuvent arriver aux hommes. Combien de fois l'appréhension de ces épouvantables combats, qui joignent à la perte du corps celle de l'ame, vous a-t-elle fait transir de frayeur, & souhaiter de voir vôtre vie avec celle de Monsieur vôtre Mary, dans cet heureux port où l'on est pour jamais en assurance. Maintenant qu'il y est arrivé, toutes vos affections & vos pensées sont réunies, puisque vous le trouvez dans ce même séjour de gloire où vôtre esprit va si souvent chercher vôtre Dieu. Ainsi vos vœux pour son salut étant exaucez, de quoi vous pouvez-vous plaindre, sinon de ce que cette bonté infinie en le tirant du monde, lui donne plutôt qu'à vous l'éternelle félicité, qui un jour vous sera commune. C'étoit une preuve d'affection parmi les Payens, que de pleurer avec excès la mort de ses amis, pource que tout leur bonheur ne passant pas cette vie, ils ne pouvoient leur désirer rien de meilleur: Mais parmi nous qui sommes instruits en l'école d'un Dieu mourant par amour sur une Croix, & duquel la mort rend la nôtre, lorsque nous sommes en grace, une vie de gloire &

d'immortalité , ce ne seroit pas aimer un Mary plus que soi-même , mais au contraire s'aimer plus que lui , que de s'affliger de le voir quitter les miseres de la terre pour posséder éternellement les felicités du Ciel : C'est pourquoi , Madame , étant tres-assuré que vous aimiez incomparablement davantage Monsieur vôtre Mary que vous ne vous aimez , je ne doute point que cette consideration ne soit encore plus puissante sur vôtre esprit que toutes vos douleurs dans vôtre cœur , & qu'ainsi vôtre ame ne reprenne bien-tôt l'empire qu'elle doit avoir sur vos sentimens. Que sçavez-vous , Madame , si le zele avec lequel Monsieur vôtre Mary a sacrifié sa vie pour le service de son Roi dans une guerre si sainte , ne lui a point obtenu la récompense dont il jouit à cette heure ? Cela étant , comme il y a si grand sujet de le croire , voudriez-vous en luy rendant la vie , s'il étoit en vôtre puissance , lui arracher une couronne qu'il a si justement méritée : si vôtre bouche le dit , vôtre foi & vôtre charité la desavoient , & plus puissantes que vôtre affliction , elles ne permettront jamais que vous vous plaigniez d'avoir dans le Ciel la plus chere partie de vous-même. Vous voyez , Madame , que je vous parle selon la verité , & non pas selon mon ressentiment , qui au lieu de me permettre de vous consoler , m'engage à pleurer avec vous la perte d'un homme dont j'admirois la vertu , & qui m'honoroit d'une amitié toute extraordinaire. J'espere , Madame , de trouver desormais en vous , l'affection dont vous m'obligiez l'un & l'autre ; puisque tous mes devoirs se rassemblent maintenant en vous seule , personne ne sçauroit être tant que moi.

sçai comment je pourrai m'acquitter de ce que je vous dois, & de ce qui est dû à votre vertu, si ce n'est qu'en m'employant pour votre service, vous me donniez moyen de vous faire connoître avec quelle verité je suis.

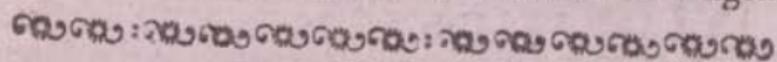
~~~~~

*A Monsieur le Colonel d'Ornane, depuis Maréchal de France sur le sujet d'une tres-grande maladie qu'eut Monsieur de Mazargues son Frere.*

**M** O N S I E U R ,

Je n'ay point de paroles quand je pense à l'affliction que vous ressentez du peril où est Monsieur votre Frere, dont j'avoüe être en telle peine, que je n'ay un seul moment de repos; ma douleur étant si fort accrüe par la part que je prens à le vôtre, que je ne pourrois supporter ce déplaisir, si je ne sçavois que c'est maintenant que nous devons pratiquer les résolutions que nous avons tant de fois prises, de nous résigner absolument entre les mains de Dieu, de la seule volonté duquel nous sommes obligez de dépendre, & de ne considerer nôtre affection pour nos plus proches, & pour nos Amis, que comme une étincelle de l'amour que nous devons avoir pour lui. Représentez-vous donc, s'il vous plaît, Monsieur, à vous-même, ce que vous me diriez en pareille occasion; & ayez sans cesse devant les yeux que les Ames fidelles à J E S U S - C H R I S T, ne sçauroient rien perdre, puisqu'elles retrouvent en lui toutes choses avec un accroissement infini de grace. Si c'est un Frere que vous regrettez, il ne refuse point d'être le vostre: si c'est un Frere & un Ami tout ensemble, il prend plaisir à vous servir de l'un & de l'autre: Vous ne sçauriez lui tant demander,

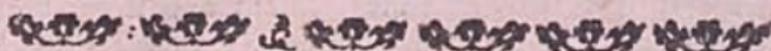
pourvû que vos demandes soient accompagnées d'amour & de foi, qu'il ne vous donne encore davantage. Ainsi vous trouverez grace devant un Dieu, en supportant patiemment pour l'amour de lui la perte d'un homme, qu'il vous rendra dans l'Eternité après l'avoir mis au nombre des Anges.



*A Monsieur le Cardinal Bentivoglio.*

**M**ONSEIGNEUR,

Encore que la gratification accordée à mon Frere m'apporte une grande joye, d'autant que c'étoit une affaire d'honneur, & que celles-là seules me touchent, le contentement que je ressens de vous en avoir toute l'obligation, surpasse de beaucoup celui que je reçois de cette faveur, pource que vos éminentes qualitez me font autant désirer de me voir de plus en plus vôtre redevable, comme je craindrois de l'être à un autre. Et puisque vous prenez tant de plaisir de nous attacher pour jamais mon Frere & moi à vôtre service, vous ne pouviez, Monseigneur, rencontrer une occasion plus propre à nous le faire paroître, vû les difficultez qu'il y a maintenant d'obtenir de semblables graces: Mais si nul autre que vous n'étoit capable de les surmonter, nul autre ne pouvoit aussi en avoir un-plus grand ressentiment que celui que mon Frere me témoigne, puisqu'il égale le mien, & que personne ne sçau-roit être davantage que je suis.

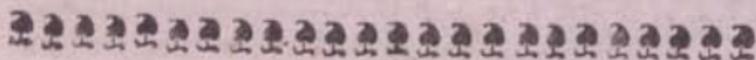


*A Monsieur le Maréchal de Schomberg , lorsqu'il fut éloigné de la Cour.*

**M**ONSEIGNEUR,

Si je vous pouvois témoigner avec quel ressentiment d'obligation j'ai reçu la Lettre qu'il vous a plu de m'écrire par Mr. de la Jaille, vous connoitriez que toutes les bonnes fortunes de la terre ne me sçauroient apporter un pareil contentement, n'ayant jamais rien tant souhaité que l'honneur de vôtre affection au point que j'ai sujet de me la promettre ensuite des assurances que vous m'en donnez. Tout ce que je possède au monde, & ma vie que je vous offre, sont de trop foibles preuves à mon gré, du désir que j'ai de me rendre digne de cette faveur. Mais je renoncerai tous mes Amis s'ils ne sont les vôtres; & penserai par ce moyen m'acquiter en quelque sorte de ce que je vous dois, puisque le moindre d'eux vaut beaucoup mieux que moi, & ne se donneroit jamais à un moins vertueux que vous. Jusqu'ici, Monseigneur, la gloire de vos actions étoit obscurcie par des complaisances & des flateries qui lui ôtoient une partie de son lustre: Maintenant qu'elle paroît en sa pureté, vous avez cet avantage, que jamais homme dans une semblable rencontre n'a été plus hautement ni plus universellement loué de tous les gens de bien. C'est véritablement triompher de la fortune que de tirer ainsi de l'avantage de ses défaveurs: Mais Dieu qui est juste n'avoit gardé de manquer à récompenser tant de travaux que vous avez supportez, & tant de perils que vous avez courus & recherchez pour son service. Possible qu'il a voulu par un effet de sa providence, dont les causes sont incomprehensibles aux hom-

mes, vous procurer le repos dont vous allez jouir désormais afin de vous réserver à des actions encore plus illustres que les premières: Et puisque vous sçavez mieux que moi la soumission qu'il faut rendre à la conduite d'un si grand Maître, je n'ai qu'à vous demander pardon, Monseigneur, de m'être laissé emporter par mon affection à vous dire ce que j'ai si souvent appris de vous.

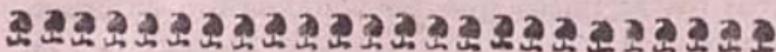


*A Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je parlai hier au Roi fort à loisir durant son souper, & rendis les témoignages que je dois à votre vertu & à votre probité. Cela se passa très-bien, ainsi que Monsieur de la Jaille vous le pourra dire: Mais je vous supplie très-humblement de me pardonner si je vous ai déobéi en ne parlant point du tout de moi à sa Majesté, puisque vous sçavez que je ne vous l'ai nullement promis: ni même d'accepter les offres que mes Amis m'ont faites sur ce sujet. Je me confirme de plus en plus, Monseigneur, en la créance que la meilleure fortune qui me sçaitroit arriver, c'est de participer à votre mauvaise fortune: Et nul contentement ne peut égaler celui que je reçois de publier si hautement votre mérite, que l'envie même est contrainte d'écouter vos louanges sans y oser répondre. Je vois tous les jours tellement croître le nombre des personnes qui parlent de vous avec toute sorte d'honneur & d'estime, que je pense qu'à la fin vous serez un de ceux qui s'étonneront le moins de voir vos services si mal récompensés; & je m'estimerois trop heureux si je pouvois par de plus grands devoirs me rendre digne de l'honneur de vos bonnes grâces, que je m'efforce-

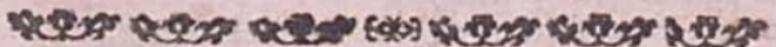
rai de mériter par une telle passion à vous servir, que nul ne se pourra dire plus véritablement que moi.



*A Monsieur le Maréchal de Schemberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je m'estime heureux de voir que mes Lettres vous sont si agréables : Et je le ferai beaucoup davantage lorsque mes actions me rendront plus digne que mes paroles, de l'honneur de vos bonnes grâces. J'ai une si forte passion de vous plaire, que je me haïrois moi-même, si je ne vous donnois sujet de m'aimer. Et plus je vais avant, plus j'ai sujet de louer Dieu de ce qu'il m'offre des occasions de faire voir combien je méprise les faveurs de la fortune. Je n'en souhaite point de meilleure que de posséder avec ma liberté, le bonheur de passer doucement avec vous une partie de ma vie, qui est un contentement auquel je ne mets point de prix, lorsque je pense à la faveur que vous me faites de le tant désirer.

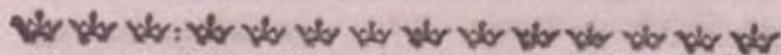


*A Madame la Marquise de Liancourt.*

**M**ADAME,

S'il y avoit quelque chose dans le monde au-dessus de l'excellence de l'amitié, j'aurois honte que vous eussiez pris pour moi la peine d'écrire une si excellente Lettre. Mais une plus noble cause ne pouvoit produire ce rare effet de vôtre esprit, dont j'ai fait part à tant de vos Amis, qu'au moins ne m'accusera-t-on pas de vouloir posséder seul un si grand trésor. Je n'ose vous dire combien ou

l'estime, tant je crains que vôtre modestie vous fasse offenser la verité en l'accusant de flaterie. Et d'autre côté l'apprehension del'offenser moi-même m'oblige à vous témoigner que jamais Lettre n'a été plus admirée. Jugez donc je vous supplie, si je ne dois pas être en grande peine puisque ne pouvant vous louer sans vous déplaire, je ne scaurois y manquer sans desagrèer à Madamelà Marquise de Ramboüillet, qui ne peut cacher la joye de voir que vôtre esprit aussi-bien que vôtre vertu, égale l'estime qu'elle fait de vous. Je pense que je ferai mieux de vous laisser terminer entre vous ce différent, où chacune a pareil avantage, puisque l'une combat pour la modestie, & l'autre pour la verité; & que vous honorant également je ne scaurois quel parti prendre: Mais de quelque côté que la victoire tourne, vous y gagnerez toutes deux: Car comment pourriez-vous vous plaindre d'être contrainte par la verité à reconnoître les graces que Dieu vous a faites? Et comment Madame la Marquise de Ramboüillet, qui vous aime si parfaitement, seroit-elle fâchée de voir que vous en rehaussez le lustre par la qualité de toutes la plus estimable aux femmes, qui est la modestie?

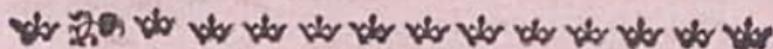


*A Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je n'ay point maintenant un plus grand plaisir que de voir quelqu'un qui vienne de Nanteüil; pource que tous m'assurent que vous ne vous portâtes jamais mieux: Mais je serai encore plus content lorsque j'aurai le bonheur d'y passer quelques journées auprès de vous, ainsi qu'il vous plaît de me le mander, pouvant dire avec verité qu'il n'y a rien au monde que j'estime davantage que

la part qu'il vous plaît de me promettre en l'honneur de vôtre amitié, qui est un terme dont je n'userois pas, si vous ne l'aviez voulu. Mais puisque vous me l'ordonnez, & que je reconnois combien les tres-humbles services & les devoirs auxquels il m'oblige, vont au-delà des respects qui s'expliquent par d'autres paroles plus ordinaires & moins véritables, je vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de croire que je ne trouverai jamais rien de difficile pour mériter cette faveur, qui me rend beaucoup plus que je ne le sçauois dire.



*A Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

Vous apprendrez par les Lettres de Monsieur de Liancourt, comme son discours avec le Roi s'est beaucoup mieux passé que vous ne vouliez vous le promettre. Ce qui me donne sujet de croire, que si la fortune vous trompe encore, ce sera en vous faisant des faveurs que vous dédaignez maintenant de recevoir d'elle. Car quelque aveugle qu'elle puisse estre, enfin elle sera contrainte de voir l'éclat de vôtre vertu, & de reconnoître son injustice.

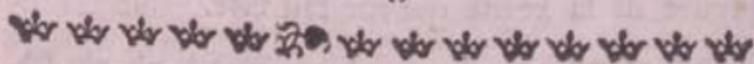


*A Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

Mon principal souhait est accompli, puisque mes actions vous sont si agréables. Après ce contentement je ne sçauois être malheureux: Et si vôtre bonté plutôt que mon mérite ne me l'avoit acquis, toutes les bonnes fortunes de la terre

ne seroient pas capables de me satisfaire , pource que rien ne touche mon esprit à l'égal de mon devoir ; & que connoissant plus particulièrement que nul autre vôtre vertu , & les services auxquels m'oblige l'entiere confiance dont vous m'avez toujours honoré, je n'aurai jamais une plus forte passion que de vous témoigner par mon ressentiment , que je ne suis point ingrat de vos faveurs ; & par mon obéissance combien je désire me rendre digne de l'honneur de vos bonnes graces.

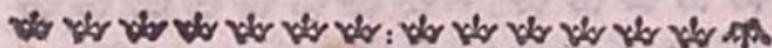


*A Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

J'estime qu'il ne se peut rien ajoûter à la résolution que je vois que vous avez prise par le Mémoire que Mr. de la Jaille m'a apporté , tant elle est prudente & généreuse, qui sont deux manieres d'agir si excellentes , & que vous avez si constamment tenuës ju'qu'ici, que rien ne vous scauroit être plus avantageux , selon mon avis , que de ne vous en départir jamais. Il n'est pas croyable combien cela vous réüssit dans l'esprit de tous les gens de bien , dont je sçai que l'estime est seule capable de vous contenter : Et je n'ai point vû d'action plus louée en choses semblables , que ce que vous n'avez ni recherché , ni désiré de voir le Roi lorsqu'il a été si près de Nanteüil. Vos raisons pour ne point demander à prendre congé de lui avant que de partir , sont aussi extrêmement approuvées de tous vos Amis , & le seront un jour, s'il plaît à Dieu , de sa Majesté même , quand elle sera mieux conseillée. Vôtre vie est une suite continuelle de grandes actions : Vôtre seule passion a toujours été de mériter les plus importants emplois , sans vous soucier des avantages que les

autres recherchent en les possédant : Et Dieu vous a fait la grace de réussir encore au-delà de ce que vous osiez vous promettre. Il ne faut pas, Monseigneur, demeurer au milieu de la carrière : Je sçai aussi que vous choisiriez plutôt la mort que de l'avoir fait, & vous demande pardon de ce que ma passion à vous honorer & à vous servir, m'emporte si facilement à vous dire ce que vous sçavez mieux que moi ; En quoi je suis, ce me semble excusable, puisque cela même est une preuve de la vérité qui me fait être.

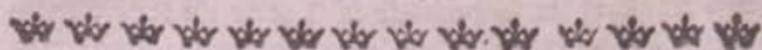


*A Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

J'estimerois inutile de vous dire de quelles différentes affections j'ai été touché en la maladie & en la guérison de Monsieur de Liancourt ; & combien vôtre considération a encore augmenté mes ressentimens. L'honneur que j'ai d'être aimé de vous, & les devoirs qui m'y obligent, vous en donnent assez de connoissance : Mais je vous supplie tres-humblement de me permettre de louer Dieu avec vous de la grace qu'il vous a faite de vous conserver une personne si chere, lorsque selon le monde il n'y avoit plus sujet de l'esperer. Je veux croire que cette maladie sera la crise des traverses qu'il lui a plu de vous envoyer pour éprouver vôtre vertu, qui ne le pouvoit assez être dans les seules prosperitez. Les grandes ames comme la vôtre témoignent leur fermeté dans les plus violentes agitations : Il falloit que cette dernière traversât les contentemens que vous vous proposiez de recevoir cet Esté à Duretal, auxquels, puisque vous les remettez à Paris & à Nanteüil, j'espere de prendre la part qu'il vous plaît de m'y

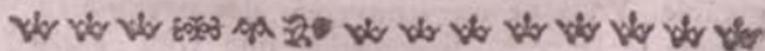
offrir, & de vous y renouveler les assurances de la vérité avec laquelle je suis.



*A Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

N'ayant rien plus cher que l'honneur de vos bonnes grâces, je m'estimerois obligé à de grands remerciemens des nouvelles assurances qu'il vous plaît de m'en donner par vos Lettres, si mes paroles n'étoient de trop foibles témoignages de mes devoirs, dont je reconnois ne me pouvoir acquitter que par des services, & ne me tiendrai jamais plus heureux que lorsque je rencontrerai des occasions de vous en rendre. Les résolutions que vous continuez à prendre sont si dignes de vous, que je ne sçaurois assez vous dire combien elles confirment la créance que tous les gens de bien ont de vôtre vertu: Et la sorte dont vous vivez, donne plus de sujet d'envier la grandeur de vôtre courage, que de plaindre l'injustice que vous recevez de la fortune; dont les changemens presens de là Cour fournissent tant de sujet de parler, qu'il ne se passe jour maintenant que vôtre mérite ne reçoive une partie des louanges qui lui sont dûs. Dieu veuille qu'elles soient bien-tôt converties en des récompenses telles que vos signalez services les ont méritées. Il est difficile de souhaiter davantage, & impossible d'être plus que moi.



*A Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

**M**ONSEIGNEUR.

Aussi-tôt après vous avoir écrit, j'appris le

commandement que vous avez reçu à Duretal ; & depuis , Monsieur vôtre fils me fit l'honneur de me montrer la coppie de la Lettre du Roi , & de vôtre réponse , qui ne peut être jugée que tres-digne de vous. Je reconnois dans l'esprit des gens de bien que l'estime de vôtre vertu s'augmente par les oppositions qu'elle rencontre ; & la sorte dont vous êtes allé en vôtre Gouvernement , y avez été reçu , & y êtes demeuré jusqu'ici , nonobstant les desseins que l'on avoit au contraire , fait paroître clairement que la Providence de Dieu veille pour vous. Il n'appartient qu'à lui de tirer la lumière des tenebres ; & j'espère que ces nuages étant passés , la France vous reverra avec plus d'éclat qu'auparavant , continuer les signalez services qui lui ont été si utiles & si nécessaires. Je m'estimerois tres-heureux si je pouvois par les miens vous témoigner mon obéissance , puisqu'elle tient rang entre les preuves de la vérité qui me fait être.

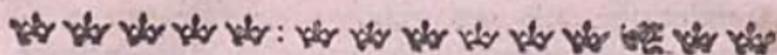
~~~~~

*A Monsieur le Comte de ****

MONSIEUR,

Vos reproches sont si obligeans qu'ils m'ôtent le regret d'avoir failli , si vôtre contentement ne m'étoit plus cher que le m'en : Mais quelque effet que mon silence produise à mon avantage je ne laisse pas de le condamner & de vous en demander pardon , puisqu'il vous a été si désagréable. Vous ne me trouverez pas néanmoins , comme je l'espère , si coupable que vous pensez , lorsque vous sçauvez les raisons qu'il m'est permis de vous alleguer ensuite de la satisfaction que je vous ai faite. Vous vous plaignez , Monsieur , de ma negligence à vous écrire , & de ce que je ne vous mande rien de mes interets. Je répons au

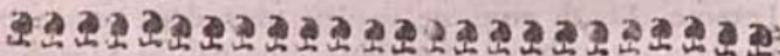
premier que c'est une grande preuve de ma confiance en l'honneur de vôtre amitié, que de juger ces petits devoirs indignes d'elle ; & si cela vous semble une faute, préparez-vous, s'il vous plaît, à m'en remettre souvent de pareilles, puisque je ne scaurois m'empêcher de tomber en celles que mon estime pour vous me fait commettre. Quant à ce qui touche mes intérêts, je n'avois garde, Monsieur, de vous en écrire, vous pouvant jurer avec vérité que c'est l'une des choses du monde à laquelle je songe le moins. Et afin de vous parler à cœur ouvert, les pensées de mon salut, mes Amis, & mes Livres, sont les seules choses qui occupent maintenant mon esprit. J'aime parfaitement la campagne parce que j'y passe une vie toute contraire à celle de la Cour ; j'éprouve des douceurs nonpareilles dans ma famille ; je goûte le contentement d'un repos sans oisiveté, précédé par des travaux inutiles ; & ce que la plupart recherchent avec tant d'ardeur ne me semblant pas digne de l'ambition d'un homme de courage, il m'est fort facile de le mépriser. Voilà, Monsieur, en peu de mots ma confession de foi. Trente Lettres de complimens ne vous seroient pas à mon avis si agréable que celle-ci. Souffrez donc, s'il vous plaît, qu'elle satisfasse pour le passé, & m'imposez pour l'avenir telle loi qu'il vous plaira, elle sera religieusement observée. J'en dis autant à Madame vôtre Femme. Et si vous ne voulez tous deux entreprendre une chose impossible, ne pensez jamais à trouver une personne qui soit davantage que moi.



A Monsieur le Duc de Montmorency.

MONSEIGNEUR,

Il n'y a que mes actions, si mon bonheur les pouvoit égaler à ma passion pour vôtre service, qui soient capables de vous témoigner mon ressentiment, de la faveur d'une Lettre aussi obligeante qu'est celle qu'il vous a plû de m'écrire : Car quand je pense qu'outre mes devoirs hereditaires, mon inclination à vous honorer s'est rencontrée si particulièrement favorisée de la vôtre, que vous avez toujours pris plaisir à me donner des marques d'une bienveillance non commune ; j'avoüe que je ne sçauois sans une joye toute extraordinaire, recevoir par de nouvelles preuves de l'honneur de vos bonnes graces, la confirmation des premieres, dont je n'ose dire, Monseigneur, que je sois indigne, si elles se peuvent mériter par la plus parfaite fidelité qui soit au monde ; puisqu'ayant la même passion pour mon devoir, que tant d'autres ont pour leur fortune, ceux qui me font l'honneur de m'aimer ne sçauroient craindre avec raison d'y avoir regret: Et vous, Monseigneur, moins que nul autre, pouvant dire veritablement que l'on ne sçauroit être plus que je suis.



A Monsieur de Virazel, depuis Evêque de Saint Brieux.

PUISQUE le silence se peut en quelque sorte comparer au dormir, je n'aurai pas tort de dire que nous nous sommes tous deux en même tems comme réveillés d'un profond sommeil ; vôtre billet m'ayant été donné lorsque vous receviez le mien.

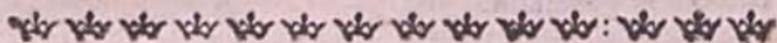
Ainsi je ne crains pas que vous m'accusiez justement d'une faute en laquelle j'ai eu l'honneur de vous imiter, ne pouvant faillir à vôtre exemple, si ce n'étoit en me faisant tirer neuf palettes de sang, au lieu de fortifier ma santé dans mon desert, comme vous deviez faire dans le vôtre, & non pas vous tuer de peur de profiter au public, qui est un double manquement de charité vers vous, & vers le prochain.

✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽

Au Pere Gregoire Capucin, & Provincial de la Province de Guyenne.

M On Reverend Pere,
 Je ne scaurois assez vous témoigner avec quelle joye j'ai reçu vôtre Lettre, y ayant si long-temps que je n'avois eu de vos nouvelles, & estimant au point que je fais le bonheur de vôtre amitié. Je louë Dieu pour vous de ce que vous vous portez bien, & pour toute vôtre Province, de ce que vous voila de nouveau en charge: Car la charité étant d'autant plus estimable qu'elle est plus étendue, je suis obligé de preferer à vôtre repos particulier l'avancement de tant d'ames sous vôtre sage conduite. Il n'est pas raisonnable qu'un tel Capitaine que vous dans la vie Religieuse, où il faut continuellement combattre de si puissans ennemis, se contente de faire le soldat: Vôtre vertu, & vôtre expérience vous engagent à mener les autres à la guerre, & à mourir les armes en la main, à la tête de cette petite Armée d'hommes Angeliques, qui ne font autre usage de leur vie, que de la sacrifier continuellement au service de celui, qui étant Dieu, n'a pas dédaigné de se rendre homme, afin de perdre la sienne pour eux. Quant à moi qui suis inutile à tout, je demeure à l'ombre tandis que

vous êtes dans le travail, couvert de sueur & de poussière & jouïs ici d'un si grand repos, que si dans cette douce vie j'avois autant de vertu que de contentement, je serois sans doute trop heureux. Je vous supplie de tout mon cœur de le demander à Dieu pour moi, afin que vos prieres suppléant au défaut des miennes, je devienne digne de l'affection si particuliere dont vous m'obligez.

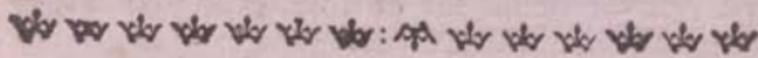


A Monsieur Bouthillier Evêque d'Aire.

MONSEIGNEUR,

Vous ne pouviez tirer une plus forte preuve du pouvoir absolu que vous avez sur moi, qu'en m'obligeant d'écrire à Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, pour lui conseiller de différer son retour d'avec vous jusques à la fin de l'Hyver. J'avoüe que cette demande m'a fort surpris : Mais toutes mes volontez cedant aux vostres, je n'ai pû contredire à la seule chose que je vous aurois refusée si j'étois capable de vous desobéir. Je me trahis donc afin de vous être fidele, si l'on peut nommer trahison ce que l'on fait contre soi pour un autre soi-même, qui est le seul nom que je vous puis donner, digne de vôtre amitié, laquelle je ressens tous les jours produire des effets dans nôtre éloignement & nôtre silence, que peu de personnes pourroient espérer dans la présence & la conversation continuelle. C'est être au-dessus des ordres de la nature, que de tirer ainsi de nouvelles unions de nôtre separation, & faire contribuer à l'affermissement de nôtre amitié ce qui affoibliroit celle des autres : Mais puisqu'elle ne regarde que le Ciel, pourquoi seroit-elle assujettie aux loix de la terre, dont nous avons protesté tant de fois de mépriser les grandeurs & les vanitez ? je louë Dieu de tout
mon

mon cœur de ce que vous avez déjà réduit ces résolutions en pratique, en vous acquittant si dignement d'une des premières charges de l'Eglise. Quant à moi, puisqu'il ne me reste que les desirs de bien faire, je m'efforcerai avec la grace de Dieu de les conserver si entiers, que vous ne puissiez trouver à redire que mon impuissance, dont vous êtes trop juste pour m'accuser, & nôtre parfait ami trop équitable pour y consentir.



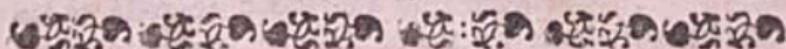
A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

JE vous laisse à juger quelle est ma peine, de me voir contraint à vous conseiller de laisser passer la rigueur de l'Hiver auparavant que de revenir ici : Mais bien que d'un côté je ressenté un extrême déplaisir de vôtre absence, en un tems où j'espérois vous dérober quelques journées, & que rien ne me sçauroit être plus cher ni plus avantageux tout ensemble : Néanmoins quand je considère de l'autre les incommoditez de la saison pour entreprendre un si long voyage, & la passion si juste & si violente qu'a Monsieur l'Evêque d'Aire de profiter de cette rencontre pour vous retenir encore, je suis contraint de parler contre moi-même, & de combattre mes propres sentimens, qui me faisoient déjà trouver l'Automne trop long, sans y ajouter encore l'Hiver : lequel je craindrai plus que jamais, me souvenant qu'il m'aura ramené à Paris, où je passe une vie si éloignée de la tranquillité de la Campagne, que le seul moyen de jouir du repos que j'ai quitté, seroit de vous voir, puisque je le trouverois avec vous au milieu de tous les orages du monde.

regfou regfou regfou regfou regfou regfou regfou regfou regfou regfou

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

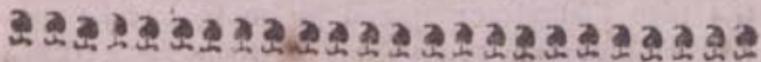
L'Affaire de *** vient presentement d'être terminée. J'amaï rien ne s'est mieux passé : Et je suis trompé si Dieu n'a permis ces nuages pour en tirer une nouvelle lumiere. Je desirerois de tout mon cœur que M. *** eut entendu ce qui s'est dit de lui sur ce sujet, & jusqu'à quel point chacun ressent lui être obligé. Ainsi en voulant seulement procurer le bien des autres, on en reçoit pour soi même, que l'on ne trouveroit pas si on le recherchoit; & la charité obtient par de bonnes voyes, ce que l'ambition ne peut acquerir par de mauvaises.



A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

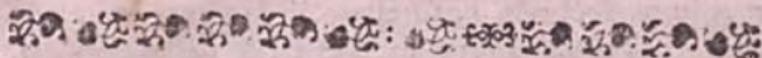
IL me semble que je serai bien coupable si je ne fais mon profit de l'instruction que Dieu me donne dans l'exemple de *** pour m'empêcher de tomber en semblables fautes : Car ceci est à mon avis une leçon vivante & animée par des actions veritables qui se sont passées devant mes yeux, au lieu que ces discours ordinaires de vertu qui combattent des vices qui ne sont que dans l'imagination, ressemblent aux peintures-lesquelles n'ont autre rapport à la verité, que celui que leur donnent les ombres & les couleurs : Ce qui sans doute ne sçauroit agir si puissamment sur nos esprits, parce qu'ils ne sont touchez que par nos sens ; Au lieu que dans cette autre maniere d'instruction, ils le sont non-seulement par tous nos sens, mais par toutes nos pensions, qui ayant en part à ce qui s'est passé, nous font connoître par autrui & par nous-mêmes, jusques où peut aller le transport de

nos imperfections naturelles, si la grace qui est la raison des Chrétiens ne les arrête, & ne les domine. Mais voyez, je vous supplie, de quoi je me mêle d'oser ainsi parler devant vous, j'espère que vous excuserez cette faute, puisque dans la liberté que nôtre amitié me donne de vous dire mes premières pensées, il n'y a que les secondes qui soient coupables quand elles sont mauvaises.



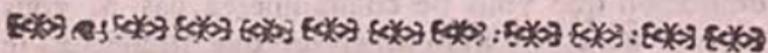
A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

Comme je pensois vous écrire, M. de *** m'a montré la Lettre qui m'a fait tomber la plume des mains, non par le déplaisir de ne le pouvoir surpasser, mais par honte de ne le pouvoir imiter. Le premier seroit une vanité dont vous me blâmeriez; le second est une honnête émulation que vous ne condamneriez pas. Si vous n'aviez un esprit aussi pénétrant que judicieux, je dirois que vous ne sçaviez pas jusqu'à quel point vous m'obligiez lorsque vous nous donnâtes l'un à l'autre: Mais tant s'en faut que je veuille diminuer par cette pensée le prix de la faveur que vous m'avez faite par un si rare présent, que j'estime au contraire que vous connoissez encore mieux que moi les avantages que j'en reçois, lesquels je compterai toujours entre les principaux de ma vie. Et puisque l'excellence de nôtre amitié me défend de vous en remercier, parce que nous ne sommes qu'un, & qu'ainsi ce seroit me remercier moi-même, j'emprunterai les paroles de Monsieur l'Evêque d'Aire pour m'acquitter de cet office: Mais en cela je me trompe aussi; car puisqu'il entre entier dans cette parfaite amitié, il n'y est pas plus propre que moi. Dieu soit loué de ce deffaut, & nous fasse la grace d'en voir toujours augmenter le nombre.



A Monsieur de Saint Pierre.

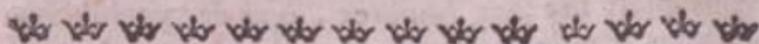
QUand vous seriez non-seulement à Lorette mais au bout du monde, cette Lettre ira vous y trouver, & je suis assuré qu'elle sera la tres-bien venuë, puisqu'elle vous dira, &c. Certes ma joye s'augmente quand je pense à celle que vous en recevrez, connoissant tellement vôtre cœur, que j'y puis lire comme dans le mien: Après cela je vous laisse à juger si vous avez quelque avantage sur moi en amitié, & si je conserve religieusement l'union inviolable de nos volontez, faite par cette ame heroïque qui nous a si fraternellement aimez, & qui jouit maintenant dans l'éternité de la recompense dûë aux actions qui rendent sa mémoire immortelle parmi les hommes.



A Monsieur le Marquis de Valence, lorsqu'il commandoit à Montpellier.

MONSIEUR,

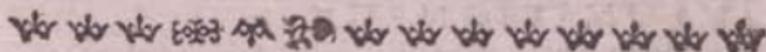
J'avouë que j'ai trop attendu à vous témoigner l'extrême contentement que je ressens des signalez services que vous rendez au Roi dans l'un des plus importans emplois qui soient aujourd'hui en son Estat; mais la connoissance que chacun en a, doit ce me semble me servir d'excuse, puisque ce n'eût été que vous dire ce que toute la France publie, & qu'étant aussi particulièrement que je le suis vôtre tres-humble serviteur, j'ai sujet de desirer des occasions particulieres pour vous faire connoître combien je suis.



A Monsieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Toutes mes Lettres ne seroient que des remerciemens, si la crainte de vous ennuyer en vous redisant toujours une même chose, ne m'empêchoit de m'acquiescer de ce que je dois à tant de témoignages de vôtre affection, & particulièrement à ceux que Monsieur vôtre Fils m'a fait l'honneur de m'en donner avec vôtre dernière Lettre. Il a vû en arrivant ici la chute de ceux qui ont trouvé leur ruine en l'éloignement qu'ils vous avoient procuré, & qui vous donne l'avantage sans pareil de triompher par vôtre seule vertu de l'injustice de la fortune. Tant de personnes vous auront écrit les particularitez de ce qui s'est passé en ce dernier changement que j'estimerois inutile de vous les mander : Et bien qu'il ne le soit pas moins de vous assurer de ma passion à vôtre service, je vous supplie tres-humblement de me permettre de vous dire, puisqu'il est véritable, que j'aurois mieux mourir que de cesser d'être.

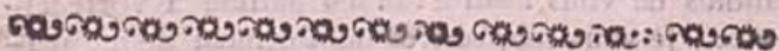


A Monsieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR.

Si la connoissance que j'ai de vôtre mérite & de vôtre esprit, ne m'avoit accoutumé à n'attendre de vous que des choses excellentes, j'aurois encore plus admiré la Lettre que vous écrivez au Roi sur le sujet de l'éloignement de vos ennemis. Mais vos paroles répondant à vos actions, je ne dois non plus m'étonner des unes que des autres: Et puisqu'il

vous plaît me tant honorer, que de vouloir que je vous mande ce qu'il me semble de cette réponse, je suis obligé de vous dire que le juste ressentiment que vous témoignez, sans néanmoins vous y laisser trop emporter, & la confiance que vous faites paroître d'avoir en la sincérité de vos intentions, & en la fidélité de vos services, font tout ensemble reluire si clairement vôtre prudence & vôtre générosité; que cette Lettre mérite à mon avis la plus grande louange que je lui sçaurois donner, qui est de l'estimer digne de vous. Il n'appartient pas à un moins vertueux que vous êtes de parler de la sorte, & un aussi vertueux que vous auroit mauvaise grace de parler autrement: Car tant de bonnes actions doivent précéder ce langage, qu'il ne faut pas s'étonner s'il est si rare en ce siècle; & les vôtres sont telles que le principal de mes souhaits pour vous, est qu'elles soient récompensées selon leur mérite, comme le plus grand de mes souhaits pour moy est de vous obliger par mes très-humbles services à me croire aussi véritablement que je suis.

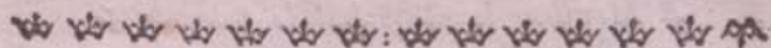


A Monsieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Puisque vôtre modestie vous fait trouver excessives les justes louanges que l'on vous donne, je n'oserois plus vous dire ce que je pense de vos actions, de crainte de vous déplaire, ou de parler contre ma conscience: Mais au moins me sera-t-il permis de vous rendre les très-humbles remerciemens que je vous dois de l'affection qu'il vous plaît continuer à me témoigner par vos Lettres, dont j'aurai toute ma vie un tel desir de me rendre digne, que si manque d'occasions mes services ne me peuvent faire mériter ce bonheur, j'espère que mes autres devoirs vous feront con-

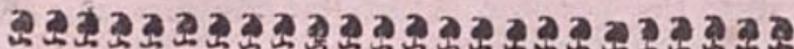
noître que personne ne ſçauroit être plus véritablement que moi.



A Monsieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Il n'étoit pas raisonnable que Monsieur le Colonel d'Ornane fût plus favorisé que vous de la fortune, puisque vous l'êtes tous deux également de la vertu. Les prosperitez sont de trop foibles épreuves pour des ames semblables aux vostres : Il les faut voir dans l'orage, & non dans le calme, afin de convertir leur estime en admiration. Les moindres vaisseaux endurent la mer durant la bonace, mais les seuls rochers sont capables de résister à ses tourmentes. Il n'y en a guere de plus grandes que celle qu'a souffert Monsieur le Colonel : Et toutefois la verité m'oblige à vous témoigner qu'elle est si disproportionnée à son courage, qu'il en souffriroit aisément de plus violentes. Il faut avouer néanmoins que sa gloire est beaucoup diminuée par l'affection incomparable dont Monsieur lui a rendu tant de preuves en cette rencontre, puisque ses actions & ses services sont trop dignement récompensez par une telle reconnoissance. Vous verrez, Monseigneur, par la Lettre que je vous envoie, combien il se tient heureux en son malheur, d'avoir été traité comme vous, qui êtes le premier auquel il écrit, ainsi que je le serai toujours à rechercher par toutes sortes de devoirs de mériter l'honneur que vous me faites de me croire.



A Monsieur le Maréchal de Schomberg.

MONSEIGNEUR,

Vous aurez sçû comme depuis la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Duret, M. le Colonel d'Ornane a été mené à Caën, où l'on le traite avec toute sorte de rigueur, & où on l'a même mis dans le Donjon, & beaucoup plus mal logé qu'à la Bastille. On lui a aussi ôté un Page & un Laquais qu'il avoit auparavant, & laissé seulement un valet de Chambre, sans oublier aucune de toutes les autres circonstances qui peuvent accompagner une prison très-étroite. Je doute néanmoins s'il est à plaindre dans un si mauvais traitement, puisque ceux qui l'ont conduit par commandement du Roi, rendent de si grands témoignages de sa constance, qu'il semble que sa mauvaise fortune ne serve qu'à relever davantage sa vertu. Le jour qu'il partit un Exempt des Gardes fit commandement à Madame la femme de sortir de Paris dans 24. heures : Ce que ne pouvant exécuter à cause qu'elle se trouvoit fort mal, le Roi lui permit d'y demeurer encore quelque temps pour se guerir. Voilà, Monseigneur, en quel état sont ceux que vous avez laissés dans la Cour, dont ils goûtent maintenant les amertumes, tandis que vous jouïssiez à la Campagne des douceurs & des contentemens que vous donne la fermeté de vôtre esprit, & la satisfaction d'avoir si dignement servi le Roi & l'Etat, que moins les hommes le reconnoîtront, & plus Dieu prendra plaisir d'être lui-même vôtre récompense. Quant à moi, puisque l'honneur que vous me faites de m'aimer me rend excusable, si je parle de mes sentimens ensuite des vôtres, dont ils ont dépen-

dance, j'avouë que Durerai & Caën partagent tellement mon esprit, qu'à peine sçai-je quelle opinion je dois avoir de ma condition presente: Car si d'un côté je m'estime heureux lorsque je pense à vôtre repos & à celui que j'ai choisi, & dont je jôuis ici pour voûs imiter, je m'afflige de l'autre quand je me represente ce que souffre Monsieur le Colonel. Toutefois après avoir bien considéré que le veritable bonheur des gens de bien se rencontre ordinairement dans leurs infortunes apparentes, je trouve tant de sujet d'esperer pour lui, qu'au lieu de m'attrister je me réjouis en la créance de vous voir un jour l'un & l'autre arriver par vôtre seule vertu dans les honneurs éminens auxquels le bien de l'Etat & vôtre réputation vous appellent. Il faut user du nom de Charges pour ceux dont les forces sont si disproportionnées aux grandes dignitez qu'ils possèdent, qu'elles servent de fardeaux pour les accabler: Mais à des hommes tels que vous & Monsieur le Colonel, ces mêmes dignitez sont veritablement des honneurs, puisqu'ainsi que les enfans portent le nom des peres, elles doivent prendre celui de l'honneur que vous avez acquis, dont elles sont le fruit & la récompense. Dieu veuille que nôtre siecle soit assez heureux pour jôuir de l'effet de mes esperances; & que je le sois aussi assez pour vous temoigner par mes tres-humbles services, que nul ne sçauroit être davantage que moi.



*A Monsieur le Marquis de *** sur la prison de
Monsieur le Colonel d'Ornane.*

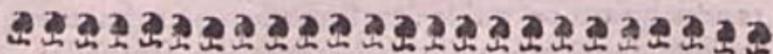
MONSIEUR,

Lorsque j'aurai le bonheur de vous voir, & de vous dire le sujet de Monsieur le Colonel

d'Ornane, mille choses dont le papier est incapable, sa vertu vous donnera tant d'admiration, qu'elle vous confirmera celle que vous aviez des jugemens de feu M. le Marquis de Senecey, qui estimoit peu d'hommes en France à l'égal de lui, & envieroit maintenant sa défaveur plutôt que de la plaindre, si la félicité dont il jouit dans le Ciel ne l'avoit affranchi des passions de la terre. J'ai reçu un contentement extrême, de voir sur ce sujet par la dernière Lettre qu'il vous a plu de m'écrire, que vous sçavez tirer profit des afflictions d'autrui aussi bien que des vôtres, en vous soumettant absolument aux volontez de Dieu, & en rapportant toutes choses à la Providence. Puisque vous êtes, Monsieur, dans cette disposition, vous n'avez plus rien à craindre: Quelques périls qui vous environnent vous serez toujours en sûreté; & quelques orages qui s'élevent pour agiter votre esprit, il demeurera toujours dans le calme. Si je disois à un autre que j'espère avec l'assistance de Dieu de mettre le mien en cette affiette, je pourrois être accusé de présomption; & si je vous le taisois, j'offenserois l'amitié dont vous m'honorez, qui m'oblige à une entière franchise, principalement en une chose aussi importante que celle où il s'agit de mépriser toutes les vaines félicités du monde; se donner parfaitement au Createur en se détachant des creatures; ne plus vivre que pour bien mourir, & pour trouver même dans la mort une heureuse immortalité. Tout autre dessein est indigne de l'ambition des Chrétiens, qui ne peuvent mériter ce nom si glorieux & si auguste, qu'en préférant, à l'exemple de leur Redempteur, les couronnes des Martyrs à celles des Rois, les promesses de Dieu à celles des hommes, & les moindres effets de la grace aux plus riches dons de la nature. Laissons donc, Monsieur, ceux qui sont charmez par les vanités du siècle, courir

après ces ombres & ces fantômes qui s'évanoüissent quand ils les pensent embrasser ; & attachons-nous plus fortement que jamais à la recherche de ces seuls biens véritables , qui ne tromperont nos espérances qu'en ce qu'ils les surpasseront infiniment , lorsque dans la plénitude des félicités éternelles , nos desirs seront abîmez dans la jouissance d'un bonheur que nos Esprits ne pourroient comprendre. Il nous reste si peu de temps pour un si grand ouvrage , qu'il y auroit trop d'imprudencé à le perdre : Je sçai que vous l'emploïez beaucoup mieux que moi : Aussi ce que je dis n'est pas tant pour vous donner courage , que c'est pour m'engager à vous imiter. Je serai bien-aîsé néanmoins qu'il serve également à l'un & à l'autre , nôtre amitié étant trop pure pour passer de l'émulation à l'envie , & trop charitable , pour vous permettre de ne vouloir pas tirer après vous lorsque vous me précéderez dans le chemin que nous voulons suivre. Nous n'avons garde d'y rencontrer ces esclaves de la fortune , qui nous estiment aussi simples de quitter le présent pour l'avenir , comme nous les jugeons misérables de preferer un moment incertain à une éternité assurée. Ils n'auroient pas moins de honte de marcher sur nos pas , que nous de déplaisir à les suivre : Et ce mépris qu'ils font de nôtre conduite doit augmenter la pitié que nous avons d'eux ; ainsi que la vaine sagesse dont ils se vantent nous doit faire connoître davantage leur folie , dont il ne faut point de meilleur preuve que ce que ceux-mêmes qui ont mis entre les Divinitez cette Fortune qu'ils adorent , ont été contraints d'avoir qu'elle étoit aveugle : Mais ce sujet mérite un plus long entretien que celui d'une Lettre. Il faut donc Monsieur le remettre avec tant d'autres dont nous avons à parler , & qui rendent excusable le désir extrême que j'ai de vous voir , lequel j'exprimerois bien par des termes plus civils en ap-

parence, si je ne sçavois qu'en effet les complimens feroient tort au véritable respect que je vous porte, puisqu'étant comme le fard des affections ordinaires, ils sont indignes de la nostre.

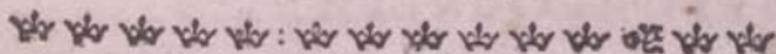


*A Monsieur le Comte de *** sur la prison de
Monsieur le Colonel d'Ornane.*

MONSEIGNEUR,

Vous avez eu raison de vous étonner de demeurer si long-tems sans recevoir de mes Lettres depuis la nouvelle que vous avez apprise touchant Monsieur le Colonel d'Ornane : Mais mon retardement est excusable en une occasion, où plus il y a sujet de parler, & moins il y en a d'écrire. Encore ne sçai-je maintenant que vous mander, d'autant que le respect que je dois au bras que l'on a poussé à frapper le coup, m'ôte la liberté de vous représenter combien les effets en sont dommageables : Et la seule chose que je ne puis refuser à la vérité, c'est de vous dire que la grandeur de la disgrâce de nôtre Ami est si petite en comparaison de sa vertu, qu'il n'y a point d'homme de courage, qui ne doive plutôt souhaiter d'être malheureux comme lui, que favorisé de la fortune comme beaucoup d'autres. Vous auriez peine à croire ce que j'en ai vû lorsque je vous le conterai un jour, si vous n'aviez une entière confiance en moi : Mais sçachant combien vous me tenez véritable, j'aurai soin de me souvenir de tout ce que j'ai remarqué en cette rencontre ; en quoi je n'aurai pas grande peine, puisqu'il n'est pas moins gravé dans mon cœur que dans ma memoire. La seule chose que je crains, est de vous faire manquer au devoir de l'amitié, par l'envie que vous porterez sans doute à celui qu'un moins genereux

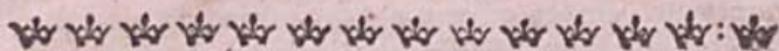
que vous penseroit avoir grand sujet de plaindre. J'aurai toutefois beaucoup de plaisir à vous voir faillir de la sorte, & j'en recevrais encore davantage, si mes services pouvoient égaler le désir que j'ai de vous témoigner combien je suis.



*A Monsieur le Marquis de ****

MONSIEUR,

Je me plains de demeurer si long-tems sans recevoir de vos nouvelles, qui ne m'ont jamais été si cheres que maintenant; Le peu de reconnoissance que l'on a de vôtre vertu, m'en augmente l'estime: la prosperité est comme un voile qui m'empêche de bien discerner les perfections de mes Amis: Dans les disgrâces, au contraire, il me semble que je les vois clairement, & les admire. Les mauvais succès qui leur arrivent ne m'étonnent point: La fortune ne seroit pas aveugle si elle sçavoit choisir les hommes pour leur mérite; ou si les ayant une fois choisis, elle sçavoit les conserver. Il faut être bien lâche pour vouloir être esclave d'une si inconstante Maîtresse, & bien genereux pour pouvoir en ce siecle triompher d'elle. C'est ce qui doit convertir en admiration l'estime que nous avons de Monsieur le Colonel d'Ornane: Il surmonte avec mépris les traverses qui feroient trembler les autres, & son courage se fortifie de telle sorte, qu'il n'y a plus de proportion entre ce qu'il souffre & sa constance. Je vous laisse à penser, Monsieur, quel jugement je fais de vous, puisque j'ai même opinion de la vôtre; & quel pouvoir vous avez sur moi, puisque je ne m'y en réserve pas davantage que je vous y en donne.

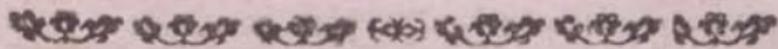


A un Prince.

MONSEIGNEUR,

Vos faveurs tiennent de vôtre vertu , elles sont toutes extraordinaires ; & il semble que vous preniez plaisir à me combler de joie aussi-bien que d'honneur , en ajoûtant aux témoignages que vos Lettres me rendent de vôtre affection , tant de bonnes nouvelles ensemble , qu'elles me font croire que vous avez perdu pour quelque temps, tout autre soin que celui de m'obliger. Et bien que les événemens qu'il vous plaît me mander donnent lieu à mille diverses pensées ; j'avouë , Monseigneur , que rien ne m'a plus touché que la considération du contentement que doit recevoir Monsieur de *** de n'être pas désormais inutile à vôtre service. Ce que j'estime l'une des meilleures fortunes qui lui sçauroit arriver, puisque sans celle-là , il auroit sujet de mépriser toutes les autres. Mais comme je suis jaloux de vôtre gloire , je n'ai pas reçu moins de plaisir , voiant que l'expérience aussi-bien que la raison , fait connoître à tout le monde combien les disgraces des personnes que vous honorez de vôtre bienveillance, sont préférables à la faveur de ceux que vous ne jugez pas dignes d'être aimé de vous. Et parce que je sçai , Monseigneur que vôtre générosité n'a point de bornes , je n'ai garde de douter qu'elle ne s'étende tres-avant sur celui dont vous me faites l'honneur de m'écrire , puisque nul n'a plus de passion que lui de vous imiter , & de conserver par toutes sortes de devoirs la part que vous lui avez promise en vos bonnes graces , qui sont aujourd'hui comme un prix que tous les gens de merite recherchent , & que vous feriez autant

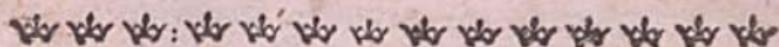
de conscience de leur refuser , que vous auriez de honte de les accorder à d'autres. Dieu veuille que nôtre siècle soit assez heureux pour recevoir de vous tous les avantages que vous êtes capable de lui donner , s'il sçait proportionner vos emplois à vôtre esprit & à vôtre courage. Mais je crains, Monseigneur , de vous ennuyer d'une trop longue Lettre ; en quoi si je paroiss indiseret , au moins je me témoigne veritable , rien ne faisant mieux juger de mon extrême joye , que ce qu'elle m'emporte à abuser de vôtre loisir , & de l'honneur que vous me faites de me croire.



A Monsieur Bouthillier Evêque d'Aire.

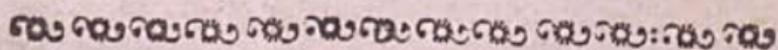
MONSEIGNEUR,

Si Dieu vous a retiré comme je l'espere, d'entre les bras de la mort pour vous redonner à l'Eglise & à vos Amis , je suis obligé de lui rendre des grâces infinies de cette nouvelle vie , qui garantit la mienne d'une affliction que le temps ne pourroit guerir. Ce n'est pas dans une amitié telle que la nôtre qu'il est capable d'effacer les sentimens de la douleur , & si les premiers sont plus violens , les autres en recompense sont plus raisonnables : Mais je n'ose vous en dire davantage ; & il me suffit de vous témoigner par ce peu de paroles , que sçachant quelle eût été ma perte , je connois aussi l'estime que je dois faire du bien que Dieu m'aura conservé en vous conservant. Vous n'êtes pas maintenant en état de lire de longues Lettres ; & j'espere de n'y être jamais de faire rien qui vous puisse nuire.



*A Monsieur ****

IL semble que la fortune prenne plaisir à traverser la Vertu. Vous devez néanmoins vous en consoler, puisqu'il vaut incomparablement mieux avoir de la vertu sans fortune, que de la fortune sans vertu. J'espère que vôtre tour viendra : Mais quand cela ne seroit pas, vous auriez tort de vous en plaindre, sçachant qu'il y a une autre vie, non seulement meilleure, mais incomparablement plus excellente ; non seulement plus longue, mais éternelle ; non-seulement plus honorable, mais la gloire même. Il ne faut pas envier le bonheur du monde à ceux qui n'en désirent point d'autre, c'est le moindre partage qu'ils puissent avoir, & la moindre chose dont nous puissions être privez pour acquérir ce que nous souhaitons, & ce que nous devons esperer de la miséricorde de Dieu. Vous sçavez que ce ne sont point ici des paroles prononcées seulement des lèvres ; aussi est-il raisonnable que je parle de cœur lorsque je parle à un autre moi-même.

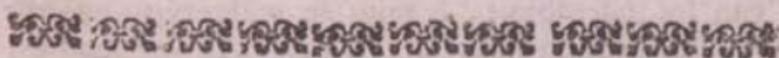


A Monsieur le Marquis de Poyane.

MONSIEUR,

Vos Lettres peuvent bien me donner de nouveaux témoignages de l'honneur de vôtre amitié, mais non pas m'en augmenter la créance, puisqu'il y a long-tems que je possède ce bonheur à un tel point, que je ne voudrois changer contre personne la part que je prétens en vos bonnes grâces ; si ce n'est contre Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, dont j'avoué que la vertu merite toutes sortes d'avantages

vanrages sur moi, & les lui cede avec l'humilité que je dois. Il ſçait mieux que nul autre combien je vous honore, & prend tant de plaisir à m'obliger, que je ſuis aſſuré qu'il n'a pas manqué de vous le dire : Mais il n'eſt pas juſte, Monsieur, que vous continuiez plus long-tems à nous le ravir, & veüilliez convertir en acquisition le prêt que nous vous en avons fait quelque mois. Ce que je ne dis pas moins pour nôtre autre excellent Ami que pour lui. La Gascogne n'eſt pas toute la France pour poſſeder ſeule deux ſi grands tréſors : Il eſt raifonnable que Paris en jouiſſe à ſon tour ; & vous auriez tort de les lui envier, puis que vous y avez en Meſſieurs vos enfans deux autres vous-mêmes, tels en vérité que vous ne ſçauriez les ſouhaiter plus dignes du nom qu'ils portent : Ce qui eſt tout dire. Monsieur de Benjamin en témoigne tant de ſatiſfaction, que vous auriez peine je m'aſſure, à cacher vôtre joye ſi vous l'entendiez parler d'eux ; comme moi à diſſimuler la mienne, ſi j'étois aſſez heureux pour éгалer mes ſervices à la paſſion que j'ai de vous en rendre.

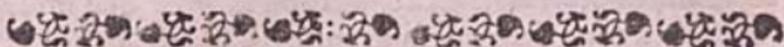


*A Monsieur le Comte de *** ſur la liberté de Monsieur le Colonel d'Ornane, & le retour de Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

MONSIEUR,

Vous aurez reçu la nouvelle de la glorieuſe liberté de Monsieur le Colonel, en même tems que vôtre Lettre m'a confirmé les aſſurances que j'avois de vos ſentimens pour ce qui le touche. Jamais homme n'eſt rentré dans la Cour avec une plus grande & plus generale eſtime de vertu ; & jamais Prince n'a témoigné une affection plus forte & plus genereuſe que celle que Monsieur lui a

fait paroître. Ajoutez, s'il vous plaît à cela, l'extrême honneur avec lequel M. le Comte de Schomberg a été rappelé dans les affaires : & puis faites tel jugement que vous voudrez de ma joie, pourvu que vous n'oubliez pas l'accroissement qu'elle reçoit d'être compagne de la vôtre.

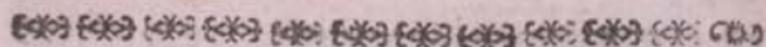


A Monsieur le Cardinal de Richelieu.

MONSEIGNEUR,

vous aurez sçû par Monsieur Bouthillier ce que la crainte de vous importuner m'empêcha Jeudi au soir de vous dire : Et maintenant je prens la hardiesse de vous renouveler ma tres-humble supplication, afin qu'il vous plaise d'empêcher par vôtre autorité que mon Oncle en demeurant compris en la taxe de la Chambre de Justice, ne reçoive une injustice qui lui feroit plutôt choisir une prison que de souffrir d'être traité de la sorte, après avoir vécu dans une telle probité, que si chacun lui ressembloit, le nom de malversation seroit encore inconnu dans les Finances. Il me semble, Monseigneur, que l'on se devoit contenter, de ce qu'au lieu de s'enrichir avec le Roi, comme font tant d'autres, quatre de mes Oncles ont perdu la vie, & la plus grande partie de leur bien, en le servant tres-dignement, sans vouloir encore faire payer au seul qui reste de tant de Freres, une partie de ce qu'on offre pour une abolition à laquelle il renonce. J'avoué, Monseigneur, que je ne serois pas assez sage pour supporter avec patience un traitement si injuste en une chose qui feroit brèche à l'honneur du nom que je porte, & que j'ose dire être en quelque estime parmi ceux qui aiment la vertu. Ce qui vous oblige, Monseigneur à vous rendre protecteur, & moi à tenir

cette faveur pour la plus grande de celles qui me font être.

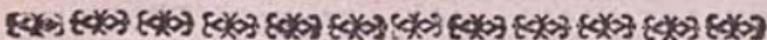


A Madame de la Trimoüille, Abbessé du Lys.

MADAME,

Il paroît bien que Dieu veut verser sur vous ses grâces en abondance, vû qu'ensuite de l'heureux commencement de l'affaire qui regarde le general de vôtre Ordre, il a fait réussir si avantageusement celle qui vous touche en particulier. Aussi est-ce regner que de servir à un si bon Maître; & puisque vous lui donnez un si absolu pouvoir sur vôtre cœur, vous ne devez point douter, Madame, que vous n'en ayez dans vôtre Maison autant que vous en aurez besoin pour vôtre salut & pour sa gloire. Vous verrez par ce que m'écrit M. le President Marion, comme vous avez plus obtenu que vous n'eussiez osé espérer: Mais que ne doivent point se promettre celles qui ont un Dieu pour Epoux, lorsqu'elles demeurent dans l'inviolable fidélité qu'elles lui ont promise? Entre tant de choses admirables que nôtre excellent Ami, poussé d'un esprit plus fort que le sien, vous dit dernièrement; souvenez-vous, s'il vous plaît, de la perfection à laquelle vous oblige cette action si heroïque que Dieu vous a donné le courage & la force d'entreprendre & d'exécuter, en renonçant à toutes choses & à vous-même, pour être uniquement à lui. Dans cette sainte pensée, vous ne trouverez rien de difficile que de ne souffrir pas assez pour son service; & admirez vôtre bonheur d'avoir été appellée de si bonne heure à une si haute vocation, que vous n'avez pas sujet de regretter, comme beaucoup d'autres, qu'une

grande partie de vôtre vie se soit passée dans les vanitez du monde.

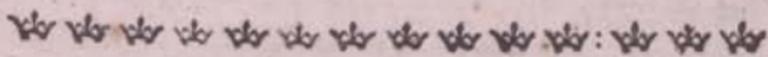


*A Monsieur le Duc de Montmorency, sur le sujet
de la bataille Navale qu'il gagna
contre les Rochellois.*

MONSEIGNEUR,

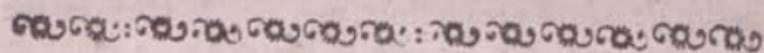
Puisque mes desirs ont précédé de plusieurs années l'extrême honneur dont vous jouissez maintenant, il n'est pas juste que je sois des derniers à vous donner les louanges que mérite une action si glorieuse : Et je ne sçaurois mieux prendre mon tems que dans l'ardeur de vôtre victoire, pour vous faire souvenir que j'avois raison de ne vous souhaiter autre Maîtresse qu'une Charge dont les fonctions sont de gagner des batailles, & qui ne connoît point d'autres bornes que celles qui empêchent la mer d'inonder la terre. J'avouë qu'en cette sorte je serai ravi désormais que vous soiez amoureux, & de voir qu'après que le Roi fera las de triompher par vous de ses propres Sujets, vous irez lui acquérir des trophées, & vous charger de palmes en des guerres que nulle paix n'a le pouvoir de faire cesser. Il faudroit que Dieu créât de nouveaux mondes pour donner un champ plus ample à vôtre valeur : Ce qui vous oblige, Monseigneur, à une telle reconnoissance des graces dont il vous favorise, que je m'estimerois coupable, dans la liberté que vous m'avez toujours donnée, de vous parler franchement, si au milieu de tant de flateries qui se pourront mêler avec les louanges qui vous sont dûës, je ne vous faisois souvenir que vous êtes homme, & que le vrai moyen d'obtenir du Roi des Rois tout

ce que vous sçauriez justement désirer , c'est de rapporter à sa seule bonté tout vôtre bonheur , & d'avoir autant de jalousie pour la gloire de son nom , comme vous conseilleroient d'en avoir pour le vôtre , ceux qui ne sont pas aussi véritablement que je suis.



A Madame la Marquise de Lyancourt.

L'Etat où vous êtes , & ma joye de ce que Dieu vous a retirée d'entre les bras de la mort , s'accordent fort bien ensemble ; l'un ne veut point cüir parler , & l'autre ne se peut exprimer par des paroles. Je demeure donc aisément d'accord de ne point nuire à vôtre santé , pourvû que vous lisiez dans mon cœur ce qu'un autre s'efforceroit de vous faire voir dans une Lettre.



A Monsieur le Cardinal Bentivoglio.

MONSIEUR,

S'il me restoit quelque chose à vous offrir , vous devriez l'attendre de moi depuis le retour de mon Frere, avec les paroles les plus passionnées qu'un extrême ressentiment sçautoit produire. Mais il y a si long-tems que vos faveurs m'ont mis dans l'impuissance d'être davantage vôtre serviteur , que ce seroit vous ôter ce qui vous appartient déjà , que de vous donner de plus grandes assurances de ce que je vous suis : Et la seule chose en quoi je reconnois quelque nouvel effet de mon affection , c'est la jalousie qu'il me semble que j'ai contre mon Frere , dans la crainte que vous estimiez avoir plus de pouvoir sur lui que sur moi. Vous êtes si juste Monseigneur , que j'espère qu'en

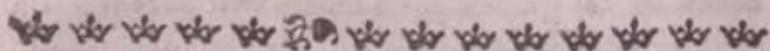
cela vous ne me trouverez pas déraisonnable ; car puisque je le tiens comme un autre moi-même , nous devons être également à la personne du monde qu'il honore le plus , & dont le merite si extraordinaire m'est en telle reverence , que je conserverai toujours aussi chere que ma vie la qualité de , &c.



A Monsieur le Cardinal de Marquemont sur sa promotion au Cardinalat.

MONSEIGNEUR,

La dignité que vous possédez maintenant étoit dûë il y a si long-temps à vos services & à votre vertu , que ce que plusieurs obtiennent par faveur vous étant donné pour récompense , on se doit réjouir de votre promotion , non pas de votre bonne fortune , mais de ce que la fortune n'y a point de part. Lorsque le Roi vous a fait justice en vous procurant cet honneur , il se l'est renduë à lui-même : Et si les remerciemens qu'il en recevra se mesurent à l'obligation , ceux de l'Eglise & de la France surpasseront de beaucoup les vôtres. Ce seroit vous divertir inutilement, Monseigneur, que de m'étendre davantage en mes sentimens sur ce sujet , puisque la reverence que je porte il y a tant d'années à votre merite , & les favens dont mon Frere vous est redevable , vous assurent plus que toutes les paroles du monde avec combien de verité je suis,

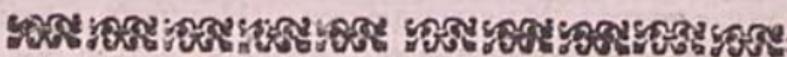


*A un Premier President d'une Cour souveraine ,
sur sa promotion à cette Charge.*

MONSIEUR,

L'amitié dont vous m'honorez , portant mon ressentiment au-delà des devoirs ordinaires , je n'ai pû me résoudre plutôt à vous témoigner mon extrême joye, de vous voir appelé par le Roi à une Charge où vôtre mérite vous appelloit il y a si long-tems , de crainte que mes Lettres se rencontrant avec les complimens que vous receviez lors de tous côtez , il semblât que je donnasse seulement à la coûtume ce que je dois à vôtre vertu : Mais maintenant , Monsieur , que chacun s'est acquitté de ces premiers respects que reçoivent indifferemment tous ceux qui entrent dans les grandes Charges , & que ce n'est plus qu'à vous-même que je les puis rendre : je vous supplie me permettre de vous assurer que personne n'a plus senti que moi le bonheur que reçoit le public , de vous voir remplir l'une des premieres places de vôtre Province : & son avantage en cela , me semble si fort surpasser le vôtre , que ce n'est pas moins avec tous les gens de bien qu'avec vous , que je pense qu'il se faut réjouir d'un choix si digne du Roi , si digne de vous , & si digne d'une telle Charge ; ou dans le combat continuel de vôtre prudence , de vôtre courage , de vôtre sçavoir & de vôtre probité , à qui vous fera mériter le plus d'honneur ; je prendrois grand plaisir d'entendre les benedictions que reçoivent les Princes , lorsque par une seule action , en élevant une personne de grand mérite à une grande dignité , ils produisent infinies autres actions pour le bien de leurs peuples , & pour eux-mêmes ; toutes

celles de ces grands personnages leur devant à bon droit être attribuées, puisqu'ils ne sont que les organes de leur puissance, & n'agissent qu'autant qu'elle leur est communiquée. Mais où m'emporte, Monsieur, ma passion, pour vôtre vertu, & la reconnoissance des obligations que je vous ai: Il n'est pas julte que m'ayant empêché de vous rendre au commencement, des devoirs qu'on eût pû attribuer aussi-tôt à l'usage ordinaire qu'à l'affection, j'oublie aujourd'hui que vos heures sont trop cheres, & trop peu à vous pour les dérober au public. Je me contenterai donc, Monsieur, de vous supplier de ne vous laisser point de me continuer l'affection si particuliere que vous aviez pour feu mon Pere, puisqu'il ne m'a rien laissé qui me soit plus cher que la qualité de, &c.

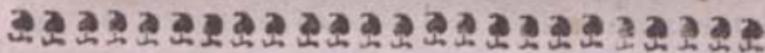


Au Seigneur Jean Gleffetti, Maître d'Hôtel ordinaire du Pape Urbain VIII.

MONSIEUR,

Un silence de tant d'années étant, ce me semble, aussi bien que le sommeil, une image de la mort; & ne voulant nullement mourir en vôtre memoire, il faut que je le rompe, & vous renouvelle le souvenir d'une des personnes du monde qui vous honore davantage. Nous sommes coupables tous deux d'une trop longue negligence: & comme elle n'est pas du tout criminelle, étant fondée sur la certitude de nôtre amitié, elle n'est pas aussi du tout innocente lorsqu'elle passe au-delà des bornes. Il y a cinq ans que je n'apprens de vos nouvelles que par ceux qui viennent de Rome: Il est tems de vous en demander à vous-même, & vous n'avez eu que trop de loisir pour vous preparer à me répondre. Mandez-moi donc, je vous supplie,

supplie , ce que vous jugez necessaire pour contenter ma juste curiosité en un sujet qui m'est si sensible ; & quelque amour que vous ayez pour le plus beau séjour de la terre , ne craignez point d'en perdre le souvenir durant quelques momens , pour revenir voir en esprit au-delà des Alpes , un Amy que vous eûtes tant de regret de quitter en quittant la France. Je vous envoie un petit Ouvrage dont je vous demande vôtre jugement tres-exact , accompagné de vôtre sincerité ordinaire , afin de le donner à l'un de mes Amis , au lieu du mien qu'il me presse de lui dire. Si toutes les tromperies ressembloient à celle dont j'use en cela , elles ne seroient pas moins avantageuses pour ceux à qui on les fait , que je suis veritable quand je vous proteste d'être parfaitement.

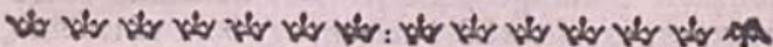


A la Mere Marie Madelaine , lors Superieure du grand Convent des Carmelites.

MA REVERENDE MERE ,

Auriez-vous bien pû croire que pour n'avoir jamais vû de vôtre écriture , je pûsse méconnoître vôtre Lettre , & que la charité portant lumiere , celle dont elle est pleine ne m'en eût pas assez donné pour juger qu'elle vient de vous. Dieu me garde d'être si indigne du bonheur de cette journée , qui en m'acquerant vôtre amitié , nous unit en celui qui pour s'unir parfaitement à nous , n'a pas dédaigné de joindre les foiblesses d'une humanité miserable à la force d'une Divinité toute-puissante , & de faire descendre son saint Esprit du Ciel en la terre , pour lier par le noeud d'un amour divin , les ames qui ne s'aiment qu'en lui , & qui embrassent ensemble

la Croix, afin de le posséder un jour en sa gloire. Ceci ne sont que des paroles, ma Mere, mais vous en produisez les effets. Et puisque cette même charité ne nous permet pas de penser moins aux autres qu'à vous, & principalement à ceux à qui elle vous a si fort engagée; priez pour moi, s'il vous plaît, afin que je m'efforce de vous imiter & de vous suivre.

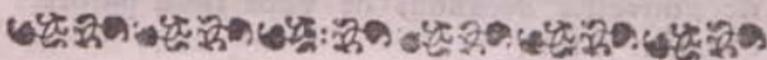


A Monsieur le President Marion, Contrôleur general des Finances.

MONSIEUR MON ONCLE,

Je vous remercie tres-humblement de votre Lettre, qui ne me permet plus de douter des bonnes nouvelles que nous avons sçûes, & qui ont encore depuis été confirmées par d'autres Courriers. Il paroît bien que Dieu ne se lasse point de faire des miracles en faveur de la France, & qu'il en fait aussi de plus grands que jamais en faveur du Roi, dont le zele & la vertu meritent une assistance du Ciel toute particuliere, principalement en cette occasion, où tous ses ennemis sont ceux de l'Eglise. Je ne doute point que la fin ne réponde à des commencemens si glorieux, puisque sa Majesté se résout de passer l'Hyver dans son Armée, & d'acheter au prix de ce travail, le repos de tout le reste de son regne. Sans la perte de mon cousin de Saldagne, j'aurois eu peine à moderer ma joye; mais diverses considerations me la rendent si sensible, que je n'ose vous dire jusqu'à quel point elle me touche, de crainte d'augmenter le regret que vous en avez. Paris ne fut jamais si gai qu'il est maintenant, parce qu'il n'arrive un seul Courrier qui ne donne de nouveaux sujets aux ré-

jouissances publiques : & le desir de voir le Roi Maître de la Rochelle, est si grand, & si universel, que par un changement étrange, on appréhende autant aujourd'hui le prompt retour de sa Majesté, comme on le desiroit autrefois. Le simple peuple même semble être devenu raisonnable en cette occasion, & reconnoître les obligations nonpareilles que nous avons au Roi, de preferer le bien general de ses sujets, à ses plaisirs, & à ses contentemens particuliers. Il faisoit encore ce long voyage pour être moins obligé d'en faire à l'avenir : Mais quand il n'y aura plus de ville en France qui osent refuser les portes à leur Maître, il sera permis alors d'appréhender l'éloignement de sa Majesté, & à moi de me plaindre d'être si long-tems sans vous voir & vous assurer de vive voix combien je suis.

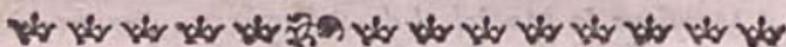


A Monsieur le Maréchal de Schomberg, sur la défaite des Anglois en l'Isle de Ré.

MONSEIGNEUR,

Puisque le bonheur de l'Etat se rencontre avec le vôtre, & que la gloire qui vous est dûë, en a tant acquis à la France, il faudroit être du parti de ses ennemis, pour ne pas se réjouir avec vous d'une action si illustre & si importante. Mais outre cette raison generale, mon affection particuliere à votre service m'y oblige si étroitement, que dans la multitude de vos occupations, vous ne vous tiendrez je m'assûre point importuné, de voir que je m'acquitte d'un devoir si juste. Par ce qu'il vous a plu me dire autrefois, je puis témoigner, Monseigneur, que le plus grand de vos souhaits est maintenant accompli. Vous avez commandé une Armée pour

le service du Roi ; vous l'avez menée au combat , & ramenée victorieuse : Mais permettez moi , je vous supplie , de vous demander si vos esperances avoient été jusques-là , que de voir la plus grande partie des Seigneurs & de la Noblesse de France , marcher comme simples Soldats sous vos commandemens ? d'avoir à combattre les principales forces d'un des plus puissans Royaumes de l'Europe , & de les vaincre à la vûe de vôtre Maître , après avoir vaincu la mer , qui pour augmenter vôtre gloire , s'étoit si violemment opposée à vôtre passage ? Certes connoissant comme je fais vôtre modestie , j'estime que vous avoüerez ne vous être jamais proposé dans un emploi tant de circonstances admirables. Dieu veuille que les effets surpassent touÿours ainsi vos pensées , & que je rencontre de nouvelles occasions de vous faire paroître combien je suis.

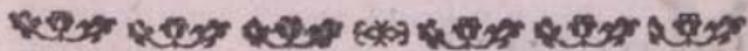


A Monsieur le Maréchal de Fontenay.

MONSIEUR,

Vous répondez si serieusement à mes railleries , que je n'oserai plus vous faire la guerre , ni vous témoigner combien je me tiens obligé de vos Lettres , de crainte de vous donner trop de peine en continuant à m'écrire. Je n'avois rien sçû de vôtre indisposition , & je souhaite maintenant plus que jamais vôtre santé , puisque vous avez à passer l'Hiver dans le travail & les incommoditez d'une Armée. Les Rochellois pourroient une fois en leur vie faire une chose excellente , en ouvrant les portes au Roi , & abolissant par ce moyen ces fâcheux noms d'assiegeans & d'assiegez , qui donnent aujourd'hui tant de

sujet à leurs craintes, & à nos esperances. S'ils ne sont pas assez sages pour cela ; j'estime avec vous que le succès d'une si grande entreprise, dépend de celle de fermer leur port, & que l'on ne scauroit trop louer les soins qui la pourroient faire réussir. Je ne vous mande point de nouvelles, puisqu'elles naissent seulement en vos quartiers : mais ne pouvant vous payer en cette monnoye, vous en recevrez sans doute une autre meilleure, qui est la véritable affection avec laquelle je suis.

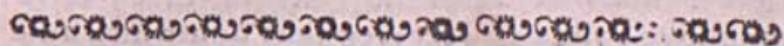


*A Monsieur le Duc de Mantouë, auparavant
Duc de Nevers.*

MONSEIGNEUR,

C'est une chose si rare & si excellente, de voir la vertu jointe à la Souveraineté, que tous les gens de bien sont obligez a se réjouir, de ce que ces deux qualitez se rencontrent maintenant en vous, & que pour vôtre regard la fortune n'est point injuste. Mais ceux qui meritent autant par leur affection que par leur naissance, le nom de François, ont double sujet de joye dans cet événement, qui augmente à Vôtre Altesse le pouvoir de témoigner la passion pour la France. Et j'ose dire qu'entre les autres j'ai droit d'en ressentir un contentement extrême, puisque la profession si particuliere que je fais d'être vôtre tres-humble serviteur, & la bienveillance dont il plaît à V. A. de m'honorer, m'engage d'une façon non commune à prendre part en vos interets. Des raisons moins puissantes sur mon esprit ne m'auroient pas fait prendre la liberté de vous donner la peine de lire cette Lettre, dans le peu de loisir que vous laissez tant de grandes &

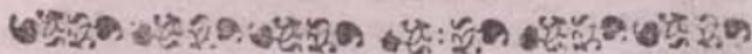
importantes occupations ; Mais j'espere que V. A. n'aura pas mon zele d'esagreable : Et pour ne point abuser de cette faveur, je ne vous demande plus, Monseigneur, que le tems de vous protester, qu'entre tous ceux qui honorent encore davantage vôtre merite que vôtre condition, nul ne fera jamais plus veritablement que moi.



A Monsieur de Noyers.

MONSIEUR,

J'ai reçu vôtre Lettre avec la joye que vous pouvez imaginer, & que ne sçauroient comprendre ceux qui n'ont point de passion pour le public. Vôtre zele augmente le mien pour le succès de la plus juste, plus importante, & plus glorieuse entreprise que Roi de France fera jamais : & vos esperances m'en donnent une si grande, que je commence ce me semble à ressentir par avance le contentement qui doit naître de ses travaux & de ses peines. Dieu est trop bon pour ne les avoir pas agreables ; & les Rochellois trop méchans pour n'éprouver pas enfin les effets de sa fureur, après s'être si long-tems servi d'eux pour le châtiment de nos pechez. Rien n'est impossible sur la terre à un grand Roi qui se rend digne des benedictions du Ciel. C'est pourquoi vos esperances fondées sur les vertus du nôtre, ne sçauroient être vaines ; ni la vie de tant de Noblesse plus heureusement employée, qu'à contribuer à la gloire d'un Prince, du service duquel celui de Dieu est inseparable.

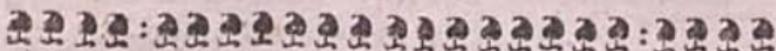


A Monsieur le Duc de Mantouë.

MONSEIGNEUR,

Encore que la Lettre si obligeante dont il a plu à V^ôtre Altesse de m'honorer, semblât me donner la liberté d'y répondre; néanmoins la crainte de vous divertir dans les plus importantes occupations que puisse avoir un Prince, m'a empêché de vous écrire depuis que mon cousin & mon frere sont auprès de vous: Mais V^ôtre Altesse pardonnera, s'il lui plaît, à mon extrême affection, si je ne puis différer davantage à lui témoigner ma joye du du bonheur qu'ils ont d'employer leurs vies pour son service: car si les guerres les plus justes sont les plus honorables, & si c'est un avantage sans pareil que d'être commandé par celui même pour l'amour duquel on se sacrifie, quelle gloire peut égaler celle qu'ils ont de courir la même fortune que V^ôtre Altesse pour s'opposer à la plus tyrannique usurpation que l'Espagne ait jamais entreprise? Il ne faloit pas, Monseigneur, une constance moindre que la vôtre pour soutenir ce puissant orage, & il ne faloit pas de moindres efforts que ceux de la maison d'Autriche jointe ensemble, pour faire voir à toute l'Europe ce que peut le courage d'un Prince, qui joignant heureusement la piété aux plus éminentes qualitez de ceux de sa condition, ne connoît que Dieu seul qui soit capable de le faire craindre: mais puisque vôtre cause est la sienne, qu'en défendant vos Etats contre des usurpateurs, vous défendez les Autels contre des sacrileges; & que la France, n'ayant point de plus sensibles interets que les vôtres, ne sera jamais en repos que vous

ne soyez paisible, je ne sçaurois croire, Monseigneur, que toutes ces traverses ayent autre succès que le rehaussement de vôtre grandeur, & de vôtre vertu, qui s'étendant beaucoup plus loing que vôtre Souveraineté, me rend autant que vos propres Sujets le sçauroient estre.



A Monsieur le Duc de Montmorency.

MONSEIGNEUR,

Puisque je serois indigne de l'honneur de vos bonnes grâces, si je manquois aux devoirs qui me les peuvent conserver, je vous supplie tres-humblement de trouver bon qu'au défaut de mes services, je vous renouvelle au moins les protestations du desir extrême que j'ai de vous en rendre. Il ne dépend que de moi de n'estre pas ingrat des obligations dont je vous suis redevable, mais il dépend de la fortune de m'offrir des sujets de vous en donner des preuves. Et comme vous estes trop juste, Monseigneur, pour ne vous contenter pas de ce qui est en ma puissance, vous estes aussi trop genereux pour n'aimer que ceux de vos serveurs qui vous sont utiles. J'ose esperer au contraire que la connoissance que vous avez de ma passion hereditaire pour vôtre service, tient quelque rang parmi les choses, qui bien qu'elles ne vous soient maintenant de nul usage, ne laissent pas néanmoins de vous estre agreables. Encore prenez vous quelquefois plaisir à voir dans vos cabinets & dans vos maisons des tableaux & des statuës, qui quelque prix que l'art leur puisse donner, ne sçauroient jamais vous rendre aucun service: & ce seroit vous faire tort de croire que l'affection d'un homme, qui n'a besoin que d'occasions pour en produire des effets,

vous soit en moindre considération que ces ornemens muets, & ces marques inanimées de la magnificence des Grands. Ainsi, Monseigneur, vous pouvez ce me semble avec justice me conserver part en l'honneur de vôtre souvenir: mais cela n'empêchera pas que je ne le reçoive à beaucoup de grace; & que le ressentiment de cette faveur n'augmente l'impatience que j'ai de vous faire voir par mes actions combien je suis.

✂✂✂:✂✂✂✂✂✂:✂✂:✂✂✂✂✂✂✂✂✂✂✂✂

*A Madame la Marquise de Magnelai, sur la
mort de Monsieur le Marquis de Ragny
son beau-frere.*

MADAME,

Dieu vous ayant mise par une grace particulière dans la pratique de la maxime que son Fils est venu lui-même enseigner aux hommes par ses paroles & par ses actions, ces maximes étant entièrement contraires à celles du monde, je penserois vous faire tort de vous tenir un langage ordinaire sur le sujet de la nouvelle perte qui vous est arrivée. En la regardant du côté de la terre, elle est si sensible, qu'elle ne reçoit point de consolation. Un homme de grande réputation, de grand mérite, dans un grand emploi, & dans le chemin d'une grande fortune, estre enlevé en un moment, & emporter avec lui tant d'avantages pour ses enfans, & tout le bonheur d'une femme, que la vertu & la proximité du sang rendent un autre vous-même: ce sont des raisons de s'affliger si justes & si fortes, qu'il n'y a dans la nature que le temps qui soit capable d'y apporter du remède: mais la grace ayant détruit l'ordre d'une conduite si basse que celle qui se renferme dans les seuls intérêts de cette vie,

je trouve du côté du Ciel les mêmes sujets de vous réjouir, que vous auriez autrement de vous plaindre, & vos afflictions par un heureux échange estre devenues vos consolations : car aimant parfaitement comme vous faisiez, Monsieur vôtre beaufrere; & ces lâches affections qui ne nous font pleurer nos amis que pour l'amour de nous-mêmes, n'étant pas celles qui vous font jeter des larmes, quelle occasion vous peut-il rester de vous affliger, puisque selon Dieu & selon les hommes, Monsieur le Marquis de Ragny ne pouvoit plus chrétiennement, ni plus glorieusement finir sa vie ? C'est un extrême bonheur que de l'employer pour le service du Roi; c'est un bonheur qui n'a point de nom que de la perdre pour le service de Dieu : mais par une rencontre admirable, il a donné la sienne pour un interest commun entre le Roi & le Roi des Rois, & dans lequel le Ciel est tellement joint avec la terre, que l'un ne sçauroit vaincre sans que l'autre triomphe. Il y a plusieurs années qu'il cherchoit continuellement une mort si avantageuse : il trouvoit dans le travail de la guerre le plaisir que les autres possèdent dans le repos de la paix; & cette guerre étant toute sainte, Dieu l'a récompensé d'une paix dont il jouit maintenant pour l'éternité. Faut-il lui envier des couronnes qu'il a si justement méritées; & s'affliger de sa félicité sous prétexte de plaindre sa perte ? Je n'apprehende nullement, Madame, une telle action de vous : il n'appartient qu'aux vices à produire des monstres, vôtre vertu toujours semblable à elle-même, n'a pour règle de ses volontez que la volonté de son maître, qui bien que Dieu, s'étant soumis aux hommes, oblige les hommes, après cet exemple adorable, à se soumettre au moins à un Dieu. Mais je devrois avoir honte de vous dire, Madame, ce

que j'ai si souvent appris de vous, & d'interrompre par une Lettre l'excellent usage que vous en faites. Cette même raison m'empêche d'écrire à Monsieur votre frere, qui par une action qui est au-dessus de toutes paroles, ayant sacrifié toutes les affections du monde aux pieds de la Croix de Jesus-Christ, n'est plus animé que de son esprit, & ne vit plus que de sa vie. Je vous supplie tres-humblement, Madame, de me conserver en l'honneur de ses bonnes graces, & de croire que personne ne sçauroit estre plus véritablement que moi.

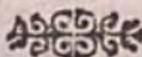


*A Madame *** sur la mort de la Mere Supérieure du Convent des Carmelites de la Mere de Dieu à Paris.*

MADAME,

S'il vous plaît de mesurer plutôt par mon devoir que par votre bonté l'obligation que je vous ai, vous jugerez comme moi, qu'étant au dessus de tous remerciemens, j'entreprendrais en vain de vous en rendre; & qu'il vaut mieux en laissant les complimens pour ceux qui n'ont pas tant de sincérité, permettre à ma douleur de se soulager en se joignant à la vôtre, puis qu'en semblables rencontres il arrive par un renversement étrange, que nôtre mal pour diminuer, doit auparavant s'accroître, en s'unissant à celui d'un autre qui le ressent autant que nous; & qu'ainsi le contentement que nous donne cette conformité d'affections, adoucisse & console nôtre perte. Je reçûs dès hier cette nouvelle, & me trouvai pour la recevoir dans une merveil-

ieuse preparation. Car en même temps que je l'appris , le dernier de mes enfans venoit de rendre l'esprit à Dieu ; qui voulut ce me semble me faire connoître par experience , combien les liens de la nature sont au-dessous de ceux de la grace , & me faire sentir par une autre douleur la grandeur de celle-ci. Ainsi vous n'avez pas été la premiere à me donner un avis si triste : mais vous avez été la premiere à me faire part d'infinies choses que je desirois extrêmement de sçavoir, & dont je n'avois pas néanmoins le courage de m'enquerir, mon esprit étant trop attaché à la pensée de cette sainte ame pour la quitter, en m'arrêtant à demander de ses nouvelles aux lieux où elle n'est plus. Et puisque nous serions indignes d'avoir reçu tant d'effets de sa charité, si nous n'en profitions dans un si grand besoin, laissons, s'il vous plaît, le langage ordinaire du monde, pour ceux qui n'ont pas eu le bonheur de lui parler : Et après avoir permis à nôtre foiblesse ce que nous ne pouvions lui refuser dans la violence des premiers sentimens, sortons de la pensée de nos interets pour entrer dans la consideration de l'éternelle felicité d'une personne qui nous étoit si chere, afin que si nous n'avons pû durant sa vie lui témoigner assez combien nous l'aimions, nous nous acquitions au moins de ce devoir après sa mort, en ne nous aimant pas davantage qu'elle, comme il arriveroit si nous plaignons plus nôtre perte, que nous n'aurions de joye de son bonheur.



A la Mere Marguerite Prieure du Convent des Carmelites de la Mere de Dieu à Paris, sur la mort de la Mere Sôuprieure de ce Monastere.

MA REVERENDE MERE,

Je ne reçûs qu'hier vôtre Lettre, laquelle m'eût appris la premiere nouvelle que vous me mandez, si on me l'eût apportée avec autant de soin que vous en avez eu de me l'écrire. La maladie de ma sœur de Port-Roïal aura sans doute été cause de ce retardement, qui ne me rend pas moins vôtre obligé de vous être si particulièrement souvenuë de moi : mais comment vôtre bonté eût-elle pû m'oublier dans une telle rencontre, & ne me faire point de part des dernieres actions sur la terre d'une des personnes du monde que j'y ai la plus honorée, & à qui j'étois aussi redevable ? Vous sçavez, ma Mere, de quelle sorte je vous en ai toujourns parlé. Et puis qu'il y a des silences criminels, le mien seroit coupable d'ingratitude si je ne vous témoignois le ressentiment que je conserverai toute ma vie de tant d'effers de sa bonté pour moi, dont mon unique consolation est qu'elle en reçoit maintenant la recompense ; & que si le soin de mon salut a fait ici-bas une partie de ses travaux, il fait aujourd'hui dans le Ciel une partie de sa couronne. Car comment celui qui pour la moindre chose donnée en son nom, promet le Paradis, laisseroit-il sans reconnoissance l'ardeur de tant de prieres que sa charité lui a fait faire pour une ame ? J'avouë que si j'avois assez de vertu, je gagnerois beaucoup en cette perte, qui en mettant le corps dans le tombeau, affranchit l'esprit de ses liens, & l'éleve dans un

état de gloire, où je puis désormais lui parler à toute heure, lui demander assistance dans mes besoins, & la recevoir plus puissamment mille fois que dans le monde, dont je dois avoir appris par tant de divers exemples à mépriser le neant, & à ne faire cas que des personnes qui vous ressemblent.

A Monsieur le Marquis de Portes, sur la mort de Monsieur le Marquis de Portes son frere,

tué au siege de Privas.

M O N S I E U R,

Je n'ai jamais mieux éprouvé quel est le bonheur des Chrétiens qu'en vous écrivant cette Lettre, dont le sujet m'eût fait tomber la plume des mains, si dans la consideration des accidens du monde, nous étions contraints de demeurer dans les sentimens de la nature, & de la raison: mais la grace faisant franchir ces bornes aux enfans de l'Eglise; & par un vol inconnu à toute la sagesse payenne, nous élevant au-delà des Cieux, où la foi nous fait voir des veritez dont ils n'apperçoivent pas seulement les ombres, nous sommes obligez, puis que nos connoissances & nos pensées sont si differentes, de parler un autre langage. Laissons-donc ceux qui ne lisent pas dans votre cœur vous donner des consolations ordinaires, pour une douleur qu'ils mesurent selon l'ordinaire. Il n'importe qu'ils se trompent en vous voulant guerir, puis que c'est d'un mal que vous n'avez pas: mais pour moi qui sçai que les sujets de vos déplaisirs & de vos joies regardent un autre temps, un autre monde, une autre vie, comment vous consoleraï-je, Monsieur, d'une perte qui a fait,

comme je l'espère, gagner le Ciel à une personne que vous aimiez à l'égal de vous même ? Ce n'est pas à vos premiers sentimens que je parle; il faut céder à leur violence : mais cet orage étant passé entrons dans le calme, je vous supplie, & voyons si vous devriez désirer que ce cher frere vécût encore. Si c'étoit son honneur que vous aimiez; lui en pouviez-vous souhaiter un plus grand, que de mourir dans les fonctions d'une des plus importantes charges de la guerre, à la vûe de toute sa Province, aux yeux de toute la Cour, en présence de son maître ? de voir son tombeau trempé des larmes de tout ce qu'il y a de plus genereux & de plus élevé dans le Roïaume; sa memoire honorée des regrets & des louanges du plus grand Monarque de la terre; & cette Ville rebelle, qui lui a donné la mort, expier son crime par son sang, par son embrasement, & par le comble de toutes sortes de miseres ? Si c'étoit sa vie qui vous étoit chere; réjouissez vous. Monsieur, au lieu de vous affliger; il n'a jamais été véritablement vivant que depuis sa mort : car est-ce vivre que d'aller continuellement au cercueil, & d'être agité par tant de passions qui s'élevent à toute heure dans nôtre cœur, & combattent sans cesse le repos de nôtre vie ? Est-ce vivre que d'être toujours sous la tyrannie de ce monstre d'un faux honneur, qui tient dans le peril d'une éternelle mort ceux qui ont le courage de feu Monsieur votre frere, qui a si souvent été prest de sacrifier aux démons ce même sang qu'il a si heureusement répandu pour la querelle de Dieu, le bien de l'Etat, & le service de son Prince ? Mais c'est vivre véritablement & dans le Ciel, & dans la Terre, que d'être mort en cette sorte : car comme son ame jouit éternellement dans le Ciel d'une immortelle vie, par la posses-

tion du Dieu vivant qui lui-même devient sa vie, & une vie de gloire; ainsi sa reputation demeure à jamais vivante dans la memoire des hommes, par une vie de gloire qui est comme une image de cette autre, fort imparfaite à la vérité, mais qui telle qu'elle est, aiant le pouvoir de se faire acheter au prix de la vie, doit élever nos esprits en l'admiration de cette véritable vie de gloire, qui vous rendroit coupable, si sous pretexte de plaindre Monsieur vôtre frere, vous vous affligiez de ce qu'il en jouit, par un injuste regret de ne le plus voir ici-bas, d'où il falloit nécessairement partir pour la posséder. Ainsi ni son honneur, ni sa vie, ne pouvant avec raison vous faire desirer qu'il fût encore au monde, il n'y auroit que la douleur de vôtre séparation presente qui fût capable de vous abatre: mais le bon-heur éternel d'un frere vous étant sans doute plus cher que le contentement de le voir encore quelque temps, je vous ferois tort de vous croire touché de ce sentiment indigne de vôtre vertu, qui est instruite en une trop bonne école pour séparer l'Eglise triomphante d'avec la militante, & juger selon les yeux plutôt que selon l'esprit, de la presence & de l'absence de ceux qui étant unis avec nous par un même Chef JESUS-CHRIST, nous sont plus étroitement conjoints quand ils sont dans le Ciel, que lors qu'ils étoient sur la terre, parce que leur union avec lui rend ce nœud beaucoup plus fort & plus durable. Vôtre unique ambition pour Monsieur vôtre Frere & pour vous, étoit de posséder ensemble dans le Paradis une même gloire: Courage donc, Monsieur, la moitié de vos souhaits est accomplie: les soins que vous aviez de son salut se doivent changer maintenant en des Cantiques de loüanges. Il a combattu; il a vaincu; il est couronné: & parce qu'il

qu'il a trouvé la mort dans le rétablissement des Autels du Dieu vivant, elle est devenuë féconde pour lui, & source éternelle de vie. Serroit-il bien possible que vous fussiez mari d'être déjà en partie dans le Ciel; & que les sentimens de Frere ne püssent céder à ceux de Chrétien, dont la qualité est si éminente & si auguste, qu'elle nous rend Freres non-seulement d'un Prince, d'un Roi, d'un Monarque, mais du Roi des Rois, du Dieu des Armées, du Souverain du Ciel & de la terre, duquel ce seroit mépriser, & non pas adorer la grandeur, si par une ingratitude sacrilege, au lieu de nous réjouir, nous nous affligions des faveurs qu'il nous fait en la personne de ceux qui nous aiment? Voilà, Monsieur, ce que vous diriez à un autre qui seroit en vôtre place. Recevez donc, s'il vous plaît, cette Lettre comme un miroir que je vous présente pour vous y voir vous-même: Reconnoissez-y vos pensées & vos sentimens; & dans le combat de vôtre bon naturel & de vôtre raison, ne doutez point que Dieu ne vous assiste, puis que c'est pour l'amour de lui que vous prendrez les armes contre vous-même.

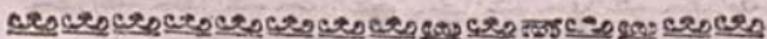


*A Monsieur de Bignon, Avocat General
au Parlement.*

MONSIEUR,

Vous sçavez par experience quel est le desin de plaider une première cause; à ceux qui n'entreprennent une profession si difficile que pour acquerir de l'honneur. Mon neveu le Maître est presentement dans cette passion; mais son travail sera inutile, s'il ne vous plaît de lui mettre

les armes en la main, ce que je tiens pour une rencontre tres-avantageuse : car se trouvant si obligé à celui qu'il s'est proposé pour exemple, l'envie de se rendre digne de cette faveur étant jointe à celle de vous imiter, augmentera sans doute son courage pour faire des actions qui méritent d'être honorées de vôtre estime. Il vous représentera, Monsieur, plus particulièrement que je ne sçaurois vous l'écrire, le besoin qu'il a de vôtre assistance. Que si je ne craignois de vous déplaire, en usant, pour vous demander cette grace, de conjurations plus fortes que celle de l'honneur de vôtre amitié, j'aurois recours à la memoire de feu Monsieur Marion, & de mon pere, afin d'obtenir de vous pour leur petit-Fils, le moien de faire revivre dans le Parlement, la reputation que leur a coûté tant de travaux & tant de veilles ; & je suis assuré que vous ne refuseriez pas cette faveur au souvenir de celui dont vous remplissez si dignement la place, & à l'affection si particuliere que vous avez toujourns eüe pour l'autre. Mais puis que nôtre amitié est vivante, il n'est point besoin d'alleguer les morts pour vous persuader d'ajouter cette nouvelle obligation à tant d'autres qui me font être.

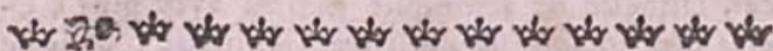


A Monsieur le Marquis de Portes, sur la mort de Monsieur l'Evêque d'Agde son second Frere.

MONSIEUR,

Je ne sçaurois assez louer Dieu de la constance qu'il vous donne pour soutenir tant d'accidens ensemble, dont un seul seroit capable d'abatre une vertu moindre que la vôtre. Mais rien n'est impossible à ceux qui sont soutenus de la gra-

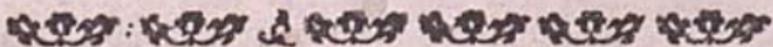
ce, laquelle ne triomphe jamais avec plus d'éclat que lorsque la nature est vaincue, & que du milieu de nos infirmités, on voit naître une force qui ne nous pouvant être attribuée, élève nos pensées jusqu'à Dieu, pour en rechercher la source. J'estimois n'avoir à vous consoler que de la perte d'un Frere; & votre Lettre m'apprend que Dieu les a voulu prendre tous deux, & vous ôter aussi un Ami que votre affection & sa vertu vous faisoit mettre en même rang. Que ferois-je, Monsieur en cette rencontre, si vous n'aviez déjà tout fait? Comment entreprendrois-je de vous consoler en même tems de trois afflictions si extraordinaires, si Dieu en vous les donnant d'une main, n'avoit voulu les soulager de l'autre, & faire céder la grandeur du mal à celle de son assistance? Que vous êtes heureux de commencer ainsi à vivre dans la terre comme on vit dans le Ciel; & même avec quelque sorte d'avantage, puisque dans l'union à la volonté de Dieu, on voit avec joye dans le Paradis, sa justice exercée contre ceux que nous avons aimez sur terre, lorsqu'ils se sont rendus indignes de ses miséricordes: mais cela sans peine & sans souffrance de nôtre part, la gloire en étant incapable; au lieu que maintenant par cette même union aux volontés de Dieu, vous considerez avec contentement les effets de sa rigueur contre vous même, & souffrez sans contradiction de la partie la plus éminente de votre ame, qu'il vous arrache le cœur en vous separant des personnes auxquelles vous l'aviez donné, & que l'on pouvoit dire n'être avec vous qu'une même chose.



*A la Mere Magdelaine, Prieure eu grand Couvent
des Carmelites, sur la mort de Monsieur
le Cardinal de Berule.*

MA REVERENDE MERE,

Considerant dans l'une des plus grandes pertes que l'Eglise & vôtre Ordre pouvoient faire, la mienne particuliere; & entrant dans vos sentimens, auxquels je porte une si extrême reverence; je vous laisse à juger des miens en cette rencontre, & de quelle sorte ma douleur me conduit au mépris de la terre; où ce qu'il y a de plus excellent passe comme un éclair, & nous ôte en un moment ce que tout un siecle ne sçauroit nous redonner. Dieu veuille que je fasse un bon usage de ses pensées, & que vôtre charité ne m'ait point rendu plus coupable en me rendant plus clair-voyant dans mes devoirs, dont je reconnois qu'un des plus grands est de vous honorer parfaitement toute ma vie.

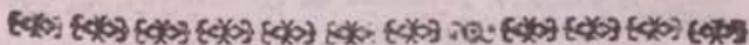


*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Vous devant des remerciemens de la faveur de vos soins pour ce qui me touche, j'ai été surpris de voir que vous me faites des excuses, & que vous me parlez comme d'une importunité, de ce que je reçois comme une faveur. Je desirois il y a si long-tems d'avoir le bien de voir Monsieur vôtre Fils, qu'il n'est pas besoin de vous dire de quelle sorte j'ai reçu cette joye; & encore moins l'estime que je fais de luy, puis-

qu'elle est si generale, que ce seroit vanité d'ajouter mon sentiment à celui de toute la Cour; où il a été reçu de telle sorte, que Paris auroit été capable de lui faire oublier le lieu de sa naissance, s'il n'y avoit point un pere tel que vous, à qui devant une seconde naissance plus importante que la premiere, je ne m'étonne pas que cette obligation joint à son bon naturel, le rende l'un des meilleurs Fils du monde; & que vôtre éducation jointe à son esprit, lui donne rang entre les plus honnêtes gens de son siecle.

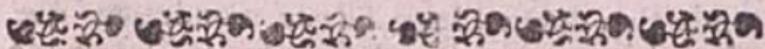


A un Premier President d'un Parlement.

MONSIEUR,

Vous honorant au point que je fais, je prens tant de plaisir à vous être obligé, que la honte d'avoir failli par ignorance dans la petite plainte que je vous ai faite, cede à la joye d'avoir reçu de vous en cette occasion une si grande preuve de vôtre amitié. Mais après m'être condamné moi-même, comme je fais de tres-bon cœur, j'espere que vous me pardonnerez, si ne sçachant pas que l'on vouloit porter cette affaire au Parlement, j'estimois préjudiciable pour mon Ami d'en avoir parlé à *** Il est vrai que ce n'est pas assez de m'être condamné une fois, il faut que je me condamne une seconde, & avouë franchement que je ne suis point excusable, d'avoir douté qu'un Ami si juste, si capable, & si officieux que vous, pût manquer à rien de ce que je pouvois raisonnablement esperer de lui. Ordonnez-moi donc, Monsieur, telle peine qu'il vous plaira, je n'en refuse aucune, si ce n'est que vous continuiez à vous moquer de moi, en disant de mes Let-

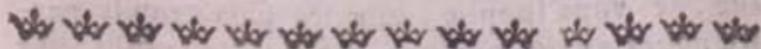
tres ce que je dois dire des vôtres , dont pour n'être pas si indiscret que de desirer la continuation en cette rencontre dans les affaires publiques qui vous occupent , je vous declare que si vous vous donnez encore la peine de me répondre , je n'oserai plus vous écrire , & qu'ainsi vous m'ôterez le seul moyen qui me reste maintenant de vous témoigner que je suis.



*A Monsieur de Noyers , sur la mort de Monsieur
le premier President de Champigny
son Oncle.*

MONSIEUR ,

Si vous jugiez du bonheur des hommes selon les honneurs qu'ils possèdent en la terre , plutôt que selon les felicités qui les attendent dans le Ciel , j'aurois à pleurer avec vous la perte de feu Monsieur le Premier President votre Oncle ; Mais sçachant que les mouvemens de la grace sont plus puissans en vous que les sentimens de la nature , je penserois faire tort à votre Vertu de lui parler dans un langage si foible que celui des consolations ordinaires. Il n'appartient qu'à ceux qui manquent de foi , de n'être touchez que des choses presentes : La vôtre au contraire portant vos desirs dans l'avenir ; comment seriez-vous fâché qu'après tant de travaux soutenus pour la gloire de Dieu , le service du Roi , & le bien du public , celui qui vous tenoit lieu d'un second Pere , reçoive aujourd'hui dans l'Eternité la recompense qu'il merite.



A Monsieur le Comte de Brassac, lors Ambassadeur à Rome.

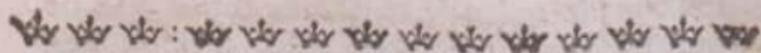
MONSIEUR,

Puisque vous sçavez que je n'estime nullement l'éclat des plus grandes Charges, en comparaison du mérite de ceux qui les possèdent, vous ne trouverez pas étrange que laissant les autres se réjouir de tant d'honneurs que vous avez reçûs en arrivant à Rome, j'aye differé à vous témoigner mon contentement lorsque le sujet en seroit plus digne de vous. C'est principalement au Maître que vous representez que tous ces respects & ces deferences se rendent; la puissance d'un si grand Monarque ne pouvant manquer d'être reverée en la personne de ses Ministres: Mais l'autorité des Rois n'étant pas assez forte pour passer avec empire jusques dans l'ame des hommes, qui sont tous autant de Souverains en ce qui regarde la liberté d'esprit que Dieu leur a donnée; c'est la seule estime que l'on fait de vôtre vertu, dont je pense me devoir réjouir avec vous, & il faut que comme un grand feu elle jette beaucoup de lumiere, puisqu'à peine êtes vous arrivé que déjà l'on commence fort à la connoître. Plusieurs Amis de mon Frere lui en écrivent, & Monsieur le Cardinal Bentivoglio lui en parle de telle sorte, que si je vous connoissois, ou l'honorerois moins, j'aurois peine à croire tout ce qu'il en dit. Ne le desavoiez pas pourtant, s'il vous plaît, Monsieur, vous me feriez un extrême tort, puisqu'il l'assure aussi que vous m'aimez passionnément: & bien qu'en cela vôtre jugement se laisse conduire à vôtre affection, ayez agréa-

ble, je vous supplie, que les plus grands personages ayans quelque défaut, le vôtre soit de me trop aimer. Mais vous me blâmeriez sans doute si je m'arrétois davantage sur votre particulier, & sur le mien, en un tems où toutes vos pensées ne regardent que le public : & je confesse que ce seroit un crime de vous dérober beaucoup de ces momens que vous employez sans cesse avec tant de soin, dans les affaires les plus importantes que la Chrétienté ait vûës de nôtre siècle : car je n'oserois dire maintenant que vos occupations n'ont pas besoin de tout vôtre esprit, le sujet n'en pouvant être plus grand, puisqu'il s'agit de guerir cette mortelle lethargie qui semble avoir rendu tous les Princes d'Italie insensibles à leur ruïne. Un peu d'eau peut éteindre en sa naissance, le feu qui dans son accroissement ne trouve rien qui lui résiste, & cet embrasement excité par la seule ambition d'Espagne, lequel menace aujourd'hui tant de Provinces, auroit été contraint de s'arrêter dès son commencement, si tous les Princes d'Italie s'y fussent opposez avec autant de courage que le Roi a témoigné de generosité en protegeant Monsieur de Mantouë, dont la conservation est si fort conjointe à la leur. Est-il possible qu'ils soient aveugles jusqu'à ce point que de ne voir pas le dessein des Espagnols, maintenant qu'ils ont levé le voile, & que sans plus se soucier des pretextes dont ils couvroient autrefois la violence de leurs usurpations, ils vont la tête levée à la conquête de l'Italie, avec autant de hardiesse & de vanité, que s'il étoit question d'en chasser le Turc, & de rétablir le saint Perc dans son Siege. Lequel d'entr'eux se peut persuader de passer désormais pour Innocent, & pour Prince legitime dans l'esprit de ceux de la maison d'Autriche, puisqu'ils

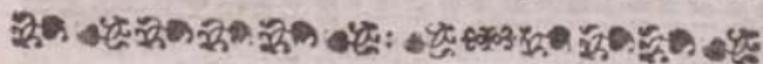
puis qu'ils ont déclaré Monsieur de Mantouë criminel ; à cause que son courage & sa conscience ne lui pouvant permettre de se rendre avec ses enfans esclaves de leur tyrannie , il a voulu conserver dans la succession du monde la moins douteuse , la dignité des Etats que tant de grands Princes & de grands Capitaines ses ancêtres ont rendus encore plus illustres par la gloire de leurs actions , que par la valeur d'un si riche heritage ? Combien peu d'années faudroit-il encore pour joindre Naples avec Milan , & donnant un corps à ce Roïaume des Romains , qui n'est maintenant qu'imaginaire , reduire sous un seul Etat tous ceux d'Italie , si Dieu pour la garantir de naufrage , n'avoit en ce même tems calmé les orages de la France , & donné à la Chrétienté un Louïs le Juste , pour être la terreur des ambitieux , & le protecteur de l'innocence. Mais pour demeurer dans cette innocence , il faut sortir de la lâcheté : celui qui pouvant aider à éteindre le feu qui brûle ses voisins , attend les bras croisez qu'il vienne aussi le consumer , n'est pas moins coupable de sa perte que l'auteur de l'embrasement ; & il est comme impossible de sauver ceux qui conspirent eux-mêmes à leur ruine. S'ils considéroient que l'ambition est un monstre qui devore sans pitié tout ce qui ne lui résiste point , ils ne se flatteroient pas dans l'esperance de pouvoir par leur soumission éviter la fureur. Ils se souviendroient qu'il n'y a que cent ans que les Peres de ces mêmes Allemans qui viennent de piller Mantouë , saccagerent Rome ; & que la dignité de successeur de saint Pierre , de chef de l'Eglise , n'ayant pû garantir Clement VII. de leurs mains sacrileges , ceux-ci après avoir par le plus grand des crimes foulé si souvent aux

pieds de leurs chevaux le Corps glorieux de JESUS-CHRIST, peuvent bien traiter avec mépris, & mettre une autre fois à rançon celui qui le représente : & je ne comprends pas comme des exemples, & des exemples si peu éloignez, se trouvant joints à tant de raisons, n'ont pas assez de force pour émouvoir ceux qui comme dans un miroir, doivent regarder leur fortune en celle de Monsieur de Mantouë, duquel encore la condition est beaucoup plus avantageuse ; puis qu'ayant rendu toutes les preuves de generosité qu'on scauroit attendre d'un Prince, il ne lui peut rester aucun regret d'avoir manqué à lui-même ; & qu'au lieu des pertes qu'il a reçues par la faute de tant de Souverains interessez en sa querelle, le Roi le peut établir & le conserver malgré toute l'Europe, dans des Etats plus grands que les siens, que ni la peste, ni la surprise d'un petard, & d'une escalade, mais la force ouverte, a fait tomber sous ses armes victorieuses. Un autre que vous s'étonneroit de voir que du milieu de mon repos, & des douceurs de la campagne, je suis si vivement touché des troubles & des miseres d'Italie ; mais vous sçavez, Monsieur, que me rencontrant dans vos sentimens, je suis du nombre de ceux qui sont transportez de cette passion pour le public, dont aujourd'hui la plupart du monde se moque : & cette même raison m'empêche de vous faire des excuses de la longueur de ma Lettre, qui n'a garde de vous ennuyer, puis qu'elle vous entretient de vos pensées, & vous renouvelle le souvenir d'une personne qui est parfaitement.



A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

NE vous croyant plus à Paris, je n'avois garde de vous mander la maladie de *** fut le sujet de laquelle vous m'écrivez mieux tous mes sentimens que je ne les sçauois dire : mais il ne faut pas s'étonner que vous sçachiez mes pensées, puisque vous les connoissez dans leur principe, & que joignant vôtre jugement à vôtre connoissance, vous voyez plus clair que moi-même en ce qui me touche. Vous n'avez pas moins bien jugé du mal de *** que du reste, car il est beaucoup diminué; & j'estime que maintenant il y a plus de sujet d'espérer que de craindre. Ainsi vôtre Lettre est arrivée lorsque Monsieur *** étoit capable d'en avouer les veritez; l'excès de son affliction ne lui ôtant pas, ainsi qu'il faisoit quelques jours auparavant, la liberté de son esprit. Il vous remercie tres-humblement de la continuation de vos soins pour lui: mais si j'osois vous remercier, je ne m'arrêteroie pas là, & quitterois les ruisseaux pour remonter jusques à la source.

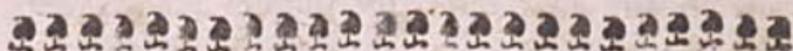


A Madame la Marquise de Ramboisillet, sur la perte de son second fils mort de peste.

MADAME,

Je penserois faire tort à la connoissance que vous avez de ma passion à vous servir & à vous honorer, si je ne vous assürois du ressentiment que j'ai de vôtre affliction, puis qu'elle n'est que trop grande pour me donner une tres-gran-

de douleur, & qu'en de moindres sujets, je ne la pourrois avoir mediocre. Mais si mon déplaisir est extrême en cette rencontre, j'avouë que mon étonnement l'égle, lorsque je considere, Madame, de combien de divers mouvemens vous êtes combatuë. Car d'un côté vôtre perte vous afflige, & vôtre amour pour Mademoiselle vôtre fille joint à l'admiration de son bon naturel, vous ravit de l'autre. Et cette affection en même tems vous devient un sujet de déplaisir, par l'apprehension que vous avez pour elle. Ainsi le regret, l'amour, l'admiration & la crainte vous attaquent tout à la fois. Et comment vôtre esprit ne seroit-il point agité de tant de diverses passions, puisque le mien l'est par les sentimens qu'elles me donnent pour vous? mais Dieu étant le Dieu des consolations, & vôtre vertu vous rendant si digne d'en recevoir il n'y a rien, Madame, que vous ne deviez esperer de son assistance; & après lui avoir demandé pour vous tout ce que vous sçauriez souhaiter, je lui demande pour moi les occasions de vous témoigner par mes services, avec combien de verité je suis.

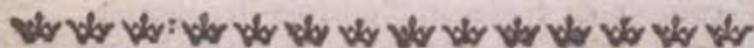


A Mademoiselle de Ramboillet, sur le même sujet.

MADEMOISELLE,

N'ayant pas moins d'admiration de vôtre courage & de vôtre bon naturel, que de ressentiment de vôtre douleur; je suis si touché de l'un & de l'autre, que si j'étois capable de vous donner les louanges qui vous sont dûës, & la consolation dont vous avez besoin, j'avouë que je serois bien empêché par où commencer. Car

quelles obligations peuvent être également plus prellantes que de rendre à une si grande vertu les honneurs qu'elle merite , & à une si grande affliction le soulagement qu'elle desire ? mais j'ai tort , Mademoiselle , de diviser ces deux choses, puisque vôtre charité les a si parfaitement unies , que la genereuse assistance que vous avez renduë à feu Monsieur vôtre frere, vous doit être maintenant une consolation nompareille, & que Dieu est trop bon pour ne recompenser pas une action si extraordinaire de bonté , comme celle qui vous a fait mépriser vôtre vie , pour porter les devoirs de la meilleure sœur du monde au delà de vos obligations , & par une constance admirable demeurer ferme au milieu d'un peril qui fait trembler les plus courageux. Cette même raison ne me peut permettre de douter qu'il ne vous en preserve , & qu'il ne verse sur vous les benedictions que vous souhaite.



*A Monsieur le Comte de Brassac Ambassadeur
à Rome.*

MONSIEUR,

Vôtre diligence à me répondre m'oblige , pour n'être point indiscret , à vous écrire rarement , n'étant pas raisonnable que vos civilités rendent ma passion à vous honorer moins respectueuse. Mais après avoir fait des vœux entre vos mains pour le salut de l'Italie , je serois coupable si je manquois à les rendre ; & mon silence m'accuseroit d'ingratitude maintenant qu'ils sont exaucez , maintenant que la voix publique porte les louangés du Roi jusques dans

les nations les plus éloignées , & que ceux qui sont les plus jaloux de sa grandeur & de sa gloire , ne peuvent refuser des admirations à son courage , & à sa vertu. O combien je souhaiterois , Monsieur, d'être spectateur de votre joie, ou pour mieux dire de votre triomphe ; puis qu'au milieu de cette Capitale de l'Univers , de cette Ville Imperatrice qui donnoit autrefois des Rois au reste du monde , & lui donne aujourd'hui celui qui tient la place de Dieu sur la terre, vous recevez au nom du Roi les acclamations des peuples , & les actions de grâces de tant de Provinces qui lui doivent le retablissement & la conservation de leur liberté. Vit-on jamais Ambassadeur dont le bonheur égalât le vôtre ? Vous representez dans le lieu le plus auguste qui soit sous le Ciel , la personne du plus glorieux Monarque de la Chrétienté : au fort de l'orage , & des calamitez publiques, votre Palais étoit l'azile des affligés : On y couroit en foule implorer le secours de votre Maître : en son nom vous écoutiez leurs plaintes, vous receviez leurs vœux , vous leur promettiez assistance. Maintenant que ses armes victorieuses ont renversé les desseins des usurpateurs , relevé les trônes abattus , & fait éclater par tout sa justice , toute l'Italie vous regarde comme l'Image de son Libérateur , on vous adresse les remerciemens dont il s'est rendu digne par tant de biens-faits, les louanges qui luy sont dûes, les bénédictions qu'il a méritées. Il semble que vous receviez le principal fruit de ses travaux , & que se contentant de vaincre, il vous laisse triompher en sa place ; il semble que Rome soit le theatre, où pour vous rendre comblé d'honneur, il a forcé les hommes, l'Art, & la nature tout ensemble , d'avouer , que ni leur experience & leur courage, ni leurs re-

ranchemens & leurs bastions, ni leurs hyvers & leurs montagnes, n'ont pû soutenir l'effort de ses armes, ni arrêter le cours impetueux de son admirable prospérité. On leve tout autour de vous les yeux & les mains au Ciel par le transport du ressentiment de tant d'actions heroïques: l'un vous parle des Alpes abaissées sous la bonne fortune de sa Majesté, l'autre de la Valteline relevée par la faveur de sa protection; l'autre de Casal deux fois garanti par son secours de l'effort des aigles Impériales, assistées de toute la puissance des Espagnes; l'autre de Mantouë remis par son invincible support sous la domination de son Seigneur legitime, & tous d'une commune voix protestent que les siècles passez n'ont rien produit de plus grand que le nostre, puisqu'il a vû naître Louïs le Juste. Il est vrai, Monsieur, que vôtre affection pour son service, vôtre passion pour sa personne, & vôtre zele pour le bien general de la Chrestienté, ont ajoûté à vos soins ordinaires mille travaux & mille inquietudes durant les violentes agitations qui ont desolé tant de Provinces, & qui ne viennent que de cesser par le plus heureux & le plus beau calme que pouvoit souhaiter l'Italie, mais vous en êtes si dignement recompensé & l'Usage du present arrête vôtre esprit avec tant de joie, qu'elle ne vous permet plus de jeter les yeux sur le passé. La face des affaires est changée: il faut laisser ces tristes souvenirs pour ceux qui cherchent leur contentement dans la misere des Princes & des Republicques, leur grandeur dans leur abaissement, leur établissement dans leurs ruïnes. Ecoutons plutôt tant de peuples, qui pleuroient n'aguères leurs infortunes, changer leurs imprecations contre ces insatiables usurpateurs, en des Cantiques de louanges pour le Dieu qui les a délivrez par la valeur incompa-

nable du fils aîné de son Eglise : écoutons leurs souhaits pour la prospérité de cet invincible protecteur de ses allicz, qui comme un Ange descendu du Ciel pour le salut de la terre, ne travaille que pour le repos d'autrui, ne fait la guerre que pour donner la paix, ne cherche autre fruit de ses conquêtes que la liberté commune, & par les effets si puissans de sa vertu, regne également dans le cœur de ses amis & de ses ennemis, ou par l'amour, ou par la crainte. Mais comment le sentiment de la gloire du Roi & des ravissemens qu'elle vous donne, m'a-t-il transporté jusques-là, que d'oublier ceux de Monsieur le Cardinal Bentivoglio, & de diviser dans les honneurs du triomphe, deux personnes qui par leurs veilles & leurs soins infatigables, ont continuellement travaillé ensemble pour préparer les chemins à la victoire ? Lorsqu'il s'agit des actions qui ont sauvé l'Italie par la protection de cette Couronne, peut-on ne point parler de celui qui porte le titre glorieux d'un des Protecteurs de la France ? Et en quelle autre occasion ses éminentes qualitez pouvoient-elles reluire avec plus d'éclat, qu'en celle qui lui a donné le moyen de contribuer avec vous à l'avancement d'un si grand ouvrage ? Pleût à Dieu qu'il voulût ajouter à ses admirables relations, celle de l'origine & du succès de cette memorable entreprise : il ne sçauroit mieux employer la majesté de ce stile, qui imite si heureusement celle de sa race : la plume d'un homme descendu de tant de Souverains, ne sçauroit rien entreprendre plus digne d'elle, que de faire voir à la posterité toutes les forces des plus grands Princes de l'Europe employées d'un côté pour l'oppression, & de l'autre pour la défense de l'Italie. La naissance

d'être aimé de vous. Si elle étoit moindre, je n'aurois eu garde de manquer à vous aller rendre ces petits devoirs dont on s'aquitte par coûtume & par bienfiance. Mais vous en attendriez je m'assure de plus grands de moi, si j'étois assez heureux pour en rencontrer les occasions : & vous ne sçauriez en tirer des preuves sans me combler tout ensemble d'obligation & de joie. J'en ai reçû une tres-grande d'apprendre par mon Frere que les seuls mauvais offices qu'on vous a rendus aupres du Roi, & de Messieurs les Ministres, donnent lieu à vôtre voyage : car bien que je n'en puisse douter, sçachant que vous n'avez pas moins de prudence que de probité & de courage, on n'est jamais trop assuré à son gré des choses que l'on desire. J'espere que ces nuages étant dissipés ; ils ne serviront qu'à rechauffer l'éclat de vôtre vertu, qui ne pourroit sans être accompagnée d'une extrême modestie, ne vous donner point de vanité, si chacun la connoissoit comme moi, qui suis autant que personne le sçauroit être.

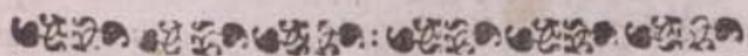
✻ ✻ : ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ : ✻ ✻ : ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ : ✻ ✻ ✻ ✻

A Madame la Comtesse de Brienne, sur la mort de deux de ses filles, mortes en même jour.

M A D A M E,

Je ne sçauois assez vous témoigner mon impatience d'avoir l'honneur de vous voir, pour apprendre par les effets de vôtre vertu, ce que les seules paroles ne sont pas capables d'enseigner. Au lieu d'avoir besoin d'estre consolée, on reçoit force & consolation de vous : & la grace étant plus puissante que la nature, vous changez la compassion en admiration, obligeant par

vôtre exemple ceux qui vous considèrent en cet état, de renoncer à leurs sentimens pour adorer les ordres de Dieu, qui mettant deux de vos enfans au nombre des Anges, ajoute à cette faveur celle de vous faire connoître combien elle est grande, & portant vos pensées vers l'objet de votre foi, vous fait chercher dans le Ciel celles qu'une autre mere s'amuseroit inutilement à pleurer sur la terre.



A Monsieur le Marquis de Fontenay.

MONSIEUR,

Vos interests me sont trop sensibles pour differer davantage à vous témoigner la part que je prens à votre joye, & je sçai trop le respect qui est dû aux Peres, pour ne vous honorer pas maintenant en cette qualité, qui jusques ici manquoit à votre bonheur, puisqu'à moins que de donner la vie à un autre, vous ne pouviez rendre parfaitement contente celle de qui vous la tenez; & dont l'extrême vertu jointe à toutes les obligations que l'on peut avoir à une mere, merite que ses souhaits soient toujours les plus grands des vôtres. Vous voyez, Monsieur, comme j'entre dans vos pensées; & que sans m'arrêter à ce que les autres jugent de votre contentement, je vas chercher plus loin la principale cause de votre joie sans craindre de me tromper, sçachant l'affection que vous avez pour une si bonne mere, & sans apprehender aussi que vous trouviez étrange que je jette aussi-tôt les yeux sur elle que sur vous dans cette rencontre, puisque j'ai osé quelquefois contester avec vous-même à qui l'honoroit davantage, & que vous

ne l'avez point eu desagreable , jugeant bien que le respect que j'ai pour elle , ajoute encore quelque chose à la passion avec laquelle je suis.

✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽

A Monsieur le Comte de Brassac , Ambassadeur à Rome.

MONSIEUR,

La mort du Seigneur Leon Strozzi donnant sujet à un procès , auquel Madame la Marquise de Ramboüillet , comme l'une de ses heritieres , a un interest tres-notable , je ne pouvois rencontrer d'occasion qui me touchât davantage pour vous demander de nouvelles preuves de l'honneur de vôtre amitié , puisque tant de devoirs m'engagent à servir Madame de Ramboüillet , que je n'y pourrois manquer sans ingratitude , & sans me rendre indigne de vos bonnes graces , aussi bien que des siennes. Permettez-moi donc s'il vous plaît , Monsieur , de vous conjurer de protéger puissamment la justice de son affaire : Et pardonnez à ma passion pour ceux que j'honore , si j'ose vous supplier d'avoir quelque égard à mes peines , parmi tant de considerations qui vous portent sans doute à obliger une personne d'aussi grand merite que Madame de Ramboüillet , entre lesquelles quand il n'y auroit que le plaisir d'assister la fille , & l'unique & digne fille de cet illustre Ambassadeur dont vous tenez la place , lequel a fait trembler au milieu de Rome les plus grands ennemis de la France , lorsque les Espagnols regnoient au milieu de Paris , je n'ai garde de douter qu'elle ne ressent des effets de vôtre pouvoir & de vôtre generosité , ni que vous n'aiez agreable la liberté

que je prens de vous en supplier avec tant d'instance, puisque c'est en qualité de la personne du monde qui est aussi véritablement.

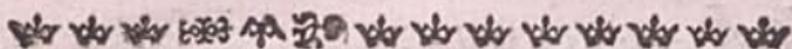


Au même.

MONSIEUR,

La Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire touchant l'affaire de Madame la Marquise de Ramboüillet, me rend si étroitement vôtre obligé, qu'ajoutant ce nouveau devoir à tant d'autres qui m'engageoient déjà à vôtre service, je ne sçaurois assez vous témoigner à mon gré le pouvoir que vous avez sur moi; & combien c'est à mon avis une action digne de vôtre vertu que d'affectionner si fortement les interets de Madame de Ramboüillet, dont le merite ne pouvant être égalé que par les loüanges que vous lui donnez, il faut désormais qu'au lieu de vous dire combien je l'estime, j'apprenne de vous de quelle sorte je dois parler d'elle. Cette raison m'ayant obligé de lui envoyer vôtre Lettre pour lui faire connoître par vos propres paroles, dont la moindre a plus de force que toutes les miennes, le ressentiment auquel l'engagent vos bons offices; j'ai pensé, Monsieur, que sa réponse, de même que la vôtre, surpassant de beaucoup tout ce que je vous en puis représenter, j'étois obligé de me conduire vers vous à son égard, ainsi que j'avois fait vers elle au vôtre. C'est pourquoi je vous envoie sa Lettre, ne doutant point qu'elle ne vous confirme avec plaisir l'opinion si avantageuse que vous avez de son jugement & de son esprit, & que son extrême reconnoissance de l'affection si

particuliere que vous lui témoignez, ne vous paroisse beaucoup plus pure & plus agreable en sa source, que si j'en ternissois l'éclat en vous la faisant recevoir par mon entremise, que je reserve pour les occasions où vous me donnerez moyen de vous témoigner par mes services combien je suis.



*A Monsieur le Maréchal de Schomberg, sur la
blessure de Monsieur le Duc d'Haluin son
fils à Rouvroy.*

MONSEIGNEUR,

Connoissant comme je fais vos sentimens pour les personnes qui sont d'autres vous-mêmes, & ceux que vous avez pour le Roi; je ne sçai si je dois m'affliger, ou me réjoüir avec vous de la blessure de Monsieur vôtre fils, puisque comme d'un côté vôtre extrême affection pour lui vous la rend plus sensible que si vous l'aviez reçûë, je ne doute point que de l'autre vous n'ayez un merveilleux contentement de voir avec combien de courage il imite vôtre passion pour le service de sa Majesté. Et dans la rencontre de ces divers mouvemens, cette haute generosité que j'ai si souvent vûë vous faire preferer la gloire à vôtre vie, ne souffrira pas je m'assure que vous soyez plus touché de ses douleurs presentes, que de l'honneur que lui donnera pour jamais une marque si signalée de sa valeur & de sa fidelité. Il ne sçauroit, Monseigneur, porter dignement la qualité de vôtre fils, sans estre à toute heure dans le peril, quand il s'en offre des occasions si glorieuses. Et il y a ce me semble plus de sujet de se loier que de se plain-

être de la fortune. lorsqu'on ne reçoit que des blessures en donnant la mort aux ennemis de la France, dont la grandeur jointe à celle du Roi étant vôtres passion dominante, je supplie Dieu de tout mon cœur qu'il vous conserve pour l'un & pour l'autre; & que ce ne soient plus mes paroles, mais mes actions qui vous témoignent que je suis.

~~~~~

*A Monsieur le Duc d'Haluin sur le même sujet.*

**M**ONSEIGNEUR,

Vos douleurs sont trop sensibles à ceux qui ont autant de passion que moi à votre service, pour ne vous point témoigner l'extrême déplaisir que j'en reçois : mais votre blessure est aussi trop glorieuse pour ne m'obliger pas à prendre part à la joie de l'honneur qu'elle vous apporte, & juger plutôt par une incommodité présente, que par l'estime d'une action qui ne mourra jamais, des sentimens que vous avez en cette rencontre, où le même courage qui vous a porté dans le péril avec tant de mépris de votre vie, vous donnera sans doute la force de souffrir des douleurs qui ne pouvoient être plus dignement récompensées que par la réputation qu'elles vous ont acquise; à laquelle sachant que vous ne mettez point de bornes, je vous en souhaite l'accroissement, ainsi que je souhaite pour moi celui de la connoissance que vous avez déjà de la passion avec laquelle je suis.

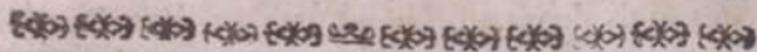


*A Monsieur le Marquis de Fontenay, sur la mort  
de Madame de Marcil sa mere.*

**M**ONSIEUR,

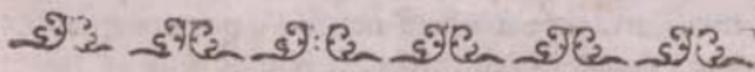
Comme personne ne sçait mieux que moi ce que vous perdez en perdant une si bonne mere; personne aussi ne sçachant mieux que vous jusques à quel point elle me faisoit l'honneur de m'aimer, vous ne vous étonnerez pas je m'afflure que j'aie besoin de consolation, au lieu d'estre capable de vous en donner. Il se rencontre si peu de femmes qui ayent ensemble toutes les vertus dont Dieu l'avoit favorisée, que j'avouë que jamais fils n'eut plus de sujet que vous de regretter une mere: mais cette même consideration qui augmente vôtre douleur, doit aussi par un effet contraire, la moderer dans la vûë du bonheur dont vous avez sujet d'esperer qu'elle jouït maintenant, & qui est la recompense de tant de rares qualitez qui vous la faisoient autant honorer par l'estime de son merite, que par l'obligation de vôtre naissance. Vous ne sçauriez, Monsieur, employer la force de vôtre esprit en une occasion où vous en ayez plus de besoin, puisque vous avez à combattre contre vous-même, & à faire ceder vôtre interest à celui de la personne que vous pleurez. J'espere que Dieu ne vous refusera pas cette grace, & je l'en supplie d'aussi bon cœur que je suis veritablement.

*Inscription*



*Inscription pour le cœur de Madame  
de Mareil.*

P Assant reve're ce marbre : le cœur qu'il enferme n'est pas d'une femme ordinaire. Celle-ci surpassoit de beaucoup le commun de son sexe. Son ame étoit noble, son esprit élevé, son courage invincible. Elle portoit la Majesté dans le visage, la générosité dans le cœur, l'autorité dans les paroles. Elle eut toujours Dieu pour objet, les vertus pour étude, les bonnes œuvres pour occupation. Elle se fit admirer dans le mariage; & veuve elle servit de pere à ses enfans, & de mere aux pauvres. Judge par une telle vie la douleur que les siens ont ressentie de sa mort. Au lieu de larmes donnez lui des prières; & demandez à Dieu qu'un exemple si parfait soit autant imité comme il mérite de l'être.



*A Monsieur le Maréchal de Schomberg.*

MONSEIGNEUR,

Vos signalez services precedans toujours les faveurs que vous recevez du Roi, elles sont de si grandes preuves de sa justice, & des marques si glorieuses de votre vertu, qu'à moins que d'être tout ensemble mauvais François & ennemi déclaré du mérite, on ne sçauroit manquer à se réjoûir de voir que les recompenses qui se donnent au vôtre, doivent tenir rang entre les prosperitez de l'Etat, & que votre courage, votre conduite, & votre fidelité sont

les seuls degrez qui vous élevent dans les plus grandes Charges du Royaume : mais s'il vous plaît , Monseigneur , d'ajouter à cela la connoissance que vous avez de ma passion pour vôtre service , je n'aurai pas besoin de vous dire qu'il est impossible que personne ressenté plus que moi tous les succès avantageux qui vous arrivent ; & que si la fortune secondoit mes desirs , mes actions vous renouvelleroient sans cesse les témoignages que je me suis toujourns efforcé de vous en rendre.

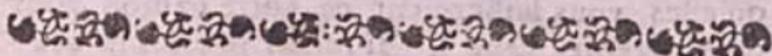
~~~~~

A Monsieur le Duc d'Haluin , sur le sujet de la survivance que le Roi lui accorda des charges de Monsieur le Maréchal de Schomberg son Pere.

MONSEIGNEUR ,

Le courage & la fidelité sont si inseparablement attachez à vôtre maison , que ces qualitez vous étant hereditaires , il semble que la justice du Roi ne pouvoit manquer à rendre ses bienfaits de pareille nature qu'en vôtre vertu , & à donner pour successeur aux honneurs & aux charges du Pere , un fils qui l'étoit déjà de son merite & de sa generosité C'est en pareilles rencontres à mon avis qu'il est permis d'avoir une entiere joie , & de reconnoître que les graces que l'on reçoit du Roi étant precedées par les graces de celui dont il est l'image , on en peut esperer des succès aussi heureux , que sont d'ordinaire incertains ceux qui ne procedent que de la seule faveur de la fortune. J'avoué , Monseigneur , que pour cette raison , je ne pûs il y a quelque tems me trop affliger de vôtre blessure ,

que m'ayant toujours reconnu si mauvais flateur, vous attribuez à autre chose qu'à un juste devoir, cette marque que je vous rends de la vérité avec laquelle je suis.



A Mademoiselle de Ramboisillet.

MADEMOISELLE,

Votre ressentiment est une si digne récompense de l'affection de Monsieur le Comte de Brassac pour votre service, & de ses loüanges pour votre vertu, que je ne le tiens pas moins heureux que juste dans cette haute estime qu'il a de vous. Et certes c'eût été trop peu pour lui d'appuyer vos interests de tous les soins, & de tous les offices qui sont en sa puissance; il falloit passer comme il a fait, jusques dans une joye particuliere, de pouvoir vous expliquer ainsi ses pensées par ses actions, & faire voir au milieu de Rome que Monsieur le Marquis de Pizany vivant encore en la personne de sa fille, & par un rare bonheur en celle de sa petite fille, il prend plaisir à le servir & à l'honorer en ces autres lui-mêmes. Mais la reconnoissance que vous en témoignez est si extrême, que je ne doute nullement qu'il n'avouë ne vous en estre pas moins redevable que vous croyez lui estre obligée. Et puisque la modestie est l'une des plus grandes vertus des femmes, en quelle admiration aura-t-il la vôtre, lorsqu'il verra que par une Lettre que les hommes les plus habiles feroient vanité d'avoir écrite, vous voulez employer la plume d'autrui, & encore une mauvaise plume, pour lui faire sçavoir vos ressentimens. Ainsi les sujets qu'il a de vous louer, &

de se louer de vous, vont toujours croissant; & je ne crains pas que les témoignages que je vous en rends vous soient suspects, puisque vous me connoissez autant ennemi de la flaterie que passionnement.

*A Monsieur ***.*

MONSIEUR,

Je ne sçaurois m'empêcher de vous avouer que je ne fus jamais plus mal satisfait de moi-même que la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, parce que j'avois tant de choses à vous dire, & si peu de tems pour cela, que j'en oubliai les principales. Mais je suis, ce me semble, excusable, puisqu'il faut du loisir pour parler aux personnes vers lesquelles Dieu nous donna cette liberté si rare, d'ouvrir nôtre cœur avec une pleine confiance. Vous faites beaucoup plus que vous ne devez en me faisant la faveur de vous dérober quelquefois une heure pour me la donner: Mais autant que j'ai sujet de me louer en cela de vôtre bonté, j'ai raison à mon avis de me plaindre du malheur de cette vie, où il n'y a point de biens tout purs. Si vous aviez moins de bonne fortune, j'en trouverois plus facilement de loisir. Et je voi si peu de remède, même dans mes souhaits, à la peine que cela me donne, que j'emploierois ma vie pour vous acquérir l'accroissement de l'un, & j'aigerois mieux mourir que de vous desirer la diminution de l'autre; bien que je vous avouë que c'est la chose du monde que je considère le moins en vous, & que je vous estime incomparablement davantage en vous-même par les gra-

ces que Dieu vous a faites, que par cet éclat & ces ornemens étrangers, qui ne sont que des fa-veurs de la fortune. Ne pouvant donc, que rarement parler à vous, quand bien je serois au lieu où vous êtes, je n'ai garde de m'ennuyer dans ma solitude, qui me donne le moyen d'y penser souvent, & de m'acquiter ainsi en la sorte que je puis, des devoirs auxquels m'engagent tant d'obligations dont je vous suis redevable.

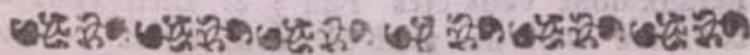


A Monsieur le Marquis de Vallencé,

MONSIEUR,

Je ne sçaurois assez vous témoigner combien je me sens obligé de la confiance dont vous m'honorez par vôtre Lettre, & je vous supplie tres-humblement de croire que vous n'en aurez jamais pour personne qui desire davantage de s'en rendre digne. J'ai lû & relu ce qu'il vous plaît de m'écrire, comme une admirable leçon de la vanité du monde, où un Payen diroit que la fortune prend plaisir à se moquer de nos desirs: Mais les Chrétiens doivent reconnoître que c'est Dieu qui nous les refuse pour nôtre bien, afin de nous détacher de la terre, où ils nous attachent avec trop de violence. Y en pouvoit-il avoir, Monsieur, de plus raisonnables que les vôtres? & néanmoins cette maison que vous avez si fort souhaitée, ne vous arrive qu'après que vous avez vû cesser le sujet qui vous la faisoit desirer avec tant d'ardeur. Ainsi tous les contentemens d'ici bas sont imparfaits; & cette imperfection nous oblige à chercher ailleurs une parfaite félicité. Sans cela

nous nous voudrions arrêter comme dans un séjour permanent, à ce que nous ne devons considérer que comme un passage pour aller au Ciel; & notre bonheur imaginaire nous apporteroit une infortune véritable. Mais voyez, je vous supplie, Monsieur, combien m'a touché la faveur que vous m'avez faite, puisqu'elle me porte à vous dire ce que vous sçavez beaucoup mieux que moi. Je vous en demande pardon, & estimerai ma faute heureuse, s'il vous plaît de la recevoir comme une preuve de la passion avec laquelle je suis.



*A un Gentilhomme qui avoit l'esprit
admirable.*

MONSIEUR,

Votre Ouvrage étant seul digne des louanges que vous me donnez, je ne les reçois que pour vous les rendre, & confesse que sans cette libéralité dont je me sers pour m'acquiter de ce que je vous dois, il me seroit difficile de le faire. Ainsi en me pensant louer, vous vous serez loué vous-même, sans pouvoir néanmoins être accusé de vanité: ce qui jusqu'ici me sembloit impossible. Mais il est bien raisonnable que par une telle rencontre, l'ordre ordinaire des choses se trouve changé en faveur d'une personne si sçavante, si sage, & si judicieuse avant le tems, que d'avoir produit dès les premières années, des fruits qui auroient été admirés dans un âge fort avancé.

~~~~~

*A Monsieur le Maréchal de Brezé, sur le secours  
d'Hildeberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je pense avoir éprouvé maintenant la plus grande joye que l'on sçauroit recevoir après celle des Victorieux, dont c'est à vous à dire quels sont les sentimens. La France triomphe au-delà du Rhin sous la conduite de deux Generaux dont vous êtes l'un ; & Dieu vous a conservé dans un peril où vous aviez besoin qu'il vous favorisât d'une assistance toute particuliere. Je ne sçauois, Monseigneur, me plaindre avec plus de respect de ce que vous êtes trop hazardé. Je sçai que vôtre passion pour la gloire n'a point de bornes : mais celle que vous avez pour le Roi, vous oblige de considerer son service aussi-bien que vôtre courage, & de ne pas prodiguer une vie qui lui est si chere & si utile. C'est maintenant plus que jamais que sa Majesté aura sujet de dire que les Vendredis lui sont heureux, & que rien n'est impossible à ses armes, puis qu'elles ont fait dans l'espace d'un jour le plus court de l'année, une action qui donnera lieu de croire à l'avenir que l'Histoire se sera mesécoutée en prenant le solstice d'Hyver pour celui d'Esté. Je ne sçauois assez, Monseigneur, vous témoigner mon ressentiment, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire ce grand succès de dessus le champ de bataille, & de rassurer mon esprit dans les justes apprehensions que j'avois pour vous. L'embrasement d'Hildeberg, que je voyois d'ici, m'avoit déjà fait juger que vous

aviez

avez executé vôtre dessein : Mais ce contentement étoit mêlé de la crainte qu'il ne coûtât beaucoup de sang à la France ; & il faut avouer que c'est un miracle qu'elle ait acquis tant de gloire avec si peu de perte. Vous pourrez, Monseigneur, dire avec raison, qu'il paroît bien que la joye a peine à se taire, puisque je m'arrête si long-tems à vous entretenir de la mienne ; au lieu de vous rendre compte de ce que vous demandez, &c.



*A Monsieur le Maréchal de Brezé, sur le sujet de la bataille d'Avein.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la Lettre du 24. Mai dont vous m'avez honoré ; & bien que ces marques si obligeantes de la faveur de vôtre souvenir, fassent aujourd'huy l'un de mes plus grands contentemens, j'avouë que la Lettre de mon Frere, m'a donné encore plus de joye en m'apprenant ce qui est dû à vos conseils & à vôtre courage, en l'honneur de cette glorieuse journée, qui rend la France plus redoutable qu'elle ne fut jamais. Vous ne trouverez point, s'il vous plaît ; étrange, que pour ne me témoigner pas indigne de vôtre affection, j'oublie ainsi mes interests, lorsqu'il s'agit des vôtres, & fasse ceder tous mes sentimens particuliers, à ceux que me donne cette haute reputation que vous vous êtes acquise. A moins que cela, je vous confesse que je supporterois impatiemment de ne voir que par les yeux d'autrui, des actions qui meritoient d'être vûës de toute la terre, & dont je serois témoin, si par une si rude

séparation, je ne me trouvois point éloigné de vous, Je vous ai écrit, Monseigneur, comme après avoir executé les ordres du Roi, j'ai demandé mon congé pour reprendre, si on me l'accorde, le chemin de Pomponne, où puisqu'il vous plaît me faire esperer la faveur de vous voir, je planterai des palmes & des lauriers, afin qu'en suite de tant de victoires & de triomphes, vous puissiez à leur ombre y jouir d'un repos qui ne soit point indigne de vous. Je m'assure, Monseigneur, que vous n'aurez pas desagréable que Monsieur de Monsolins vous y tienne compagnie aussi-bien que dans les batailles; & de voir que quelque vaillant qu'il soit, je ne lui cederai point, dans le desir d'employer ma vie pour vôtre service, & lui soutiendrai que je suis plus passionnément que personne du monde.

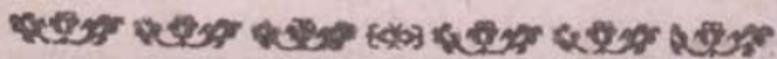
✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

*A Monsieur le Maréchal de Brezé, sur le sujet de sa harangue à Messieurs les Estats, pour les dissuader de faire la Trêve avec l'Espagne.*

**M**ONSEIGNEUR,

Encore que je vous aye écrit il n'y a que deux jours, néanmoins ayant vû depuis, vôtre harangue à l'Assemblée de Messieurs les Estats, je ne sçauois m'empêcher de vous en témoigner ma joye & mon admiration tout ensemble. Il est vrai qu'ayant l'honneur de vous connoître au point que je fais, elle ne devoit pas me surprendre: Mais les choses extraordinaires ont cela de propre, qu'elles émeuvent toujours l'esprit; & ainsi il me semble que je suis ex-

culable, puisque l'ordre de vôtre discours, la force des pensées, la beauté du stile, & cette générosité qui reluit également dans vos actions & dans vos paroles, ne peuvent tenir rang entre les choses ordinaires. Et il faut avouer, Monseigneur, que comme vous aviez bien sçû parler en Roi, en parlant pour un grand Roi, vous n'avez rien oublié aussi de ce que peut un Orateur pour persuader des peuples, vous souvenant que l'éloquence a toujours régné principalement dans les Républiques : Mais vôtre modestie me défend de continuer de dire en cela la vérité, & m'oblige à me contenter de la dire aux autres, qui apprendront avec autant d'admiration que moi, que la même bouche d'où son partis les ordres, qui joints à vôtre valeur, ont été l'une des principales causes du gain d'une des plus grandes batailles de nôtre siècle, a prononcé cette magnifique harangue si nécessaire pour ne pas perdre le fruit de cette victoire.

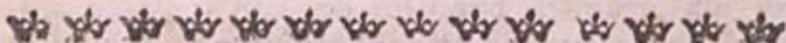


*A Monsieur le Maréchal de Brezé.*

**M**ONSEIGNEUR,

Puis qu'après une si longue absence je me trouve encore éloigné de vous, sans avoir eu quasi l'honneur de vous voir, je vous supplie d'agréer que je m'en rapproche en quelque sorte en vous écrivant. Je ne vous demande pas, Monseigneur, d'ouvrir mes Lettres aussi-tôt que vous les recevez; il seroit injuste après tant de travaux que vous avez supportez pour le public, de vous détourner indistinctement des divertissemens de vôtre belle Maison: mais lorsqu'au retour de la chasse ou de la promenade, il n'y

aura que vos yeux qui ne soient pas las ; je vous supplie de les jeter sur les protestations les plus veritables que personne vous fera jamais de sa passion pour votre service , dont vous ne pouvez douter , si ce n'est que votre modestie & votre generosité vous fassent perdre la connoissance de votre merite , & le souvenir des obligations dont je vous suis redevable. J'avoué qu'il me falloit du bonheur pour m'acquérir part en vos bonnes graces , n'ayant pas toutes les qualitez qui les meritent. Mais je pense avoir celles qui sont nécessaires pour les conserver , puisque personne ne me peut surpasser en sincerité & en reconnoissance , qui sont des biens dont la fortune ne sçauroit m'empêcher d'être riche , & auxquels je ne mets point de prix , sçachant combien vous les estimez , &c.

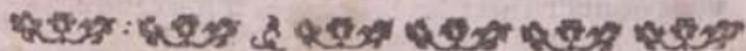


*Au même.*

**M**ONSEIGNEUR ,

Vos reproches sont si obligeans , que je n'ose quasi me repentir d'une faute qui me fait recevoir une punition si agreable ; & il faut avouer que personne ne sçait mieux que vous , combler de faveurs ceux que vous aimez. Vous faites connoître la grandeur des veritables affections par des coleres feintes ; & cette Rhetorique admirable m'engageroit encore à plus de remerciemens , si au lieu de simples reproches , vous m'aviez dit des injures. Je ne doute point Monseigneur , que ceci ne soit un énigme pour , ceux qui n'ignorent pas moins le langage que les effets de l'amitié. Mais j'espere qu'il vous en sera plus agreable , sçachant que vous prenez au-

rant de plaisir à vous cacher à la plupart du monde, qu'à témoigner une franchise extraordinaire à ceux que vous honorez de votre confiance. Je vous puis assurer, Monseigneur, qu'il n'y en a nul entre ces derniers qui soit plus reconnoissant que M \*\*\* des extrêmes obligations que vous vous êtes acquises sur lui; & j'ose vous répondre qu'il ne vous trompera non plus que moi, qui est, ce me semble, tout ce qui se peut dire, puisque rien ne m'est plus cher que la qualité de.

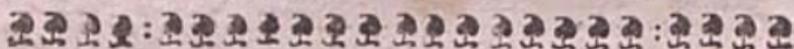


*Au même.*

**M**ONSEIGNEUR;

Je ne reçois point de Lettre de vous, qui ne me donne de la jöye & de la confusion tout ensemble, par l'excès de votre bonté & de vos civilités: mais celle du 26. d'Avril est si extraordinairement obligeante, que je ne sçaurais vous témoigner que par le silence, combien j'avouë que les paroles sont au dessous des remerciemens que je vous dois. Je ne demanderois, Monseigneur, pour m'estimer fort heureux, que d'être tel que vous me croïez, & de rencontrer des occasions de me rendre digne de l'honneur de votre affection. J'aurois beaucoup de vertus que je n'ai pas, & vous de très-grandes preuves que je n'ose esperer que vous ayez jamais de ma passion pour votre service. Mais comme vous me surpassez en toutes choses, il est raisonnable que votre générosité ait aussi cet avantage sur moi, d'obliger une personne qui vous est entièrement inutile: ce que je vous confesse, Monseigneur, que j'aurois.

grande peine de souffrir, si je ne vous honorois parfaitement; parce que cette impuissance de vous servir, a je ne sçai quoi qui ressemble à l'ingratitude, dont la moindre ombre m'est insupportable, & que je ne suis point du tout du nombre de ceux qui croient que l'humilité se pratique plus aisément dans la mauvaise fortune que dans la bonne. Ce m'en est une si avantageuse, d'avoir tant de part à vos bonnes grâces, qu'il n'y a point de devoirs que le desir de les meriter ne me porte à vous rendre, pour vous donner sujet de continuer à me croire.

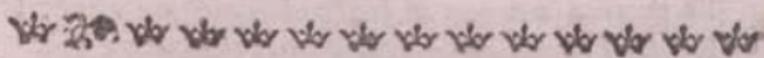


*A Monsieur le Maréchal de Brezé.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je pense n'avoir point besoin de vous assurer, que le seul respect m'a empêché de m'acquitter plus souvent de mon devoir en vous écrivant: Mais l'accablement de tant d'affaires que vous avez à soutenir depuis quelque tems, ne vous laissant aucun loisir, je craindrois maintenant vous donner la peine de lire une de mes Lettres, si celle d'hier dont vous m'avez honoré, ne me faisoit prendre cette liberté. La perte que vous avez faite de Monsieur de Monfolsins, me semble telle, & j'y trouve si peu de consolation, hors celle qu'il vous plaît de me donner, en me disant de qu'elle sorte il est mort, que je ne croi pas que le déplaisir que j'en ressens s'efface jamais de mon esprit. Je puis dire avec vérité qu'il n'y avoit personne après vous qui connût mieux que moi ce qu'il valoit. Et il faut avouer, Monseigneur, qu'il est tres rare de voir des hommes dont l'ame soit en aussi hau-

te affiète qu'étoit la sienne. Je l'ai souvent considéré de tous côtez sans y pouvoir rien remarquer que de bon, de ferme, & de genereux. Il sçavoit parfaitement accorder le respect avec la liberté, & on ne sçauroit voir un esprit plus agreable, & plus resolu tout ensemble. Mais il est vrai, Monseigneur, comme vous le sçavez si bien juger, qu'il est tres-heureux d'avoir fait avec tant de gloire selon le monde, & d'humilité selon Dieu, un voyage auquel tous les hommes sont obligez; & de la bonne ou mauvaise disposition duquel dépend leur bonheur ou leur malheur pour une éternité, &c.

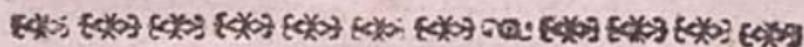


*A Monsieur de Benjamin.*

**M**ONSIEUR,

Je ne fus jamais plus empêché qu'à ce que je dois maintenant vous dire; car le sujet de ma Lettre est pour vous renouveler une tres-instante priere, & vos deffenses & nôtre amitié m'obligent à n'user d'aucuns complimens. J'aime mieux toutefois m'attacher aux choses qu'aux paroles; & je ne me soucie pas que l'on m'accuse de manquer aux loix de la civilité, pourvû que vous ne puissiez me reprocher de contrevenir à celles que nous avons établies. Je ne vous dirai donc autre chose, sinon que je vous supplie de recevoir avec cette Lettre celui qui vous la rendra: & de croire que les obligations que j'avois à feu Monsieur son pere, & l'honneur que je porte à sa memoire, me faisant affectionner son bien comme le mien propre, ce sera un effet digne de la passion que vous avez pour tout ce qui me touche, d'en prendre un

soin particulier pour l'amour de moi. Vous voyez, Monsieur, comme je n'employe autre recommandation envers vous que celle de vous-même, sçachant bien que nulle n'y seroit si forte, & que vous ne doutez point du pouvoir que vous avez sur moi, qui suis plus veritablement que nul de tous ceux qui vous honorent.



*A Monsieur \*\*\**

**M**ONSIEUR,

Si j'avois à vous accuser de quelque chose, ce seroit d'avoir oublié la parole que vous m'aviez donnée de venir à Pomponne, & non pas de manquer à m'écrire, puitque vous ne m'aviez point promis cette faveur: Mais je n'ai garde de mêler des plaintes avec les remerciemens que je vous dois, des preuves qu'il vous plaît me rendre de vôtre amitié, dont je ne sçauois mieux vous témoigner le cas que je fais, qu'en vous assurant que je l'estime à l'égal de vôtre merite. Toute autre proportion seroit, ce me semble, indigne de vous; & quelque modeste que vous soyez, celle-là ne vous permettra jamais de douter de mon affection & de mon service. Je n'ai pas moins à me louer que vous, des extrêmes soins de M\*\*\* qui m'a souvent fait sçavoir de vos nouvelles; & je confesse que je vous envie à l'un & à l'autre, le bonheur de vous estre aimez si long tems auparavant que j'eusse le bien de vous connoître. Que si je peche en cela, vous ne serez pas à mon avis, si severe, que de m'en refuser l'absolution. Vôtre vertu à tous deux est capable de me faire commettre de plus grandes fautes. Et sçachant de

quelle sorte vous vivez ensemble, je ne doute point que cette grande estime que j'ai de lui n'augmente de beaucoup vôtre affection pour moi, qui rechercherai toujours avec joye les occasions de vous donner de nouveaux sujets de me croire.

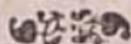


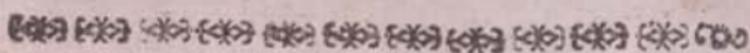
*A Monsieur le Maréchal de Brezé.*

## MONSIEUR,

J'ai trop d'intérêt à vôtre santé pour n'estre pas dans le desir d'en apprendre des nouvelles, & trop de confiance en l'honneur de vos bonnes grâces pour craindre que vous aiez desagrèable que je vous en demande. J'espère que le bon air, & les divertissemens de vos belles maisons, contribuëront beaucoup à vous la rendre, sçachant qu'elle est tres-ferme d'elle-même, & qu'elle n'a été ébranlée que par des travaux & des fatigues insupportables. Encore en êtes-vous quitte à bon marché, puisque selon toutes les apparences, les perils que vous avez courus vous devoient coûter la vie, dont je puis parler maintenant avec plus de certitude, m'étant rencontré chez Monsieur de Monsolins avec cinq Officiers du Regiment de Piedmont, tous blessés au passage de la Somme, qui m'ont dit des choses si particulieres de l'extrême hazard où vous fûtes, & du signalé service que vous rendîtes ce jour-là à la France, qu'elle doit remercier Dieu de vous avoir conservé en une occasion où il sembloit que vous prissiez plaisir à mourir pour elle. En verité, Monseigneur, c'est avec grande justice que vous avez tant d'affection pour ce brave Regiment, puisque la sienne pour vous est toute extraordinaire: & j'a-

vouë que je n'ai jamais mieux éprouvé combien je suis vôtre serviteur, que par la joye que je ressentois de les entendre parler de vous avec tant d'estime & de passion. Monsieur de la Grange Poissegu étoit l'un de ceux qui eurent part à ce discours, dont le pauvre Chevalier étoit aussi l'un des principaux; & son aîné Capitaine au Regiment de Normandie, n'oublia rien de ce qui peut témoigner le ressentiment des obligations dont toute leur maison vous est redevable. Certes, Monseigneur, ils sont trop dignes de la haute opinion que vous avez de leur courage & de leur vertu: celle du Chevalier est à tel point, que les discours des plus grands Religieux égalent à peine ses actions: il n'y a rien en cette ame de mediocre: & sa constance est capable d'étonner ceux mêmes qui font vanité de n'admirer rien. Il semble que Dieu, en le privant des yeux du corps, lui a ouvert de telle sorte ceux de l'esprit, qu'il croit n'avoir pas fait une grande perte en cessant de voir tout ce qui est du monde: où il dit qu'il est bien-heureux d'estre aveugle, puisqu'il n'y verroit plus son frere aîné. Voilà, Monseigneur, en quel état il est: & pour en trouver un qui soit plus tranquille que je ne l'éprouve dans les tracas de Paris, je m'en vais pour quelques mois à Pomponne, où l'un de mes plus agréables divertissemens sera de me souvenir de l'affection dont vous m'honorez, & de penser que vous êtes trop juste pour croire que personne puisse être avec plus de verité que moi.





*Au même.*

**M**ONSEIGNEUR,

Si ce n'est point vanité de dire que je me rencontre dans vos sentimens , la Lettre du premier de ce mois dont vous m'avez honoré , m'oblige à vous avouer que je trouve la vie que je passe ici si bien représentée dans la description que vous faites de la vostre à la campagne , que je ne croi pas que jamais pinceau ait scû comme vôtre plume peindre avec les mêmes traits deux choses différentes & si éloignées. Je n'ai donc garde de contester ce beau paradoxe , que lors que l'on a le moins d'affaires , c'est lors que l'on a le moins de loisir. Si nôtre contentement n'est en nous-mêmes , c'est en vain que nous le cherchons ailleurs ; Et ceux-là meritent bien de s'ennuyer, qui ne sçavent pas se donner de l'occupation , & une occupation agreable. Il n'y en a gueres, Monseigneur , qui le puissent être tant que les vôtres , parce qu'il se rencontre rarement qu'une même personne ait comme vous une tres-grande force de corps & d'esprit ; & qu'ainsi il y ait égalité entre les plaisirs du cabinet & ceux de la campagne , dont les divertissemens me semblent si doux , que je m'y tiendrois trop heureux si j'étois assez proche de vous pour avoir le bonheur d'aller quelquefois participer aux vôtres : Et j'aurois tort de craindre que vous l'eussiez desagreable , puisque les obligations que je vous ai , vont jusques à me vouloir bien faire part de ce que vous avez de plus cher au monde , en me mettant aux bon-

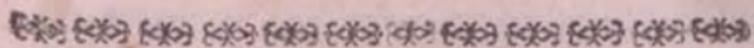
nes graces de vos plus intimes amis. Je vous avouë , Monseigneur , que j'ai grande impatience de voir celui que je ne connois que par sa reputation ; & que je ne sçaurois avoir en trop grande estime , sçachant celle que vous en faites. Deux choses me donnent esperance qu'il prendra plaisir à m'aimer , l'affection dont vous m'honorez , & la passion avec laquelle je suis.



*Au même.*

**M**ONSEIGNEUR ,

Il ne faudroit point d'autre consideration que le desir d'avoir l'honneur de vous voir , pour me faire souhaiter d'aller en Anjou ; puis-que ce me feroit une si grande joie , que je serois incapable d'en goûter d'autres en même tems , & que tous les divertissemens de la plus agreable Province du Royaume , ne sçauroient rien ajouter à mon contentement d'être auprès de vous ; la Loire , l'Été , & la paix , n'ayant rien de comparable au bonheur que le Rhin , l'Hyver & la guerre ne m'ont sçû empêcher de trouver dans la faveur de vos entretiens. Ce seroit donc vous seulement , Monseigneur , que j'irois chercher , & non point ces innocentes delices dont vous me parlez , & qui doivent ceder à celles qui se rencontrent en l'honneur de vos bonnes graces. J'avouë que les estimant au point que je fais , je ne sçaurois trop vous remercier de m'y vouloir donner tant de part , ni trop souhaiter des occasions de vous en témoigner ma reconnoissance , &c.



*A Monsieur le Cardinal de la Valette.*

**M**ONSEIGNEUR,

Si je n'avois eu le bonheur d'être témoin de la manière d'agir de votre Eminence dans une armée, le rapport de mon cousin m'auroit fait admirer comme une chose fort extraordinaire, ce que je ne regarde maintenant que comme les effets ordinaires de votre excellente conduite : & j'aurois appris de lui ce que j'ai tant de joie de dire aux autres : mais ce seroit mal connoître votre Eminence, que d'ignorer qu'elle ne peut souffrir les loüanges dûes à son mérite, & qu'elle trouve mauvais que ses serviteurs rendent à sa vertu les témoignages que ses ennemis mêmes auroient honte de lui refuser. J'aime donc mieux, Monseigneur, passer de ce qui vous est dû par tout le monde, à ce que je vous dois en particulier ; & vous protester que les obligations que vous a mon cousin, & la nouvelle faveur que vous m'avez faite, de vouloir qu'il me parlât avec une entière confiance du sujet de son voyage me comble d'un tel ressentiment, que je puis, sans crainte assurer votre Eminence, qu'elle n'aura jamais un serviteur plus fidelle que moi, & que j'aurai toujours moins de soin de conserver ma vie que ses secrets, qui étant la plus grande preuve que je scaurois recevoir de l'honneur de ses bonnes grâces, me donnera une passion que nulles paroles ne peuvent exprimer, de témoigner à votre Eminence par mes très-humbles services, combien je suis.

~~~~~

A Monsieur Servien.

MONSIEUR,

Voyant par la Lettre qu'il vous a plû de m'écrire, jusques à quel point vous faites l'honneur à mon frere de l'aimer, je n'ai plus garde de m'étonner de la peine qu'il avoit à se résoudre de quitter l'Anjou, & j'ai quasi regret de l'avoir engagé à se faire une si grande violence que de s'éloigner de vous: mais comme l'affection dont vous l'obligez va encore au-delà de ce qu'il eût osé se promettre, je suis excusable ce me semble de n'avoir pas eu tant de presumption pour lui, que de croire que son départ fût capable de vous affliger: & dans l'estime si extraordinaire que j'ai toujours faite de vôtre merite, je trouve son bonheur si grand, que je cesserois d'être sincere, si je n'avoüois que je commence d'en avoir de la jalousie. Je demeure d'accord néanmoins qu'elle est injuste, l'avantage qu'il a eu durant si long-tems de vous parler avec une entiere confiance, lui en devant donner sur moi: mais la passion est aveugle, & je confesse, Monsieur, que j'en ai une tres-forte d'avoir beaucoup de part en l'honneur de vos bonnes graces: car il est vrai que je regarde depuis dix-huit mois avec plus de respect & d'estime que jamais, tant d'excellentes qualitez qui me donnerent de l'admiration dès que vous commençâtes de paroître à la Cour, & qui ont toujours nourri dans mon cœur un desir extrême de me rendre digne de vôtre amitié. Mon frere a été plus heureux que moi, puis

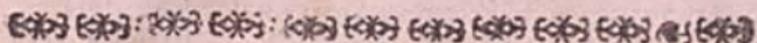
qu'il jouit de l'effet de mes souhaits : & sa passion pour l'Anjou ne sçauroit desormais être trop grande , puisqu'il lui a en partie cette obligation. Je vous supplie tres-humblement , Monsieur , que je vous aye celle de ne me croire pas moins que lui.

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ : ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

A Monsieur le Cardinal de la Valette , sur la prise de Landrecy.

MONSEIGNEUR,

Quand je serois moins bon François , je suis trop vôtre serviteur pour ne ressentir pas une joie extraordinaire de la dernière action de vôtre Eminence , qui donneroit de la jalousie au plus grand Empereur des derniers siècles , s'il étoit encore au monde. Vous avez pris en peu de jours ce qu'il attaqua inutilement durant plusieurs mois , & fait perdre aux Hollandois la vanité de sçavoir mieux que nous emporter des places. Le siège de Landrecy sera desormais l'un des plus illustres exemples que se proposeront les grands Capitaines , & rien ne peut manquer à la gloire de vôtre Eminence , puisqu'elle est accompagnée d'une modestie qui en rehausse le lustre & l'admiration. Mais cette vertu qui merite tant de loiianges , en étant ennemie , me défend de continuer à vous témoigner mes sentimens , de crainte de vous déplaire en vous disant des veritez qui vous sont si avantageuses : Il faut donc que je me contente , Monseigneur , de vous assurer qu'entre tous ceux que vous honorez de vos bonnes graces , nul ne sçauroit être plus passionnément.



A Monsieur le President Barillon.

Vous verrez par ce que je vous ai mandé, comme Dieu vous fait une faveur mille fois plus avantageuse que toutes les fortunes de la terre : & si vous en usez comme je l'espère, vous serez, quoi qu'il vous arrive, l'un des plus heureux hommes du monde, & heureux de ce seul bonheur véritable, en comparaison duquel tous les autres ne sont que misere. Car quel plus grand desir devons-nous avoir que d'entrer dans le chemin de la vraie vie, & en pensant serieusement à nôtre salut, commencer d'obéir à la voix de ce Dieu d'amour & de charité qui nous commande de le suivre. Serions-nous bien si lâches que de reculer, & de ne pas employer à son service le courage qu'il donne ? Serions-nous bien si miserables que de fermer les yeux à la lumiere des veritez éternelles qu'il nous decouvre, & de demeurer encore attachez à la terre, après que par une bonté si extraordinaire il nous montre le chemin du Ciel ? Il est tems de nous reveiller du sommeil dans lequel sont ensevelis la plûpart des hommes, & de reconnoître que vos traverses, & ma mauvaise fortune, qui passent pour des maux à ceux qui en jugent selon les sens, sont les plus grands biens qui nous pouvoient arriver, puis qu'en nous rendant à nous-mêmes, ils nous donnent le loisir dans cette retraite de penser serieusement à nous, & de considerer avec mépris routes les felicitez passageres, auxquelles nous serions excusables de nous laisser encore ébloüir, après en avoir si bien connu le neant & la vanité.

A Monsieur

~~~~~

*A Monsieur de Feuquiere, sur le combat  
de Poligny.*

LE succès de vôtre combat me semble si heureux, vû les extrêmes avantages que les ennemis devoient se promettre de leurs retranchemens, que Monsieur le Duc de Longueville merite à mon avis plus d'honneur de cette action, que s'il les avoit entierement défaits en raze campagne. Et il a écrit ici de vous de telle sorte, qu'il paroît bien que j'avois raison de vous dire que vous étiez heureux de servir sous un Prince aussi genereux & aussi bon que lui, puisque son courage joint à sa conduite le rendra victorieux, & que sa bonté vous donnera part à sa gloire. Toute ma crainte est que la passion si violente d'en acquerir, ne lui fasse entreprendre des choses impossibles: car pourvû qu'elles ne le soient pas, il n'y a rien que je n'espere de lui, sçachant ce que peut sur l'esprit des soldats la creance qu'ils ont en leur General, & avec combien de joie tous les Officiers d'une armée se sacrifient pour celui qui ne leur commande rien qu'il n'exécute lui-même, & qui tempere l'autorité absoluë qu'il a sur eux, par l'amour veritable qu'il leur porte. Tâchez donc, je vous supplie, de moderer en lui cette ardeur qui a plus besoin d'être retenuë que d'être excitée, & ne donnez pas dans vos entreprises tant de part à la fortune, que la prudence n'y en ait encore davantage.

~~~~~

A Madame la Comtesse de Guébriant.

MA D A M E ,

Mon estime pour votre vertu , & mon affection pour votre service , me font prendre trop de part à ce qui vous touche pour ne vous pas témoigner avec quelle joie j'ai appris le signalé service rendu à l'Etat par Monsieur votre mari ; & l'extrême honneur qu'il s'est acquis dans l'une des plus grandes actions de cette guerre , dont chacun demeure d'accord qu'il lui est dû l'une des principales parties de la gloire. Je prie Dieu , Madame , de tout mon cœur qu'il vous le conserve & à la France , à laquelle il ne doit pas désormais être moins cher qu'à vous , puisque son mérite le met au rang de ces hommes extraordinaires , nez pour le bien du public , & pour la reputation de leur Patrie. Faites-moi , s'il vous plaît , la faveur de croire que si j'étois assez heureux pour rencontrer les occasions de lui rendre & à vous , autant de service que je le desire , vous connoîtriez , Madame , autrement que par des paroles , que vous n'honorerez jamais de vos bonnes graces , personne qui soit plus que moi.

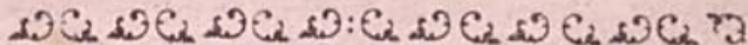
~~~~~

*A Monsieur \*\*\**

**V**ous ne sçauriez croire quel est le contentement que j'ai reçu d'apprendre l'étroite amitié que vous avez enfin contractée avec M. \*\*\* Vous sçavez combien il y a de tems que je le souhaite. Et c'est une merveille que deux

hommes aussi lents que vous êtes tous deux à vous engager, en soyez venus-là si promptement. La difficulté n'étoit que de rompre cette double glace : car quant à la fidélité & à la constance, vous êtes l'un & l'autre si incapables d'y manquer, que je suis assuré que votre union ira toujours croissant, jusques à ce que Dieu vous fasse la grace de participer à la sienne dans le bonheur éternel de sa gloire. Dites, s'il vous plaît, à M \*\*\* que c'est là où nous ne sçaurions souhaiter d'avoir un Palais trop magnifique; puisque Dieu sera lui-même ce Palais que nous habiterons aux siècles des siècles. Mais que c'est se tromper de croire qu'il se donne à d'autres qu'à ceux qui lui en bâtissent ici-bas un dans leur cœur, étant bien raisonnable que nous le logions chez nous en cette vie le mieux qu'il nous est possible, si nous voulons qu'en l'autre il nous loge si superbement, non seulement chez lui, mais dans lui-même. Or ce n'est pas luy bâtir un Palais dans nôtre cœur que de le remplir d'un amour si violent de ces Palais perissables, dont les marbres les dorures, & les lambris seront un jour réduits en poussière : car comme les hommes pour executer le dessein d'un grand bâtiment, veulent trouver la place vuide : de même le saint Esprit voulant faire son temple dans nôtre cœur, & un temple d'amour, veut qu'il soit vuide de l'amour des vanitez de la terre : je dis de l'amour, car c'est se flater de croire que l'on ne les aime pas avec excès, lorsque pour faire ici-bas de petits paradis terrestres, on s'éloigne de celui du Ciel, en consommant pour des vanitez, les moyens que Dieu nous donne de faire mille bonnes œuvres, & d'être libéraux envers lui-même, qui ne dédaigne pas de nous

être obligé en la personne des pauvres , & de recevoir de nous par leurs mains , comme une faveur & une dette , une petite partie de ces biens que nous ne tenons que de sa bonté. Mais quelle plus grande preuve voudriez-vous de l'affection véritable que Dieu m'a donnée pour cette personne , que de voir que je vous parle ainsi sur son sujet ? Je veux croire qu'il l'a permis , puisque ç'a été contre mon dessein ; & je vous exhorte à lui parler plus confidemment que jamais : car il est secret & discret au dernier point. Mais il manque un peu de courage pour agir selon sa lumière qui est fort grande ; & c'est à quoi les véritables amis peuvent , avec l'assistance de Dieu , lui être utiles. Je suis très-assuré qu'il n'en aura jamais de plus sincères que nous ; & s'il sçavoit quel est le bonheur d'une amitié semblable à la nôtre , dont tout ce qu'il a vû jusques ici n'est qu'une peinture , il avoüeroit que les unions que Dieu fait , sont les seules véritables felicitez de cette vie aussi-bien que de l'autre , & auroit du mépris pour tout le reste.



*A Monsieur \*\*\**

**S**I vous m'avez tenu parole touchant le jeu , Dieu vous a fait une grande grace , & je l'en remercie de tout mon cœur avec vous : que si vous n'avez pas encore eü la force de vous dégager entièrement , reconnoissez , s'il vous plaît , vôtre foiblesse , & pour n'y plus retomber , rompez genereusement par une ferme résolution , ce que vous ne pouvez dénouër : car il ne faut point capituler , ni avec Dieu , parce qu'il est nôtre maître , ni avec le demon , par-

ce qu'il est non seulement nôtre ennemi, mais un ennemi perfide & irreconciliable : & ce seroit vous flatter que de ne croire pas que ce jeu si excessif & accompagné de tant de mauvaises suites, en vous éloignant de Dieu, vous approche du démon, puisque tout ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre ; & qu'il faut estre aveugle pour ne pas voir que nous ne sçaurions témoigner un plus grand mépris des graces de Dieu, que d'employer si mal les biens & le tems qu'il nous donne pour faire des charitez, & travailler soigneusement à nôtre salut. Je m'arrête-là, n'étant pas besoin de davantage de discours, puisque je vous en ai assez dit de vive voix : & je vous supplie tres-humblement de recevoir la franchise avec laquelle je vous écris, pour une preuve que je ne desire pas que vous me reprochiez un jour à la vûë de JESUS-CHRIST & de ses Anges, que j'aye manqué à l'amitié que je vous ai promise.

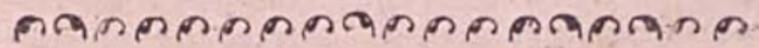
~~~~~

A Monsieur le Marquis de Gèvres, ensuite du malheur de Fontarabie.

MONSIEUR,

Je n'ai jamais mieux connu ma passion pour vôtre service, & mon estime pour vôtre vertu, que par l'apprehension que m'ont donnée vos blessures, & la joye que j'ai ressentie de la gloire que vous avez acquise en cette campagne ; où après vous être signalé durant nos bons succès par vôtre courage & vôtre conduite, vous les avez fait paroître avec tant d'éclat dans nôtre malheur, que cette action doit tenir rang entre les actions extraordinaires, qui pour être rares, même à des personnes de cœur & de ju-

gement, meriten: des louanges toutes particulieres. Ne vous étonnez donc pas, Monsieur, si vous en recevez de moi, que vous sçavez estre l'un des hommes du monde le plus ennemi de la flaterie: Et croyez, je vous supplie, que si j'étois assez heureux pour vous pouvoir témoigner autrement que par des paroles, ce que je vous suis dans le cœur, vous connoîtriez que nul ne sçaurait estre davantage.



A Monsieur le Marquis de Vallencé, sur les blessures de Monsieur son fils, à Fontarabie.

MONSIEUR,

Faisant une profession trop particuliere de vous honorer, pour ne prendre pas beaucoup de part à tout ce qui vous touche, & le merite de Monsieur vôtre fils, m'obligeant à faire une tres-grande estime de son amitié, je vous supplie d'avoir agreable que la peine où je suis de ses blessures, me donne la liberté de vous en demander des nouvelles. Elles lui sont si glorieuses, que pourvû qu'il en guérisse promptement, je ne sçai, Monsieur, si je l'ose plaindre de les avoir reçues, quelques douleurs qu'il en ait souffertes: & je croi que vous ne l'en plaindez pas vous-même, vôtre extrême generosité combattant vôtre affection, & ce courage tout extraordinaire de vôtre maison surmontant la tendresse paternelle. Il faloit estre vôtre fils pour conserver dans un si grand desordre, le même cœur & le même jugement que les autres ont dans la victoire: & lorsque tout ce que l'on pouvoit pretendre étoit de faire une retraite honorable, se reloudre à peine de se retirer après sept bless-

fures. Avoiez, Monsieur, que quelque violence que soit votre passion pour sa gloire, elle a pleinement été satisfaite en ce rencontre, & qu'à moins que de lui en avoir coûté la vie, vous trouvez qu'il ne sçauroit avoir acheté trop cherement la reputation qu'il s'est acquise. Je souhaite de tout mon cœur qu'il soit bien-tôt parfaitement guéri, afin qu'il ne manque rien à votre joye, & que je sois assez heureux pour vous témoigner & à lui, par mes services, que je n'en sçaurois avoir de plus grande que de mériter la faveur que vous me faites de me croire.

✂✂✂ : ✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂ : ✂✂✂ ✂✂✂ ✂✂✂ : ✂✂✂ ✂✂✂

A Monsieur le President Ardier sur la mort de Monsieur son pere.

MONSIEUR,

Vous sçavez trop ce que je vous suis pour douter de la part que je prens à votre douleur; & ce que j'étois à Monsieur votre Pere, pour ne me pas croire sensiblement touché de sa perte. C'est pourquoi vous devez ce me semble mieux recevoir de moi que d'un autre, la liberté que je prens de vous dire, que Dieu vous l'ayant ôté en un âge où il y en a si peu qui arrivent, vous avez plutôt sujet de le remercier de vous l'avoir conservé si long-tems, que de vous plaindre de ne l'avoir plus. Ce n'est pas, Monsieur, que je sois si injuste que de vouloir arrêter vos premieres larmes, la nature vous les demande, & vous les devez à l'affection d'un pere qui vous aimoit si passionnément. Mais après les mouvemens de votre bon naturel, considérez, je vous supplie, qu'il y a des afflictions incomparablement plus grandes que la vôtre. Et si mes pa-

roles ne sont pas capables de vous consoler, qu'au moins l'état où je suis vous serve de consolation. Plaignez, Monsieur celui qui vous plaint: louez Dieu de vous avoir traité plus doucement: & souvenez vous toujours, s'il vous plaît, qu'il n'y a personne au monde qui soit plus que moi.



A la Mere Angelique, Prieure du Convent des Carmelites de saint Denis.

MA REVERENDE MERE,

Puisque vôtre Lettre vaut mieux que tous mes plans, preparez-vous, s'il vous plaît, à souffrir que je ne vous envoie pas seulement des greffes, mais aussi des arbres: & c'est parce que j'en manque qu'il faut que je vous en donne; le présent de la veuve de l'Évangile n'ayant été estimé par celui qui seul connoît la véritable valeur des choses, qu'à cause qu'elle donnoit de ce qui lui faisoit besoin, & non pas de son abondance. Je ne prétens pas toutefois, ma Mere, que par cette raison vous fassiez moins de cas de mon affection pour vous: car bien qu'elle procede d'un cœur que vous sçavez en avoir plénitude, tant s'en faut qu'elle en vaille moins, qu'au contraire elle en est plus estimable, parce qu'au lieu que les choses corporelles tirent leur prix de la rareté, celles de l'esprit qui sont faites par les mouvemens que la charité nous donne, le tirent de leur abondance: Mais il ne faut pas s'engager si avant dans un sujet qui ne se peut bien expliquer que de vive voix, ou qui pour mieux dire, n'a point besoin de discours pour s'expliquer, puisque les sentimens du cœur

ne

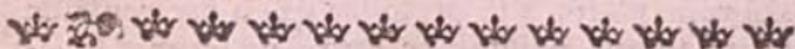
ne se font entendre que par eux-mêmes ; & que je vous en parlerois inutilement, si ce qui se passe dans le mien, ne se passoit aussi dans le vôtre. Laissons donc à Dieu, ma Mere, à nous faire voir clair dans tous ces replis d'une véritable affection, & croyez, je vous supplie, que vous ne me reprocherez jamais de n'avoir pas répondu avec fidélité à la vôtre. J'en dirai autant s'il vous plaît, à la personne qui a été cause de nôtre amitié, puisque ce seroit un crime de se parer d'avec vous celle qui nous a unis.

A Monsieur le Marquis de Lyancourt.

MONSIEUR,

Dans la grace que Dieu vous a faite, de vous conserver Madame votre femme, s'il vous plaît de juger de ma joye par les extrêmes apprehensions où j'ai été, & par la passion que j'ai pour tout ce qui vous regarde, à peine la comprendrez-vous, puisque je ne la comprends pas moi-même. Dans les autres maladies, on considère principalement la personne que l'on craint de perdre : mais en celle-ci, j'avouë, Monsieur, que je vous considérais plus qu'elle, parce que je vous trouvois beaucoup plus à plaindre ; & jugeant de vos sentimens par les miens, je tremblois pour vous, dans la crainte d'un mal que j'apprens par une cruelle expérience, être sans remede sur la terre. Dieu soit loué, Monsieur, de vous avoir garanti par sa miséricorde, des effets que je souffre de sa justice, & vous fasse la grace de si bien reconnoître cette faveur, que vous vous rendiez digne d'en recevoir de nouvelles, en mettant

deformais auant de difference entre v^otre amour pour le Createur , & celui que vous aurez pour les creatures , comme il ya de disproportion entre ses grandeurs infinies & les miseres de nôtre neant. Pardonnez , s'il vous plaît, Monsieur, ce mot à mon extrême affection , qui ne seroit pas si hardie si elle étoit moindre.

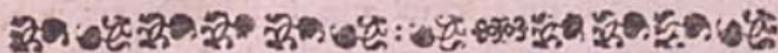


A Monsieur le President Barillon.

IL ne nous est pas difficile de garder le silence dans la certitude que nous avons que nos cœurs se parlent , & que ce langage si parfaitement entendu de Dieu & des Anges , est le plus éloquent de tous entre ceux qui s'aiment. Nous nous voyons tous les jours en la presence de celui dont les regards penetrent jusques dans le fond des abîmes. Sa charité nous unit d'autant plus étroitement , que les accidens du monde nous séparent ; & il me semble que ce nœud divin dont il a attaché mon ame à la vôtre , se resserre de plus en plus , à mesure que le tems de nôtre éloignement s'augmente. Ainsi les ordres de la nature sont renversez par ceux de la grace ; l'esprit comme étant l'Image de Dieu , qui est tout esprit , s'éleve au-dessus de la condition du corps. Vous êtes plus libre que vous n'étiez , & nous nous sommes plus present que nous n'étions. C'est maintenant que vous commencez à devenir véritablement heureux , parce que vous l'êtes moins selon le monde ; & c'est maintenant que je commence à l'être aussi , parce que ma perte & ma douleur me détachent des affections du monde. Nous sommes également dans la

solitude, puisque celles qui ne sont pas volontaires ne méritent nullement ce nom, & que comme la mienne procède seulement de mon élection, Dieu vous fait la grâce de rendre la vôtre, de nécessaire, volontaire. Merveilleuse grâce, & qui est si rare que nous ne saurions assez en remercier celui de qui nous la tenons ! Heureuse solitude, qui en nous éloignant des hommes nous approche du Createur, du Maître & du Redempteur des hommes ! Souhaitable retraite, dans laquelle cet Amant celeste nous trouvant à l'écart, prend plaisir de parler en secret à notre cœur, & de nous entendre lui dire avec saint Augustin ; *Domine ecce aures cordis mei ante te, aperi eas, & dic anima mea, salus tua ego sum !* Rendons-nous dignes, je vous supplie, d'une faveur si particulière : N'imitions pas ce mauvais serviteur, qui au lieu de faire profiter le talent qui lui étoit commis, l'ensevelit dans la terre. Nous n'avons plus de tems à perdre pour penser sérieusement à l'éternité. Tant de morts de toutes conditions & de tous âges, qui feront mettre cette année entre les plus funestes qui furent jamais, parlent à nos yeux & à nos oreilles : Mais ne soyons pas si lâches que d'entrer seulement par la crainte dans les sentimens que son amour nous doit donner ; & d'autre côté n'aspirons pas à la gloire, sans embrasser aussi ses souffrances. Allons au Tabor, mais par le Calvaire ; car il n'appartient qu'au Fils de Dieu d'aller au Calvaire par le Tabor. Nous sommes maintenant vous & moi, au regard du commun du monde, comme dans un port, d'où nous considérons les naufrages dont il a plu à ce divin Pilote de nous garantir : Mais au regard de nous-mêmes, nous sommes toujours au mi-

lieu de l'orage , puisque les tempêtes qui s'é-
levent sans cesse dans nôtre cœur , par le
souffle du demon , & l'agitation de nos pro-
pres passions , seroient capables de nous faire
tomber dans le plus perilleux de tous les
naufrages. Nous ne sçaurions trop être sur
nos gardes , ayant de si puissans ennemis , ni
trop esperer de nôtre bonheur , pourvû que
nous combattions avec courage. Ceux de nos
Amis que vous sçavez avoir si genereusement
trionphé du monde , en foulant aux pieds tous
ses plaisirs , & toutes ses esperances , mar-
chent à pas de Geant dans cette sainte carriere.
Leur solitude est si grande , que Dieu seul sçait
ce qui s'y passe ; & s'ils le pouvoient , ils se
cacheroient eux - mêmes à eux - mêmes. Je ne
vous parle point de cet autre , dont les ac-
tions sont si fort au - dessus de mes paroles
que je ne sçaurois que par mon silence rendre
témoignage à sa vertu. Dieu a permis par cette
derniere rencontre que vous eussiez en lui un
exemple parfait de tout ce que vous avez à
faire en l'état present où vous êtes. Et quand
je considere sur ce sujet toutes les graces que
vous avez receuës , j'entre dans une aussi
grande admiration des misericordes de Dieu sur
vous que de l'aveuglement de ceux qui ap-
pellent malheur le bonheur le plus veritable
de vôtre vie. Je vous demande réponse à
cette Lettre , afin de recevoir la consolation
d'apprendre par vous-même , les dispositions où
je ne doute point que vous ne soyez. Après
cela nous recommencerons à garder le silence
jusqu'à-ce que Dieu nous le fasse rompre , com-
me il m'y a obligé maintenant : ce qui n'est
pas difficile à juger , en voyant que je vous
parle ainsi cœur à cœur , un langage qui n'est

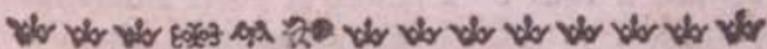


A Monsieur le Duc de Vveymar.

MONSEIGNEUR,

Si l'honneur que j'ai de connoître si particulièrement vos éminentes qualitez, ne m'avoit appris que les actions qui font admirer les plus grands Capitaines, sont au-dessous de ce que l'on doit attendre de vôtre Altesse, elle n'auroit pas gagné deux Batailles sans que je lui eusse témoigné ma joye de l'heureux succès de ses armes. Mais sçachant qu'il n'y a rien de si extraordinaire que l'on ne puisse se promettre de la conduite & de la valeur de V. A. j'esperoistoujours qu'une troisième bataille en la même année, feroit voir que ce n'étoit point le hazard & la fortune qui vous avoient auparavant fait triompher de vos ennemis. Dieu a permis, Monseigneur, que mes esperances n'ont pas été vaines. La gloire que V. A. s'est acquise en cette dernière Campagne, marchera au premier rang des événemens les plus illustres de nôtre siècle. Et ceux qui viendront après nous, mettront avec raison entre les choses incroyables, ce que tout le monde, avant que vous l'avez vû faire, mettroit au nombre des choses impossibles. L'éclat de tant de victoires n'est pas néanmoins, Monseigneur, capable de m'ébloûir, comme le doivent être ceux qui ne connoissent que ce qui paroît de vos immortelles actions. Je passe bien plus avant; car V. A. m'ayant souvent fait la faveur de m'ouvrir son cœur, je trouve que tous ces effets, quelque admirables qu'ils puissent être, ne le sont point à comparaison de la cause dont ils procedent; le juge-

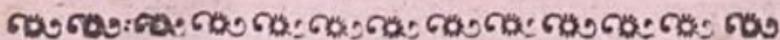
ment merveilleux, la constance invincible, & la generosité toute heroïque de V. A. étant capables d'en produire encore de plus grands. Mais je m'apperçois, Monseigneur, que ma passion pour vôtre gloire, me fait oublier mon devoir, en vous divertissant trop long tems de ses importantes occupations qui arrêtent maintenant sur vous les yeux de toute l'Europe. Je ne demande donc plus à V. A. que la permission de lui dire, qu'entre tous ceux qui reverent le plus sa vertu, & ont davantage de ressentiment de ses faveurs, nul ne sera jamais plus que moi.



A Monsieur le Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

Je fais une profession trop particuliere de vous honorer, & j'ai receu trop de preuves de la faveur de vos bonnes graces, pour n'être pas obligé de vous témoigner combien je me réjouis de la nouvelle gloire que vos dernieres actions vous ont acquise. Il n'y a point, Monsieur, aujourd'hui de François dont le nom soit si connu que le vôtre l'est au-delà du Rhin. Vous l'avez tantôt passé autant de fois que la Meuse. Et il ne faut pas s'étonner si après lui avoir fait sentir tant de preuves de vôtre conduite & de vôtre valeur, vous lui êtes redoutable. Je souhaite, Monsieur, de tout mon cœur la continuation de vos heureux succès, & que vous me fassiez l'honneur de m'aimer toujours autant comme je serai toute ma vie avec passion.

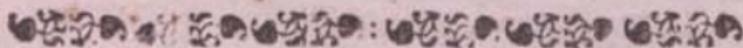


A Monsieur le Comte de Guebriant.

MONSIEUR,

Je m'étois contenté il y a quelque tems de témoigner à Madame vôtre femme quelle étoit mon estime de vôtre vertu, & des actions signalées qui vous avoient acquis tant de gloire : Mais puisque vous continuez à faire des choses si extraordinaires, qu'il semble que vous ayez resolu de vous surmonter vous même, comme si vous étiez jaloux de vôtre propre réputation ; permettez-moi, Monsieur, de vous faire voir, que je ne m'intéresse pas si peu en l'honneur de la France, que je n'aye du ressentiment des grands services que vous lui rendez. Il faut avouer que vôtre ambition & vôtre courage ne pouvoient rencontrer une occasion plus illustre pour témoigner ce que vous êtes ; & que ce que Monsieur le Duc de Vveymar a fait en cette Campagne, passera avec raison à l'avenir pour l'une des plus grandes merveilles de nôtre siècle. Que si Dieu veut, comme je l'espère, que le gain de trois batailles, mêlé de tant d'autres belles actions, soit couronné de la prise de Brisac, je confesse, Monsieur qu'il faudra que vous soyez tous bien modestes pour ne devenir pas insolens de tant de bonheur & de tant de gloire : Mais qui peut douter de vôtre modestie, puisqu'elle accompagne toujours cette haute générosité, qui ne considère jamais ce qu'elle a fait, parce qu'elle aspire continuellement à des choses encore plus élevées ? Que son Altesse ajoûte donc, Monsieur, cette importante Place à ses triomphes

de cette année ; & hâtez-vous d'en apporter l'heureuse nouvelle , afin de voir les effets d'une joye , au sujet de laquelle vous aurez tant contribué. Je pense pouvoir dire avec verité , que personne ne le souhaite davantage que moi , non plus que de vous témoigner plutôt par des services que par des paroles , avec combien de passion je suis.



A Monsieur le Marquis de Montausier.

MONSIEUR,

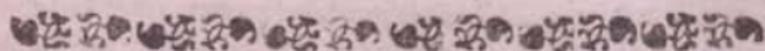
Je pense que vous croyez bien que je ne m'intéresse pas si peu en vôtre gloire , que je n'aye été sensiblement touché de vos dernières actions : Et il suffit , ce me semble , à ceux qui ont l'honneur de vous connoître aussi particulièrement que je fais , de dire qu'elles sont dignes de vous , pour vous en donner la louange qu'elles méritent , puisque quoi que vous puissiez jamais faire de grand & de genereux , je croirai toujours que vous pouvez faire encore davantage , sachant que l'on ne doit point mettre de bornes à l'ambition & au courage de ceux qui ont l'esprit aussi ferme , & le cœur en une aussi haute assiette que vous les avez. Mais avoüez la verité , Monsieur , vous n'êtes pas malheureux de ce que la fortune a bien voulu vous donner part à la plus belle & à la plus hardie entreprise de nôtre siècle ; & il y a grand plaisir d'estre un si glorieux témoin de ces événemens illustres , qui ayant été jusqu'ici le sujet de l'admiration de toute l'Europe , le seront de son étonnement , si Brisac , comme je l'espère , tombe enfin sous les armes victorieuses de ce brave

Prince, à la conduite & à la constance invincible duquel, vous sçavez que nous jugeâmes il y a long-tems, que rien n'étoit impossible, après lui avoit vû faire dès-lors des choses si grandes & si extraordinaires, &c.

✻ ✻ ✻ : ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻

A Monsieur le Comte de Pas, fils de Monsieur de Feuquiere, sur sa blessure à l'assaut de Luneville.

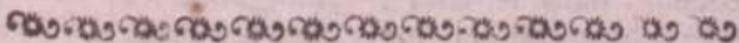
MON SIEUR MON COUSIN,
 Votre blessure vous est si glorieuse, que pourvû qu'elle soit favorable, je pense que ce seroit offenser votre courage que de vous en beaucoup plaindre; & d'autre côté je ne voi pas grande apparence lorsque vous souffrez de la douleur, de vous en faire des complimens: ce qui me vient fort à propos, y ayant renoncé pour jamais avec vous, à cause que vous êtes l'une des personnes du monde pour qui j'ai autant d'estime & d'affection; j'ajoute aussi de tendresse, ayant remarqué en vous tant de bon naturel, qu'il me semble que l'on ne vous sçauroit trop aimer: en quoi il entre possible un peu d'amour propre, puisqu'il est vrai que je me laisse persuader assez aisément, que les bonnes qualitez que vous tenez du côté maternel, n'ont point fait un desavantageux mélange pour vous rendre digne fils de Monsieur de Feuquiere: assurez-vous donc, mon cher Cousin, que si j'étois assez heureux pour vous pouvoir rendre autant de service que j'en ai de desir, les effets vous feroient connoître qu'il n'y a personne au monde qui soit plus à vous que moi.



*A Monsieur de Saint-Ange , Premier Maître
d'Hôtel de la Reine.*

MONSIEUR,

Vôtre Lettre du 8. m'a appris la continuation des graces de Dieu sur la Reine & sur Monsieur le Dauphin, dont je croi que personne ne ressent une plus véritable joye que moi, parce qu'il est vrai que je n'ai pas moins de passion pour ce qui touche cette grande Princesse, à cause de son extrême bonté, que de respect pour la qualité qu'elle porte maintenant de Mere de celui qui sera un jour, comme je l'espere, le Pere de la Patrie, qui est un titre encore plus auguste que celui de Roi de France, puisque pour le meriter, il faut que sa vertu le fasse regner par amour dans le cœur de ses sujets; au lieu que les Souverains ne regnent d'ordinaire sur leurs peuples que par leur seule puissance.

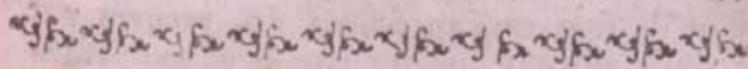


*A Monsieur le Marquis de la Tour-landry, sur
la mort de Madame sa femme.*

MONSIEUR,

Vous n'aurez pas à mon avis, grande peine à croire que jamais nouvelle ne m'a plus surpris que celle de vôtre perte, & que nul de vos serviteurs & de vos amis, ne la ressent plus que moi, & ne reconnoît si bien l'excès de vôtre juste douleur; car si l'extrême vertu de Madame vôtre femme, & l'affection si particuliere dont elle m'honoroit, m'obligent à la regretter

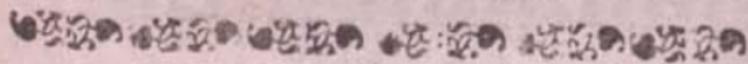
toute ma vie , l'état où vous sçavez que je suis, me fait voir si clairement vôtre affliction dans la mienne , que je croi qu'il n'y a personne au monde qui la puisse comprendre comme je fais. Il faut avouer que toutes les autres , quelque violentes qu'elles puissent estre , ne sont rien en comparaison ; elles touchent le cœur, mais celle-ci l'arrache ; elles nous ravissent des choses qui nous sont cheres , mais celle-ci nous-divise nous mêmes d'avec nous-mêmes ; elles ébranlent l'ame , mais celle-ci la mettroit dans le desespoir , si Dieu ne la soutenoit par sa grace. C'est donc à lui seul , Monsieur , que nous devons avoir recours ; car ce seroit vous flater , de vous dire que le tems est capable de vous consoler : c'est un excellent medecin pour les maux ordinaires , mais il n'en sçauroit guerir de semblables aux nôtres , qui n'en peuvent gueres avoir qui les égalent , puisqu'entre mille mariages il ne s'en rencontre pas un où l'on éprouve le bonheur dont nous jouïssions. Ne cherchons plus sur la terre celles qui nous attendent dans le Ciel ; témoignons-leur nôtre véritable amour , en méprisant nos propres interets , pour nous réjoûir de leur éternelle félicité , & tâchons de vivre de telle sorte , que nous ayons sujet d'esperer de la miséricorde de Dieu, qu'il nous fera la même grace qu'elles ont receuë. Un autre que vous s'étonneroit, Monsieur , de me voir tenir ce langage , mais vous ne trouverez pas étrange que vous écrivant les larmes aux yeux , je vous parle avec tant de liberté & de confiance , le ressentiment que j'ai de vôtre perte , & la compassion que me fait vôtre douleur , étant si extrême , que je connois plus que jamais, & combien j'honorois celle que nous pleurons, & avec quelle passion je suis.



A Monsieur le Cardinal de la Vallette.

MONSEIGNEUR,

Il me semble qu'après avoir demeuré si long-tems sans vous écrire, de crainte de vous divertir de vos importantes occupations, je ne scaurois plus passer pour indiscret, en renouvellant à votre Eminence les protestations de mon tres-humble service; & quelque inutile que je lui sois, je m'assure qu'elle n'aura pas desagreable de voir la passion que j'ai, de me conserver en l'honneur de ses bonnes graces: car V. E. est trop juste, pour considerer plutôt les hommes par les occasions que la fortune leur donne de vous témoigner leur affection, que par l'extrême desir qu'ils en ont, & trop genereuse pour n'aimer que ceux qui lui sont utiles; c'est pourquoi j'espere Monseigneur, qu'autant à Pomponne qu'en Allemagne, & dans la solitude qu'à la Cour, V. E. me regardera toujours comme une personne qu'elle n'est pas fâchée qui soit entierement.

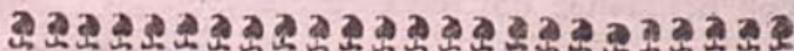


*A Monsieur de Montrave, Premier President au
Parlement de Tolose.*

MONSIEUR,

Il paroît bien que j'ai une extrême confiance en l'honneur de votre amitié, puisque m'étant si chere, je ne me fers point des petits devoirs pour la conserver. Il me semble qu'ils vous importuneroient plutôt que de vous plaire, par-

ce qu'ils sont trop au-dessous des preuves que je voudrois vous pouvoir rendre de ma passion pour vôtre service ; & que vous croiriez me faire tort , de juger par de si foibles marques , de ce que vous sçavez que je vous suis depuis tant d'années. En quelque lieu que vous soyez , Monsieur , je suis assuré que j'ay le bonheur d'y avoir un ami véritable ; & que vous ne doutez point qu'en quelque part que je sois , vous n'y en ayez un à toute épreuve. Ainsi ce n'est que pour sçavoir des nouvelles de vôtre santé , que je vous écris , & pour vous dire que cet arbre que j'aime tant , à cause qu'il porte vôtre nom , m'a enfin apporté un fruit admirable : mais n'en pouvant trop avoir à mon gré , puisqu'il vient de vous , je vous supplie tres-humblement de m'en envoyer quelques greffes cueillies de vôtre main , afin que cet honneur qu'elles recevront , me les faisant priser encore davantage , je leur donne dans mes Plans le même rang que vous tenez dans mon estime ; & que ce me soient toujours de nouveaux sujets de penser à la faveur que vous me faites de m'aimer & de me croire.

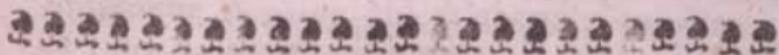


A un Religieux.

MON REVEREND PERE ,

J'aurois besoin de vôtre plume pour pouvoir dignement répondre à l'obligation que je vous ai , & au mérite de vôtre Present ; & je ne sçai lequel le plus estimer , ou l'affection que vous me témoignez , ou l'excellence de vôtre ouvrage ; car l'une partant du cœur , & l'autre de l'esprit , elles ne sçauroient avoir deux

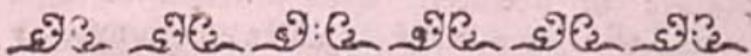
principes plus nobles : Mais les lumieres qui éclatent dans ces beaux vers, allant se répandre sur tout le monde, il me semble, mon Pere, que je dois vous sçavoir encore plus de gré, de la chaleur qu'il vous plaît d'y ajouter pour moi par vôtre Lettre, que de la faveur que vous me faites, de me mettre au nombre des premiers qui les auront vûs. Recevez donc, je vous supplie, comme le plus grand des deux remerciemens que j'ai à vous rendre, celui qui m'engage à être désormais véritablement.



A Monsieur Arnauld, Docteur de Sorbonne.

MON TRES-CHER FRERE,
 Puisque nous ne faisons que commencer à faire une véritable connoissance aussi-bien qu'une véritable amitié, toutes celles qui n'ont pas Dieu pour principe n'ayant que de vaines apparences ; il est raisonnable que je vous dise dans les rencontres, ce que lui seul est capable de découvrir dans le fond de mon cœur, afin que vous puissiez désormais y voir aussi clair que moi-même. Sçachez donc, s'il vous plaît, que plus une chose me touche l'esprit, & moins je suis capable d'en témoigner d'abord mon sentiment, parce que l'ame s'occupant toute en elle-même dans la vûë d'un objet qui la remplit, ne pense pas à pousser ses sentimens au dehors, & dédaigne de se servir du discours, parce que les paroles sont trop foibles pour exprimer la grandeur de ses pensées : c'est, mon cher frere, ce qui m'est arrivé avec vous ; car j'étois si occupé

en la considération de la miséricorde que Dieu vous a faite, qu'il m'étoit impossible de vous en rien dire, tant de circonstances admirables me mettant dans l'étonnement, & les effets visibles de sa grace, qui reluisent avec un si grand éclat en cette conduite, m'ayant ébloui l'esprit. Ne trouvez donc pas étrange, que j'aye eu besoin de tems pour revenir à moi, & qu'ayant encore vû depuis, le papier que je reçus hier je vous dise que je suis transporté de joie dans la considération de votre bonheur, Dieu ne vous ayant pas seulement appelé à lui, mais vous ayant donné pour vous y conduire un guide si admirable, qu'il faut être dans les dispositions où vous entrez, pour connoître ce que j'en pense. Courage donc, mon cher Frere, tâchons toujours d'avancer avec humilité & confiance, & mourons plutôt mille fois que de retourner en arriere, La voye est étroite, mais il n'y en a point d'autre qui mene à la vie : elle est contraire à nos inclinations, mais nos inclinations sont contraires à nôtre salut; elle est couverte d'épines, mais il n'y a que ces épines qui produisent des fleurs pour une éternité.



A Monsieur le Cardinal de la Valette.

MONSEIGNEUR,

La Lettre dont il a plû à votre Eminence de m'honorer, est en tant de manieres si obligeante, que ce seroit mal le connoître que d'entreprendre de l'en remercier. On témoigne par des paroles son ressentiment des faveurs ordinaires, mais on ne répond que du cœur à celles qui partent du cœur. Et comme j'avoie, Monseigneur,

seigneur, que ce sont les seules que j'estime, il faut que je confesse aussi que V. E. ne pouvoit m'attacher plus étroitement à son service, qu'en jugeant si favorablement & si véritablement tout ensemble, de mon peu d'amour pour mes intérêts, & de ma fidélité inviolable pour mes amis. Je serois bien malheureux, Monseigneur, si Dieu m'ayant fait la grace de mépriser à vingt-cinq ans, & dans un temps auquel j'avois autant d'avantages qu'homme de France de ma condition, ces bassesses & ces lâchetés que je voyois commettre à tant d'autres pour faire fortune, je commençois maintenant que j'en ai cinquante, & que j'ai perdu ce que j'avois de plus cher au monde, à concevoir pour les choses de la terre, de nouveaux desirs & de nouvelles esperances. C'est pourquoi en une sorte V. E. a sujet de dire, que je ne suis pas plus intéressé que de coutume; mais en une autre, je lui déclare franchement que je le suis, car je souhaite avec ardeur d'avoir part à cette haute gloire qui ne nous promet rien moins que d'être Rois dans un Royaume qui est éternel. Je sçai trop combien ont de mauvaises heures, ceux qui paroissent les plus heureux; & j'ai trop vu tomber de têtes couronnées, pour me laisser éblouir par les fausses apparences des fortunes mediocres. Je n'en desirerois point de plus grande que d'avoir quelque partie des vertus de mon ami, dont je n'osois dire autrefois à V. E. tout le bien que je sçavois, de crainte d'offenser sa modestie, & de paroître passionné en étant trop véritable: Mais maintenant que l'état où est Monsieur de Saint Cyran, me permet de lui donner les louanges qui lui sont dûes, parce qu'il n'y auroit pas moins de lâcheté que de conscience à y manquer, j'ose hardi-

ment assurer V. E. qu'il peut marcher au premier rang des plus gens de bien , & des plus grands personnages de sa profession & de son siècle ; & que si celui qui après le Roi a le pouvoir de le tirer du Bois de Vincennes , connoissoit comme je fais le fonds de son esprit & de son cœur , il se tiendrait sans doute obligé par justice , de mettre en sa place ceux dont les artifices & les calomnies ont voulu faire passer une si grande innocence pour criminelle : & il paroît bien Monseigneur , que V. E. sçait lire dans mes pensées , puisqu'elle croit que j'ai perdu en perdant la conversation d'un si parfait ami , le plus grand soulagement que j'étois capable de recevoir dans ma douleur. Ce qui fera que V. E. ne s'étonnera pas, je m'assure , que je tâche autant que je puis de trouver avec Dieu la consolation qui m'est ôtée, Si j'avois oublié, Monseigneur , ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire si souvent sur les bords du Rhin , je ne vous parlerois pas avec tant de liberté de mes sentimens : Mais sçachant quels sont les vôtres au milieu même de vos plus grands emplois , je n'ai garde d'appréhender que V. E. le trouve mauvais : & quand je considère que les Generaux d'Armée meurent comme les moindres Soldats , je ne m'étonne pas qu'elle pense serieusement à cette dernière heure , qui en terminant avec la vie tous ces grands desseins auxquels la vanité des hommes ne met point de bornes , les fait passer dans un autre monde , dont les loix immuables sont si contraires aux fausses maximes de celui-ci. Mais je m'apperçois , Monseigneur , que j'abuse de de votre loisir ; j'en demande pardon à V. E. & n'aurai pas , comme j'espère , grand peine à l'obtenir , puisqu'il n'y a point de fautes plus

excusables que celles qui procedent d'un excès d'affection, & que cette Lettre ne seroit pas si longue, si j'étois moins.

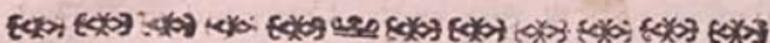
✠ ✠ ✠ : ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

A Monsieur le Cardinal de la Valette, sur la mort de Monsieur le Duc de Candale son Frere.

MONSEIGNEUR,

Lorsque la Lettre si obligeante dont il a plû à vôtre Eminence de m'honorer, m'engagea ces jours passez à lui parler selon mes sentimens & avec beaucoup de liberté, je ne croyois pas que V. E. fût à la veille d'éprouver par une triste experience, que les Generaux d'Armée meurent comme les moindres Soldats. Il faut avoïer, Monseigneur, que le monde est bien peu de chose, puisqu'il ne scauroit nous rien donner que nous ne courions sans cesse fortune de perdre, & que ce qui est en un tems le sujet de nos consolations & de nos joyes, devient en un autre la cause de nos regrets & de nos larmes. Si vous aviez moins aimé Monsieur vôtre frere, vous ne le pleureriez pas tant à cette heure, & si V. E. n'avoit eu le bonheur de lui rendre les derniers devoirs avec des soins & des assistances dignes de son bon naturel & de son courage, elle n'auroit pas maintenant des resentimens si vifs dans le malheur de sa perte. Je m'assure que V. E. n'aura pas peine à croire, que faisant une profession si particuliere, d'être son tres-humble serviteur, j'en suis touché comme je dois, & que si j'étois si heureux que de pouvoir contr buer quelque chose au soulagement de son affliction, il n'y a rien que je ne

fille, pour lui témoigner combien je suis.



A Monsieur le President Barillon.

MONSIEUR,

Vous m'avez répondu de telle sorte, lorsque je vous ai demandé de vos nouvelles, & je sçavois si bien les dispositions où vous étiez, quand même vous ne m'eussiez point rendu réponse, que j'aurois tort d'en être maintenant en doute. C'est pourquoi je n'ai pas de peine à demeurer dans le silence, encore que vous soyez l'une des personnes du monde pour qui j'ai autant de liberté de parler, j'entens de cette liberté sainte, que Dieu seul est capable de donner à ceux qui s'aiment en lui, & qui forme cet admirable langage du cœur, qui est une image dans la terre de celui des bienheureux dans le Ciel. Ainsi sans vous voir & sans vous parler, je connois mieux ce que vous pensez, que ne font ceux à qui vous parlez & qui vous voyent; & l'avantage que j'ai sur eux est incomparablement plus grand que celui qu'ils estiment avoir sur moi, parce que nôtre communication est d'autant plus pure & plus parfaite, qu'elle est insensible, & que celui qui *vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt*, supplée par une manière toute spirituelle & toute divine, à ce qui pourroit manquer à nos entretiens faits en sa présence. Je suis par tout où vous êtes, & vous êtes par tout où je suis, l'adorable lien qui nous conjoint, pouvant bien nous unir lorsque nous sommes en diverses Provinces, vû qu'il nous uniroit encore davantage, quand nous serions même en divers mon-

des, puisque l'Eglise triomphante est plus étroitement unie avec la militante, que la militante ne l'est en soi-même. Nous sommes trop-heureux d'avoir été jettez par diverses tempêtes, dans un port où nous n'eussions pû arriver par le calme, & d'avoir le loisir de considérer attentivement dans le repos de nos différentes solitudes, l'état déplorable de la plûpart des hommes, qui se laissent si fort éblouïr par les vaines apparences des faux plaisirs, des faux biens, & des faux honneurs, qu'ils renoncent pour ses contentemens qui passent comme un éclair, à des felicittez perdurables, à des richesses incorruptibles, & à l'éternité de la gloire. Je vous aime trop pour vous plaindre dans une condition si avantageuse, & j'ai aussi trop de confiance en la conduite de Dieu sur vous, pour ne me réjoïir pas lorsque vous en sortirez, ne doutant point que cela n'arrive quand il vous verra allez affermi dans les instructions qu'il vous donne lui-même en la sainte école de cette retraite qu'il vous avoit préparée de tout tems, & avant le tems, afin de se montrer à vous plus à découvert que vous n'eussiez sçû le voir dans l'embaras des affaires: ce que vous jugez si-bien, & me l'avez mandé en des termes si puissans, que je n'y pense jamais sans en ressentir une consolation particuliere. JESUS-CHRIST permit que vôtre éloignement commença le jour de sa mort pour vous faire entendre que vôtre occupation durant cet exil, devoit être d'apprendre à mourir avec lui, afin de renaître aussi avec lui; & nous voici arrivez à ce jour glorieux, auquel je veux esperer qu'il nous fera la grace de ressusciter pour ne mourir plus, car ce que l'on appelle mort, ne l'est pas pour ceux qui passent de

cette mort apparente à la seule véritable vie , non plus que ce que l'on nomme vie , ne l'est point pour ceux qui ne l'employent qu'à s'engager dans les liens d'une mort éternellement malheureuse. J'avoué que si la soumission que je dois aux ordres de la providence , ne m'obligeoit de souffrir sans inquietude une si longue separation , je la supporterois avec beaucoup de peine , ayant , ce me semble , mille choses à vous dire , & à apprendre de vous , sur l'usage que nous devons faire de tant de graces dont Dieu nous favorise : mais au deffaut de nos paroles parlons-nous par nos actions , & n'oublions jamais que nous lui rendrons compte de cette union si étroite qu'il a faite entre nous , pour nous obliger de nous entreciter à l'aimer & à le servir en esprit & verité , comme il nous l'enseigne lui-même , par ce mystereux & celebre discours qu'il adresse à tous les Chrétiens en la personne de la Samaritaine.

✽ ✽ ✽ ✽ ✽ : ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽

*A Monsieur le Cardinal de la Valette , sur
la conservation de la Citadelle de
Turin.*

MONSEIGNEUR,

Il falloit tant de vertus jointes ensemble pour soutenir tout un Etat , en sauvant sa Capitale dans l'effroi & le peril qu'apportent la surprise & le manquement de toutes choses , que la modestie de vôtre Eminence ne pouvant souffrir les justes loüanges qui lui sont dûës pour une action si extraordinaire , il vaut mieux que je me contente de remercier Dieu avec elle du glorieux succès dont il lui a plu

de benir une resolution si sagement prise, & si genereusement executée. Vos occupations, Monseigneur, sont aussi trop importantes pour divertir vôtre Eminence par des discours inutiles; & elle aura possible reçu deux de mes Lettres, de la longueur de laquelle j'aurois à lui demander pardon, si j'avois pu prévoir qu'elles lui eussent été rendues dans un tems si mal propre à les lire: mais pour ne point tomber encore dans la même faute, j'assurerais seulement vôtre Eminence qu'entre tous ceux qu'elle honore de ses bonnes graces, il n'y aura jamais personne qui en conserve un plus grand ressentiment que moi, ni qui soit davantage.

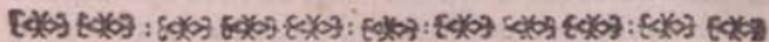
✽ ✽

A Monsieur l'Evêque de Grasse.

MONSEIGNEUR,

Ce ne seroit pas vous répondre selon ma sincerité ordinaire, & avec l'ouverture de cœur que j'ai pour vous, si je vous dissimulois mon amour pour la solitude, & le mépris que Dieu me donne du monde depuis la perte que j'ai faite de ce que j'y avois de plus cher. On se détrompe à moins de la trop grande estime des choses de la terre; & il faudroit être bien aveugle pour ne voir pas, après une telle expérience, que le véritable bonheur ne se peut rencontrer en cette vie. Ainsi je n'ai garde de contredire vos sentimens, & de manquer à celui que je dois avoir de la faveur de vôtre souvenir, & de la part que je me promets en vos prières. Vous êtes trop charitable pour me les refuser en l'état où il a plu à Dieu de

me mettre ; & ſçachant comme vous ſçavez , que plus l'on commence à connoître la verité , & plus l'on a beſoin de ſecours pour y répondre Il faut avouer que vous êtes bien-heureux d'allier ſi ſainteement la vie active avec la contemplative , que la qualité d'Evêque ne vous empêche pas d'être ſouvent entre Dieu & vous un vrai ſolitaire ; & que ces diſpoſitions de ſilence & de retraite ne vous déroben point aux oœupations de la charge que J E S U S - C H R I S T vous donne dans ſon Eglife. Je confeſſe que je ſouhaiterois paſſionément d'être , en quelque maniere ſemblable , auſſi bon Hermite que vous êtes bon Chartreux ; & que la grace étant la ſeule choſe que je vous envie à Gralle , de cette innocente envie à laquelle la charité nous exhorte , ce n'eſt ni la vue de votre mer , ni les parfums de vos orangiers qui me feroient mépriſer la Marne , & les Plans de Pomponne. Je voudrois paſſer juſques dans le ſecret de votre cabinet , & les replis les plus cachez de votre cœur , pour y trouver ces richelſſes incorruptibles que vous amalſez pour un autre monde , & qui vous enrichiroient encore davantage , ſi je vous en dérobois une partie , puisque ces heureux larcins , au contraire de ceux des choſes periffables , ſanctifient & ceux qui les font , & ceux qui les ſouffrent. Votre Lettre m'a trouvé à Paris ; mais dans l'impatience de retourner à la campagne , où j'appriſ il y a quelque tems tres particulièrement de vos nouvelles par un Pere de la Doctrine Chrétienne , qui a eu le bonheur de paſſer ſix mois auprès de vous. Il vous pourra dire lorsqu'il vous verra , quels furent nos entretiens , & s'ils lui donnerent ſujet de croire que perſonne ſoit plus que moi.

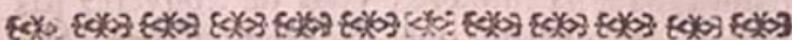


A Madame la Marquise de Lyancourt.

MADAME,

En refusant mes remerciemens pour le Pere d'Haraucour, vous m'engagez à vous en rendre encore de plus grands, puisqu'outre ceux dont j'avois à m'acquitter pour lui, je vous en dois aussi pour moi même de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Vous voulez néanmoins, Madame, me le vendre un peu cher en m'accusant d'un défaut qui me rendroit aveugle sur votre sujet, & que je n'ose expliquer davantage, de crainte de blesser votre humilité en louant vos autres vertus. Je vous puis assurer avec verité que personne ne les estime plus que moi: mais je vous avouë aussi que sçachant qu'elles peuvent toujours croître en ce monde, je me suis extrêmement réjoui pour vous de ce que Dieu vous a fait la faveur de vous envoyer un interprete fidelle de sa parole, & en qui la chaleur accompagnant la lumiere, vous ne trouverez pas moins de charité que de connoissance. Des hommes de cette sorte, & qui sont si absolument desinterezzés, nous doivent tenir lieu d'Anges visibles sur la terre; & ils sont encore beaucoup plus rares que l'on ne le sçauroit croire. C'est pourquoy je ne doute point, Madame, que vous ne fassiez un excellent usage d'une occasion qui vous est si avantageuse; & qu'en contribuant par vos soins à la santé d'une personne qui est toute à Dieu, vous ne receviez, par une juste recompense, l'affermissement de la vôtre. Je ne voi plus rien qui s'y oppose, ma ntenant que

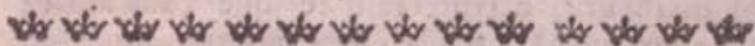
la prise de Hesdin qui en vous rendant Monsieur votre mari, vous tirera des inquietudes où il étoit impossible que ne fût pas l'une des meilleures femmes du monde. Je suis tres-assuré, Madame, que si à proportion vous aimez autant Dieu que lui, vous serez une grande sainte. Mais c'est une étrange proportion que celle qui consiste en la difference qu'il y a entre un Dieu & un homme. Ainsi vous voyez que quelque avancée que vous puissiez être, il vous reste encore beaucoup de chemin à faire. C'est pourquoi vous honorant au point que je fais, je n'ai pas tort ce me semble de me réjouir de ce que Dieu vous a envoyé un si bon guide, & de vous conseiller, suivant la maxime de l'Évangile, de marcher avec courage tandis que le jour de la grace vous éclaire, puisqu'il ne sera plus tems de marcher lorsque les tenebres de la mort nous surprendront. Adieu, Madame, je ne pensois pas vous en tant dire, & cet excès est une véritable preuve de l'extrême passion que j'ai pour vous, je dis pour vous, & non pas seulement pour votre service.



A Monsieur Arnould son fils, ensuite de la bataille de Thionville.

MOn fils, je loüe Dieu de tout mon cœur de ce qu'il vous a fait la grace, en cette malheureuse journée, de rendre ce que vous deviez à Monsieur de Feuquiere: votre conscience & votre honneur vous y obligeoient de telle sorte, que j'aimerois mieux cent fois que vous fussiez mort que d'y avoir manqué.

C'est en semblables occasions que les loix de Dieu & celles du monde s'accordent si bien ensemble, que ce qui est juste selon l'un, est glorieux selon l'autre, & que l'honneur que l'on acquiert est véritable, parce qu'il est le fruit de la vertu. Il ne se peut rien ajouter à celui de Monsieur de Feuquiere, nonobstant sa mauvaise fortune, dont la cause est si évidente, qu'il n'y a point de personnes assez déraisonnables pour l'oser blâmer des fautes & de la lâcheté d'une partie de son armée, au lieu de le louer de sa conduite & de son courage.



A Monsieur le Maréchal de Brezé, sur le sujet de la bataille de Thionville.

MONSIEUR,

Vos faveurs peuvent bien augmenter le nombre des obligations que je vous ai, mais non pas me surprendre, parce que vôtre extrême bonté pour moi, m'a accoutumé à en attendre & à en recevoir toujours de nouvelles, & quand l'affection dont vous m'honorez ne vous auroit point rendu sensible à mon déplaisir touchant Monsieur de Feuquiere, je connois trop vôtre générosité pour douter que vous ne le plainiez dans son malheur, puisqu'il ne le meritoit pas, & que jugeant, comme vous faites, de son action plutôt par la conduite & par la valeur que doit avoir un General, que par le succès d'un combat qui dépendoit du courage de ses troupes, & des accidens de la fortune, vous n'avez garde de blâmer d'avoir perdu une bataille, que selon toutes les apparences humaines; il auroit gagnée sans la

lâcheté de quasi toute la Cavalerie , & que
 vrai semblablement il ne pouvoit perdre , si cer-
 te lâcheté n'eust passé jusques à un excès pres-
 que incroyable. J'ose donc dire , Monseigneur ,
 que si vous eussiez commandé cette armée ,
 vous seriez blessé comme lui , vous seriez pri-
 sonnier comme lui , & vous auriez comme lui
 un regret éternel de vous être vû ravir d'entre
 les mains , plutôt par le manque de cœur d'une
 partie des vôtres , que par la force des ennemis ,
 une tres - glorieuse victoire. C'est pourquoi je
 tiens Monsieur de Feuquierie fort heureux dans
 son malheur , d'avoir fait ce que vous auriez
 fait vous-même , & de s'être montré digne en
 cette occasion de l'estime dont vous l'honorez ,
 & de l'affection si particuliere que vous lui fai-
 tes paroître. J'espère que Dieu le conservera ,
 & lui fera la grace de vous témoigner un jour
 son repentiment par ses services. Cependant
 je vous supplie , Monseigneur , d'avoir agrea-
 ble que je m'acquie pour lui de ce devoir ,
 & que n'y ayant point de paroles qui puissent
 exprimer ce que je vous suis , j'aye recours
 à votre propre creance pour vous assurer
 de la passion avec laquelle je serai toute ma
 vie.

◆◆◆◆ : ◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆ : ◆◆◆◆◆

*A Monsieur le Duc de Longueville , sur le sujet
 de la bataille de Thionville.*

MONSEIGNEUR ,

Quand Monsieur de Feuquierie n'auroit point
 d'autre consolation dans son malheur que de
 recevoir de si grandes preuves de l'extrême
 affection dont vous l'honorez , cela suffiroit à

mon avis pour le lui faire supporter avec patience : mais lorsque je pense, qu'en considérant les choses dans la vérité, & plutôt par la raison que par les événemens, il ne s'est jamais témoigné plus digne qu'en cette occasion, & de vos bonnes grâces & de vôtre estime, j'avouë, Monseigneur, qu'il a été bien malheureux de n'avoir pû avec tant de cœur & de conduite, éviter une si mauvaise fortune. Il falloit avoir des gens aussi lâches que l'a été presque toute sa Cavalerie, pour perdre une bataille qui ne se pouvoit perdre sans une terreur panique, puisque le lieu qu'il avoit choisi pour la donner, après ses retranchemens forcez par la fuite honteuse de cette même Cavalerie, étoit si avantageux qu'ils n'avoient qu'à imiter un peu leur General & l'Infanterie, pour ne pouvoir être battus. Je n'ai pas manqué, Monseigneur, d'envoyer à Madame de Feuquiere la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; & je souhaiterois de tout mon cœur qu'elle pût passer jusques à Monsieur de Feuquiere, ne doutant point que ce ne fût l'un des meilleurs de tous les remèdes pour les blessures, qui sont si grandes & si douloureuses, qu'encore que les Chirurgiens esperent qu'il n'en sera pas estropié, ils demandent plus de six mois pour les guerir. C'est toujours beaucoup, que la vie lui reste, afin de vous pouvoir témoigner, en l'employant pour vôtre service, qu'il n'est point ingrat des preuves que vous lui rendez d'une bonté & d'une generosité si extraordinaire. Je vous confesse, Monseigneur, que j'en ai en mon particulier un tel ressentiment, que je ne sçaurois sans regret me voir réduit à des paroles pour vous faire paroître avec combien de passion je suis.

A Monsieur le Cardinal de la Vallette, sur le sujet de la bataille de Thionville.

MONSEIGNEUR,

Il ne m'arrive point d'affliction que je ne reçoive en même tems de si grandes preuves de la bienveillance dont vous m'honorez, qu'il semble que vôtre bonté se soit obligée à me consoler dans toutes mes pertes, & qu'elles ne servent qu'à faire voir combien vous êtes généreux & charitable : mais quelque grandes que soient les obligations dont je suis redevable à vôtre Eminence, je la supplie tres-humblement de croire qu'elles ne scauroient surpasser mon ressentiment, & que Monsieur de Feuquiere même n'en aura jamais un plus grand que moi de la part que vôtre Eminence prend à son malheur. J'avouë que quelque extrême qu'il soit, il n'est pas du nombre de ceux qui me touchent davantage, parce que n'estimant rien plus injuste, comme le remarque si bien vôtre Eminence, que de juger d'un General d'armée par la perte ou le gain d'une bataille, dont l'évenement ne dépend pas moins de l'obéissance & de la valeur des soldats, que de la conduite & du cœur de celui qui les commande. Je tiens Monsieur de Feuquiere beaucoup plus heureux d'avoir été blessé & pris en executant lui-même les ordres qu'il avoit donnez, que s'il n'avoit fait qu'une mediocre perte en opiniâtrant moins le combat pour penser à sa sûreté particuliere. Se voyant abandonné de presque toute la Cavalerie par la plus grande lâcheté qui fût jamais, il n'y avoit point de

conseil à prendre pour un homme à qui l'honneur est mille fois plus cher que la vie ; & je le considère avec plus de joye couvert de blessures dans Thionville, que je n'en aurois de le voir encore à la tête d'une armée, s'il s'étoit témoigné moins digne de la commander. Je suis assuré, Monseigneur, que c'est le sentiment de votre Eminence. Et il ne m'est pas difficile d'en répondre, puisque je l'ai vû dans les occasions où il s'offroit si souvent des sujets de le faire paroître. Mais pour parler plus chrétiennement, il me semble que Dieu n'ayant point de titre dont il soit plus jaloux que de celui de Dieu des batailles, il n'appartient nullement aux hommes d'en attribuer le succès à une autre conduite qu'à la sienne ; & que ces grands coups de tonnerre qui accablent les armées entières, & font quelquefois suivis de la perte de toute une Province, ne peuvent sans présomption être crûs partir que de sa main toute-puissante. Il s'y faut absolument soumettre, Monseigneur, puisqu'elle est infiniment adorable ; & votre Eminence veut bien qu'en usant de la liberté qu'elle m'a donnée d'ouvrir mon cœur en sa présence, j'en tire cette résolution dans ma douleur de la nouvelle perte que je viens encore de faire d'un de mes freres. Il avoit l'honneur d'estre si connu de votre Eminence, que je m'assure qu'elle jugera que j'ai beaucoup de sujet de le regretter : mais la plus cruelle de toutes les experiences m'ayant appris quel est le neant de cette vie ; & la privation d'un ami véritable, combien il y a peu de consolations assurées, je vous confesse, Monseigneur, que je commence à regarder le monde avec le mépris dont il est digne. Faut-il de plus puissantes raisons pour cela, que de con-

side er cette derniere mort d'un des plus grands hommes de nôtre siecle ; & de penser qu'une maladie de quatre jours a mis dans le tombeau celui que la mort avoit épargné en tant de batailles. Les desseins des hommes sont bien peu de chose , puisque la suite de ceux que Monsieur le Duc de Vveymar avoit entrepris avec tant de generosité , & executez avec tant de bonheur , s'est évanouïe en un moment ; & que la gloire de ses grandes actions lui est maintenant si inutile : mais je m'apperçois , Monseigneur , que j'abuse du loisir de vôtre Eminence. Pardonnez-le , je vous supplie , à mon affection , qui a peine à se retenir lorsque je vous parle. Je tâcherai de la rendre plus discrete en ne vous écrivant que rarement ; car quant à mes actions , je n'y mettrai jamais des bornes , lorsque je serai si heureux que de rencontrer des sujets de vous témoigner par mes tres-humbles devoirs combien je suis.



*A Monsieur de Feuquiere , prisonnier de guerre
à Thionville.*

M O N S E I G N E U R ,

Puisque vous ne connoissez pas moins mon cœur que le vôtre , il seroit inutile de vous dire quels sont mes sentimens sur ce qui vous touche. Il n'est pas possible qu'ils soient plus grands , vû qu'ils sont tels qu'une parfaite amitié les peut produire , & qu'ils m'ont fait connoître plus que je n'avois jamais fait , ce que je vous suis. Nous sommes trop heureux dans ce malheur , de ce que Dieu vous a conservé la vie , & de ce qu'il lui plaît vous donner tant de patien-

ce dans vos douleurs, & tant de constance dans votre mauvaise fortune. Elle ne peut pas toujours estre bonne; & vous eussiez possible eu trop de vanité dans le bon succès que vous deviez esperer, si chacun eût suivi votre exemple, & secondé votre courage. Encore que cela ne nous paroisse pas, Dieu ne fait jamais plus de grace aux hommes que lorsqu'il les humilie pour les obliger à reconnoître leur neant, & sa souveraine puissance. Vous avez grand sujet de le remercier de ce qu'il n'a permis que vous soyez tombé en l'état où vous êtes, qu'après avoir fait tout ce qui se pouvoit au monde: car quant à l'évenement, il dépendoit si peu de vous, que pour croire le contraire, il faudroit ignorer qu'il preside particulièrement aux batailles. Si vous avez perdu celle-ci, vous en gagnerez d'autres quand il lui plaira, & sçavez par votre experience, que le gain n'en sera dû ni à votre valeur, ni à votre conduite, mais à sa seule volonté. Adieu mon parfait ami, je le supplie de tout mon cœur qu'il vous fortifie de plus en plus dans son amour & dans sa crainte. Tout le reste à comparaison de cela est au-dessous de la grandeur d'une ame Chrétienne.

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

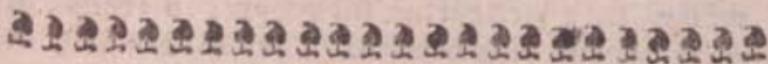
A la Mere Catherine Felicité, Religieuse à Port-Royal, sur la mort de son troisième fils, tué en un combat auprès de Verdun.

MA TRES-CHERE MERE,

Je ne sçaurois assez louer Dieu de la grace qu'il vous a faite de recevoir avec la soumission absoluë que nous devons tous à son adorable volonté, la mort de votre cher fils, & de mon

cher frere. C'est un effet de cette longue & sainte retraite, qui en vous separant depuis tant de temps des creatures, vous a appris à ne les considerer plus que dans les desseins éternels de leur Createur, & à remonter des ruisseaux à la source: c'est un effet de ces continuelles oraisons qui en vous unissant à Dieu vous ont instruit en la science des Saints, laquelle ne consiste qu'à n'avoir plus que lui pour unique objet, & à faire cesser ce malheureux partage, qui en divisant nôtre cœur par des affections contraires à ses divines volonte, lui ravit une partie de ce Souverain Empire qu'il veut, & qu'il doit avoir sur nous. Que vous êtes heureuse, ma tres-chere Mere, de commencer ainsi à goûter la vie du Ciel par le dégagement des liens qui nous attachent à la terre, & à remettre tous vos enfans entre les bras de ce Pere éternel qui ne vous en avoit rendu mere qu'afin de les élever en son amour & en sa crainte, dont il vous a fait la grace de vous acquiter avec tant de soin, que s'il lui plaît de nous faire misericorde, nous devons tous reconnoître qu'après lui nous vous en aurons la principale obligation, & que vous êtes l'une de ces Meres veritablement chrétiennes, qui brûlant de l'amour du salut de leurs enfans, travaillent sans cesse à le leur procurer par leurs prieres & par leurs larmes. J'espère qu'elles n'auront pas été vaines pour celui que nous pleurons, puisqu'outre ce qu'il a plû à Dieu le garantir de ces combats abominables qui font perir l'ame avec le corps, & que son devoir l'engageoit au peril où il a perdu la vie, vous verrez par la Lettre que j'ai reçûe d'une personne tres-veritable & de grande vertu, comme il étoit dans de fort bonnes dispositions. Vous avez donc grand su-

jet de remercier Dieu , ma tres-chere Mere , de ce qu'il y a lieu de croire qu'il a eu égard à vos souhaits , & de continuer vos prieres pour lui avec confiance qu'elles lui seront utiles. Si les miennes meritoient d'estre exaucées , il en recevrait du soulagement : & vous , ma tres-chere Mere , toutes sortes de tres-humbles services de moi , si j'étois assez heureux pour vous en pouvoir rendre , comme mon devoir m'y engage , encore beaucoup plus par les étroites obligations que je vous ai selon Dieu , que par celle de m'avoir mis au monde.

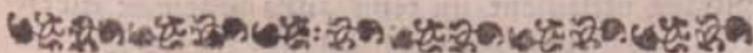


A Monsieur de Chaudbonne.

MONSIEUR,

Dites , s'il vous plaît , à mon nouvel ami , ma nouvelle affliction , puisqu'il est raisonnable que desormais il prenne part aux choses qui me touchent , comme j'en veux prendre une fort grande toute ma vie à celles qui le toucheront. Et priez-le , je vous supplie , en même temps de n'estre point en peine de moi en ce rencontre , parce que Dieu m'ayant fait la grace de vouloir absolument tout ce qu'il veut , c'est en des occasions aussi sensibles que celle-là , que j'espere avec son assistance de lui témoigner ma fidelité : ce que j'aurois mauvaise grace de dire à un autre qu'à vous , pour le dire à un autre qu'à lui : mais cette nouvelle amitié pouvant passer en moi pour fort ancienne , en la considerant plutôt par sa grandeur que par sa durée , je penserois commettre un crime si je perdois une telle occasion de faire connoître à nôtre ami les dispositions où nous

Quand je pense que vos actions sont conformes à vos paroles, il me semble que je suis doublement obligé de suivre, & ce que vous me dites, & ce que vous m'apprenez par votre exemple: mais il faut une grâce de Dieu si particulière pour vous imiter, que je m'estimerois heureux de pouvoir faire imparfaitement ce que vous accomplissez avec une vertu consommée. Et en vérité, Madame, vous en aviez besoin pour résister à tant de diverses épreuves, que nulle constance n'eût pû soutenir si elle n'eût été appuyée sur JESUS-CHRIST, cette pierre inébranlable qui est le fondement éternel de l'Eglise, & l'unique soutien des fideles. Ce sera là où vous trouverez encore votre force dans les justes apprehensions que vous avez maintenant sujet d'avoir pour Monsieur votre beau-fils, qui courra toujours sans doute plus de fortune qu'un autre en tous les lieux où il s'offrira des occasions de signaler son courage; mais j'espère que par l'assistance de vos prières, Dieu lui fera acquérir beaucoup d'honneur. & le garantira du peril, comme il a déjà fait tant de fois à visiblement, qu'il y auroit de la méconnoissance à ne le pas croire. Je l'en supplie, Madame, de tout mon cœur, & qu'il me donne les moyens de vous témoigner, & à Monsieur votre frère, jusques à quel point le ressentiment des extrêmes obligations que j'ai à l'un & à l'autre me rend pour jamais.

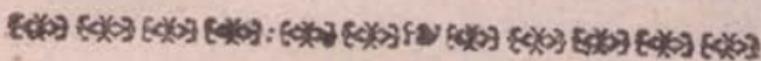


A Monsieur le Marquis de Lyncourt.

MONSIEUR,
Ce seroit mal connoître les obligations que

je vous ai, que de penser y pouvoir répondre par des paroles ; & je n'en aurois pas le sentiment que je dois, si je n'en avois que celui que vous croyez. Votre generosité vous a sans doute fait oublier qu'il ne s'est jamais présenté occasion de me témoigner de l'amitié, que vous ne l'avez fait avec excès : mais ce qui est ainsi sorti de votre memoire, est demeuré gravé de telle sorte dans mon cœur, que je ne crains point qu'il me reproche d'estre moins reconnoissant que vous me donnez sujet de l'estre. La part qu'il vous a plû de prendre en ma dernière affliction, m'a si peu surpris, que je vous puis assurer avec verité que vous avez été l'une des premières personnes à qui j'ai pensé dans la douleur de cette perte ; & je vous supplie tres-humblement, Monsieur, de juger par-là quelle est ma confiance en votre bonté, & en l'honneur de vos bonnes graces. Je vous avoüe que si les malheurs du monde en doivent faire concevoir du mépris, j'aurois tres-grand tort de l'aimer : mais j'espere qu'il ne me trompera plus ; & il me semble que Dieu me fait la grace de commencer à connoître, que dans la passion qu'ont tous les hommes d'estre heureux, il y a de la folie de s'attacher à autre qu'à lui, qui est l'inépuisable & l'unique source de la felicité & de la gloire. Je sçai, Monsieur, que vous pensez à ces veritez, & ne doute point que vous n'employiez utilement un tems aussi précieux qu'est celui que vous passez maintenant avec le Pere d'Haraucour, que je tiens pour l'un des hommes du monde qui en est le plus persuadé, & le plus capable d'en persuader les autres. L'indisposition de Madame votre femme ne me donneroit pas peu de peine, si je ne croyois

qu'elle en fait si bon usage, qu'une maladie supportée en cette sorte est preferable à la plus parfaite santé. C'est-là, Monsieur, l'une de vos croix : mais tout n'en est-il pas plein ici-bas ? Et bienheureux sont ceux qui les portent après JESUS-CHRIST pour arriver avec lui dans le Ciel par le chemin qu'il nous a montré. Ce sera là que les douleurs supportées avec patience par son amour, seront converties en d'éternelles joyes, & que j'espère que vous connoîtrez de quel noeud il m'a attaché à vous depuis tant d'années.

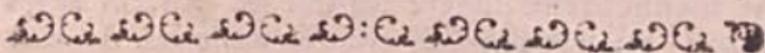


A Madame de la Grange le Roi.

MADAME,

En verité, je n'avois point besoin de recevoir de vos Lettres pour sçavoir la part qu'il vous plaît de prendre en ma derniere affliction : car je suis si assuré de l'honneur de vôtre amitié, que je douterois plutôt de moi-même que de vous. Je vous avoüe, Madame, que ma perte m'est tres-sensible, parce que mon frere étoit mon ami : mais quand je pense que Dieu est mon maître, il ne me reste autre chose à dire, sinon que sa volonté soit faite. Les devoirs d'un Chrétien sont si grands, que ceux qui ont le bonheur de les bien connoître, sont obligez à une merveilleuse soumission ; & les actions étant le seul langage que Dieu écoute, il faut passer des paroles aux effets pour lui témoigner que l'on est veritablement à lui. C'est ce que vous avez si bien sçu faire, Madame, avec l'assistance de sa grace, que je vous supplie de lui demander pour moi celle de vous imiter ; & de

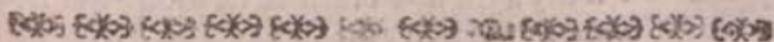
croire que sans user de complimens , puisque vous les avez bannis de nôtre amitié , il n'y a point au monde une personne qui soit plus véritablement que je suis.



*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Si pour meriter la part que vous me faites l'honneur de prendre en mon affliction , il suffisoit de bien connoître vôtre bonté & vos sentimens pour ce qui me touche , je pourrois dire que je n'en suis pas indigne : Puisqu'il est vrai qu'avant que d'avoir reçu la Lettre si obligeante qu'il vous a plû de m'écrire , je n'étois pas moins assuré que je le suis maintenant du déplaisir que vous avez de ma perte. Je ne pouvois avoir un frere qui ne fût vôtre serviteur , & celui-là l'étoit si particulièrement , qu'à peine se pouvoit-il souvenir du tems qu'il avoit commencé de l'estre. Je vous avoue , Monsieur , que je l'aimois avec tendresse : mais puisqu'il étoit incomparablement plus à Dieu qu'à moi , il faut souffrir avec patience que le Createur dispose comme il lui plaît de ses creatures. Et c'est une leçon que ceux qui sçavent le mieux aimer ont le plus de besoin d'apprendre : c'est pourquoi , Monsieur , je pense que vous & moi la devons fort étudier , & je ne sçaurois mieux vous témoigner , qu'en vous y souhaitant tres-sçavant , la véritable passion que j'ai pour vous.

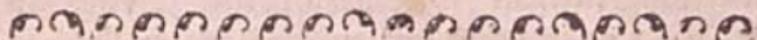


A Monsieur le Maréchal de Brezé.

MONSEIGNEUR,

Je suis si assuré de la faveur que vous me faites de m'aimer, & de l'affection si particulière dont vous honoriez mon frere, que je n'avois osé vous mander mon extrême douleur de sa perte, sçachant qu'elle vous seroit sensible. Mais la Lettre qu'il vous a plû de m'écrire sur ce sujet, me donnant un nouveau témoignage de votre bonté, je vous supplie de recevoir au lieu de remerciemens, la confession que je vous fais, qu'il n'y en a point qui puissent égaler l'obligation que je vous ai, ni vous faire connoître jusques où va le ressentiment que j'en conserve. Tout ce que je vous puis dire, Monseigneur, pour vous faire voir que je n'ignore pas quel étoit l'avantage qu'avoit mon frere d'avoir tant de part en vos bonnes graces, c'est que j'ai considéré ce bonheur en lui comme le plus grand, & quasi le seul de sa vie, la fortune l'ayant persecuté en tout le reste, ainsi qu'elle a fait tous ceux de son nom, dont il semble qu'elle ait pris plaisir de se déclarer ennemie: mais je vous avouë, Monseigneur, que je trouve son pouvoir si peu redoutable, que je la méprise beaucoup plus qu'elle ne nous sçauroit haïr, & que n'estimant de véritable bonne fortune que celle qui étendra sa durée au-delà des siècles, ma douleur est mêlée de joye lorsque je pense que les bonnes dispositions qu'il avoit plû à Dieu de donner à mon frere avant sa mort, laissent lieu d'esperer qu'il lui fera misericorde. Toutes les autres consolations sont des consolations imagi-

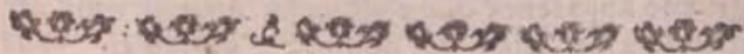
naires : il n'y a qu'une éternité de gloire qui nous puisse rendre véritablement heureux , comme il n'y a qu'une éternité de peines qui nous puisse rendre véritablement misérables : & c'est un étrange aveuglement de ne penser pas sérieusement & de bonne heure à l'un pour s'efforcer de l'acquiescer , & à l'autre pour tâcher de l'éviter. Mais je m'apperçois , Monseigneur , que j'entre dans un discours qui m'emporte trop loin : pardonnez le , s'il vous plaît , aux mouvemens de mon affliction , & à la liberté que me donnent en parlant à vous , la bienveillance dont vous m'honorez , & la passion avec laquelle je suis.



*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Si mes fruits étoient aussi beaux que vôtre Lettre , ils pourroient recevoir sans vanité les loüanges que vous leur donnez ; & si j'avois pû vous rendre autant de service que je le desire , je pourrois sans rougir de honte , recevoir les témoignages de la satisfaction que vous dites avoir de moi. Mais puisque les uns & les autres ne sont considérables que par l'estime que vous en faites , c'est à moi à vous remercier de vos remerciemens , que je voudrais de tout mon cœur pouvoir mériter sans les recevoir , comme je les ai reçûs sans les mériter , afin que mes actions plutôt que mes paroles , vous fissent connoître jusques à quel point je suis.

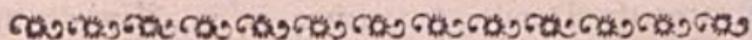


A Monsieur le President Barillon.

MONSIEUR,

Si vous sçaviez des choses venües à ma connoissance, & qui ne se peuvent dire que de vive voix, vous admireriez de telle sorte les graces de Dieu, & auriez je m'assure de si grands sentimens de l'exacte fidelité avec laquelle on y doit repondre, que vous vous trouveriez obligé d'entrer plus soigneusement que jamais dans la pratique des choses auxquelles vous sçavez que la qualité de Chrétien nous engage. Nôtre séparation m'ôtant le moyen de vous parler, je m'acquite de ce que je dois, en vous disant en general ce que je vous dirois particulièrement si j'avois le bonheur de vous voir. Et il me semble que je ne sçaurois mieux prendre mon tems qu'à cette heure que j'apprens que vous êtes fort visité, pour vous faire souvenir que la grace étant comme un parfum précieux, qui se dissipe quand il prend l'air, elle a besoin, pour se conserver, de retraite & de solitude. Faites donc l'impossible s'il vous plaît, sans manquer à la civilité & aux devoirs necessaires, pour ne pas perdre parmi vos amis, tout l'avantage de vôtre éloignement, qui en vous séparant des hommes, vous doit unir plus étroitement à Dieu. Dérobez des heures pour les passer avec lui dans une sainte étude, & dans la priere, où vous lui parlerez du cœur, dont il n'entend jamais si bien la voix que dans le silence de la retraite. Celle où vous êtes maintenant par la providence, est possible le temps le plus cher de vôtre vie, & il y a

grande apparence que c'est celui dont il vous demandera le plus de compte, puisqu'en vous éloignant quasi de toutes choses, & vous mettant en un lieu comme séparé du reste du monde, il vous a donné le moyen de penser sérieusement à lui, & de n'entrer pas seulement, mais de vous avancer dans cette voye étroite, qui seule conduit à la vie.



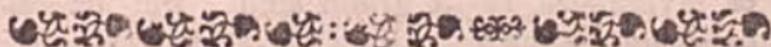
A Monsieur de Thou, sur la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette.

MONSIEUR,

Puisque personne ne sçait mieux que vous quelles étoient l'affection & la confiance dont Monsieur le Cardinal de la Vallette m'honoroit; & que nul ne sçait aussi mieux que moi, quelle étoit vôtre passion pour lui, & l'estime toute particulière qu'il faisoit de vôtre amitié: je vous supplie d'avoir agreable que je vous choisisse entre tous les amis, & ceux qui me font la faveur d'être les miens, pour vous témoigner jusqu'à quel point va mon extrême affliction de la perte. Je ne puis, ce me semble, Monsieur, la soulager qu'en le pleurant avec vous, qui sçavez si parfaitement les justes sujets qu'il y a de regretter une personne de ce mérite; & qui êtes touché de la plus vive douleur que puissent donner les sentimens d'un excellent naturel, joints à ceux d'une tres-haute générosité. Ceux qui n'ont vû Monsieur le Cardinal de la Vallette que dans la Cour, ou dans les armées; dans le particulier, ou dans le public, ne le connoissoient qu'à demi. Il faut pour l'a-

voir connu tout entier, l'avoir vû comme nous avons fait vous & moi dans toutes ses occupations & les rencontres si différentes. Cette incroyable douceur, & cette extrême bonté qui lui acqueroient tant de serviteurs, auroient pû passer pour des vertus communes, si elles n'eussent été accompagnées dans les occasions importantes, d'une fermeté & d'une constance invincibles. Et ce grand cœur, qui ne l'abandonna jamais en tant de perils, n'auroit pas eu toutes les marques d'une véritable générosité, s'il l'eust rendu farouche parmi ses amis. Mais vous sçavez, Monsieur, que toutes ces bonnes qualitez, qui à peine se rencontrent séparées, se trouvoient heureusement rassemblées en lui. Elles seroient néanmoins incapables de nous consoler, s'il n'en avoit eu une beaucoup meilleure, & qui doit être maintenant nôtre seule consolation, puisqu'elle est l'unique sujet de nos esperances pour lui. Vous avez vû trop clair aussi-bien que moi, dans le fond de son cœur & de son ame, pour ignorer quelles étoient sa foi & sa reverence pour les mysteres de nôtre Religion, & combien il souhaitoit d'être un jour dans la retraite, & dans la pratique exacte des vertus Chrétiennes. Il me l'a témoigné cent fois en sa vie, avec de si grands sentimens, que nous devons nous promettre de l'infinie bonté de Dieu qu'il aura considéré ses desirs pour lui faire miséricorde. Tout le reste sans cela, lui seroit aujourd'hui tres-inutile; & je vous avoue, Monsieur, dans nôtre sincérité & nôtre franchise, que rien ne me touche tant que la mort des personnes élevées, qui en tombant comme les moindres, font voir par des preuves trop claires, même aux plus aveugles, que ce que l'on admire dans le monde n'est pas

seulement un neant , mais une folie ; & que la seule sagesse veritable , est de vivre de telle sorte que l'on ait sujet d'esperer une heureuse mort. Vous voyez , Monsieur , jusqu'où m'emporte ma confiance en vôtre amitié , dont vous receviez à toute heure de nouvelles marques , si je rencontrois toujours des occasions de vous témoigner combien je suis.

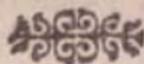


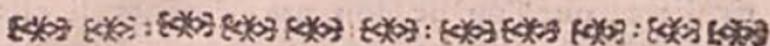
A Madame la Duchesse d'Eguillon , sur la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette.

MADAME,

Je sçai trop quelle est vôtre juste douleur de la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette , pour craindre que vous trouviez mauvais que je vous témoigne la mienne dans cette perte , que je serois bien insensible , si je ne ressentois extraordinairement , puisque l'affection & la confiance dont il m'honoroit , étoient si peu communes , & que m'étant vû long-tems le dépositaire de ses plus secretes pensées , personne ne sçait mieux que moi ce qu'il avoit dans l'ame. Je vous avoüe , Madame , que cette connoissance qu'il m'avoit voulu donner de lui-même , & qui me rendant si étroitement son obligé , augmente de beaucoup mon affliction , est aussi ce qui me console , parce qu'il avoit une extrême reverence pour les choses de Dieu , & que s'il eût été si heureux que de finir ces jours en la sorte qu'il le desiroit , sa mort auroit été encore plus exemplaire , que sa vie n'a été illustre. Mais pour accomplir de semblables desseins , il faut une grace si par-

ticuliere, que l'on ne doit pas s'étonner si elle est fort rare. Les grandeurs du monde & le mépris du siècle, s'accordent très difficilement ensemble : On ne rompt pas aisément des chaînes si éclatantes, & qui semblent si précieuses; & il ne suffit pas d'être persuadé du bonheur de l'autre vie, mais il faut sortir de l'aveuglement qui fait aimer celle-ci pour suivre JÉSUS-CHRIST crucifié par le chemin qu'il nous a montré, & que l'on ne lui sauroit faire un plus grand tort, que de se le figurer si aisé, après que lui-même a dit cent fois qu'il étoit si difficile. Je confesse, Madame, que rien ne me touche tant, & ne me fait si bien voir le néant des choses du monde, que la mort des Grands, qui les privant en un moment de tous ces avantages imaginaires, qui les font paroître heureux durant leur vie, les réduit comme les autres, à n'avoir plus besoin que de la miséricorde de Dieu, & les fait entrer dans un mépris éternel de ce qui les faisoit envier sur la terre. Les amis de Monsieur le Cardinal de la Vallette, ne peuvent plus lui témoigner leur affection que par leurs prières; & bien que les miennes ne méritent pas d'être exaucées, elles accompagneront de si bon cœur les vôtres, que je m'acquitterai, sinon comme je le desirerois, au moins comme je le puis, de ce que je dois à une personne que j'ai si parfaitement honorée, &c.



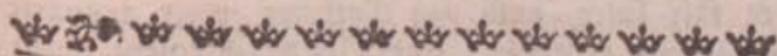


*'A Monsieur ****

M O N S I E U R ,

Comme jamais Lettre n'a plus été écrite du cœur que vôtre dernière ; j'avoüe aussi que jamais le mien ne fût plus touché, & de douleur, par le mélange de la mienne avec la vôtre, & de ressentiment de vôtre parfaite confiance en moi, dont je suis trompé si je suis indigne, puisqu'il suffit pour la mériter, d'égaliser la mienne à la vôtre, & que j'espère que Dieu vous fera connoître un jour que le lien dont il nous unit est encore beaucoup plus fort que vous ne pensez. Vous voyez que ceci est une suite de mes deux billets, & que comme ils avoient précédé nôtre commune affliction de la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette ; ce n'est pas elle seule qui nous réunit plus étroitement, mais qu'un principe plus élevée, m'engage pour vous à quelque chose d'extraordinaire. Sur quoi je vous conjure de continuer à bien prier Dieu, afin qu'il vous en fasse voir les effets, si ce mouvement vient purement de lui, ainsi que je le pense. Or pour vous faire connoître comme nos sentimens se rapportent dans la perte de celui que nous regrettons, je n'espérois rien de lui, je n'en desirois rien ; je ne me considérois point du tout moi-même dans cette affection : Mais dans la connoissance que j'avois du fonds de son cœur, j'aimois sa bonté ; j'avois de la tendresse pour lui, & lui souhaitois plus de bien qu'il ne s'en vouloit à lui-même. Je suis trompé si cette amitié si désintéressée n'est une image de la vôtre : & pour vous témoigner qu'elle

qu'elle est vraie , je m'engage avec vous à prier Dieu pour lui tout le reste de ma vie. C'est la seule preuve que nous lui puissions donner de-formais , que nous l'aimions véritablement. Arrêtons nos larmes , & ne finissons jamais nos prieres ; ce qui procede de la nature , doit avoir des bornes , mais la charité n'en connoît point.

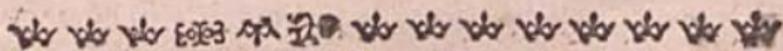


A Monsieur le President Barillon.

MONSIEUR,

Si j'avois moins de choses à vous dire , je vous écrirois plus souvent : Mais j'avoüe que j'ai peine à me résoudre de prendre la plume pour ne vous mander que la moindre partie de ce que je pense , & que j'aime quasi mieux ne parler point du tout , dans cette contrainte à un ami tel que vous. Il est arrivé depuis nôtre séparation , tant de choses importantes , que s'il ne falloit vouloir tout ce qui plaît à Dieu , j'aurois une extrême impatience de les faire passer de mon cœur dans le vôtre & d'ajouter à vos autres consolations , celle de voir en tant de manieres triompher la grace , que cela augmenteroit encore le mépris que vous avez de toutes ces fausses apparences de grandeur & de félicité , qui charment la plûpart des hommes. Tout ce que vous vous sçauriez imaginer ne sçauroit aller si avant que ce que j'ai vû , & la foi que vous avez en moi , vous engage à beaucoup pour répondre à la fidélité vers Dieu , à laquelle ces exemples vous obligent. Vous en demeureriez aisément d'accord , si je pouvois m'expliquer davantage : Mais cela ne se peut que

de vive voix ; & je vous conjure en attendant , de continuer à vous remettre souvent devant les yeux , ces faveurs si extraordinaires que vous recevez de Dieu , entre lesquelles l'une des principales , est de vous avoir garanti de cet horrible aveuglement , qui fait rechercher avec autant d'ardeur , des biens qui passent en un instant , que s'ils étoient éternels , & fait faire aussi peu d'efforts pour acquérir des biens éternels , que s'ils ne devoient durer qu'un moment.

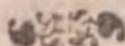


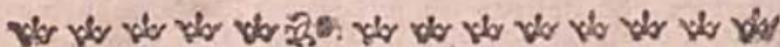
A Monsieur le Maréchal de Brezé.

MONSEIGNEUR,

La Lettre du premier de ce mois , que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , me comble de tant de diverses obligations , que ce seroit mal les reconnoître , que de n'y répondre qu'en general : & puisque je ne suis pas assez heureux pour rencontrer des occasions de m'en témoigner digne par mes services , je vous supplie au moins , de me permettre de vous faire voir que je les ressens toutes comme je dois. M'enquerant souvent des nouvelles de votre santé , on m'avoit bien dit que depuis quelque tems vous aviez eu la goutte : Mais je vous avouë , Monseigneur que je ne fus jamais plus surpris , que d'apprendre par votre Lettre que vous avez été malade à l'extrémité , & d'une maladie si douloureuse & si violente. Je tiens en cela mon ignorance malheureuse , bien qu'elle m'ait épargné de mauvaises journées , puisque prenant autant de part que j'y suis obligé , à ce qui vous touche , je dois souffrir quand vous

souffrez, & desirer de le sçavoir, afin de prier Dieu qu'il vous soulage. C'est icy, Monseigneur, où ma passion pour vous, ne me peut permettre de vous cacher les sentimens que les vôtres ont excitez dans mon cœur, lorsqu'il vous a plû de me dire la pensée que Dieu vous donne, de songer serieusement à la mort. Je vous confesse que c'est ma principale occupation depuis cette perte irréparable, à laquelle vous me fîtes la faveur de compâir; & j'estime que l'une des plus grandes graces que Dieu puisse faire à un homme, est de graver dans son ame la verité de ces paroles, que la figure de ce monde s'évanouît; & de lui faire concevoir l'importance de penser à cet autre monde, dont les biens & les maux sont éternels, afin de ne se pas laisser surprendre à cette dernière heure, qui par un changement épouventable, fait passer ceux qui s'éloignent de leur Createur, des delices de cette vie dans les supplices de l'autre, & couronne de gloire & d'immortalité les souffrances de ceux qui l'aiment. Je pense que vous croirez aisément, Monseigneur, que si cette chaîne dont vous me faites l'honneur de me parler, & qui m'attache à votre service, pour ne m'en separer jamais, n'étoit aussi forte qu'elle doit être, je n'aurois garde de vous dire mes sentimens avec tant de liberté: Mais comment pouvois-je empêcher mon cœur de s'ouvrir en votre presence, puisqu'il vous a plû de m'ouvrir tant de fois le vôtre, & que si je commets en cela une faute, elle ne procede que de la passion avec laquelle je suis.



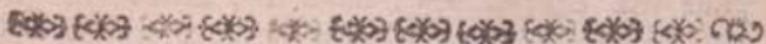


A Monsieur le Prince de Guimené.

MONSEIGNEUR,

J'avoie n'avoir jamais eu honte de ma mauvaise fortune, qu'en voyant qu'elle m'empêche de meriter par mes actions, l'affection si particuliere que vous me faites l'honneur de me témoigner par vôtre Lettre; & il est vrai que si j'avois autant de pouvoir que de passion de vous servir, vous connoîtriez bien - tôt qu'il n'y a point de personnes qui agissent avec autant de chaleur dans les interêts d'autrui, que celles qui n'en ont gueres pour les leurs. Il est difficile que ceux qui sont si fort attachez à ce qui les touche, ne soient avarés vers les autres, de cette ardeur si violente dont ils sont prodigues vers eux-mêmes; & bien que j'aye eu toute ma vie les yeux ouverts sur cela, je confesse n'avoir jamais rien vû de si rare que des affections absolument desinteressées. Cette seule raison, Monseigneur, me fait esperer que vous recevrez de bon cœur la mienne, encore qu'à mon grand regret elle vous soit fort inutile. J'ai eu beaucoup de joie d'apprendre que vos soins & vos apprehensions pour la santé d'une personne dont la conservation vous est si chere & si importante, l'empêchent d'entreprendre ce que ses forces ne pourroient supporter. Il n'est pas besoin, ce me semble, de tuer le corps pour faire vivre l'ame, & la discretion qui regle même la charité, n'a garde de souffrir des excès en ceux qui se conduisent par elle. Mais je laisse ce discours à de plus sçavans que moi, & me contente de parler de ce que je sçai par-

fairement , qui est, qu'il est impossible que nul autre soit jamais avec plus de verité.



A Madame la Marquise de Sablé.

C E billet est seulement pour vous dire, que j'espere de répondre bien-tôt de vive voix à celui que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la blessure de mon fils m'obligeant d'aller à Paris, où vous me feriez grand tort de croire que je pûsse être sans vous rendre mes devoirs. Je vous avoüe que l'accident arrivé à ce pauvre enfant, que vous avez jugé digne d'être aimé, & pour qui j'ai beaucoup de tendresse, me touche tres-sensiblement, mais n'ayant autre part en lui que celle qu'il a plû à Dieu de m'y donner, je le remets absolument entre ses mains, pour en disposer selon sa sainte volonté que nous ne devons pas moins adorer lorsqu'elle nous paroît severe, que quand nous l'éprouvons favorable. Vous sçavez que les desirs de nôtre cœur sont les seules prieres qu'il écoute, parce qu'ils sont toujours suivis des actions lorsque les occasions s'en offrent, & que ce sont nos œuvres & non pas nos paroles, qui nous rendent agreables à cette sagesse infinie, qui penetre toutes nos pensées. C'est pourquoi il faut lui offrir, & lui sacrifier avec joye ce que l'on a de plus cher au monde, afin de le traiter en Dieu par cette preference absoluë, qui l'obligea à venir regner dans nôtre cœur, lequel il nous a appris lui-même ne se pouvoir partager, & qu'il faut de necessité, que lui ou le demon en soit le maistre. Je ne sçai comment je vous en ai tant dit, n'ayant dessein de vous écrire que quatre lignes; mais ma douleur m'y a contraint,

parce que ç'eût été manquer de franchise, que de vous cacher les sentimens que Dieu me donne pour ma consolation, dans une rencontre qui me touche si fort, & que j'espère qui seront désormais les vôtres dans toutes celles qui vous arriveront.

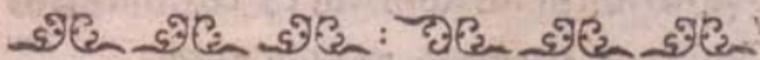


A Monsieur le Cardinal Bentivoglio, sur la mort de Monsieur le Marquis Bentivoglio son frere.

MONSEIGNEUR,

Si les grandes ames comme la vôtre, ne trouvoient en elles-mêmes plus de forces dans les afflictions, que les consolations ordinaires ne leur en sçauroient donner, j'aurois sujet d'être en peine des effets de vôtre douleur dans la plus sensible perte que Vôtre Eminence pouvoit faire; mais si vôtre bon naturel me fait craindre, vôtre vertu me rassure; & sçachant que vôtre Eminence ne met nulle comparaison entre l'amour le plus juste que l'on puisse avoir pour un frere, & celui que l'on doit avoir pour Dieu, je ne doute point que sa soumission aux volontez adorables de ce Souverain maître de nos vies, n'ait déjà mis vôtre esprit dans un calme que la plus haute constance humaine seroit incapable de lui donner. Ainsi je n'ai, Monseigneur, qu'à témoigner à vôtre Eminence jusques à quel point je ressens tout ce qui la touche; & à la supplier tres-humblement de croire que la profession si particuliere que je fais d'estre son tres-humble serviteur, étant beaucoup plus vive dans mon cœur qu'elle ne paroist sur mes lèvres, il n'y a que de grandes occasions de vous servir,

si j'avois le bonheur d'en rencontrer, qui pussent faire voir à vôtre Eminence combien je suis.



*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Vous êtes trop genereux & trop mon ami, pour ne vous réjouir pas d'avoir rencontré une occasion signalée de m'obliger; & j'estime trop vôtre vertu & vôtre mérite, pour ne prendre pas plaisir à vous estre redevable du plus sensible témoignage d'affection que je sçauois jamais recevoir de vous. Rien au monde ne m'éstant plus cher que les interets de Monsieur *** je vous laisse à juger avec quelle joye j'ai appris qu'il a confié entre vos mains une affaire si importante: & bien que je sçache de quelle sorte vous agissez en tout ce que vous entreprenez, & que je ne doute point que la consideration d'une personne de cette condition, & qui possède encore des qualitez plus élevées que celles de sa naissance, ne vous porte à lui faire voir que quelque grande que soit vôtre reputation, elle n'égale pas vôtre mérite; neanmoins parce qu'il y a certains efforts que l'amitié seule est capable de produire, & qu'elle se réserve par un privilege particulier, je vous supplie, Monsieur, que celle que vous m'avez promise depuis vingt ans, vous les fasse tous faire en cette rencontre, & de croire que le ressentiment que j'en conserverai toute ma vie, m'obligera de rechercher avec tant de soin les occasions de vous servir, que je serai possible assez heureux pour en trouver quelqu'une, où je vous témoi-

gnerai que personne ne sçauroit estre plus véritablement que moi.

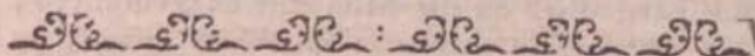
~~~~~

*A Monsieur le President Barillon.*

**M** O N S I E U R ,

Je laisse à mon frere à vous dire l'esperance où nous sommes de voir bien-tôt Monsieur de Feuquiere, & ne vous écris maintenant que pour pleurer avec vous le bon Pere d'Haraucour. J'avois sur vôtres parole fait une si étroite amitié avec lui, que très-peu de personnes sont capables de comprendre jusques à quel point elle étoit arrivée: & j'avois trouvé si pleinement en lui tout ce que vous m'en aviez dit, que je le considérois comme un tresor que vous aviez bien voulu que nous partageassions ensemble. J'avoie n'avoir jamais vû un homme plus sincere, & qui outre tant d'autres excellentes qualitez, eût toutes celles qui se peuvent desirer en un veritable & fidele ami. Nous ne sçaurions donc trop regretter la perte que nous avons faite, ni trop nous réjoûir aussi des graces qu'il a receûs de Dieu. J'eus la consolation de le voir peu d'heures avant sa mort, en l'état où JESUS-CHRIST nous apprend que nous devons estre pour attendre sa venuë, Il aura trouvé ce serviteur fidele, veillant la lampe à la main, & les talens qu'il lui avoit confiez, multipliez avec usure: C'est pourquoy nous ne devons point douter qu'il ne lui ait dit ces bienheureuses paroles; *Intra in gaudium Domini tui.* Pensons serieusement, je vous supplie, à nous rendre dignes de les entendre; & puisque de cela seul dépend l'éternité de nôtre bonheur,

méprisons genereusement tout le reste. Témoignons par nos actions , que nous sommes les vrais enfans de ces premiers Chrétiens, qui n'avoient point de moindre ambition que de posséder le Royaume de Dieu ; & dans l'incertitude de l'heure qu'il faudra passer à cette autre vie, soyons toujourns prests à partir.

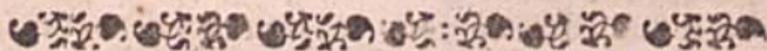


*A Monsieur le Maréchal de Brezé, sur la mort de Monsieur de Feuquieres.*

**M**ONSEIGNEUR,

Quand vous ne m'auriez point fait l'honneur de me témoigner d'une maniere si puissante, vôtre regret de la mort de Monsieur de Feuquieres ; il faudroit que j'eusse perdu la memoire avec le jugement pour ne reconnoître pas, par le souvenir des extrêmes obligations qu'il vous avoit, jusques à quel point vous lui faisiez la faveur de l'aimer, & combien vous êtes touché de sa perte. Vous ne sçauriez, Monseigneur, estre aussi genereux que vous êtes, sans avoir de l'affection pour les hommes de merite, & mépriser la foiblesse de ces ames basses, qui pensent se faire tort en loüant les vertus d'autrui : je dois ce témoignage à la verité, de n'avoir quasi vû personne qui prenne tant de plaisir que vous à faire valoir les services & les bonnes qualitez des autres : & si vous n'oubliez aussi aisément les faveurs que vous faites, comme ceux qui les reçoivent sont obligez de s'en souvenir, vous n'auriez point besoin d'autre preuve du ressentiment que je dois avoir de vôtre extrême affection pour Monsieur de Feuquieres, que ce qu'il vous plût me dire tant de

fois en Allemagne sur son sujet , & les bons offices que vous lui rendites pour l'élever dès-lors à tout ce qu'il pouvoit prétendre. Cette maniere d'agir est si rare , qu'elle ne se peut estimer. Et ainsi quand tant d'autres considerations ne m'attacheroient pas déjà à vôtre service , la qualité du plus ancien ami , & à mon avis du plus particulier qu'eût Monsieur de Feuquiere , m'y engageroit pour jamais. Vous serez , je m'assure bien-aise , Monseigneur , d'apprendre que Dieu m'a donné la seule consolation que je pouvois recevoir en sa mort , en ce qu'elle a été si Chrétienne , que je n'ose me plaindre qu'il ait changé les vaines esperances & les véritables miseres de cette vie , contre le bonheur infini dont j'ai sujet de me promettre qu'il jouira éternellement en l'autre. Je vous supplie tres-humblement , Monseigneur , de croire que tous ceux qu'il a laissez , ne manqueront jamais à la passion qu'ils sont obligez d'avoir pour vôtre service , & que la mienne n'est pas du nombre de celles qui se peuvent exprimer par des paroles , puisque je suis au-delà de tout ce que peut dire.



*A Monsieur \*\*\* sur la mort de Monsieur de Feuquiere.*

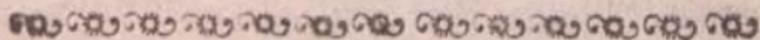
**M**ONSIEUR,

Si Dieu n'avoit depuis peu redoublé les liens qui nous unissent ensemble , des feuilles entieres ne suffiroient pas pour témoigner quelle est ma douleur de la mort de Monsieur de Feuquiere , & combien les sentimens que j'en ai sont encore augmentez , par la consideration des vôtres : mais lorsque l'amitié est arrivée jusqu'à pouvoir





Mais il faut, Monseigneur, qu'il le soit aussi pour vous, puisque vous seriez bien malheureux, si cette nouvelle vie qu'il vous redonne, n'étoit aussi avantageuse pour vous-même que pour les autres. Pardonnez, je vous supplie, cette liberté à ma passion pour vôtre service, qui est si grande & si desintéressée, qu'elle ne vous doit pas estre desagréable. J'espère de vous en dire un jour davantage de vive voix, & que vous ne trouverez pas étrange que j'aye des pensées si vives de la mort, dans la perte que je viens de faite d'un des plus anciens de mes amis, & d'un des plus fideles de vos serviteurs. Vous l'aviez, Monseigneur, obligé de telle sorte, qu'il n'y avoit rien au monde que Monsieur de Feuquierie n'eût fait, & qu'il n'eût dû faire pour vous témoigner qu'il n'en n'en étoit pas ingrat; & il me semble que la consideration m'engageroit encore plus étroitement, s'il étoit possible, à estre au-delà de toutes paroles.

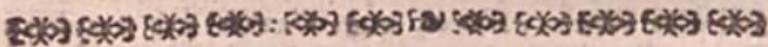


*A Monsieur le Prince de Guimené.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je croi aussi serieusement comme vous le dites en riant, & en la maniere du monde la plus obligeante, que ce m'est plus d'honneur d'avoir sollicité vôtre affaire, que d'avoir été employé dans celles du Roi, parce que les hommes m'avoient engagé à l'un, & que c'est Dieu qui m'engage à l'autre, par une rencontre si extraordinaire, que je m'estimerois coupable devant lui, si tous les interests de vôtre Maison, ne m'étoient aussi chers que les miens propres; & s'il me donnoit autant de moyen qu'il m'a donné de passion de vous servir, je vous ferois bien-tôt

connoître la difference qu'il y a entre les devoirs qui se rendent par des raisons humaines , & ceux que l'on croit rendre en quelque sorte à Dieu-même , lorsque l'on les rend à des personnes que l'on considère principalement à cause de lui. Je vous avoie , Monseigneur, que sans cela il seroit tres-difficile qu'un esprit né libre , & dont le desintéressement peut passer pour un deffaut dans un siecle où il est si rare, pût se donner jusqu'à un point où toutes les prétentions du monde ne seroient pas capables de l'engager avec toutes les puissances de la terre. Je pense , Monseigneur, qu'après une protestation si solennelle , vous n'aurez pas peine à croire que je ne trouverai jamais rien de difficile pour vous servir , & que ma constance inviolable dans ce dessein , sera une preuve qui vous fera voir que je ne suis pas à vous à la mode de la Cour , ni pour des considérations qui puissent changer. Vous sçavez assez , Monseigneur, quelles elles sont, sans qu'il soit besoin que je vous le dise : mais ma mauvaise fortune fait que vous ne sçavez jamais que la moindre partie de ce que je voudrois entreprendre , pour ce qui vous regarde ; & que vous aurez toujours besoin de foi , pour connoître combien je suis.



*A Monsieur \*\*\**

**M**ONSIEUR,

J'avoué qu'il y a long-tems que Lettre ne m'a donné tant de joye , que celle que vous m'avez écrite , parce qu'elle me fait voir que Dieu agit dans vôtre cœur , par la résolution de ne

vous engager pas légèrement à en prendre une qui vous importe de vôtre salut. Vous serez tres-heureux de le servir dans l'Eglise, si c'est lui qui vous y appelle; & tres-malheureux si vous n'y entrez que par des considerations humaines: car comme il le dit lui-même dans son Evangile, lui seul est la voye par laquelle seule nous devons marcher, & principalement lorsqu'il s'agit de nôtre vocation pour entrer dans la profession la plus sainte de toutes, & qui demande une si grande pureté de cœur. Ce seroit trop estimer, je ne dis pas une Croisse, mais une Thiare, que de la vouloir acheter aux dépens de son salut; & ce seroit fouler aux pieds avec trop d'insolence, les preceptes de JESUS-CHRIST, que de les quitter pour suivre les maximes du demon. Cette parole terrible, qui nous apprend que nous sommes à Dieu ou au Diable, nous oblige à nous bien examiner dans le secret de nôtre cœur, afin de ne prendre pas un Maître pour l'autre, comme il arrive à ceux qui se laissent éblouir volontairement par les fausses apparences des avantages temporels. Vous ne tomberez pas dans ce malheur, si vous mettant souvent en la présence de Dieu, vous lui demandez avec un esprit dépoüillé de tout interest, qu'il vous fasse la grace de disposer de vous selon sa sainte volonté, que vous voulez être pour jamais la vôtre. Ses oreilles sont toujours ouvertes pour entendre ce langage, qui est le langage du cœur, ainsi qu'elles sont toujours fermées aux vaines prieres de ceux qui lui parlent contre les sentimens de leur propre conscience. Ne merite-t-il pas bien que nous soyons à lui purement pour l'amour de lui? & sçaurions-nous lui faire une plus grande injure que de capituler avec lui lorsque

nous nous voulons donner à son ennemi ? Consultez-vous seulement vous-même , je vous supplie , dans la vûë de ces veritez ; & j'espere que Dieu vous fera connoître ce qu'il desire de vous ; car ceux qui le cherchent le trouvent , & trouvent tout en le trouvant. Voilà , Monsieur, ce que ma sincerité , & nôtre amitié , m'obligent à vous répondre avec la même franchise que vous me parlez. C'est à celui , qui dans l'Ecriture se compare au Semeur , de faire que ces paroles que j'ai tâché de vous dire par son esprit , & sans aucun intérêt que celui de vôtre salut , prennent par sa grace , racine dans vôtre ame , pour y produire des fruits qui lui soient agreables.

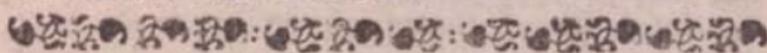


*A Monsieur le President Barillon.*

**M**ONSIEUR,

Je me réjouis de tout mon cœur de vous sçavoir au milieu de vôtre famille , qu'il y a long-tems que je souhaitois avec vous , étant tres-assuré que Messieurs vos enfans n'apprendront jamais rien qui leur soit si utile , que ce que vous leur pourrez montrer sans peine. Et que sçavez-vous si Dieu vous donne le loisir dont vous jouissez , pour graver dans leurs esprits encore tendres , des maximes qui leur serviront de conduite pour tout le reste de leur vie , & jeter dans leurs ames les semences d'une vie véritablement Chrétienne , qui les empêche de faire naufrage en un siecle où les vertus sont méprisées , & les vices triomphent dans la plûpart des hommes : Ne doutez point que Dieu ne vous demande compte de ces jeunes  
plantes

plantes que vous pouvez maintenant élever vous-même en cette science des Saints, que les Peres qui l'ont dans le cœur enseignent si-bien à leurs enfans par le Saint Esprit qui leur est donné. Avouez s'il vous plaît, qu'il faut être ce que je vous suis pour prendre la liberté de vous parler de la sorte : mais aurois-je pû y manquer sans trahir nôtre amitié ?



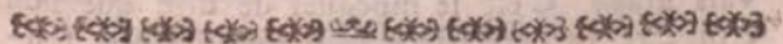
*A Monsieur le Duc de Longueville, sur son passage en Allemagne.*

## MONSEIGNEUR,

La Lettre dont vous m'avez honoré, ne me fait pas moins rougir de honte qu'elle me comble d'obligation, quand je pense de quel lieu, & dans quelles occupations il vous a plû de l'écrire. Mais si une estime toute extraordinaire pour vôtre personne, & une passion tres-violente pour vôtre service, meritent quelque faveur particuliere, j'ose dire, Monseigneur, que je n'en suis pas indigne, puisqu'il est vrai que mes sentimens pour ce qui vous regarde, n'ont rien de commun ni de mediocre. Ces avantages de la naissance & de la fortune, qui vous donnent un si grand rang dans le monde, sont ceux que je considere le moins en vous : je ne m'arrête pas même à ces rares qualitez de l'esprit & du cœur, qui vous rendent si remarquable entre ceux de vôtre condition : Mais passant plus outre, j'admire en vous cette haute generosité à entreprendre, & cette constance invincible à executer des desseins ausquels les plus clair-voyans & les plus éloignez de la flatterie, peuvent donner sans crainte le nom d'heroïques. Dans les plus

illustres succès de la guerre , la fortune y prend d'ordinaire la meilleure part : mais elle n'en sçauroit prétendre aucune à vôtre passage du Rhin , puisque la gloire de cette action n'est dûë qu'à vous seul , & qu'elle ne se peut partager qu'entre vôtre jugement, vôtre valeur, & vôtre conduite. Si l'une de ces parties vous eût manqué , les autres étoient inutiles pour une résolution si élevée au dessus de la hardiesse , & de la prudence ordinaire. Par tout ailleurs où nous faisons la guerre , nous attaquons avec de puissantes Armées les extrémités des Etats de nos ennemis : mais vous , Monseigneur , avec peu de troupes , avez osé malgré les incommoditez de la plus rigoureuse saison de l'année , franchir ces bornes estimées fatales à la France , pour aller ensuite jusques dans le cœur de l'Empire avec des forces que nul n'étoit capable de rassembler , soutenir la fortune chancellante de nos Alliez , & arrêter l'orage , qui après les avoir accablez , fût venu fondre sur nos Provinces. Que si vous n'avez pas par une bataille generale , décidé toutes les affaires de l'Europe , en terminant celles de l'Allemagne ; c'est la seule terreur que vous avez donnée à ceux qui s'étoient rendus redoutables , qui vous a ravi cette gloire : & l'on peut dire avec verité , que celle de les avoir renfermez dans leurs retranchemens égale au moins ces illustres & heureux succès que vous ne vous pouvez lasser d'admirer , par cette humeur si exempte de jalousie , que chacun considere en vous comme la marque d'une grande ame , qui s'appuyant sur ses propres forces , dédaigne de chercher ses avantages dans les foiblesses des autres. Et afin , Monseigneur , que vous ne receviez pas mes paroles

comme des loüanges si excessives, mais comme de simples témoignages que je rends à vôtre vertu, je vous supplie de vous souvenir qu'elles partent d'un homme si détaché de tous intérêts, que je ne crains point de vous assurer que je vous estime & vous revere purement pour l'amour de vous même, sans desirer jamais de l'honneur de vos bonnes graces, que celui que vous me faites de m'y donner part. Et pour vous mieux faire connoître le peu de dessein que j'ai de vous flatter, je vous avoueraï franchement, que n'étant pas pleinement satisfait de toutes ces éminentes qualitez que vous possédez, je vous en souhaite encore d'autres sans comparaison plus importantes, afin de vous rendre aussi heureux dans le Ciel, que vous l'êtes dans le monde; dont tout l'éclat est si peu de chose, qu'il faut avoir les yeux de l'ame bien foibles pour s'en laisser éblouir, & bien peu d'ambition pour se contenter de cette réputation vaine, & qui passe en un moment, au lieu d'aspirer avec ardeur à des couronnes éternelles. Pensez-y serieusement, Monseigneur, je vous en supplie, & recevez, s'il vous plaît, cette liberté, dont je ne voudrois user avec nulle autre de vôtre condition, pour la plus forte preuve que je vous puisse donner de la fidelité avec laquelle je suis.



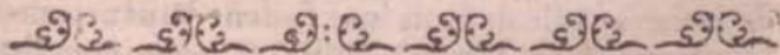
*A Monsieur \*\*\**

**M**ONSIEUR,

Si vous me connoissiez moins vous auriez peine à croire, ensuite d'un si long silence, combien vous m'avez toujours été present, & jus-

ques à quel point je ressens tout ce qui vous touche : mais je manquerois de sincérité si je ne vous avoüois que les peines que j'ai souffertes de vos afflictions , ont toujours été mêlées de beaucoup de consolation ; & que quelque fois je m'en suis même quasi réjoui , voyant de quelle sorte Dieu vous fait la grace de les supporter. Car regardant les choses du monde d'un autre œil que je ne faisois autrefois , il me semble qu'il n'y a rien dont les hommes ayent tant corrompu le vrai usage , que de la joie & de la douleur , auxquelles ils se laissent emporter comme des enfans , pour des sujets qui en sont si fort indignes , que l'une de leurs plus grandes confusions à l'heure de la mort , sera à mon avis de s'être réjouis de ce qui les doit affliger , & de s'être affligez de ce qui les doit le plus réjouir. Ainsi quand je vous considère dans l'état où vous êtes depuis quelques années , je confesse , qu'au lieu de vous plaindre j'admire les miséricordes de Dieu sur vous , qui a voulu par une si extrême solitude , & par un si profond silence , purifier tant de vaines conversations , & tant de paroles inutiles , auxquelles , vous laissant emporter au courant du siècle , vous reconnoissez avoir comme les autres passé la plus grande partie de cette vie qui ne nous est pas donnée pour en faire un si mauvais usage. C'est se moquer de dire que l'on croit être racheté par le sang d'un Dieu & fouler aux pieds ce même sang , en donnant son cœur aux creatures , & en rentrant ainsi volontairement dans l'esclavage du démon qui nous possède par elles . & qui en nous faisant oublier que nous sommes Chrétiens , attache nôtre esprit aux pensées de la terre , au lieu que nôtre conversation devoit quasi continuel-

lement être dans le Ciel Ne dois-je donc pas, Monsieur, dire de vôtre affliction ce que l'Apôtre dit de la mort des fideles, qu'il ne faut pas s'en affliger ainsi que feroient ceux qui n'ont point d'esperance? Je suis si fort dans ce sentiment, que si je ne sçavois que Dieu vous fait la grace d'y entrer, la bienfiance du monde m'ôteroit la liberté de vous dire ce que je vous declare sans crainte, qui est que je ne compte vôtre bonheur qu'à commencer du moment de vôtre mauvaise fortune; puisque personne n'oseroit dire qu'il ne vaille beaucoup mieux se sauver par une tempête que de perir dans le calme. Il n'y en a point de veritable en ce monde que dans l'ame de ceux où regne la grace, vû qu'elle seule le peut donner au milieu même des plus grands orages. Ce discours m'emporteroit trop loin, parce qu'il ne part pas de l'esprit, mais du cœur, qui est, comme vous sçavez mieux que moi, une source inépuisable. Je finis donc, Monsieur, en vous assurant sans complimens, que je n'ai jamais tant désiré qu'à cette heure d'avoir part en vôtre amitié; & je vous en demande une tres-particuliere, s'il vous plaît, en vos prieres dans cette heureuse solitude, dont vous faites maintenant avec raison vos principales & vos plus cheres delices.



*A Monsieur le Cardinal de Richelieu.*

**M**ONSEIGNEUR,

Si j'avois perdu la memoire de l'affection & de la confiance si particuliere dont il a plû autrefois à vôtre Eminence de m'honorer, j'aurois sujet de craindre qu'elle trouvast étrange la li-

berté que je prens d'interrompre ses grandes occupations pour lui parler d'une petite affaire qui me regarde; mais j'ose croire que vôtre Eminence aura assez remarqué par mon extrême retenuë à l'importuner, que c'est l'une des choses du monde que j'apprehende davantage; & qu'au lieu de me blâmer d'avoir recours à sa protection, elle trouveroit mauvais que je témoignasse de m'en défier, en ne la recherchant pas. Vôtre Eminence se peut souvenir qu'il ne me reste autre marque de tous les services que j'ai rendus, que six mille livres de pension, au lieu de huit que j'avois auparavant; & qu'il ne s'est point passé d'années depuis que Monsieur de Bullion est sur-Intendant des Finances, qu'elle n'ait eu la tête rompuë de son opiniâtreté à me les vouloir faire perdre. Il a falu que vôtre Eminence se soit toujours opposée à son extrême aversion pour moi, dont je ne sçai s'il pourroit alleguer quelque raison, ne lui en ayant jamais donné sujet: & tout autre que lui se seroit enfin lassé de me persécuter de la sorte. Mais je ne doute point, Monseigneur, que la maniere dont il l'a fait depuis peu, ne vous semble fort extraordinaire. Car vôtre Eminence m'ayant tant obligé que de me mettre dans le memoire qu'elle lui envoya avant que partir, de ceux qu'elle desiroit qui fussent payez comptant, il ne l'a jamais voulu, & pour comble de sa mauvaise volonté, il m'a rayé dans l'Etat. En quoi j'aurois tort de dire qu'il a fait le Roi, puisqu'il a fait ce que je suis assuré que le Roi, ni vôtre Eminence ne voudroient pas faire. Que s'il croit que le salut de la France consiste à retrancher six mille livres de pension à un homme qui s'est appauvri dans des emplois où tant d'autres ont fait des fortunes prodigieuses, je

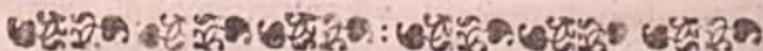
ſçai que vôtres Eminence eſt fort éloignée de ce ſentiment : & je ne puis, Monſieur, m'imaginer autre cauſe du plaifir qu'il prend à me nuire, ſi ce n'eſt que mes enfans étant fort proches parens des ſiens, du côté de feu Monſieur le Chancelier de Sillery, il a honte que les uns étant ſi riches, les autres ſoient ſi pauvres. Mais je vous avoue, Monſieur que ſi ma pauvreté lui fait honte, je ſuis donc bien inſenſible puisſqu'elle ne m'en fait point du tout; & j'en ai ſeulement de ce qu'il me contraint d'importuner vôtres Eminence pour la ſupplier de lui commander ſi abſolument de ſigner mon ordonnance, qu'il ne puiſſe plus y apporter de difficulté. Ainſi j'aurai l'avantage dans les traverses qu'il me donne, que je tiendrai de vôtres Eminence ſeulement cette faveur, qui me rendra de plus en plus.

~~~~~  
*A Monſieur *** ſur la mort de ſon fils unique,
 tué à un ſiège.*

MONſIEUR,

Je viens d'apprendre vôtres extrême affliction, & en ſuis trop touché pour vous en pouvoir dire mon ſentiment. Les grandes douleurs ſont muettes auſſi bien pour ceux qui y participent, que pour ceux qu'elles touchent principalement. Et je connoitrois mal la vôtre, ſi je ne croyois que Dieu ſeulement eſt capable de vous conſoler. Je veux eſperer qu'il le fera : mais pour vous en rendre digne, il faut vous jeter abſolument entre ſes bras, & avoir confiance en lui. Souvenez-vous, ſ'il vous plaît, que ce n'eſt que manque de foi que nous ſuccombons ſous la peſanteur des maux qui nous arrivent en cette

vic , puisque si nous avons nos pensées fermement attachées à l'autre , nous considererions moins ce peu de tems qui nous reste pour revoir dans un autre monde ceux que nous pleurons , & qui font la meilleure partie de nous-mêmes. Que si nôtre foi étoit encore plus vive, Dieu nous tiendroit lieu de tout dès ici-bas , vû que tout se retrouve en lui , & que les creatures y sont beaucoup plus parfaitement qu'en elles-mêmes : mais quoi que cela soit tres-veritable , je crains qu'il soit trop élevé pour une personne abbatuë par la violence des premiers sentimens de sa perte. Il vaut mieux prier que de vous parler ; puisque Dieu agira beaucoup plus puissamment dans vôtre cœur par les prieres qui lui seront adressées pour vous , que les hommes n'agiroient sur vôtre esprit par les discours qu'il vous pourroient faire. Il faut dans les grandes maladies s'adresser aux grands Medecins. Ayez donc recours , je vous supplie , à ce souverain Medecin , qui seul a le pouvoir de nous guerir ; & croyez , s'il vous plaît , que si pour ressentir vôtre affliction on la pouvoit diminuer , je vous en déchargerois d'une partie.

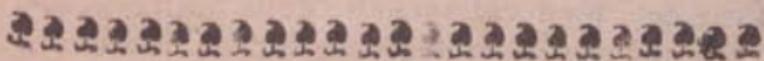


A Monsieur le Marquis de Géures , prisonnier de guerre en Flandre.

M O N S I E U R ,

J'ai trouvé avec beaucoup de joie l'occasion que je cherchois il y a long-tems de vous pouvoir faire tenir une Lettre : mais j'en reçois une beaucoup plus grande de l'esperance que l'on me donne de vôtre prompte liberté : & je vous avouë que je n'ai jamais si bien connu qu'en
cette

Cette dernière rencontre jusques à quel point je suis vôtre serviteur ; les divers sentimens que j'ai eus de l'accroissement de vôtre gloire par une si belle action , & de l'apprehension de vos blessures , & de la crainte d'une plus longue prison , m'ayant fait voir que je ne suis pas indigne de l'amitié dont vous m'honorez. Mais je vous assure, Monsieur, que je la mériterai beaucoup mieux, si j'ai jamais le bonheur de vous pouvoir témoigner autrement que par des paroles combien je suis.



A Monsieur l'Evêque de Lizieux.

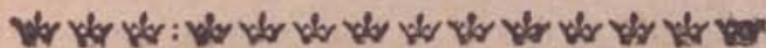
MON TRES-CHER PERE,

Il y a plus de vingt ans que vous me fîtes l'honneur à Bourdeaux de vouloir que je vous considérassé en cette qualité : & voici la première fois que je vous demande une preuve que vous ne l'avez pas prise inutilement : mais je vous la demande avec plus d'instance que s'il s'agissoit de ma vie ; & vous la demande en faveur d'un des plus grands personnages de nôtre siècle. Ainsi quand vôtre extrême affection pour moi ne vous engageroit pas à m'accorder cette tres-humble priere, vôtre charité pour un homme aussi agreable à Dieu par sa vertu, & aussi considerable dans l'Eglise par sa doctrine, qu'est Monsieur l'Abbé de saint Cyrano, vous porteroit sans doute à faire des efforts extraordinaires pour l'un des sujets du monde qui en est le plus digne. Je ne vous dirai rien, mon Pere de l'Etat de l'affaire, puisque vous en êtes tres-pleinement informé, mais je ne sçauois me laisser de vous conjurer encore de l'entreprendre.

R

dre avec cette chaleur , cette force , & cette perseverance que Dieu demande d'un grand Evêque lorsqu'il s'agit de la justification d'un Ecclesiastique , non-seulement innocent , mais éminent en sçavoir & en pieté ; & je croi pouvoir dire sans crainte que vous êtes tres-particulièrement obligé à cette action , puisque je ne voi que vous seul en qui Dieu ait mis toutes les qualitez necessaires pour la faire réüssir : car il faut avoir vôtre science pour répondre de la pureté de la doctrine de Monsieur de Saint Cyran ; vôtre zele pour entreprendre de le justifier ; vôtre accès auprès de Monseigneur le Cardinal , pour en trouver le tems à propos ; vôtre créance dans son esprit pour y pouvoir faire impression , & cette charité que chacun remarque en vous , dont l'une des conditions selon l'Apôtre est d'être patiente , afin de ne vous rebutter point jusques à ce que vous ayez obtenu une demande si juste. La chose presse , mon Pere , parce que deux années & demie de prison , & l'air du Bois de Vincennes tres- contraire au temperament de Monsieur de Saint Cyran , l'ont affoibli d'une telle sorte , qu'il ne s'agit plus seulement de sa liberté , mais de sa vie. Et encore qu'après ce que vous sçavez si bien représenter à son Eminence , j'espère qu'il ne lui restera plus rien dans l'esprit des doutes que l'on s'est efforcé de lui donner sur le sujet de ses sentimens ; si néanmoins outre la caution des trois personnes dont elle m'avoit fait l'honneur de trouver bon que je fusse l'une avec Monsieur le Procureur General , & Monsieur Bignon , son Eminence desire encore quelque assurance plus particuliere , je m'offre de tres-bon cœur d'entrer en la place de Monsieur de saint Cyran ; rien ne me pouvant être plus doux qu'une prison

qui contribueroit à sa liberté, & me donneroit moyen de lui rendre quelque petite preuve du ressentiment que je conserve des obligations n'ompareilles dont je lui suis redevable. Faites je vous supplie, mon Pere, que je vous en aye une pour lui qui soit au-delà de toutes paroles, & qui ne demeurera pas sans recompense en ce grand jour où ce juste Juge rendant à chacun selon ses œuvres à la viûe de tous les hommes & de tous les Anges, n'aura garde d'oublier vôtre zele pour la vie & la liberté d'un de ses serviteurs, puisqu'il s'est obligé à se souvenir d'un verre d'eau froide donné en son nom. Je suis & serai avec sa grace jusques à la mort.

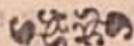


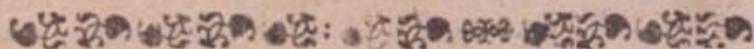
A Monsieur le Comte de Pas.

MONSIEUR MON COUSIN,

J'ai grande joie de voir que vous êtes assez sçavant en amitié pour comprendre que les Lettres, ni tous ces petits soins ordinaires, ne sont plus nécessaires pour l'entretenir, lorsqu'elle est arrivée au point qu'est la nôtre: & cela vous doit assurer que je m'oublierois aussitôt moi-même que de manquer à me souvenir de vous. Ainsi vous n'avez besoin que d'occasions pour connoître par experience ce que je vous suis; & je n'ai besoin de rien pour sçavoir ce que vous m'êtes, la creance que j'en ai m'en assurant autant que toutes les experiences du monde. Je laisse à mon frere à vous mander toutes nouvelles, & ne répondrai qu'à celle que vous me demandez de ma solitude, où je m'estime plus heureux que la

plûpart des Rois de la terre , parce que j'ai plus de loisir qu'eux de penser à un Royaume, en comparaison duquel les leurs ne sont que de beaux songes qui passent , & ne laissent le plus souvent que le regret d'avoir établi sa souveraine felicité en ce qui n'en devoit être que la figure. Que si , à en juger selon la verité , la condition de la plûpart des Souverains est si miserable , n'y-a-t'il pas de la folie à preferer , comme font plusieurs , le soin d'une mediocre fortune temporelle , à la grandeur infinie de son salut éternel ? Et en travaillant avec tant d'ardeur pour ce qui ne nous importe quasi de rien , negliger avec tant d'imprudence & d'aveuglement ce qui nous importe de tout ? Voilà , mon cher Cousin puisque vous desirez de le sçavoir , les sentimens dans lesquels je suis , & dans lesquels nous devons tous être , si nous ne renonçons au Christianisme. Car il n'y a point d'âge , de sexe & de condition , qui nous exemte d'imiter celui , qui étant descendu du Ciel pour nous servir d'exemple , a toujours eu ses pensées élevées au Ciel , & nous défend si expressement de les attacher à la terre. Je le supplie de graver ses maximes dans nôtre cœur , afin que nous témoignions par nos œuvres que nous sommes ses disciples , & profitions de tant d'exemples qui nous doivent avoir mieux instruits que tous les discours du monde , à connoître que sous le Soleil il n'y a rien que vanité.



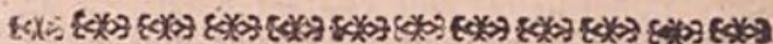


*A Madame la Duchesse de Guise , sur la
mort de Monsieur son mari.*

MADAME,

Si j'étois moins obligé à vous témoigner mon ressentiment de vôtre extrême perte , je demeurerois encore dans le même respect qui m'a empêché jusques-ici de vous écrire de crainte de vous faire perdre du temps à lire les Lettres d'une personne qui vous est inutile : mais j'espère, Madame, que vous ne trouverez pas étrange que dans une rencontre aussi extraordinaire que celle de la plus grande affliction qui vous pouvoit jamais arriver, je m'acquie de mon devoir en vous assurant que nul de vos serviteurs n'en est plus touché que moi. Et j'avoue, Madame, que je vous plaindrois beaucoup davantage, si je ne sçavois que vôtre vertu vous ayant appris à vous soumettre absolument aux volontez de Dieu, vous ferez toujours voir que vous êtes à lui, en les adorant dans vos douleurs les plus sensibles. Vous n'aurez pas la foi qu'il vous a donnée, si vous ne croyiez, que comme les biens de la terre auxquels on attache trop son cœur, se changeront à la mort en des maux éternels; de même les peines de cette vie supportées avec patience pour l'amour de lui, se convertiront un jour en des felicités éternelles. Et pardonnez-moi, Madame, si j'ose vous dire qu'étant de la condition dont vous êtes, qui par sa grandeur & ses avantages dans le monde, ne portent que trop aisément les Princes à oublier Dieu; c'est une grace toute particuliere qu'il

vous fait, que de vous engager par tant de souffrances à le reconnoître & à l'adorer dans cette souveraine puissance qui le rend également Maître de tous les hommes. Il n'appartient, Madame, qu'à la Religion Chrétienne de juger plutôt selon l'esprit que selon les sens, de tout ce qui nous arrive sur la terre : c'est pourquoi si les uns vous forcent à répandre des larmes, l'autre vous oblige en même temps à vous consoler dans l'esperance de revoir au Ciel celui que Dieu vous avoit donné pour être la plus chere partie de vous-même, C'est, Madame, ce que je souhaite de tout mon cœur que vous fassiez, & que vous ayez agreable par l'honneur de vos commandemens, de tirer quelque preuve de la passion hereditaire avec laquelle je suis.

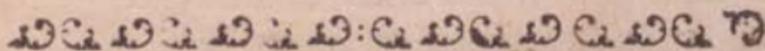


A Monsieur l'Evêque de Lizieux.

MON TRES-CHER PERE,

Il faudroit que vous vissiez mon cœur ; pour pouvoir connoître jusques à quel point je me ressens obligé des efforts que votre Lettre m'apprend que vous avez faits pour la chose du monde qui me touche le plus, & que je tiens impossible presentement, puisqu'ils n'ont pas réussi. Il faut croire que Dieu pour des raisons inconnuës aux hommes, & qui tourneront sans doute à sa gloire, permet la continuation des souffrances de son serviteur, afin de rechauffer l'éclat de ses autres vertus par l'épreuve de son incroyable patience, sans laquelle nous ne sçaurions, selon l'Apôtre, acquerir cette

esperance qui ne confond point , parce qu'elle tire sa source d'une ardente & veritable charité : car n'est-il pas vrai , mon Pere , qu'une prison jointe à une aussi grande innocence qu'est celle de Monsieur de Saint Cyran , & supportée si saintement , est un merveilleux sacrifice pour attirer les benedictions de Dieu , & meriter d'être aussi heureux dans le Ciel , que l'on paroît malheureux sur la terre. Je me veux donc consoler avec vous mon Pere , au milieu de mon extrême douleur , en considerant les rares vertus de mon ami , les preuves si extraordinaires que vous lui avez renduës d'une affection toute Paternelle & toute Chrétienne , & celles que je suis assuré que vous ne cesserez jamais de lui rendre dans toutes les occasions qui s'en offriront. C'est de quoi je vous conjure , mon Pere , bien que je sçache que vôtre propre charité vous en presse assez , & de croire que je suis au-de là de toutes paroles , & en la maniere que Dieu le veut , & que vous l'entendez.

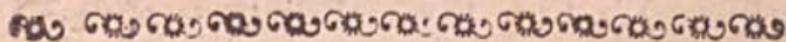


A Monsieur l'Evêque de saint Brien.

MONSEIGNEUR,

J'ai appris par deux Lettres que Monsieur l'Evêque de Lizieux m'a fait l'honneur de m'écrire , comme il ne se peut rien ajouter aux efforts qu'il a faits pour Monsieur l'Abé de Saint Cyran. Et je pense que me connoissant au point que vous faites , vous ne doutez point que je ne m'en ressentie autant son obligé que s'ils avoient réussi , puisqu'il faut être ingrat pour ne juger des faveurs que l'on reçoit que selon les évènements.

mens. Je lui écris sur cela , & vous supplie tres-humblement de le confirmer encore dans la créance que je ne doute point qu'il n'ait déjà de mon ressentiment : mais je ne sçai qui employer vers vous pour vous faire connoître celui que je conserverai jusques à la mort de l'extrême chaleur que vous avez témoignée en cette occasion , qui me touche beaucoup plus que s'il y alloit de ma propre vie. Je pense qu'il vaut mieux que ce soit vous-même , puisqu'il n'y a personne que j'honore davantage , ni à qui je me puisse confier plus hardiment , sçachant que la véritable amitié est seule capable de donner la parfaite confiance. Dites-vous donc , s'il vous plaît , pour moi , tout ce que vous jugerez à propos , je vous assure que je ne vous en desavoüerai pas. Et quant à Monsieur l'Evêque de Lizieux , je vous conjure de l'affermir de plus en plus dans la résolution de ne se laisser jamais de travailler à cette affaire lorsqu'il en rencontrera les occasions , afin que sans blesser les loix de la prudence , il accomplisse toutes celles de la charité.

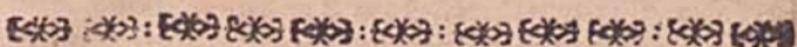


A Monseigneur l'Evêque d'Aleth.

MON TRES-CHER PERE ,

Dans la peine que je ressentois de n'avoir pû prendre congé de vous , il m'étoit cent fois venu en l'esprit de vous écrire : mais la crainte de vous divertir de vos saintes occupations m'en avoit toujourns empêché , & je m'étois contenté de demander de vos nouvelles à tous ceux de qui j'en pouvois apprendre , & qui m'en ont dit , dont je ne sçauois assez louer Dieu , voyant de quelle sorte il répand ses benedictions

sur vôtre travail, & favorise les desseins que vous entreprenez pour la gloire. Jugez donc par là, je vous supplie, avec quelle joie j'ai reçu la Lettre dont vous m'avez honoré, & les sentimens qu'elle excite dans mon cœur, en remarquant de quelle sorte la bonté de Dieu l'a uni au vôtre. Je vous assure que je n'avois pas moins espéré de vôtre extrême charité, & de cette affection intime & secrette avec laquelle je me sens attaché à vous. Mais comme l'on ne se lasse jamais d'être confirmé dans la creance de ce que l'on desire, j'avoüe que ce m'a été un merveilleux plaisir de connoître que je vous suis aussi present que si je n'étois point éloigné de vous. Je vous conjure, mon cher Pere, que cela aille toujours croissant, & que vous me regardiez désormais comme vôtre Fils & comme un autre vous-même, puisque l'union que JESUS-CHRIST nous a tant recommandée, & qu'il a demandée pour nous à son Pere en allant à la mort, doit passer jusques-là. Ne m'oubliez point, s'il vous plaît en vos prieres; ne m'oubliez point en vos saints sacrifices: toute l'Eglise n'est qu'un corps, dont les parties les plus nobles comme les Evêques, doivent communiquer leur excellence & leur force aux plus petites & aux plus foibles, comme je suis: que si cela est vrai dans le general, il l'est encore davantage dans le particulier d'une liaison semblable à la nôtre: c'est pourquoi ma priere est juste, & ainsi vous ne sçauriez me la refuser, puisque la charité n'étant bornée ni par les mers ni par les montagnes, la vôtre peut des deserts de vos Pirennées me venir chercher souvent dans la solitude d'où je vous écris, & où je ne conserve rien plus chèrement que la qualité de, &c.

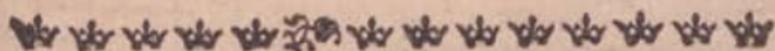


A Monsieur le President Barillon.

MONSIEUR,

Votre dernier billet me fait voir de quelle sorte les maximes du Christianisme sont gravées dans votre cœur, puisque vous remarquez si bien que les véritables amitez doivent être éternelles : ce qui étoit un secret inconnu à toute la sagesse payenne, & qui ne nous pouvoit être révélé que par la lumière de la foi : car il faut croire que nos amis sont véritablement vivans après leur mort, & que nous devons espérer de les revoir dans une meilleure vie, pour conserver toujourns le même respect & la même tendresse que nous avons pour eux durant qu'ils étoient dans le monde. C'est ce qu'une rude expérience me fait connoître de plus en plus être véritable ; & je ne sçauois assez vous témoigner combien je me ressens obligé de voir que vous conservez tant d'affection pour une mémoire qui m'est si chere, que le tems ne sert qu'à me faire mieux juger quelle est la grandeur de ma perte. Si je pouvois en la personne de Messieurs vos enfans vous faire voir ce que je vous suis, vous connoîtriez que mon affliction pour eux va beaucoup au-delà de ce que vous vous imaginez, parce qu'il n'y a que Dieu qui sçache jusques à quel point, & en quelle maniere je vous aime. Je vous supplie de croire que vous ne pouviez prendre une meilleure résolution que de les tenir auprès de vous : c'est une seconde vie que vous leur donnez incomparablement plus importante que la première : & devenant leur Pere selon l'esprit aussi-bien

que selon le corps , vous ne serez pas du nombre de ces Peres malheureux , auxquels Dieu demandera un jour compte des ames de leurs enfans , qu'ils auront laissez pauvres des richesses de la grace , en ne pensant qu'à les combler des fausses richesses du monde. J'ai une extrême joie que vous ayez rencontré un Precepteur tel que vous me le mandez ; c'est un bonheur plus grand qu'il ne semble : mais dans l'intention que vous avez de nourrir vos enfans en vrais chrétiens , Dieu ne vous laissera manquer de rien pour le faire réussir. Je vous supplie de leur dire quelquefois ce que je vous suis , afin qu'ils se portent peu à peu à prendre creance en moi , & qu'ainsi si Dieu me laisse assez long-tems au monde pour pouvoir , en vous secondant , leur donner un jour quelques avis sur leur conduite , ils les reçoivent de bon cœur , & comme venant d'une personne aussi desintéressée que passionnée pour ce qui les touche.



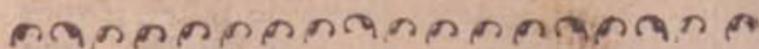
A Monsieur le Comte de Montauban.

MONSEIGNEUR,

C'est une heureuse rencontre pour moi , que la premiere fois que je me trouve obligé de vous écrire est pour vous envoyer un papier que vous attendez avec impatience , & que vôtre bon naturel ne vous fera pas recevoir avec moins de satisfaction & de joie , que vôtre jugement vous donne de respect & d'estime pour la personne qui l'a écrit. J'avoie que vous ne sçauriez trop reverer des pensées si saintes , & qui ne pouvoient partir de son esprit que par les sentimens que Dieu lui met dans le cœur , la cha-

leur étant en cela la source de la lumière ; & la grace la source de cette chaleur qui ne peut demeurer sterile lorsqu'elle se répand dans une ame. Je ne sçaurois trop louer Dieu de voir que les fruits qu'elle produit vous sont si chers & si agreables qu'il paroît bien que vous en sçavez la valeur & le prix , par une connoissance qui surpasse de beaucoup vôtre âge. Mais ne vous laissez jamais , je vous supplie , de considerer à quoi vous oblige l'exemple d'une si haute vertu, afin que l'on puisse dire un jour de vous , comme le plus grand de tous les éloges , que vous êtes digne fils d'une telle Mere. Puisqu'elle vous aime plus que sa vie rendez-lui, Monseigneur, amour pour amour, en l'imitant en celui qu'elle porte à Dieu , qui est la seule chose qu'elle desire de vous , & qu'elle vous souhaite avec ardeur , parce qu'elle comprend les autres , & qu'il ne vous sçauroit manquer aucune vertu si vous vous donnez pleinement à celui en qui toutes les vertus sont immuables & éternelles. Il sera vôtre lumière dans les Conseils ; vôtre force dans les combats ; vôtre contrepoids dans la prospérité ; vôtre soutien dans la mauvaise fortune ; votre guide & vôtre regle infailible dans toute la conduite de vôtre vie. Sans lui vous ne sçauriez marcher que dans les tenebres ; & la grandeur de vôtre naissance ne serviroit qu'à vous faire tomber de plus haut , & avec plus d'éclat dans l'abîme où tous les pecheurs sont precipitez par les vices : mais où m'emporte, Monseigneur, ma passion pour ce qui vous touche. Excusez-la, je vous supplie, parce qu'il n'y en eût jamais de plus raisonnable , & que cet excès est une marque qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vous témoigner par toutes sortes de devoirs & de tres-humbles services , que personne ne

ſçauroit être davantage que moi.



*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Il faudroit que vous ſçûſſiez avec quelle ardeur je ſouhaite d'avoir part en l'honneur de vos bonnes grâces, pour connoître combien je me tiens obligé de la faveur que vous me faites, de me les promettre : mais je vous ſupplie tres-humblement, de ne me faire plus rougir de honte, en voulant par un excès de bonté, me faire croire que j'ai pû eſtre ſi heureux, que de vous en rendre des témoignages. Vous auriez bien mauvaiſe opinion de moi, ſi vous jugiez par de ſi foibles marques, de l'affection d'un homme qui n'a jamais eu autre ambition que de ſçavoir bien aimer, & de trouver des perſonnes qui méritaſſent de l'eſtre. Mais ſi jamais Dieu me fait la grace de rencontrer des occaſions de vous en donner des preuves qui répondent à mon deſir, j'eſpere de vous faire avouer que je ne ſuis pas ignorant en ma paſſion. Je ſerai trop heureux ſi je la puis continuer en l'autre monde, où les Anges & les Saints n'en ont point d'autre que d'aimer celui qui les a créés par ſon amour, & que les hommes ſont encore beaucoup plus que les Anges, obligés d'aimer, puis que par ce même amour, il les a rachetés au prix de ſon ſang, lors que leur deſobéiſſance les avoit rendus le ſujet de ſa haine & de ſa colere. Je le remercie de tout mon cœur de la reſolution que vous me mandez qu'il vous donne, de penſer ſérieuſement à ces veritez, dont la connoiſſance n'eſt pas ſeule-

ment inutile , mais tres dangereuse sans la pratique. Vous avez de la clarté de reste , je vous souhaite seulement un peu plus d'ardeur , afin que Dieu ne vous reproche pas un jour d'avoir voulu par un faux miracle , entreprendre ce qui n'appartient qu'à lui seul , qui est de separer la chaleur du feu d'avec la lumiere : Et encore ce feu de la fournaise de Babylone n'étoit qu'un feu materiel & terrestre ; au lieu que ce feu de la charité & de son amour qu'il vous communique par les influences de la grace , ne vous éclaire que pour vous échauffer , & rendre vôtre ame fertile en bonnes œuvres , après en avoir consommé les ronces & les épines , comme l'on brûle les mauvaises herbes qui couvrent une terre , afin de la purifier par le feu , & de la rendre feconde , &c.

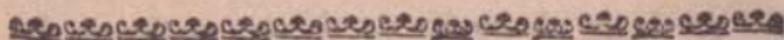


A Monsieur le President Barillon.

MONSIEUR,

Vous croirez aisément, je m'assure, que je n'avois garde de laisser passer une occasion si importante , sans vous témoigner ma joye , de la force que Dieu vous donne dans une rencontre , où vous vous seriez trouvé tres-foible, si vous n'étiez sage que selon le monde. La prudence humaine fait paroître de la tranquillité sur le visage , lorsque l'esprit est dans le trouble : le courage diminuë les inquiétudes de l'esprit lorsque le cœur est dans l'émotion : mais il n'y a que la generosité Chrétienne, qui passant jusqu'à la source , calme les mouvemens du cœur , & le rend encore plus tranquile dans lui-même , qu'il ne paroist l'estre au dehors par

nos actions. C'est la grace que Dieu vous a faite, & dont vous ne sçauriez assez le remercier, puisqu'elle vaut mieux que toutes les fortunes de la terre, & que vous la devez recevoir comme un gage des faveurs qu'il vous prépare dans un autre monde, si vous continuez à lui estre fidele en celui-ci, dont la figure passe, & ne laisse à ceux qui le quittent, que le regret & l'étonnement d'en avoir tenu tant de compte. Détrompons-nous, je vous supplie, des erreurs qui aveuglent la plupart des hommes : Ouvrons les yeux à la verité, & perçons ces malheureux voiles, qui nous empêchent de voir un Soleil dont la lumiere n'a point d'éclipse. La constance avec laquelle vous soutenez ce dernier orage, augmente de telle sorte mes sentimens pour ce qui vous touche, que je me souhaiterois de tout mon cœur pour quelque temps auprès de vous, encore que l'amour de ma solitude m'ait fait quitter Paris, & autant d'amis veritables que nul autre, à mon avis, y en eut jamais. Le remede à nôtre si longue separation, est de nous voir souvent en la presence de celui qui voit toutes choses ; & c'est à quoi je vous convie, en vous assurant que je n'y manque pas de mon côté.

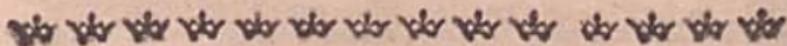


*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Je m'étonne que vous me demandiez ce que vous devez sçavoir beaucoup mieux que moi, puisque c'est de vous que je l'ai appris ; la maniere dont vous avez supporté la perte de Monsieur votre fils m'obligeant à supporter de même.

me celle de ma mere. Vous sçavez, Monsieur, que j'avois toujours eu beaucoup d'estime de vôtre vertu & de vôtre courage : mais elle s'augmenta de telle sorte en cette occasion, que je n'y pense jamais sans admirer le pouvoir de la grace, qui dans la violence des sentimens les plus tendres de la nature, & la plus forte & la plus juste passion du monde pour un fils, vous fit oublier que vous étiez pere, pour vous souvenir que vous étiez enfant d'un Dieu à qui nous sommes obligez de rendre une parfaite obéissance. Je vous assure, Monsieur, que je souhaite de tout mon cœur de vous imiter, & de n'avoir point des affections si basses pour une personne à qui je devois plus que la vie, que de preferer mon interest au bonheur dont j'ai sujet d'esperer qu'elle jouït, & que je tiens le seul digne de nos desirs. Fortifions-nous de plus en plus, je vous supplie, dans de semblables résolutions ; un peu d'années nous feront pleurer, ou estre pleurez de tout ce qui nous reste de cher sur la terre. Donnons le dés à present à Dieu, d'entre les mains duquel on ne pourra jamais nous le ravir, & donnons-nous-y nous-mêmes si absolument, que nous n'ayons plus rien à quitter ni à perdre.

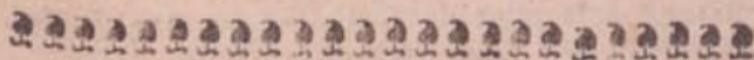


*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Il n'y a que Dieu qui vous puisse faire connoître mon ressentiment de vos extrêmes bontez pour moi, & ce que je vous suis : mais j'espere qu'il me fera la grace de vous en donner un jour quelque preuve, & de vous obliger d'a-
voüer

voüer qu'une des choses du monde la plus rare & la plus élevée au-dessus de tous les intérêts humains, est une affection telle que je la ressens pour ce qui vous touche. Vous connoissez trop le fond de mon cœur pour ignorer mes sentimens sur le sujet de ma dernière perte; & il est vrai qu'après ceux que la nature exige de nous malgré nous-mêmes, je n'ai pû m'empêcher de me réjouir, dans l'esperance que ma mere jouit d'un bonheur que j'acheterois de mille vies. Je lui avois des obligations si extraordinaires, que je serois bien malheureux de ne preferer pas ses avantages aux miens, puisque j'aurois honte d'y manquer en ce qui regarde mes amis. Je vous conjure de vous souvenir de celui que j'aime plus que moi-même, & d'avoir assez de confiance en moi, pour croire sur ma parole, que vous ne sçauriez faire une action, ni plus genereuse, ni plus juste, ni plus agreable à Dieu tout ensemble.



A Madame la Comtesse de Brienne, sur la guerison de Monseigneur le Duc d'Anguien.

MADAME,

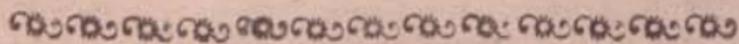
Je vous avouë qu'il y a long-temps que je n'ai receu une plus grande joye, qu'en apprenant par vôtre billet que Monseigneur le Duc d'Anguien est hors de peril. J'avois perpetuellement en l'esprit, l'extrême peine de Madame la Princesse, qui aura éprouvé en cette occasion que les douleurs des meres dans l'apprehension de la perte de leurs enfans, surpassent de beaucoup celles qu'elles souffrent en les mettant au monde. Je vous supplie, Madame, de me tant

selon le monde ? Je n'y ai pas néanmoins ajouté un seul mot ; ce sont vos propres paroles que je vous rapporte , afin que vous les remettant souvent devant les yeux , vous voïez à quoi elles vous obligent , en vous souvenant toujours qu'elles ne seroient pas sorties de vôtre bouche , si Dieu ne les avoit gravées dans vôtre cœur ; & que pour pouvoir prétendre de vivre éternellement avec lui , vous n'avez qu'à suivre fidèlement ces inspirations qu'il vous a données dans le moment où vous les pouviez le moins avoir sans sa grace. Il a rompu vos liens d'une manière si extraordinaire , qu'il étoit impossible de le prévoir : il vous a séparé presque de tous les hommes , pour vous donner moyen de faire désormais la vie des Anges , en ne tenant plus à la terre que par un point ; & il vous a détaché de ces occupations publiques . qui remplissoient une si grande partie de vôtre cœur , afin que vous le puissiez recevoir lui-même dans ce nouveau vuide (n'y en pouvant non plus avoir dans la grace que dans la nature) & dans lequel il faut bien prendre garde de ne laisser pas entrer le demon au lieu de lui , puisqu'il sera nécessairement rempli de l'un ou de l'autre. En cet éloignement de la vie civile , & du commerce du monde , vivez de la vie du Ciel ; & faites une si grande provision de vertu , que si Dieu vous veut rengager un jour dans les agitations du siècle , vous soïez capable de vous y conduire en vrai Chrétien , & de conserver la tranquillité de vôtre ame au milieu du trouble des affaires. Mais pour en venir là , il faut que ce soit lui qui vous y appelle , afin de ne courir point fortune de faire naufrage ; car ne pouvant douter que ce soit lui , qui se cachant sous des moyens visibles , vous a tiré de vos Charges par

les ordres invisibles de sa providence & de sa miséricorde sur vous, vous avez besoin d'une nouvelle vocation de lui, pour rentrer dans les emplois dont il vous a ôté, & qui vous faisoient paroître avec tant d'éclat & d'estime dans le monde, dont il faut avouer qu'il fait bien peu de cas, vû que lorsqu'il vous a voulu départir des graces extraordinaires, il vous a fait mépriser à vous-même tout cet éclat, & toute cette estime, qui ne sont que de belles & d'agréables tentations pour nous engager à l'offenser sans cesse par la vanité. En voilà assez; car jusqu'ici je vous'ai écrit si vite, que je ne sçauois douter que ce que je vous ai dit, ne parte de la plénitude de mon cœur; & ma main commençant à se ralentir, je ne dois pas chercher dans mon esprit de quoi allonger cette Lettre, puisque ce seroit mêler mes pensées avec celles que je veux croire que Dieu m'a données, en parlant avec tant de sincérité & en sa présence, à un ami véritable, qui est un si grand trésor, que nous ne sçaurions le recevoir que de sa main, selon la parole du Sage, qui l'avoit apprise du Saint Esprit. Il seroit inutile de vous dire sur le sujet dont je vous écris, les sentimens des deux amis que je vous ai donnez, puisque je n'en ai jamais d'autres que les leurs, tant j'estime & honore leur vertu: Mais je vous dirai seulement que j'espère que Dieu vous fera connoître un jour combien vous êtes heureux, de ce qu'il a voulu que vous eussiez part à une amitié que j'estime incomparablement davantage que ce que la fortune vous a ôté, & que tout ce qu'elle vous sçauoit jamais rendre.

Adieu, je suis à tout ce qui vous touche ce que je dois, étant tout à vous, & ressens com-

me j'y suis obligé, le déplaisir que vous avez de la mort de ma mere, que je n'ai pleurée que des yeux du corps, vous pouvant assurer que ceux de l'esprit regardent avec une merveilleuse joie le bonheur dont j'ai sujet d'esperer qu'elle jouit maintenant, sçachant dans quelle vertu la misericorde de Dieu lui a fait la grace de passer toute sa vie, qui n'a esté qu'une preparation continuelle à la mort, sans aucun attachement aux choses de la terre, qu'elle a toujours méprisées de cet heureux mépris, qui est une si grande marque de la predestination des justes.



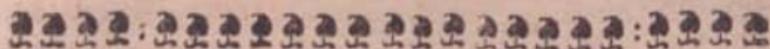
A une religieuse.

MA MERE,

Vous voyez que ce ne sont pas les Lettres qui entretiennent les veritables amitez, puis qu'il y a si long-tems que je ne vous ai écrit, & que je suis cette même personne de l'affection de laquelle vous pouvez être aussi assurée que de la vôtre. Mais cela même est inutile, sçachant bien que vous n'en sçauriez douter. Je le laisse donc pour vous dire que Monsieur *** s'en retourne vous voir; & qu'encore qu'il soit fort sage selon le monde, & qu'en le considerant de cette sorte, j'aye tout sujet de le beaucoup estimer, je n'y ai nullement vû cette grande devotion que vous y trouvez: ce qui me confirme dans l'opinion que vôtre bonté vous fait juger trop aisément, que les autres vous ressemblient. Et permettez-moi, je vous supplie, de vous en faire encore un peu la guerre, afin que vous ne soyez plus si facile à tromper, & à croire que les paroles des creatures ayent un grand pou-

voir de ramener les ames au Createur. Les prieres & les larmes que l'on employe pour cela en sa presence, ont incomparablement plus de force que les discours ni que les Lettres. C'est la grace, & non pas les persuasions humaines, qui touche le cœur des pecheurs : nos instances ne font d'ordinaire que les endurcir & les arrêter à de vains amusemens, au lieu de les faire penser à un veritable changement de vie. Ce que j'ai éprouvé en tant d'occasions, & en voi tous les jours tant d'exemples, que vous me devez pardonner la liberté que je prens de vous le dire. Vous êtes beaucoup meilleure que moi ; mais je suis beaucoup plus sçavant que vous en ce qui regarde la corruption de l'esprit des hommes ; & je m'estimerois coupable, si vous aimant comme je fais, je pouvois vous dissimuler que vôtre bonté vous fait écrire plusieurs Lettres, non seulement inutiles, mais qui nuisent à ceux qui les reçoivent, par le mauvais usage qu'ils en font. Et quand vous n'auriez jamais d'autre marque de mon extrême affection pour vous, vous n'en pourriez, ce me semble, douter, ensuite d'une telle franchise, dont je vous assure que je serois incapable d'user vers une personne que j'aimerois moins, ne craignant rien tant, que de dire mon avis de la conduite d'autrui, & étant assez empêché de regler la mienne. Pour recompense d'un procédé si sincere, je vous demande des prieres, & que vous me croïiez plus à vous que jamais.





*A Madame la Comtesse de Brienne, sur la mort
de Monsieur de Virazel, Evêque de
Saint Brien.*

MA DAME,

Je n'avois pû, ce me semble, vous témoigner une plus grande confiance, qu'en me resolvant comme j'avois fait, à ne vous demander point de nouvelles de nôtre ami, puisque c'étoit vous faire voir que je vous tenois incapable de manquer à m'en donner part; & vous n'y avez pas manqué aussi: mais mon Dieu quelles nouvelles! Quoi, nous avons donc perdu un homme qui n'avoit point au monde une meilleure amie que vous, ni un meilleur ami que moi, & qui remplissoit aussi dignement que nul autre, l'importante place qu'il tenoit dans l'Eglise. J'avouë, Madame, que vôtre douleur augmente encore la mienne, & que personne ne la connoissant si bien que moi, nul n'est obligé de la plaindre. J'ai toujours vû clair dans le cœur de celui que nous regrettons: Il prenoit plaisir à m'en découvrir les replis les plus cachez, c'est pourquoi je sçai ce que vous avez perdu & combien vôtre affliction est juste: Mais il faut confesser que si Dieu, comme vous le dites, vous a traitée en Maître, il vous traite aussi en pere, puisqu'il vous donne des sentimens si Chrétiens, que vous ne les pouviez recevoir que de sa grace, & d'une grace tres-abondante. Rendez-lui-en, Madame, je vous supplie, les remerciemens que vous devez, ainsi que je fais de tout mon cœur pour vous, & mêlant vos consolations avec vos larmes, baisez en pleu-

rant, la main qui vous frappe, & qui n'est pas moins adorable lorsqu'elle tuë que lorsqu'elle ressuscite, puisqu'elle ne tue ses Elûs que pour les ressusciter; & que comme ce qui paroît vie dans les méchans est une véritable mort, ainsi ce qui paroît mort dans les Justes, est une véritable vie. Il faut estre du nombre de ces Justes, afin d'imiter celui que nous regrettons, & qui aura sans doute reçu miséricorde de ce Pere des miséricordes qu'il a servi avec une si exacte fidélité. Ne perdons pas, Madame, un temps si propre pour cela que celui de nôtre affliction, puisque les afflictions sont les semences des véritables joyes pour ceux qui en sçavent faire bon usage; & n'oubliez jamais, je vous supplie, que quelques pertes que vous fassiez, il vous restera toujours un ami fidele, tandis que je serai au monde, & qu'il plaira à Dieu me conserver par sa bonté, les sentimens qu'il m'a donnez pour vous par sa grace.

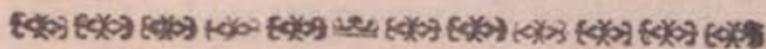
~~~~~

*A Monsieur l'Evêque de Lixieux, sur la mort  
de Monsieur l'Evêque de Saint Brien.*

**M**ON TRES-CHER PERE.

Permettez-moi, je vous supplie, de me consoler en m'affligeant avec vous de la perte d'un de vos plus chers enfans, & d'un des meilleurs de mes amis. Personne ne peut mieux que vous connoître en cela les sentimens de mon cœur, puisque personne ne sçait mieux quel étoit le sien pour moi, & combien je suis tendre aux témoignages d'affection dont on m'oblige: mais je vous puis protester avec vérité que ma douleur s'accroît encore de beaucoup par la considéra-  
tion

tion de la vôtre, quand je pense jusqu'à quel point elle penetre ces entrailles paternelles qui brûloient pour Monsieur l'Evêque de Saint Brieux d'une si ardente charité. Enfin, mon cher Pere, il n'y a que des croix & des afflictions dans le monde. On y perd tous les jours ce que l'on y a de plus cher; & la longue vie ne sert qu'à y prolonger davantage les peines & les souffrances: Apprenez de moi, je vous supplie, à faire un bon usage de tant de maux; & ne comprenez jamais ce qui vous reste d'enfans, sans vous souvenir qu'il y a plus de vingt années que vous m'avez honoré de la qualité de.



*A Monsieur de Saint Pierre.*

**M**ONSIEUR,

Il me semble que l'un de vos meilleurs amis & qui l'est le moins des miens, eût bien pu ne se laisser pas tant transporter à la joye des assurances de vôtre amitié, que de me donner à vous pour caution de la sienne, ainsi qu'il me mande l'avoir fait. Mais je ne m'en mets pas beaucoup en peine, puisque l'on n'oblige point les absens sans procuration, & qu'il ne s'en trouvera jamais de moi pour répondre d'un si mauvais homme. Lorsque vous connoîtrez toutes ses malices, vous m'en direz des nouvelles, & vous repentirez trop tard d'estre entré si légèrement dans une si dangereuse amitié. Je ne sçaurois assez vous témoigner combien je vous plains d'avoir fait une telle faute, & le mal est que je n'y vois point de remede. Car vous picquant de generosité comme vous faites, vous ne voudrez pas vous en dédire; & ainsi vous voi-

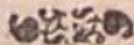
là engagé à la mort & à la vie, d'aimer une personne qui n'a ni foi ni conscience, & qui est si artificieux, qu'il est capable de vous faire croire & à moi-même, que ce billet est une ratification, & non pas un defaveu de l'engagement où il m'a mis pour lui vers vous.



*A Monsieur l'Evêque de Grasse, sur la mort de  
Monsieur l'Evêque de Saint Brieu.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je louë Dieu d'apprendre par vos Lettres que vos intentions sont toujours si saintes, & que le feu de vôtre zele pour l'Eglise, vous fait voir clair dans des tenebres aussi épaisses que celles dont vous me parlez. L'excellent Evêque que nous regrettons, est bienheureux de n'avoir plus à les combattre, & de posséder en paix dans la lumiere des Saints, celui qui lui avoit donné le courage de le preferer à toutes choses. Il est vrai qu'en une maniere j'ai beaucoup perdu en le perdant, puisqu'il n'avoit point à mon avis d'ami qu'il aimât plus que moi: Mais le croyant vivant en Dieu de la seule veritable vie, je n'ose me plaindre d'une perte qui le comble de bonheur, & lui donne moyen de me témoigner plus puissamment que jamais son affection par ses prieres. Je vous demande part aux vôtres, avec la continuation de vôtre amitié, que je m'efforcerais de meriter par tous les devoirs qui vous pourront témoigner combien je suis.



*A Monsieur de Saint Pierre , sur la mort de Monsieur le Marquis de Senecey.*

MONSIEUR ,

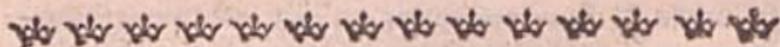
Je ne sçauois m'empêcher de vous dire jusqu'à quel point je suis touché de la mort de Monsieur le Marquis de Senecey , & de l'affliction toute extraordinaire qu'en recevra Madame sa mere. Il faut confesser qu'elle est merveilleusement à plaindre , & que sans une assistance particuliere de Dieu , il est tres-difficile qu'elle résiste à la violence de tant de douleurs. Je ne connois point d'autre femme & d'autre mere , qui ait perdu un mari & deux fils tels que ceux que Dieu lui avoit donnez : Mais quelque malheureuse qu'elle soit , elle ne sçauroit rien perdre , puisque Dieu lui demeure , & que toutes choses se rencontrent bien plus parfaitement en lui , que nous ne les possedons en elles-mêmes. C'est en cela que consiste le grand avantage du Christianisme ; & c'est ce que je souhaite de tout mon cœur avec vous qu'il lui accorde.

*A Monsieur \*\*\**

MONSIEUR ,

N'avez-vous pas tort de juger des ames comme des corps , en croyant que parce que l'esprit d'un de vos amis , est tout rempli de l'estime & de l'affection qu'il doit à la vertu & à l'amitié de certaines personnes , il n'y ait plus assez de place pour vous ? Est-ce ainsi que vous affoibliss-

sez la puissance de cette partie si noble de nous, qui nous rend l'image de Dieu ; & que vous voulez regler par les effets ordinaires de la nature, les effets extraordinaires de la grace, en ceux qui s'aiment par une veritable charité, dont la flâme n'a point de fumée, ni la clarté point de nuages ? Cessez, je vous supplie, d'estre incredule ; devenez fidele, & fidele pour celui de vos amis, que j'espère que vous éprouverez de plus en plus l'estre au-delà de tout ce que vous sçauriez vous imaginer.

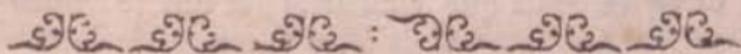


*A Madame la Comtesse de Brienne.*

**M**ADAME,

J'étois prest à me plaindre, de demeurer si long-tems sans apprendre de vos nouvelles, lorsque j'ai vû par vôtre Lettre qu'elles sont en partie comme je le desirois, puisque vous vous portez bien ; & en partie comme je l'apprehendois. puisque l'on ne veut pas recevoir tous les effets de vôtre bonté, de crainte de déplaire à une personne qui en a si peu pour vous. J'avouë, Madame, que cela est bien fâcheux : mais les Medecins spirituels & temporels, n'ayant point jusqu'ici trouvé des remedes pour ceux qui ne veulent pas guerir, je ne vous conseille nullement d'en chercher avec inquietude, & vous conjure de vous donner à vous-même le repos que vous ne sçauriez donner aux autres. On ne peut assister ces malades volontaires que par des prieres vers ce souverain Medecin qui les guerit par miracle quand il lui plaît, & qui n'a point de peine à faire ce que les hommes croient impossible. Ce n'est pas, Madame, une petite joye

d'apprendre que vôtre voyage sera moins long que vous ne pensiez ; & que l'amitié que Monsieur de Balzac vous a témoigné d'avoir pour moi , vous fait connoître combien j'ai raison d'en avoir pour lui. Je doute néanmoins qu'il sçache que je l'aime jusqu'à un tel point , que je lui souhaite beaucoup plus de bonheur qu'il ne s'en souhaite possible lui-même. En quoi vous ne refuserez pas je m'assure de me servir de caution , & de lui dire , ainsi que je vous en supplie , qu'il n'aura plus rien à désirer lorsqu'il aura tout ce que je lui desire.

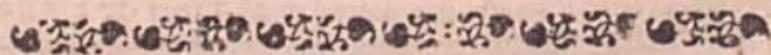


*A Monsieur \*\*\**

**M**ONSIEUR,

En vérité vous me faites grand tort de croire que je ne m'avisais pas que vous demeuriez long-tems à me répondre , puisque non seulement je l'ai remarqué , mais que j'en étois en peine , & prest à m'en plaindre à vous-même , lorsque l'on m'a apporté vôtre billet , qui m'auroit autant surpris qu'il m'afflige , si je n'avois déjà vû par une de vos Lettres à M\*\*\* le mauvais traitement que vous recevez de la personne du monde de qui vous le devriez moins attendre : Mais Dieu vous faisant la grace de connoître & d'espérer que ces traverses vous pourront servir à acquérir de plus grands biens que ceux que vous perdez , je vous tiens aussi heureux dans la vérité , que vous êtes malheureux dans l'apparence , & vous regarde comme une personne que Dieu veut conduire au port , en l'obligeant à jeter dans la mer tant de choses , qui bien que précieuses , n'étoient que des fardeaux inutiles.

& capables de lui faire faire naufrage. Je remarque que même en cela il vous traite doucement, en vous donnant en leur place des amis si fideles, que de l'humeur dont vous êtes, vous vous tenez plus riche de les avoir, que de posséder sans eux tous les biens du monde. Vous voyez si je me persuade d'être du nombre, puisque je juge de vos sentimens par les miens, & que j'estime avoir droit d'en user ainsi, reconnoissant tous les jours de plus en plus que vos interets ne me touchent pas moins que les miens propres, & que vous avez une tres-grande place en ce cœur que vous dites, & que je demeure d'accord avec vous estre si rempli de l'estime & de l'amitié de quelques autres personnes : Mais il faut bien que vous ne les haïssiez pas, puisque vous n'avez point de desagréable de loger ainsi avec eux en même lieu.

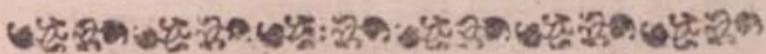


*A Monsieur le Chevalier Seguiet, sur la mort de  
Monsieur le Marquis de Coëstion son beau-  
fils, tué au siege d'Airo.*

**M**ONSEIGNEUR,

J'avouë que la connoissance que j'ai de la grandeur de vôtre perte, & celle que vous m'avez souvent fait l'honneur de me donner de vos sentimens pour une personne qui avoit tant d'excellentes qualitez, m'ont quasi porté à manquer plutôt à mon devoir, que d'oser en m'en acquitant, vous parler du sujet de vôtre douleur : Mais j'ai crû, Monseigneur, que ce seroit vous faire tort, de craindre de trouver dans vôtre esprit, en cette rencontre, quelque chose de foible & d'eloigné d'une soumission absoluë aux

fouveraines volontez de Dieu. Puisqu'il ne peut rien ôter aux hommes qu'il ne leur ait donné auparavant, il ne leur fait point de tort de reprendre ce qu'il ne leur laisse que par grace; & il a retiré Monsieur vôtre beau-fils d'une manière si avantageuse, que vous avez sujet de croire que mourant avec tant de reputation & de pieté, il n'a fait que passer d'une gloire à l'autre; ce qui est un bonheur si rare, que l'on ne sçauroit trop le reconnoître. Le mien seroit fort grand, Monseigneur, si je pouvois par mes très-humbles services vous donner quelque preuve qui vous fût agreable, de la verité avec laquelle je suis.



*A Madame de la Grange le Roi, sur la mort de son dernier fils.*

MADAME,

Si la foi ne vous obligeoit à croire que ce monde n'est que la figure d'un autre, qui doit estre l'objet de toutes nos esperances, je n'aurois garde d'entreprendre de vous consoler de vôtre dernière perte, puisqu'elle est piecedée de tant d'autres, qu'il ne peut plus, ce me semble, y avoir pour vous de consolation sur la terre: Mais Dieu vous ayant fait la grace de passer de sa connoissance à son amour, pourriez vous manquer, Madame, de le lui témoigner, en adorant ses volontez dans l'excès d'une douleur qui renouvelle toutes les autres, & qui est comme la dernière épreuve de vôtre fidelité pour lui? Y a-t-il lieu de douter lorsqu'il s'agit d'estre l'une des plus malheureuses ou des plus heureuses femmes qui soit sous le Ciel? Vôtre affliction

vous met en l'un de ces deux états ; mais vôtre vertu vous peut faire passer à l'autre , puisque vos pertes étant autant de dons , si vous les lui offrez de bon cœur , nul autre ne lui peut faire tant de presens de tant de personnes si proches & si cheres , qui vous ont été ravies par des morts extraordinaires & violentes. Souvenez-vous , s'il vous plaît , Madame , que le grand bonheur des Chrétiens consiste en ce qu'ils ne sçauroient rien perdre , lorsqu'ils possèdent celui hors duquel rien ne subsiste , & dans lequel ils retrouvent toutes choses d'une manière incomparablement plus excellente que celle dont ils en jouïssent en cette vie : mais pour le posséder il faut l'aimer ; & pour l'aimer il faut malgré l'excès de nos douleurs , lui offrir avec encore plus de joye que le reste , ce que l'on a de plus cher au monde , puisque c'est en cela que consiste la plus forte preuve de l'amour. C'est à quoi je vous exhorte , Madame , & vous conjure de croire que si je pouvois contribuer quelque chose au soulagement de vôtre douleur , vous connoîtriez que je suis au-delà de toutes paroles.

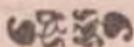
~~~~~

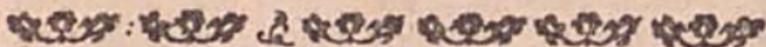
*A Monsieur ****

M O N S I E U R ,

Quand les plaintes que vous faisiez de moi , n'eussent pas été , comme elles l'étoient , les plus obligantes du monde , je n'eusse eu garde d'en estre en peine , sçachant que la Lettre que je vous avois écrite , me justifioit au même tems que vous m'accusiez : Mais celle que j'ai reçüe de vous , est pleine d'une si grande confiance ,

& d'une si extrême bonté, que je craindrois d'en estre indigne, si l'amitié étant le prix dont on paye l'amitié, & le seul prix dont on la paye, je ne me sentoies en avoir un si grand fonds dans le cœur, que je ne sçauois apprehender d'estre insolvable. La pensée que Dieu vous donne dans vos peines valant mieux que toutes les satisfactions de la terre, je ne sçauois vous plaindre d'avoir à souffrir des choses dont vous faites un si bon usage : Car quel plus grand bonheur peut-il y avoir dans le monde, que lorsque Dieu nous accablant d'une main pour nous faire sentir sa justice & le poids de nôtre misère, il nous relève de l'autre, pour nous faire connoître sa miséricorde. Et pouviez-vous recevoir une plus grande consolation, que d'estre arrivé justement au temps que vos soins & vôtre assistance en doivent tant donner à Madame vôtre mere ? Doutez-vous après cela que Dieu ne vous ait conduit dans ce voyage, qui vous donne moyen de satisfaire à l'un de ses principaux commandemens ? Mais si vous y joignez les effets de cette Mission, pour laquelle il a daigné se servir de vous, n'est-il pas vrai que vous êtes obligé à une extrême reconnoissance, & à avouer qu'il se rencontre même dés ici-bas, beaucoup de fleurs parmi les épines de ce chemin si âpre & si difficile, dans lequel il nous commande de marcher pour arriver à la Terre promise.

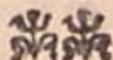


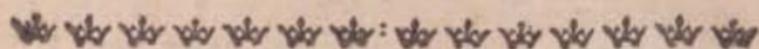


*A Monsieur ****

MONSIEUR,

J'étois si assuré de vôtre souvenir pour une personne, que la mort même ne sçauroit empêcher de m'être continuellement présente, que je ne suis nullement surpris de voir que vous connoissiez si bien les sentimens que me donne ce jour-ci, & que vous y vouliez prendre tant de part. Je vous assure que je suis touché comme je le dois de cette obligation, & que si vous voüiez le fond de mon cœur pour ce qui vous regarde, vous auriez autant de sujet d'en estre satisfait par vôtre propre connoissance, comme vous l'êtes maintenant par vôtre bonté. Ce que vous me faites la faveur de me mander des dispositions de vôtre esprit, me console si fort, que je ne sçaurois assez vous dire, combien je louë Dieu de la grace qu'il vous fait, de n'avoir point d'autre volonté que la sienne. C'est un bonheur si grand & si rare, que les afflictions passageres de ceux qui le possèdent, deviennent par son moyen les semences d'une éternelle félicité, en nous faisant souffrir avec joye pour celui que nous aimons, & qui estant Dieu, n'a pas dédaigné de souffrir pour nous, lors même que nous étions ses ennemis.

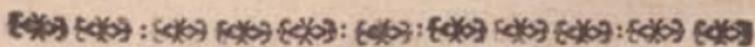




*A Monsieur *** sur la mort de son frere.*

MONSIEUR,

Si vous ne sçaviez la part que je suis obligé de prendre à ce qui vous touche, j'aurois besoin de plus de paroles pour vous témoigner combien je ressens la perte que vous avez faite : mais vous me connoissez trop pour en pouvoir douter, & êtes trop à Dieu pour ne recevoir pas avec une entiere soumission les afflictions qu'il vous envoie. Puisque vous lui offrez tous les jours vôtre vie, pourriez-vous trouver étrange qu'il dispose comme il lui plaît de celle de vos proches ? Ne doit-il pas avoir un égal empire sur ce qui est également à lui ? Et ne devons-nous pas par une égale obéissance, témoigner que nous le reconnoissons pour le Souverain Maître de la vie & de la mort, aussi bien de ceux que nous aimons que de nous-mêmes. C'est ce que je vous conjure de faire en cette occasion ; & de croire que je m'estimerois heureux, si je pouvois par mes paroles & par mes services contribuer quelque chose au soulagement de vôtre douleur.

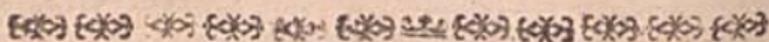


*A Monsieur de Bernay, Conseiller en la Grande
Chambre du Parlement.*

MONSIEUR,

Je me tiens tellement obligé de l'affection si particuliere qu'il vous a plu de témoigner à Monsieur Daurat, que je ne sçaurois assez à

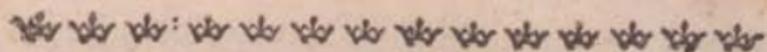
mon gré vous en rendre mes tres-humbles remerciemens ; & il me semble que mon frere me fait tort d'y joindre les siens, puisque n'ayant point desiré qu'il eût part à la supplication que je vous fis pour cette affaire, il est raisonnable que cette faveur soit toute pour moi, & qu'il se contente d'en recevoir tant d'autres de vous. Permettez-moi donc, Monsieur, s'il vous plaît, de me vanger de lui, en entrant dans ses resentimens comme il fait dans les miens : & quelque grande que soit l'affection dont vous l'honorez, faites voir que vous êtes juste en le condamnant s'il veut pretendre d'être plus que moi.



*A Monsieur ****

MONSIEUR,

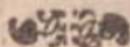
Ayant appris de Monsieur de Saint Cyran l'affection qu'il vous a plû de lui témoigner, je ne ferois pas son ami au point que je le suis, si je n'en avois plus de sentiment que de ce qui me touche. Et ainsi vous ne devez point vous étonner de recevoir des remerciemens de moi, puisque je vous suis plus obligé que lui-même. On ne sçauroit faire plaisir à un homme de tel merite sans que plusieurs personnes y prennent part ; & ne pouvant, quand je donnerois ma vie pour Monsieur de Saint Cyran, reconnoître assez les preuves que j'ai receuës de son amitié, je vous laisse à juger, Monsieur, combien je dois m'intresser à celles qu'il recevra de la vôtre, & combien le desir de m'en ressentir me fera rechercher avec soin les occasions de vous faire paroître par mes services que je suis véritablement.

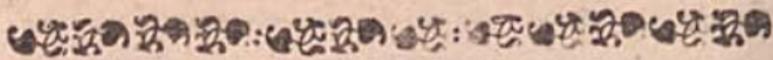


A Monsieur le Maréchal de Brezé.

MONSEIGNEUR,

Apprenant par les Lettres de Monsieur *** les nouvelles obligations qu'il vous a encore, je ne sçauois m'empêcher de vous en rendre de tres-humbles remerciemens, bien que je sçache qu'ils vous importunent, & que vôtre générosité ne desire nulle reconnoissance des faveurs qu'elle fait à ceux que vous honorez de vos bonnes graces. Je vous assure, Monseigneur, qu'en d'autres occasions je ne serai pas si hardi à vous déplaire: mais il est juste que vous le pardonniez à un ressentiment qui ne sçauoit ce me semble être dans l'excès quand je considère le plaisir que vous prenez à obliger mes amis en toutes rencontres. Je croi que cette Lettre vous trouvera sur le chemin de Catalogne, où les armes du Roi ont besoin de vôtre présence pour leur conserver du côté du Midi, la gloire que vous leur avez acquise du côté du Nord, & faire goûter, par votre conduite, à ses nouveaux sujets, la douceur de sa domination au milieu même des malheurs & des miseres de la guerre. Je prie Dieu, Monseigneur, que les effets surpassent encore mes esperances; & que ce ne soient plus mes paroles mais mes services, qui vous témoignent avec combien de passion je suis.

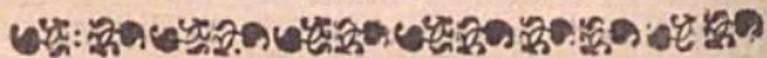




A Monsieur le Comte de Guiche, sur sa Promotion à la charge de Maréchal de France.

MONSEIGNEUR,

En vous témoignant ma joie d'une aussi juste faveur que celle que le Roi vous a faite, je m'acquie d'un devoir que je veux croire que vous attendez de moi, puisque pour oublier ce que je vous suis, il faudroit que vous eussiez perdu le souvenir d'une partie des actions qui vous rendent digne de l'honneur que vous recevez, & qui m'ont rendu vôtre serviteur par l'estime qu'elles m'ont donnée de vous, en vous les voyant faire. Je ne suis pas, Monseigneur, assez bon Courtisan, pour me réjouir de vous sçavoir Maréchal de France, si vous ne l'ériez par merite. Et vous êtes trop genereux pour ne recevoir pas de meilleur cœur de moi que d'un autre, le compliment d'un homme, qui sans considerer vôtre fortune, ne regarde que vous-même, & qui, si vous n'ériez tel que vous êtes, ne seroit pas tant.

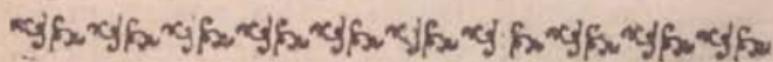


*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Vôtre billet est si éloquent, si obligeant & si discret, qu'il faudroit pour y bien répondre avoir toutes ces qualitez en même degré qu'elles y paroissent: mais sans m'arrêter aux deux premières qui ne m'ont nullement surpris, je me plains de l'excès de cette troisième qui vous

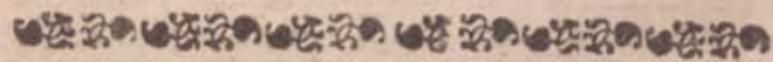
trompe en vous faisant croire que l'on puisse parler de quelque chose qui touche davantage que de parler de vous. Je vous assure que l'on commença par la, & que l'on ne finit pas si-tôt que cette belle discretion vous le persuader. Réservez-là donc, s'il vous plaît, pour d'autres personnes qui vous connoissent & qui vous estiment moins : & ne vous laissez jamais tenter par cette fausse imagination, que vous puissiez avoir plus d'amitié pour eux qu'ils n'en ont pour vous.



Au même.

MONSIEUR,

J'avoué que s'il y a des entretiens bien utiles, il y en a d'autres bien fâcheux : mais il faut que le bonheur des uns serve de consolation pour les autres, & n'être pas si injuste que de prétendre une joie parfaite dans un monde où le jour & la nuit, l'Été & l'Hyver, la santé & la maladie font connoître par leur mélange, que nous ne devons espérer des contentemens tous purs que dans cet autre monde, où nous posséderons la source d'une félicité immuable.

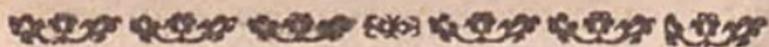


A Madame la Marquise de Ramboillet, en lui envoyant une Traduction.

MADAME,

Puisque les fruits de mes jardins ont eu du malheur cette année, il faut que je vous en envoie d'autres, dont j'attendrai votre juge-

ment pour sçavoir l'estime que j'en dois faire. S'ils n'avoient point changé de terre, je ne serois nullement en doute que vous ne les trouvasiez admirables : mais il y a tant de différence entre le Soleil de Rome & celui de Paris, que j'ai grand sujet de craindre que l'on puisse à peine les reconnoître. Il n'appartient qu'à vous, Madame, de conserver en France les avantages que vous avez reçus de l'Italie, & de porter par tout ce même esprit, & ce même jugement qui ont fait reverer ses loix au-delà même des bornes jusques où ses armes ont étendu son empire. Que si j'ai mal réüssi à cultiver ces belles plantes, j'aurai au moins cet avantage qu'on ne le sçaura pas, puisque personne que vous ne les ayant encore vûes, l'affection dont vous m'honorez vous donne trop d'interêt à cacher mes deffauts pour vous permettre de les publier, & pour ne m'empêcher pas, en me les disant, de les faire connoître aux autres.



A Madame la Grange le Roi.

MADAME,

Si la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'avoit moins touché, je n'aurois pas tant differé à vous répondre : mais j'ai dû m'adresser à Dieu plutôt qu'à vous, pour témoigner quel est mon sentiment des graces dont il vous favorise, n'en connoissant point de plus grandes que le courage & la force qu'il nous donne dans nôtre foiblesse pour supporter des afflictions qui d'elles-mêmes sont insupportables. Vous sçavez, Madame, que j'en parle par experien-

ce, & que je vois encore mieux dans votre cœur que dans vos paroles le combat de la nature & de la grace. Vous êtes trop heureuse de faire par son assistance un si bon usage de vos malheurs, & de mettre au pied de la Croix les plus tendres affections d'une Mere, pour devenir fille de celui qui nous y a tous regenerer par son sang. Pourquoi pensez-vous, Madame, qu'il vous ait tout ôté, si ce n'est pour vous obliger à ne vivre plus que pour lui? Et comment pourriez-vous vous plaindre avec justice de tant de pertes, puisque sa bonté infinie les remplissant toutes, il veut lui-même vous tenir lieu des personnes que vous n'avez plus, par une maniere semblable à celle qui lui faisoit dire autrefois, que ceux-là étoient sa Mere & ses Freres qui faisoient la volonté de son Pere: Pensons donc seulement, Madame, à plaire à ce Pere tout-puissant que nous avons dans le Ciel; & ne doutons point qu'après cela JESUS-CHRIST ne nous tienne lieu de toutes choses. C'est ce que vous faites beaucoup mieux que moi, & à quoi je devrois plutôt m'exciter par votre exemple, que de vous y convier par mes paroles: mais votre humilité ne scauroit l'avoir desagreable; & je merite que vous me pardonniez, si dans la compassion que j'ai de votre douleur, je passe pour la consoler au-delà des bornes que je me devrois prescrire à moi-même. C'est l'effet d'une veritable amitié que de s'oublier pour ses amis: & ainsi, Madame, je serois fache de n'avoir pas commis une faute qui vous fait connoître combien je suis.



A Monsieur de saint Pierre.

MONSIEUR,

Je n'avois garde d'être en peine de vôtre réponse, puisque je sçavois que vous m'aviez répondu dans vôtre cœur, & que connoissant vos sentimens par les miens, je n'avois nul lieu d'ignorer quelle pouvoit être cette réponse. Jugez, je vous supplie, par là, si je suis capable de rien improuver de ce que vous avez fait, & si ma passion pour les affligez n'est pas aussi grande que vous l'avez crû. Il me semble que cette estime de vôtre conduite & de vôtre affection, vaut bien ce voyage à pied que vous me proposez pour vous en aller remercier, & que je puis ainsi sans sortir de Pomponne, vous rendre des devoirs qui vous seront plus avantageux, & qui me seront moins incommodes. S'ils étoient capables de guerir vos yeux, je ne leur donnerois pas ce nom, puisque je ne trouverai jamais de peine à ce qui pourra vous apporter du soulagement, & que quand mes fruits seroient aussi beaux que vous vous les figurez, ce seroient de foibles charmes pour m'arrêter lorsque je pourrois vous être utile. Faites après cela tant de bravades qu'il vous plaira en matiere d'amitié, je ne croirai point qu'elles me deshonorent, & trouverai dans mon cœur des reconnoissances invincibles pour me persuader que vous ne me sçauriez aimer davantage que je vous aime.

*A Madame la Marquise de Magnelai , sur la
mort de Madame la Duchesse d'Halvîn
sa Fille.*

MADAME,

Je n'ai jamais vû si clairement que sur vôtre sujet, jusques à quel point ceux qui sont à Dieu doivent renoncer à toutes choses ; puisque n'y ayant personne dans le monde qui y eut moins d'attache que vous , il a voulu par l'éloignement d'un frere si excellent , & par la perte d'une fille unique , vous mettre en état de n'avoir plus d'autre partage que lui seul. Que dois-je donc vous dire , Madame , en cette rencontre ? Ne vous plaindrai-je point dans la plus sensible affliction que vous étiez capable de recevoir ? Et vous plaindrai-je dans cette grace incomparable que Dieu vous fait de vous tenir maintenant lieu de toutes choses , en remplissant de telle sorte vôtre cœur de son amour , qu'il n'y a plus d'autre place pour les creatures , que celles qu'elles y ont en lui , dans lequel seul vous les verrez désormais comme les ruisseaux dans leur source , & commencerez ainsi à vivre dès ici-bas de la vie que les bien-heureux vivent dans le Ciel. Il y a si long-tems , Madame , que vous y portez tous vos desirs , que dans ce combat de la nature & de la grace qui se passe en vous , vous ne sçauriez vous plaindre de voir la personne du monde qui vous étoit la plus chere , avoir fini ses jours si Chrétienement , que vous avez sujet d'espérer pour elle un bonheur que vous lui auriez acheté de vôtre vie , s'il eût été en vôtre puissance. Enfin , Madame , puisque les

plus grandes croix sont les plus grandes fa-
veurs de J E S U S - C H R I S T ; lorsqu'il les
accompagne de sa grace pour les supporter
saintement , je vous parlerois contre ma
conscience , si je vous parlois comme à une
personne ordinaire , & ne vous avoüois que je
ne vous ai jamais trouvée si heureuse que main-
tenant , parce que je ne vous ai jamais vûë en
état de lui faire un si grand sacrifice. Toute
vôtre vie n'ayant été qu'un exercice continuel
de vertu , il est juste que cette dernière occa-
sion serve de couronne à toutes les autres , où
vous avez témoigné si constamment avec l'A-
pôtre , que vous ne viviez pas à vous-même ,
mais que J E S U S - C H R I S T vivoit en vous.
Je m'estimerois trop heureux s'il me faisoit la
grace de vous imiter en quelque sorte ; & je
vous supplie tres-humblement , Madame , de
trouver bon qu'au lieu de vous donner des con-
solations , dont je suis si incapable , je vous de-
mande part à vos prieres , en ce tems où se trou-
vant mêlées avec vos larmes , elles sont plus
agreables à Dieu qu'elles ne furent jamais , &
que je suis plus que je ne vous le scaurois dire,

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ : ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

*A Monsieur le Premier President Môle , sur sa
promotion à cette charge.*

M O N S I E U R ,

Tous les gens de bien doivent recevoir un
tel contentement de voir les personnes de vô-
tre merite & de vôtre vertu élevées dans les
grandes dignitez , que quand je ne serois pas
vôtre serviteur au point que je le suis , je me
tiendrois néanmoins obligé de me réjouir da

choix que le Roi a fait de vous pour remplir l'une des plus importantes charges du Royaume ? mais, Monsieur, je fais depuis tant d'années une profession si particulière de vous honorer, que je ne serois pas content de moi-même, si mes sentimens n'étoient extraordinaires pour ce qui vous touche, & si je ne vous souhaitois toujours plus de bonheur que vôtre moderation ne vous permet d'en desirer. Ainsi, Monsieur, j'ai grand intérêt que vous ne receviez pas comme un compliment ordinaire le devoir dont je m'acquie ; mais que vous me fassiez, s'il vous plaît, la faveur d'en juger selon l'ancienne connoissance que vous avez de la passion avec laquelle je suis.

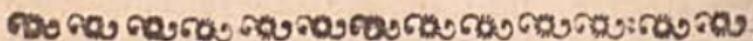
~~~~~

*A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, sur la mort de sa Nièce.*

**M**ON SIEUR,

Je viens d'apprendre la mort de cette petite que vous ne considérez pas seulement comme vôtre Nièce, mais comme vôtre véritable fille, & qui l'étoit beaucoup plus que de ceux qui lui avoient donné la vie du corps, puisque vous travaillez sans cesse par vos soins & par vos prières pour lui acquérir celle de l'ame. Il paroît si visiblement que Dieux a exaucés, que j'estime qu'il y auroit de l'ingratitude à s'affliger d'un effet si visible de sa grace. On contesloit sur la terre à qui auroit cet enfant, que les uns vouloient nourrir pour le Ciel, & les autres pour le monde. Il est venu en qualité de Souverain Juge terminer lui-même ce différent, & l'enlever d'entre les hommes pour lui don-

ner place parmi les Anges. Ainsi il vous accorde dès maintenant ce que vous desiriez avec tant d'ardeur qu'il vous accordât un jour; il a prevenu vos souhaits, & a fait marcher devant vous celle que l'on élevoit avec tant de soin pour lui apprendre à vous suivre. Je croi qu'il seroit difficile de remarquer une prédestination plus manifeste; mais cela n'empêche pas que la foiblesse humaine ne mêle des regrets avec la joie de l'esprit: & je ne sçaurois assez vous témoigner les sentimens qu'en a eûs Madame \*\*\* non-seulement à cause que tout ce qui vous touche lui touche le cœur; mais parce qu'elle aimoit d'inclination cette petite; & d'une inclination tres-forte. Quant à moi, le nom de pere qu'elle me donnoit, & les suites après lesquelles cela étoit arrivé, joint à ce quelle avoit le bonheur de vous être, m'engageoient de telle sorte à l'aimer que je ne la pouvois considérer que comme l'un de mes enfans: ce qui m'oblige à rendre mille graces à Dieu avec vous, de la grace incomparable qu'il lui a faite de la tirer du monde avant qu'elle fût en âge de l'avoir beaucoup offensé.



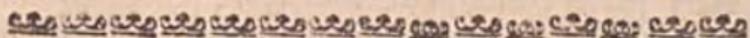
*A Monsieur le President Barillon.*

**M**ONSIEUR,

Ne vous étonnez-vous point de la rencontre qui fait qu'après un si long silence, je recommence sans aucun dessein à vous écrire le premier jour de l'année? En verité je croi que Dieu l'a permis pour nous faire voir qu'il est l'auteur de nôtre amitié, puisque dans une Feste où l'Eglise nous apprend à nous retrancher de

la plûpart , & quasi de toutes les choses du monde , il nous réunit de nouveau en m'obligeant à vous parler , non pour vous entretenir de choses ordinaires , mais pour répandre mon cœur dans le vôtre , ainsi que j'ai toujours fait depuis notre séparation , ne vous ayant jamais écrit qu'il ne m'en ait donné le desir , & que je ne vous aye parlé comme à moi-même. Vous me demandez compte de mes occupations depuis un an , je vous le rendrai s'il plaît à Dieu , mais ce ne sçauoit être que dans quelque tems ; durant lequel , je vous supplie de lui demander pour moi en vos prieres , que ce que j'ai fait avec intention de servir à autrui , ne me soit pas inutile. Vous verrez que je ne vous ai nullement oublié ; mais il ne vous en faut pas dire davantage. J'espère que quelques mois vous apprendront le reste ; & que cela me fera passer , bien qu'absent , quelques heures avec vous dans la solitude. Dites-moi , je vous supplie , si vous l'aimez toujours de plus en plus. Le lieu d'où je vous écris cette Lettre vous exemte de me faire la même question , puisqu'il ne faut pas la haïr pour être volontairement à la campagne en cette saison , ayant des amis ailleurs dont tout ce que je vous ai dit est beaucoup au-dessous de leur vertu , & de la grace que Dieu m'a faite de me donner part en leur cœur. Je ne sçai pas quel gré vous me sçavez de n'avoir pû être content jusques à ce que vous y en eussiez aussi : mais je sçai que quand je vous aurois donné plus de bien que vous n'en avez , je ne vous aurois pas fait un si grand présent. Je vous supplie de me mander des nouvelles du profit que font Messieurs vos enfans d'un temps aussi précieux que celui que vous leur donnez. Faites-les , s'il vous plaît , souvenir qu'ils ont en moi le même ami que

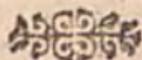
les miens ont en vous , & qu'ils doivent faire quelque estime d'un trésor si rare.

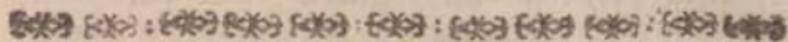


*A Monsieur Servien.*

**M**ONSIEUR,

Votre modestie ne vous sçauroit permettre de comprendre combien je vous honore , parce que mon estime pour vous étant fondée sur vôtre merite , il faudroit que vous en eussiez une aussi haute opinion que moi pour connoître quels sont en cela mes sentimens : mais j'aurois peur de vous déplaire en mêlant des louanges aux remerciemens que je vous dois de l'affection que vous me faites la faveur de me témoigner. Je vous supplie tres-humblement de croire que vous n'en aurez jamais pour personne qui s'en tienne plus obligé ; & qu'encore que j'aye perdu mon droit d'aînesse par l'amitié dont vous honorez mon frere , je ne lui cederai jamais dans le desir de vous servir. Je lui dis souvent qu'il est trop heureux de ce qu'à mon avis il n'y a personne qui ait plus de part que lui dans vôtre cœur ; & je ne le serai pas moins , si ne nous considerant que comme une même chose, il vous plaît d'avoir la même creance de la verité avec laquelle je suis.



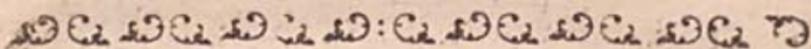


*A la Mere Marguerite de la Misericorde Carme-  
lite à Troyes, sur l'embrasement de ce  
Monastere.*

**M**A REVERENDE MERE,

Ce ne seroit pas prendre la part que je dois à tout ce qui vous touche, que de ne vous pas témoigner mon ressentiment de l'accident arrivé à vôtre Monastere; & c'est beaucoup plutôt cette raison qui me porte à vous écrire, que non pas pour vous consoler, sçachant assez que vous n'avez point de besoin de consolation dans les choses que Dieu permet qui vous arrivent. Il vous suffit, Ma Mere, d'être assurée par la foi que tout réussit au bien des Elûs, pour ne vous point affliger qu'une maison destinée à son service soit détruite par le feu, puisque vous ne vous affligerez pas même lorsque le temple qu'il veut avoir en vôtre corps sera un jour détruit par la mort. Il est arrivé à vôtre Monastere ce qui arrivera à tout l'Univers. Et quelle impression peut faire cela dans une ame comme la vôtre, sinon de l'obliger à reconnoître par avance dans la ruine de quelques creatures, qu'il faut qu'un jour elles soient toutes aneanties; & que les hommes seuls subsisteront ou par la misericorde de Dieu dans le Ciel, ou par sa justice dans les enfers? Mais ce n'est pas à moi à vous dire ce que je devrois apprendre de vous; pardonnez-le, s'il vous plaît, à mon affection, qui ouvre mon cœur lorsque je vous écris, & ne me donne pas le loisir de faire des reflexions, parce que je vous parle comme à moi-même. Je ne vous

demande point si vous agissez ainsi vers moi, sçachant bien que cela ne sçauroit être autrement, puisque Dieu seul étant le principe de nôtre amitié, une même cause produit en nous les mêmes effets.



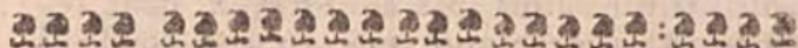
*A Monsieur le Maréchal de Brezé, sur ce que s'en allant Vice-Roi en Catalogne, il s'étoit arrêté pour faire la guerre dans le Comté de Roussillon.*

**M**ONSEIGNEUR;

Si je differois à vous écrire jusques à vôtre arrivée en Catalogne, je voi bien que je m'acquitterois trop tard de ce devoir, puisque ne vous contentant pas des perils où ce grand emploi vous appelle, vous en cherchez d'autres en chemin, pour embellir l'entrée triomphante que l'on vous prepare à Barcelonne, des trophées que vous aurez remportez dans le Roussillon, & faire voir à ces nouveaux sujets de la France, la grandeur du Prince auquel ils se sont donnez, dans la grandeur des actions de celui qui le represente. Il faut avoüer, Monseigneur, que dans la violente passion que vous avez d'acquérir de la gloire, & de rendre des services signalez à votre maître, vous n'avez pas sujet de vous plaindre de la fortune, puisqu'elle ne pouvoit vous en offrir une occasion plus favorable. Si vôtre charge vous eût obligé de vous opposer à ce grand effort, vous n'aurez fait que ce que l'on attendoit de vous, en faisant tout ce qui se pouvoit faire en cette rencontre; & si elle étoit moins confide-

nable, elle n'auroit pas assez d'éclat pour répondre à la générosité qui vous a poussé à l'entreprendre : mais vous porter volontairement à une occasion si périlleuse, & cette occasion importer de tout pour le plus grand événement de cette longue & sanglante guerre, c'est à mon avis le comble de ce que votre ambition pouvoit souhaiter. Votre seule présence, Monseigneur, a empêché jusques-ici les principales forces de nos ennemis d'assurer la plus importante de leurs places : & si elle tombe enfin sous les armes victorieuses du Roi, quelque glorieux que soient les succès que sa Majesté peut se promettre dans l'Espagne il en devra une grande partie à votre conduite & à votre valeur. Perpignan ne se doit pas seulement considérer comme une place, mais comme une Province entière, & une Province qui donne l'entrée dans plusieurs Royaumes. Toute ma crainte, Monseigneur, est que vous laissant emporter à votre courage, vous continuiez à vous hasarder avec tant d'excès. Je sçai que vous pourrez dire que j'en parle pour mon intérêt ; & je l'avoue : mais mon intérêt étant si juste & si raisonnable, pourquoi ne le considerez-vous pas ? sans me faire ainsi à tous momens courir fortune de perdre dans la perte si publique que feroit la France, l'une des personnes du monde de qui je suis avec le plus de sujet, & de passion.



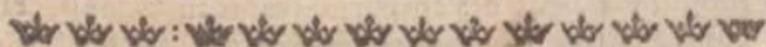


*A Madame la Grange le Roi, sur la mort de  
Madame la Marquise d'Inteville  
sa Fille.*

**M**A D A M E,

Cette dernière douleur que je considère comme le comble de tant d'autres, me surprend & me touche de telle sorte, que je serois plus propre à pleurer avec vous qu'à vous consoler. Il ne vous restoit qu'une fille unique pour essuyer les larmes que la multitude de vos afflictions vous faisoit répandre : vos sentimens étoient devenus les siens ; elle imitoit vôtre piété ; sa vertu redoubloit vôtre amour pour elle ; & vous n'osiez vous trop plaindre de vos malheurs dans les consolations que vous receviez de ses devoirs & de sa présence. Aujourd'hui que par un changement étrange, vous vous sentez ravir par sa mort ; la dernière table qui vous restoit de tant de naufrages, vous vous trouvez dans une effroyable solitude, & de quelque côté que vous jettiez les yeux, vous n'y voyez que les images de vos pertes. Tout cela, Madame, n'est que trop vrai à parler humainement ; mais il ne l'est pas à parler selon le langage de la foi ; car Madame vôtre fille n'est point morte, puisque la manière dont elle a vécu vous doit faire espérer qu'elle vit à présent avec Dieu de la seule véritable vie ; & vous n'êtes point seule, puisque celui qui se nomme le Père des affligés, & le Dieu de toute consolation, est plus uni que jamais à vôtre cœur, & vous tient lieu de toutes choses. Croyez seulement, Madame, cela seul suffit

pour vous consoler. Pourriez-vous être Chrétienne, & vous étonner de voir mourir des créatures, dont le Createur a bien voulu mourir pour leur salut ? Pourriez-vous être fidèle à ce souverain Maître, & vous plaindre de ce qu'il vous détache de tout le reste pour vous attacher entièrement à lui ? & pourriez-vous vous estimer malheureuse, lorsque ne regardant plus la terre que comme un lieu de douleurs & de miseres, vous portez continuellement dans le Ciel tous vos vœux & toutes vos esperances ? Courage, Madame, votre soumission ordinaire aux volontez de celui à qui vous devez tout, vous fera un jour recouvrer vos pertes avec tant d'avantage dans le bonheur de l'éternité, que vous benirez les afflictions qui vous rendent maintenant le sujet de la compassion de tout le monde. C'est ici comme la dernière épreuve de votre vertu ; & je penserois lui faire tort, si je n'esperois que les effets la feront voir aussi grande que le croit & que le souhaite.



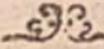
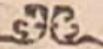
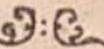
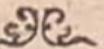
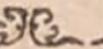
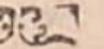
*Au Pere le Jeune Iesuite, & Superieur des  
Missions de Canada.*

**M**ON TRES-CHER PERE,

Si vous aviez pû voir dans mon cœur avec quelle joie j'ai reçu votre Lettre, vous vous confirmeriez encore dans la creance, que Dieu seul a été l'auteur de nôtre amitié, puisqu'il n'y a que lui qui soit capable de former de si puissantes impressions dans les esprits entre des personnes qui ne se sont vûes qu'une seule fois. Mais il ne faut pas trouver étrange que celui qui est maître des tems, agisse sans tems quand

il lui plaît, & que toute l'étenduë d'une grande partie du monde soit incapable de diviser ceux qu'il a voulu unir pour être un jour, comme je l'espère de sa miséricorde, une même chose avec lui. Que vous êtes heureux, mon Pere, dans la grace si extraordinaire qu'il vous fait de lui consacrer ainsi vôtre vie, pour aller en ce nouveau monde déclarer la guerre à ses ennemis, & leur arracher d'entre les mains ces ames qu'il est venu racheter au prix de son sang ! Que vous êtes heureux, mon Pere d'être prêt à toute heure de répandre le vôtre pour une si juste querelle, & d'affranchir par les eaux du Bapême, des supplices d'un feu éternel, ces pauvres Sauvages, dont une seule ame lui est plus chere que tous les Empires de la terre ! Quelque grands que soient vos travaux, quelques perilleux que soient vos combats, ils ne sçauroient égaler les recompenses & les couronnes qui vous attendent dans le Ciel pour une entreprise si sainte & si glorieuse. Je vous conjure, mon Pere, que ces importantes occupations, en comparaison desquelles toutes les autres sont dignes de mépris, ne vous empêchent pas de vous souvenir de moi : & puisque Dieu vous a mis au cœur que nôtre conversation doit être éternelle, n'oubliez jamais, s'il vous plaît, que ces paroles, que son esprit vous a fait écrire, vous engagent à avoir soin devant lui d'un pauvre pecheur, qui dans une autre extrémité du monde vous souhaite toutes les benedictions qu'il se desire à lui-même. Dieu m'avoit donné dans vôtre Compagnie, en la personne du Pere d'Haraucour, un homme admirable, & qui ne m'aimoit pas moins que sa vie ; & me l'ayant ôté pour le tirer à lui, je croi fermement que par ses prieres il me le redonne maintenant en vous. Con-

fentez s'il vous plaît, mon Pere, que ma cre-  
 ance ne soit pas vaine, ainsi que j'ai sujet de  
 l'esperer, voyant que par une rencontre admi-  
 rable, Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, mon  
 intime ami, que je puis dire sans crainte être  
 l'un des plus vertueux & des plus grands per-  
 sonnages de nôtre siecle, est entré en voyant  
 vôtre Lettre, dans les mêmes sentimens pour  
 vous qu'il avoit pour ce grand Religieux, le-  
 quel l'aimoit de telle sorte, que je ne sçau-  
 rois recevoir une plus grande joie que de con-  
 noître que vous lui succediez en cette affection.  
 Et si vous aviez pû voir avec quelle instance  
 Monsieur de saint Cyran m'a dit de le recom-  
 mander à vos prieres, vous jugeriez, je m'as-  
 sure, qu'il faut que Dieu ait puissamment agi  
 en cela, dont j'aurois tort de m'étonner, sça-  
 chant le plaisir qu'il prend d'être lui-même le  
 lien de ses plus particuliers serviteurs, & n'e-  
 stimant pas qu'il y en ait aujourd'hui qui soient  
 plus parfaitement à lui que vous deux. Vous  
 faites ce que Monsieur de Saint Cyran feroit  
 s'il étoit en vôtre place; & il fait ce que vous  
 feriez si vous étiez en la sienne: Soyez bien-  
 aise, mon Pere, de ce qu'il leve les mains au  
 Ciel durant que vous combattez; ses prieres  
 ne nuiront pas à vos victoires: & la confian-  
 ce qu'il a aux vôtres n'est pas à mon avis une  
 des moindres marques combien Dieu vous aime.  
 Je m'estimerai trop heureux si je puis être com-  
 me je me le promets, l'entremetteur d'une si  
 heureuse connoissance; puisque cela ne sçau-  
 roit être sans que vous me croiiez autant que  
 je le suis.

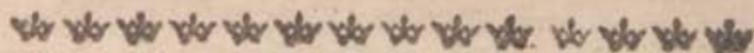







*A Monsieur le Maréchal de Brezé, sur son combat contre les Espagnols dans le Comté de Roussillon.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je ne sçauois trop vous remercier de la faveur que vous m'avez faite de m'envoyer la relation de vôtre dernier combat. Je sçavois déjà par le bruit commun, que vous y aviez fait au-delà de ce que l'on eût osé esperer du peu d'hommes que vous aviez. Mais je ne pouvois m'imaginer, qu'étant si foibles vous eussiez en combattant toujours poussé les ennemis jusques aux portes de Perpignan. Cette action me semble si grande, qu'à en juger selon la verité, elle vous est beaucoup plus glorieuse, que si étant aussi fort qu'eux, vous eussiez fait tomber cette place sous la domination du Roi, après l'avoir ainsi reduite aux dernières extrémitez. Ce ne sont pas les heureux succès, mais la conduite & le courage qui font signaler les grands Capitaines: vous pouviez, Monseigneur en faisant beaucoup moins que vous n'avez fait, achever la plus importante conquête de toute cette longue guerre, si vous eussiez eu des forces proportionnées à la grandeur de ce dessein. C'est en des occasions semblables à celles où vous vous êtes trouvé depuis trois mois, que l'on fait voir jusques où peuvent aller les derniers efforts de l'esprit & du cœur, qui ne sçauoient paroître lorsque l'on n'a point ainsi à combattre des difficultez absolument invincibles. Ce vous est plus d'honneur de vous maintenir encore dans Elne, que

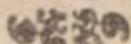
d'avoir avec une plus puissante armée triomphé de tout le Roussillon ; & je vous avoue , Monseigneur , que ce m'est une extrême joie de pouvoir faire voir par une Relation si exacte, ce que vous avez fait dans une rencontre si extraordinaire. Je m'estimerois heureux si j'en pouvois trouver de vous témoigner par mes services , que je ressens comme je dois les obligations qui me font être.

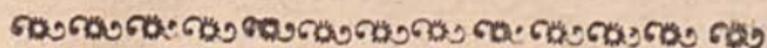


*A Monsieur d'Aiguebonne , Ambassadeur du Roi  
en Piedmont.*

MONSIEUR,

Ne craignez pas , s'il vous plait , que je fasse ce tort à nôtre amitié que de vous recommander celui qui vous rendra cette Lettre. Il suffit que vous sçachiez qu'il est mon fils , pour le traiter comme s'il étoit le vôtre ; & je n'ai qu'à vous remercier par avance de tant de faveurs que vous lui ferez : mais mes remerciemens ne seront rien en comparaison de ceux de Monsieur de Chaudebonne , qui par l'amour qu'il a pour les complimens , sera ravi d'avoir rencontré cette occasion de vous en faire ; & sous pretexte qu'il est vôtre frere , vous persuadera , si vous voulez croire , qu'il est davantage que moi.



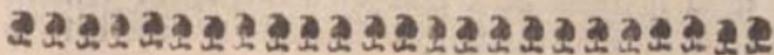


*A Monsieur de Couvonge, Gouverneur de  
Cazal.*

**M** O N S I E U R,

Si l'estime que j'ai pour vôtre mérite, & la joie que je recevrois de vous en pouvoir donner des preuves par mes services, suffisoient à vous faire aimer une personne qui ne vous est connuë que de nom, je devrois espérer beaucoup de part en vos bonnes graces, puisqu'il y a long-tems que la reputation de vôtre vertu m'a rendu vôtre serviteur, & que j'aurois pris un extrême plaisir de vous le pouvoir témoigner par mes actions : Mais comme il n'est pas raisonnable, que vous étant si inutile, vous m'aimiez pour l'amour de moi-même, je ne vois pas que vous puissiez vous défendre de m'accorder cette faveur, en consideration de Monsieur de Morangis, puisque c'est l'un des meilleurs amis que vous & moi ayons au monde, & qu'il n'a pû souffrir que mon fils aille servir dans vôtre Gouvernement, sans vous témoigner combien il souhaite que vous m'obligiez en sa personne. Je ne sçai, Monsieur, si la passion de pere m'aveugle; mais j'estime que vous ne le jugerez pas indigne de vôtre affection, & qu'au moins vous trouverez en lui un assez grand mépris du bien, pour avoir sujet de croire que ce n'est pas en cela qu'il estime que consiste la bonne fortune d'un homme de cœur. Ce lui en fera une bien grande à mon gré, s'il peut acquérir quelque part dans le vôtre : & si je suis jamais si heureux que de rencontrer des occasions de vous servir, j'espere de vous faire con-

notre qu'il n'y a personne qui ressent davantage que moi les faveurs qu'il reçoit, ni qui soit avec plus de vérité

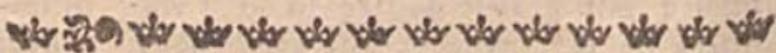


*A Monsieur le Comte de Montauban.*

MONSEIGNEUR,

En me faisant une grande faveur, vous me rendez une grande justice lorsque vous m'honorez de la créance, que personne n'est tant vôtre tres-humble serviteur que moi. Les considérations qui m'y obligent, sont telles, que je m'estimerois coupable devant Dieu, si j'y manquois: & si je suis jamais si heureux que de rencontrer des occasions de vous en donner des preuves, j'espère de vous faire connoître la différence qu'il y a entre les devoirs intéressés, & ceux qui partent d'une affection aussi pure, que la source qui produit les miens, est élevée au-dessus de toutes les considérations de la terre. Le desir que vous témoignez de ravoïr M. \*\*\* n'est pas seulement, Monseigneur, une marque de vôtre bon naturel que l'on ne sçauroit trop louer, c'en est aussi une de vôtre jugement, ne craignant point de vous dire, que si dans les sentimens où Dieu l'a mis, il retourne auprès de vous, ce vous sera un si grand bonheur, que vous ne sçauriez, à mon avis, le trop estimer. Je vous supplie tres-humblement, de croire que je n'oublierai rien pour cela de tout ce qui sera en ma puissance, ma passion pour vôtre véritable bien, me le faisant souhaiter avec ardeur, parce que je sçai combien il est difficile de trouver un homme qui ait toutes les qualitez nécessaires pour bien

remplir cette place. Que si je vous parle dou-  
teusement de son retour, ne vous en étonnez  
pas, s'il vous plaît, puisque lorsque l'on a goûté  
la douceur de n'être qu'à Dieu, & renon-  
cé à tous les intérêts du monde, il faut se faire  
une merveilleuse violence, pour se rengager au  
service des hommes, quelque grands qu'ils  
puissent être; & qu'à moins que d'avoir une  
charité toute extraordinaire pour eux, on ne  
sçauroit se résoudre de les preferer à soi-même.

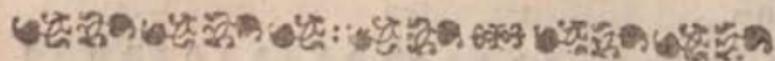


*A Monsieur le President Barillon.*

**M**ONSIEUR,

Il est bien raisonnable que j'emploie le pre-  
mier moment que je puis dicter une Lettre,  
à vous témoigner combien je ressens les preu-  
ves si extraordinaires que j'ai reçues de votre  
amitié durant ma maladie. Mais quoique je  
vous en puisse dire, vous n'en sçavez que la  
moindre partie, si Dieu même ne vous le fait  
connoître, les paroles étant si fort au dessous  
de ce qui se passe dans mon cœur, que j'ai  
quasi honte de m'en servir, pour vous faire  
voir ma reconnoissance. Si Monsieur votre  
frere sçavoit celle que je conserve, de l'action  
si signalée que Dieu lui a donné la force de  
faire, il verroit en moi une telle estime de sa  
vertu, que cela donneroit peine à sa modestie.  
Ma joie de vous sçavoir ensemble, est plus  
grande que je ne vous la sçauois represen-  
ter; & elle iroit jusqu'à l'excès, si ces quatre  
freres dont vous me parlez, se pouvoient voir  
quelques journées pour s'entretenir de toutes  
choses avec une pleine confiance. Souvenez-

vous, je vous supplie, que vous êtes engagé de parole & par écrit, à considérer comme tels, ces deux personnes en qui vous avez ici l'un & l'autre d'autres vous-mêmes.

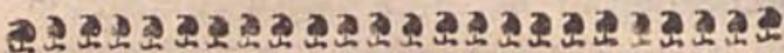


*A Monsieur le Prince de Guéméné.*

## MONSEIGNEUR,

Quand tant d'autres obligations ne m'auroient point déjà attaché plus étroitement que personne du monde à votre service & à celui de toute votre Maison; les extrêmes soins que Madame votre femme m'a fait l'honneur d'avoir de moi dans l'état où je me suis vû; & l'intérêt que j'ai reconnu par vos Lettres, qu'il vous a plu de prendre à ma vie, vous doivent donner à l'un & à l'autre un si grand pouvoir d'en disposer, que je veux croire, Monseigneur, que vous avez trop de bonne opinion de moi, pour douter que je ne l'employasse avec joye pour vous témoigner mon ressentiment. Le lieu d'où cette Lettre est dattée, quoi-qu'en étant une foible preuve, est la plus forte que j'en pouvois donner dans la foiblesse où je suis encore, puisque les premiers devoirs sont souvent preferez aux plus grands, comme étant la véritable marque du principal mouvement du cœur, que j'ai apporté tout entier chez vous, pour satisfaire à la reconnoissance la plus legitime, que je suis obligé de rendre après Dieu à une personne qui a daigné se tant abaisser, que de m'assister au-delà de toutes les charitez imaginables lorsque j'ai été à la veille de la mort. J'avouë, Monseigneur, que vous avez eu quelque raison de l'apprehender pour moi, puis-

qu'encore que je vous sois fort inutile ; il est néanmoins fâcheux de perdre un serviteur si passionné & si fidele, que l'on puisse en toutes choses s'y confier comme à soi-même. Je suis.

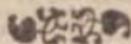


*A Monsieur Goulas Secretaire des Commandemens de Monseigneur le Duc d'Orleans.*

**M** O N S I E U R ,

Bien que je ne sois pas encore en état de pouvoir écrire de ma main, je ne sçaurois différer davantage à vous témoigner mon extrême ressentiment, de ce que Monsieur de Chaudebonne m'a fait sçavoir que vous lui avez mandé sur mon sujet. Dieu m'a donné une si forte inclination pour la personne, & pour le service de son Altesse Royale, que je ne puis assez vous dire l'impression que fait dans mon cœur le bon office qu'il vous a plu de me rendre avec tant de soin, pour lui faire connoître en une occasion si particuliere, jusqu'à quel point va mon zele pour ce qui le touche. Vous sçavez, Monsieur, que comme il n'a jamais été mêlé d'aucun interest, je vous l'ai toujourns fait paroître égal en tout tems; & s'il est capable d'accroissement, c'est sans doute dans ces fâcheuses rencontres, où Dieu permet que les plus grands puissent tomber, pour les faire souvenir qu'ils sont hommes comme les autres, & leur donner lieu d'éprouver la fidelité de leurs veritables serviteurs. Je vous supplie, Monsieur, que je vous aye encore l'obligation de confirmer son A. R. dans la creance qu'elle m'a toujourns fait l'honneur d'avoir, que j'étois des premiers de ce nom:

bre. Je vous fais d'autant plus hardiment cette priere, que ne prétendant plus rien dans le monde, elle ne peut estre suspecte d'aucun interest, & que son A. R. est assez clairvoyante, & me connoist assez, pour avoir remarqué dans mes actions, que je ne l'ai jamais aimé que pour l'amour de lui-même. Je ne pense pas devoir faire des excuses, d'user de ce terme en parlant d'un grand Prince, puisque Dieu a si agreable que l'on en use en parlant de lui, & le prefere à tous les autres plus respectueux en apparence, mais moins en effet. Pour ce qui est de vous, Monsieur, il faudroit que vous vissiez mon cœur, pour connoître quels sont mes sentimens, de ceux que Monsieur de Chaudebonne a dit à mon frere que vous avez eus sur ma maladie. Vous verriez que si nôtre ancienne amitié va toujous croissant en vous, elle fait en moi le même effet : & que vous ne pourriez, sans la blesser, prétendre de rencontrer jamais un ami plus sincere & plus veritable. Je vous avouë que plus je vais avant, & plus je reconnois que le bonheur d'en avoir de tels, est la plus grande douceur de la vie ; & je trouve tout le reste si fort au dessous, que nous en jugerions tres-mal, ce me semble, si nous croïions avois l'un & l'autre, un riche tresor. Après cela, Monsieur, ne seroit-ce pas des paroles inutiles, que de vous protester qu'il n'y a personne qui soit plus que moi.





*A Monsieur Servien.*

**M** O N S I E U R ,

Ayant à peine pû écrire les quatre lignes que vous avez vûës , j'attendois toujourns que ma main se fortifiât pour vous rendre un semblable devoir ; mais une douleur causée par ma maladie , m'ayant depuis huit ou dix jours arrêté au lit , j'aime mieux dans ma foiblesse , me servir d'une main empruntée , que de differer davantage à vous témoigner jusqu'à quel point je ressens les extrêmes bontez que vous avez eûës pour moi dans le peril où j'ai été , & les nouvelles assurances qu'il vous plaît me donner de vôtre amitié , par vos dernieres Lettres à mon frere. Je vous supplie , Monsieur , de croire que si je ne suis pas assez heureux pour la meriter par mes services , au moins ne m'en rendrai-je pas indigne , manque de reconnoissance , puisque vous ayant toujourns incomparablement plus honoré par la consideration de vôtre merite , que par les avantages que la fortune vous donnoit , & vous devoit donner beaucoup plus grands , il me semble que l'estime que j'ai pour vous , est maintenant plus pure , & par consequent plus parfaite qu'elle n'étoit puisqu'elle ne regarde que vous-même ; & je vous laisse , Monsieur , à juger par là , combien je tiens mon frere heureux , dans la creance que j'ai qu'il n'y a personne qui ait plus de part que lui en vos bonnes graces , dont je vous avouë que jusqu'ici j'avois eu , bien que possible injustement , quelque jalousie : Mais il me semble que vôtre dernière Lettre me donne entrée dans l'entiere

confiance

Confiance que vous avez en lui, par le souhait si obligeant que vous faites, que j'eusse part à vos entretiens dans les allées de Pomponne. Je vous assure, Monsieur, que ce seroit l'une des plus grandes joyes que je sçaurois jamais recevoir, & que s'il se pouvoit je revolerois volontiers avec vous dans vôtre agreable solitude, que je ne sçaurois m'empêcher d'accuser d'injustice, en ce qu'elle dérobe au public l'un des hommes de France le plus capable de soutenir la dignité des premieres Charges. Je pense, Monsieur, que vous me connoissez assez, pour sçavoir que je suis si ennemi de la flaterie, que mes paroles en parlant de vous, sont toujourns au-dessous de la haute opinion que j'en conçois; & je ne serai jamais content jusqu'à ce que je puisse avec raison pretendre autant de part que mon frere à l'honneur de vôtre amitié, en vous faisant voir par mes services, qu'il n'est pas davanrage.

\*\*\*

*A Messieurs les Officiers du Bailliage de Mortain  
en Normandie.*

MESSIEURS,

Si l'extrême foiblesse qui me reste encore de ma maladie, m'eût plutôt permis de rendre réponse à la Lettre si obligeante qu'il vous a plu de m'écrire, je n'aurois pas differé jusqu'à cette heure à vous en témoigner mon ressentiment. Et c'est beaucoup plus à moi que non pas à vous, à remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite, de desirer de vous servir dans une rencontre où c'étoit le servir lui-même, que d'avoir du zele pour vôtre innocence. Elle a paru

fi clairement, que je n'ai pû voir sans un sensible déplaisir, que vous n'avez pas eu tout ce que vous deviez attendre de la justice. Mais vous sçavez mieux que moi, Messieurs, que c'est en semblables occasions qu'il faut principalement adorer les Jugemens de Dieu, qui souvent ne permet pas que les hommes reçoivent toute la satisfaction qui leur est dûë, afin de les tenir dans l'humilité, & leur fait beaucoup plus de faveur en empêchant par ce moyen que leur esprit ne s'éleve trop, que s'il leur accordoit l'accomplissement de leurs desirs, quoique justes en apparence. Ainsi je me réjouis encore davantage pour vous des graces cachées que Dieu vous a faites, que de celles qui paroissent aux yeux de tout le monde; & ne doute nullement que vous n'exécutiez avec tant de constance & de félicité la résolution que vous avez prise d'être à l'avenir plus que jamais, dans l'étenduë de vôtre pouvoir, les continuels deffenseurs de l'innocence opprimée, qu'il n'y aura point de lieu en France où les Veuves, les Orphelins & les pauvres, trouvent dans le courage & dans l'invincible équité des Juges, un azile plus puissant contre la violence des grands & des riches. C'est ainsi, Messieurs, que vous pouvez rendre principalement à Dieu, la reconnoissance que vous lui devez, de s'être déclaré si visiblement vôtre Protecteur: & je vous avouë que je ne sçaurois recevoir une plus grande joie que d'apprendre désormais que les Officiers de Mortain peuvent servir d'exemple à tous les autres dans un ministère aussi saint que celui de la justice, qui n'est pas seulement une portion de la puissance Royale, déposée entre leurs mains, mais une portion de la puissance de Dieu même, qu'il a déposée entre les

mains des Rois , pour le représenter sur la terre. C'est-là toute la récompense que je desire de mon affection à vous servir , qu'il vous a plu d'estimer beaucoup plus qu'elle ne le mérite , encore qu'il soit vrai que l'on ne sçauroit être plus que je suis.

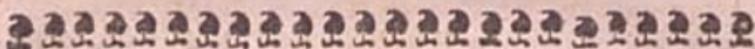
~~~~~

*A Monsieur Bouthillier Sur-Intendant des
Finances.*

MONSIEUR,

Il faut avouer que vous sçavez obliger d'une manière si extraordinaire , que l'on ne sçauroit assez le reconnoître. J'ai vû Monsieur *** & appris de lui comme , sans que je vous en eusse supplié , vous avez voulu me considérer dans son affaire , qui lui est devenuë encore plus sensible par l'extrême obligation qu'il vous en a , que par l'importance dont elle lui est. Si vous aviez pû entendre , Monsieur , ce qu'il m'a dit sur ce sujet , & de quelle sorte il sçait connoître & estimer le plaisir que vous prenez d'accorder à vos amis les choses justes , & de les leur accorder de si bonne grace , que vôtre civilité en redouble encore le prix , vous jugeriez , je m'assure que vous n'en avez jamais usé pour personne plus digne que lui d'en avoir reçu des effets. Ceux que j'ai éprouvez , Monsieur , durant ma maladie , de l'honneur de vôtre affection , sont si extraordinaires , & me touchent de telle sorte , que je ne sçauois vous en remercier assez à loisir , ni allez à mon gré , que dans vos belles allées de Pons : & je me plains à vous , Monsieur de ce que l'extrême foiblesse qui me reste encore m'ôte l'esperance de jouir

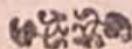
cette année de ce bonheur, & de vous témoigner à mon aise dans le repos de la campagne, qu'ainsi que vos bontez pour moi n'ont point de bornes, il n'y en aura jamais aussi au pouvoir qu'elles vous donnent, de disposer de moi comme de vous-même.

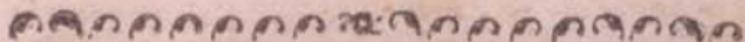


A Monsieur Fabert Gouverneur de Sedan.

MONSIEUR,

J'estime trop vôtre mérite, & vous m'avez promis trop d'amitié pour ne me sentir pas obligé de vous témoigner ma joie, du choix que le Roi a fait de vous, pour confier à vos soins & à vôtre courage, l'une des plus importantes de ses Places. Permettez-moi donc, je vous supplie de vous dire jusqu'à quel point la connoissance que j'ai de vôtre vertu, me fait prendre part à ce qui vous touche: & puisqu'outre l'affection qui nous unit, nous le sommes encore par l'honneur que nous portons à la memoire de Monsieur le Cardinal de la Vallette, dont je suis assuré que le souvenir ne mourra jamais, non plus dans vôtre cœur que dans le mien, faites-moi, s'il vous plaît, Monsieur la faveur de croire, que ni nôtre éloignement ni mon long silence, lorsqu'il ne se presente point d'occasions de le rompre, ne sçauroient empêcher que je ne sois également en tous lieux & en tous tems.



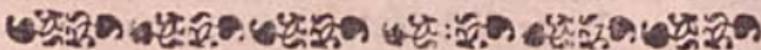


A Madame de Blerancour.

MADAME,

Si la grotte toute rustique & toute sauvage de cette genereuse Greque, a été capable de vous faire oublier pour un tems tous les ornemens dont l'art joint à la Nature, peut enrichir une superbe Maison ; ne craignez-vous point de faire oublier pour jamais à Atalonte les douceurs de la solitude par les charmes d'un Palais, qui n'étant pas comme les autres un corps sans ames, trouve dans l'éclat que lui donne la vôtre, qui est comme l'esprit qui l'anime, tant de sujets d'admiration pour cette belle Etrangere que l'on ne doit pas s'étonner qu'elle méprise son Antre & ses Forêts, si vous voulez vous servir de tant d'avantages pour l'arrêter auprès de vous ? Non, Madame, ne le craignez point, l'innocence de cette Vierge se purifiera toujours de plus en plus, par l'imitation de vôtre vertu, vôtre cœur affermira son courage ; vous ajouterez par vôtre exemple de nouvelles perfections à celles que son beau naturel lui a données ; & vous n'aurez garde de diminuer son amour pour la solitude, en lui donnant celui du grand monde, puisque la connoissance que vous avez de ses vaines & continuelles agitations, vous fait chercher vos delices dans la solitude. Et comme vous ne m'avez point, Madame, accusé de la troubler, en vous y donnant une compagnie que vous avez si bien receuë, je n'ose croire que vous trouviez mauvais que je vous y en envoie une autre, qu'il y avoit aussi plus de vingt ans que je

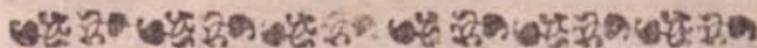
n'avois vûë, & que depuis peu j'ai rencontrée par hazard comme la premiere. Sa naissance la rend digne de vôtre estime, sa vertu de vôtre amitié, & son malheur de vôtre compassion. Ainsi je n'ai garde de craindre qu'elle ne resente les effets de vôtre generosité : mais je craindrai toujours de passer pour ingrat, si vous n'ajoutez à tant d'obligations dont je vous suis redevable, celle de m'honorer de vos commandemens, afin que je puisse par mon obéissance vous faire voir jusqu'à quel point je suis.



A Monsieur le Comte de Montauban.

MONSEIGNEUR,

Ne sçachant dans le present dont vous m'avez honoré, lequel estimer le plus, ou vôtre jugement à entreprendre une chose si digne de vous, ou vôtre esprit à y si bien reüssir, ou vôtre bonté à m'en faire part : je ne puis assez louer Dieu, de vous avoir donné tant de bonnes qualitez, & j'aime beaucoup mieux me trouver dans cet heureux doute, que de n'avoir à admirer en vous qu'une seule de tant de parties excellentes : Mais comment ne les auriez vous pas, Monseigneur, puisque vous êtes un Ruissseau de cette source qui a produit le sujet de vôtre ouvrage, & qu'il n'y a rien de si élevé & de si parfait à quoi un grand exemple ne vous oblige. J'espere que vous vous excitez vous-même de plus en plus à l'imiter ; & que quelque inutile que je vous sois, ma passion pour vôtre service vous donnera sujet de continuer toujours à m'honorer de vos faveurs, & à me croire autant que personne le sçauroit être.



*A Monsieur de Pontac President au Parlement de
Bordeaux, sur la mort de Monsieur de
Thou son Beau-frere.*

MONSIEUR,

C'est avec une tres-sensible douleur que je suis contraint par un sujet si triste de rompre nôtre long silence, & pour ne manquer pas à l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me promettre, mêler mes larmes avec les vôtres dans ce malheur si extraordinaire qu'il étoit impossible de le prévoir, n'y ayant point de prudence humaine, ni de crainte qui pût aller jusques à apprehender de voir mourir pour un crime d'Etat, & dans les mauvaises graces du Roi, un homme si passionné pour l'Etat & pour le Roi. Il faut avouer, Monsieur, que jamais personne ne s'est vû réduit à une plus cruelle necessité que celui que nous regrettons, puisqu'il lui falloit faire perir ses amis en passant pour dénonciateur contr'eux, ce qui est insupportable à un homme de cœur, ou s'engager dans une faute qu'il avoit condamnée lui-même, en manquant à ce qu'une personne de sa condition étoit obligée par les loix du Royaume. Mais comme il y a des tempêtes qui jettent au port où l'on n'auroit pû arriver par le calme, j'estime, Monsieur, que nous ne sçaurions trop admirer dans celle-ci, & trop adorer tout ensemble cette merveilleuse conduite de Dieu sur ses Elûs, qui leur fait trouver leur salut dans leur perte, & leur felicité veritable dans leur mauvaise fortune apparente. Ainsi pour parler chrétiennement, & non pas selon les

sentimens de la nature, Monsieur vôtre Beaufrere est plus à envier qu'à plaindre, puis qu'ayant dans ses derniers jours & dans ses dernières heures, d'où dépend toute une éternité de malheur ou de gloire, témoigné plus d'amour pour Dieu; & plus de regret de l'avoir offensé, qu'il n'auroit fait possible durant le cours de plusieurs années, nous avons sujet de croire qu'il est maintenant en état de voir sous ses pieds avec mépris toutes les grandeurs de la terre, & de rendre des grâces infinies à cette infinie bonté qui a tranché d'un seul coup tous les liens qui l'attachoient à l'affection des choses du monde. Pardonnez-moi, Monsieur, si j'ose vous dire, en vous disant cela, une petite partie de ce que vous représenteriez beaucoup mieux que moi à un autre qui seroit en vôtre place; & permettez-moi de vous supplier que comme mon estime pour vôtre vertu augmente même dans l'absence mon affection à vous honorer, je puisse espérer aussi que cet éloignement n'empêchera pas que vous ne m'aimiez, & ne me croyiez toujours de plus en plus.

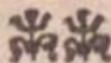
~~~~~

*A Mademoiselle Arnauld sa Fille, sur sa Profession en l'Abbaye du Port Royal.*

**M**A TRES-CHERE FILLE,

Il n'y a que Dieu qui puisse vous faire connoître les sentimens que vôtre Lettre a excitez dans mon cœur, où vous teniez le rang qui est dû au premier des enfans qu'il lui a plu de me donner selon la nature, & selon la grace. Après cela je pense qu'il n'est pas besoin de vous dire

dire que mes desirs se conformeront toujours aux vôtres, & qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour votre satisfaction. Vous êtes trop heureuse, ma fille, de ce quelle ne consiste qu'à plaire à Dieu & à vous donner si absolument à lui que vous ne soyez plus à vous-même, mais à ce chaste Epoux de votre ame, auquel je remets de tres-bon cœur toute la puissance qu'il m'avoit donnée sur vous, afin que vous lui apparteniez désormais à double titre. En échange de cela, ma chere fille, je vous prie de m'offrir à lui en vous y offrant lors de ce vœu solennel qui fera l'accomplissement de votre saint & éternel mariage, afin que j'aye part aux nouvelles graces que j'espere qu'il répandra sur vous par sa miséricorde, & qu'il nous unisse un jour d'un plus fort lien dans le Ciel que nous ne le sommes sur la terre; où les larmes aux yeux, & la joie dans le cœur, je vous donne ma benediction, ma tres-chere fille, en la même maniere que je souhaite que Dieu me donne la sienne, & dans tous les sentimens que peuvent avoir pour vous Monsieur de Saint Cyran, cet autre moi-même, & toutes ces autres personnes tant de nos proches que de nos amis, qui par un saint & genereux mépris de toutes les choses du monde, font profession de n'être qu'à Dieu seul, & de le servir par amour aux dépens de mille vies, s'il étoit en leur puissance d'en donner autant pour lui.



✻✻✻:✻✻✻✻✻✻:✻✻✻✻✻✻:✻✻✻✻✻✻:✻✻✻✻✻✻:✻✻✻✻✻✻

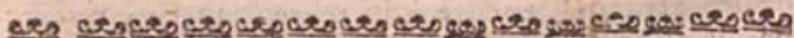
*A Monsieur le Marquis de Humieres , sur l'<sup>a</sup>  
mort de Madame sa femme.*

**M** O N S I E U R ,

Connoissant par ma propre experience quels peuvent être vos sentimens dans la plus grande de toutes les afflictions que l'on sçauroit éprouver sur la terre , je suis si éloigné d'entreprendre de vous consoler , que j'ose même vous dire que le tems , qui guerit d'ordinaire les plus grandes douleurs , est incapable de guerir la vôtre. Il n'y a que Dieu qui comme Souverain Medecin des ames , ait le pouvoir d'adoucir un mal qui ne penetre pas seulement le cœur , mais le fond de l'ame ; & qui rend la vie ennuyeuse après la perte de ce que l'on aimoit plus que sa vie. De quelque côté que vous jettiez les yeux , si ce n'est vers ce Pere des misericordes , ce Dieu de toute consolation , vous ne verrez , Monsieur , que de nouveaux sujets de déplaisir ; & la grandeur de votre mal s'aigrissant contre de si foibles remedes que sont les paroles des hommes , ne trouvera du soulagement que dans cette parole éternelle & immuable , qui nous promet de rendre nôtre poids léger , quelque pesant qu'il puisse être , pourvû que nous le supportions avec patience pour son amour. Mais puisqu'il n'y a que cet amour qui puisse produire cette patience , & mettre nôtre esprit dans le calme au milieu du plus grand de tous les orages dont il sçauroit être agité , considerez , Monsieur , je vous supplie , par la difference qu'il y a entre la grandeur infinie du Createur , & le neant des creatures , combien dans le partage de vos affec-

tions vous devez plus donner à l'un que non pas à l'autre ; & faites , s'il vous plaît , que cette même vertu de Madame votre femme qui est aujourd'hui la cause de l'excès de votre douleur , la soit à l'avenir de votre consolation , par le sujet qu'elle vous donne de croire quelle jouïra pour jamais avec Dieu d'une félicité que vous lui devriez & voudriez acquérir au prix de votre vie , s'il étoit en votre puissance. Votre amour pour elle , Monsieur , étoit trop généreux pour considérer plutôt dans votre séparation présente la douleur où elle vous laisse , que le bonheur dont elle jouït ; & votre foi est sans doute trop vive pour vous laisser abattre de telle sorte , que malgré l'accablement de votre déplaisir , vous ne vous consoliez pas en l'espérance de la revoir un jour dans le Ciel pour n'être jamais plus séparé d'elle. C'est là Monsieur où je souhaite que vous & moi portions nos pensées : car quelle apparence y auroit-il de les attacher encore à la terre , après y avoir perdu ce que nous aimions ? Et quelle seroit nôtre lâcheté & nôtre foiblesse , si nous n'aspirions à retrouver dans le Paradis ces plus chères parties de nous-mêmes , qui sont maintenant infiniment plus aimables qu'elles ne l'étoient lorsque nous les possédions dans le monde : ce qui ne pouvant être , si elles n'étoient une même chose avec Dieu , par la participation de sa gloire ; c'est lui qu'il faut chercher pour les trouver : & puisqu'on ne le cherche qu'en l'aimant , aimons-le , Monsieur , avec l'ardeur dont il est digne , afin qu'il ne nous reproche pas un jour à la vûe de tous les Anges , & de tous les hommes , que nous ayant donné un cœur si capable d'aimer , nous l'avons tourné seulement vers ses creatures , que

nous ne devions aimer qu'en lui, ainsi qu'en leur celeste origine. Voilà, Monsieur, ce que mon extrême sentiment de vôtre affliction m'a contraint de vous dire, & de me dire à moi-même en vous le disant : ne le recevez donc pas, s'il vous plaît, comme les discours de tant d'autres, qui en vous parlant de vôtre douleur, vous parleront d'un mal qu'ils ignorent. Puisqu'il me coûte si cher pour le connoître, ne negligez pas, je vous supplie, l'unique remède que je trouve au mien, qui bien que toujours mêlé de tant d'amertumes, est néanmoins le seul qui le puisse adoucir; & faites-moi l'honneur de croire que joignant à l'estime que j'avois déjà de vôtre mérite, & de la faveur de vôtre amitié, la tendresse que me donne ce que je me rençontre avoir fait avec vous un même naufrage, vous ne sçauriez jamais avoir de la confiance & de l'affection pour personne qui soit plus véritablement que moi.

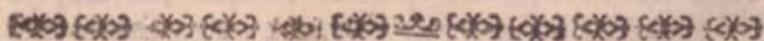


*A Monsieur Servien.*

**M**ONSIEUR,

Je ne sçaurois m'empêcher de vous témoigner mon ressentiment des preuves si extraordinaires d'affection & de confiance dont vous m'obligez. Je vous assure que s'il suffit pour les mériter de les estimer autant que je dois, je puis dire n'en être pas indigne; & je croi qu'il seroit très-difficile que vous pussiez ouvrir vôtre cœur à personne qui conservât plus religieusement que moi le dépôt que vous lui auriez confié, ni qui eût une passion plus ardente pour vôtre solide bonheur. Vous le cher-

thérez toujours en vain , si vous ne le cherchez , Monsieur , en celui qui est l'unique source des felicitéz véritables. Toutes les autres ne sont que de belles illusions , qui après avoir durant quelque tems charmé nôtre esprit , le laissent enfin dans le dégoût & dans le trouble au milieu de tant de tenebres , qu'il ne sçauroit plus douter que son aveuglement ne soit égale aux passions qui le portent à l'amour des choses du monde. Et je pense que l'on peut dire sans crainte , qu'il n'y a pas seulement de l'aveuglement , mais de la folie à prendre tant de soins & tant de peines pour une vie si briève & si miserable , & à en prendre si peu pour une vie éternelle & si heureuse. Mais je m'engage sans y penser dans un discours où je n'avois pas resolu d'entrer : Pardonnez-le , s'il vous plaît , Monsieur , à mon extrême affection pour ce qui vous touche , qui ne me permet pas de me retenir dans les bornes de la prudence ordinaire , lorsqu'il s'agit d'un sujet si important , & dans lequel seul j'estime vous pouvoir faire paroître , par la chaleur avec laquelle je vous en parle , jusques à quel point je suis.



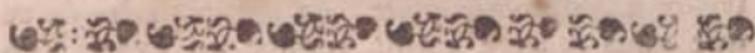
*A Monsieur le Marquis de Poyane.*

**M**ONSIEUR,

J'ai appris avec grande joie par Monsieur de la Taulade des nouvelles de vôtre santé , & de Messieurs vos Enfans ; mais j'avouë que je ne lui en ai point demandé de celles de vôtre affection pour moi , puisque me l'ayant une fois promise , vôtre generosité est incapable d'y

manquer jamais , quand bien nous ne serions pas unis par un lien aussi fort que celui de Monsieur l'Abbé de saint Cyran , auquel entre tant d'autres obligations je dois le bonheur de votre amitié. Je m'assure , Monsieur , que vous aurez grand contentement , de sçavoir que son ardent amour pour Dieu le mettant au-dessus de tous les accidens du monde , cinq années d'une prison telle qu'est la sienne , au lieu d'abattre son esprit , n'ont servi qu'à faire connoître davantage sa haute pieté & son invincible constance. Tous ceux qui l'ont vû dans le bois de Vincennes en sont entrez en telle admiration , que je ne sçauois douter que Dieu n'ait permis cette épreuve si extraordinaire de sa vertu , pour augmenter le nombre des Couronnes qu'il lui prepare dans le Ciel , & faire voir qu'en ces dernieres tems de l'Eglise il a encore des serviteurs , qui par la grandeur de leur pieté aussi bien que de leur doctrine , font voir une image vivante de ces grandes lumieres des premiers siecles. Vous fûtes , Monsieur , l'un des principaux sujets de nôtre entretien la dernière fois que j'eus le bonheur de le voir ; & son ancienne affection à vous honorer étant plus forte que jamais , je ne sçauois assez vous dire avec quels sentimens il me parla de vous & de tout ce qui vous touche : en quoi je vous confesse que je vous estime plus heureux d'être dans le souvenir d'un homme de qui Dieu remplit tout l'esprit & tout le cœur , que vous ne seriez d'avoir part à celui des plus grands Monarques de la terre , dont il n'est point besoin de vous dire les raisons , puisque vous les comprenez mieux que moi , & que nous ne sommes plus en un âge auquel nous puissions sans un extrême aveuglement , tourner plû-

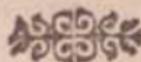
tôt les yeux vers la terre que vers le Ciel, où il est tems que nous pensions serieusement à établir une fortune véritable, & à ne considérer plus le monde qu'avec le mépris dont il est digne. Pardonnez-moi, Monsieur, de m'être ainsi laissé emporter à ce discours, & recevez, s'il vous plaît, cette chaleur & cette franchise comme un effet de la vérité avec laquelle je suis.

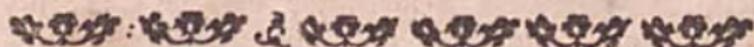


*A Mademoiselle de Ramboüillet, sur la liberté de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.*

MADemoisELLE,

Je connois trop vôtre bonté & vos sentimens sur ce qui me touche, pour avoir pu douter de la part qu'il vous plaît de prendre à la plus grande joie que j'étois capable de recevoir dans le monde: mais cela n'a pas empêché que je n'aye eu un contentement extrême des témoignages si particuliers que vous m'avez fait la faveur de m'en rendre. Et comme j'ai éprouvé en cette occasion que l'on n'est jamais trop assuré de ce que l'on désire, je vous supplie de vous acquérir sans cesse de nouvelles obligations sur moi, en redisant toujours que vous me tenez pour l'une des personnes du monde qui est le plus véritablement.

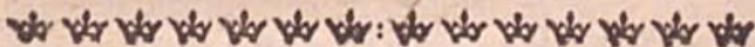




*A Mademoiselle de Rohan.*

**M**ADEMOISELLE,

Dans le desir que j'avois de vous donner des greffes de mes meilleurs fruits , permettez-moi , s'il vous plaît , de me plaindre de ce que vous m'avez traité comme un avare , en me les payant par avance & avec usure , par la Lettre si obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous avouë , Mademoiselle , que j'ai été surpris de l'excès d'une faveur qui me fait tant de honte ; & que je la considère comme une tentation qui me porteroit quasi à desirer d'être plus heureux dans le monde , afin de vous pouvoir témoigner par mes tres-humbles services , que mon respect particulier pour vôtre personne , joint à ma passion pour vôtre maison , me rend autant que l'on le sçauroit être.



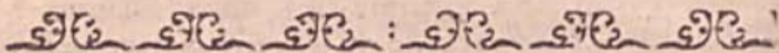
*A Monsieur Servien.*

**M**ONSIEUR,

Je ne sçauois plus douter que je n'aye l'honneur d'être parfaitement connu de vous , puisque vous voyez aussi clair que moi-même dans mes sentimens sur le sujet de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran : & à moins que de me croire le plus ingrat homme du monde , vous ne sçauriez douter aussi de mon extrême reconnoissance de la plus grande faveur que vous me pouviez faire : car puisque la plus forte preuve d'une

véritable amitié consiste à prendre part aux  
 intérêts les plus sensibles de nos amis, comment  
 pouviez-vous, Monsieur, m'en donner une plus  
 signalée de la vôtre, qu'en me témoignant tant  
 de joie d'une liberté, que j'aurois de tres-bon  
 cœur achetée de la mienne; & tant d'estime  
 d'une personne que sa doctrine & sa piété m'o-  
 bligent de considérer comme l'un des plus grands  
 hommes qui soit aujourd'hui dans l'Eglise ?  
 Il se tient si honoré de la faveur que vous lui  
 avez faite, que je ne puis assez vous dire jus-  
 ques à quel point il la ressent : & je ne sçau-  
 rois mieux ce me semble vous faire voir com-  
 bien j'y participe, qu'en vous souhaitant la con-  
 noissance & l'amitié d'un homme si détaché de  
 tous les intérêts de la terre, & qui pratique  
 si heureusement ce divin précepte de l'Évangile  
 qui nous exhorte à chercher dès ici-bas notre  
 conversation dans le Ciel. Je vous assure, Mon-  
 sieur, que pour peu que l'on soit détrompé  
 de la vanité des choses du monde, il est diffi-  
 cile de n'être pas touché de l'amour du bon-  
 heur de l'autre vie, lorsque l'on entend Mon-  
 sieur de Saint Cyran en parler avec tant de zèle  
 & de foi, que l'on ne sçauroit douter que son cœur  
 n'y soit avec son trésor. Je vous supplie tres-hum-  
 blement, de n'oublier jamais que c'est partager le  
 mien avec vous, que de vous désirer avec tant d'ar-  
 deur l'amitié d'un homme que j'aime plus que  
 moi-même. Après cela, Monsieur, je ne sçau-  
 rois plus vous donner de marque de ma passion à  
 vous honorer, qui ne soit beaucoup au-dessous  
 de celle-là. Et pour vous faire voir par les  
 moindres de ses ouvrages, qu'il est capable d'en  
 faire de tres-grands pour la gloire de Dieu, &  
 pour le bien de l'Eglise, je vous envoie de pe-  
 tits traités qui s'étant trouvez entre un grand

nombre d'autres papiers, ont été mis au jour par des rencontres qui seroient trop longues à écrire. J'aurai grande joie, Monsieur, d'en apprendre vôtre sentiment avec vôtre sincérité ordinaire, & de sçavoir que vous les avez reçûs comme venans d'une personne qui n'étant qu'une même chose avec lui, ne sçauroit, sans qu'il le soit aussi, être autant que je le suis.

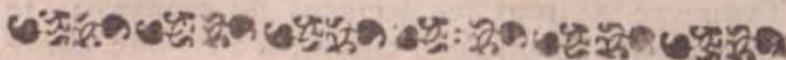


*A Monsieur le President Barillon.*

**M**ONSIEUR,

Les sentimens que me donnent les vôtres touchant la liberté de mon ami, ont fait une telle impression dans mon cœur, que nulles paroles n'étant capables de les exprimer, j'avois résolu de demeurer dans le silence : mais considérant qu'il n'appartient qu'aux Anges & aux bien-heureux d'user de cette sorte de langage, qui ne consiste qu'en une simple vûë de ce qui se passe dans l'esprit ; j'ai crû être obligé de vous dire que vous avez renfermé en douze lignes tout ce que je pouvois desirer de sçavoir de vous sur le sujet de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, & sur le vôtre. Et comme rien ne m'est plus sensible que ce qui vous regarde, je ne sçaurois assez à mon gré rendre grâces à Dieu de celle qu'il vous fait d'avoir tant d'estime & d'affection pour l'un des hommes du monde qui en merite davantage. Il m'a prié de vous assurer de son tres humble service : mais laissant à part ces termes de la civilité ordinaire, je passe beaucoup plus avant ; car je vous assure de son amitié, qui est un tresor, auquel, jugeant de vous par moi-même, je sçai que vous ne met-

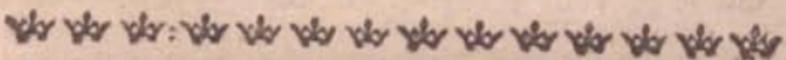
rez point de prix , puisqu'il n'y a rien sur la terre égal à l'avantage de posséder le cœur de ceux qui lui ressemblent.



*Au Pere des Mares Pere de l'Oraïro.*

**M**ON REVEREND PERE,

Je me plains de ce que vous n'avez pas voulu vous souvenir que la plus éloquente Lettre qui fût jamais n'avoit que ces quatre paroles ; *Domino , quem amas infirmatur*. Ne suffisoit-il pas d'en dire autant en parlant à une personne qui n'a , & qui ne doit avoir qu'un même cœur avec vous , puis que nous sommes si heureux que d'être unis en celui qui porte tous les vrais Chrétiens dans son cœur , & qui est lui-même le cœur d'où ils doivent tirer tous leurs sentimens & toute leur vie.

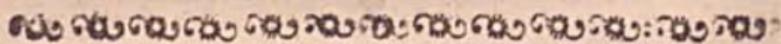


*A Monsieur Servien.*

**M**ON SIEUR,

L'estime que j'ai pour vôtre merite va tous les jours croissant de telle sorte , que je ne puis plus m'empêcher de vous découvrir une pensée dont je me sens pressé il y a long-temps , & qui n'est connue que de Dieu seul : c'est , Monsieur , qu'il me semble qu'étant détrompé au point que je le suis de toutes ces fausses apparences de bonheur , que l'aveuglement de la plupart des hommes leur fait rechercher avec tant d'inquietude dans les agitations du siecle , & l'injustice de la fortune vous aiant fait voir

par experience combien elle est ennemie de la vertu, je dois esperer que vous n'aurez pas de desagreable de m'honorer d'une amitié qui soit à l'épreuve de tous les accidens du monde. Si je ne sçavois, Monsieur, combien c'est une chose rare que cette amitié que je vous demande; & si je ne me connoissois allez moi-même pour m'assurer qu'avec la grace de Dieu je ne ferai jamais rien qui m'en rende indigne, je n'aurois garde de vous faire une proposition que vous ne sçauriez approuver, à moins que de me donner votre cœur en recevant le mien, & d'entrer pour jamais dans une union que les freres mêmes ignorent, s'il ne sont amis. Je ne sçai pas quelles seront les suites de cette lettre; mais je serai fort trompé si elles ne sont bonnes, puis qu'en cela je n'ai autre vûë que tant d'excellentes qualitez que Dieu a mises en vous; & dont j'espere que vous lui rendrez un fidele compte. Après une declaration si sincere, il seroit fort inutile de vous protester combien je suis.



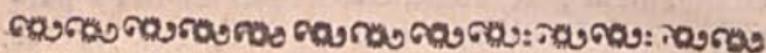
*A Monsieur le President de Pontac.*

**M**ONSIEUR,

Je n'aurois pas tant differé de répondre à votre billet du 21. Juin, si je n'avois creu que celui-ci allant par la poste il arrivera encore plutôt que vous à Bordeaux; où je doute fort que vous trouviez jamais personne qui soit autant à vous que moi, ni qui conserve une aussi grande estime de votre vertu, & de votre amitié. J'ai une telle opinion de l'une & de l'autre, que je suis tres-assuré, avec la grace de Dieu, que quand nous n'aurions de nôtre vie le contente-

ment de nous revoir , nous serions toujours si parfaitement unis , que l'amitié des freres ne scauroit aller jusques-là si elle n'est fort extraordinaire : Les autres affections peuvent recevoir des bornes , & diminuer par le tems & par l'absence ; mais celles qui ont un aussi solide fondement que la nôtre , n'aprehendent point le changement , & commencent dès ici-bas à participer au bon-heur que nous devons esperer qui la rendra dans un autre monde & immuable & éternelle. Aussi puis-je dire avec verité que vous ne m'êtes pas moins present , que si vous n'aviez bougé de Paris , & je n'ai garde de douter que tenant la même place dans vôtre cœur que vous tenez dans le mien , vous ne puissiez sans le secours de vôtre memoire vous souvenir toujours de moi. Il faudroit que chacun de nous s'oublât soi-même pour oublier un Ami si veritable , & je puis dire si rare en un tems , où la generosité & le desinteressement passent pour folie dans l'esprit des sages du monde. Comment pourrois-je donc vous être ce que je vous suis , sans avoir un sensible déplaisir de ce que vous n'avez pû voir cette personne qui possede avec tant d'éminence ces deux excellentes qualitez , & qui en a si grand nombre d'autres qui vous eussent obligé d'avouër que tout ce que je vous ai dit sur son sujet est beaucoup au dessous de la verité. Mais vous avez eu peur de lui donner une trop bonne opinion de mon jugement , en lui faisant voir par ce que vous valez , que je ne me connois pas mal au merite des hommes. Que si vous pensez vous excuser en disant que vous ne vous êtes donc pas fait moins de tort qu'à moi , je me plaindrai doublement de vous , puis que mes interets ne pouvant être separez des vôtres , c'est

me faire une double injure que de vous nuire en me nuisant. Je ne sçai qui pourra accorder ce différent, si ce n'est que Madame vôtre femme s'en mêle, le respect que je lui porte ne me permettant pas de lui desobeïr, & la croïant si juste qu'elle ne me commandera rien que de raisonnable.

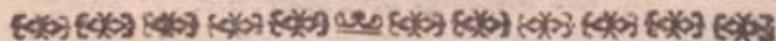


*A Monsieur d'Avaux Sur-Intendant  
des Finances.*

**M** O N S I E U R ,

Puisque par une rencontre si extraordinaire, Dieu a voulu que j'eusse part en l'honneur de vôtre amitié, dans le moment que j'eus celui de vôtre connoissance, il me semble que ce seroit mal comprendre quel est en cela mon bonheur, si le respect m'empêchoit de vous témoigner quelquefois ce que je vous suis, & si je n'osois user avec vous de cette sainte liberté des Enfans de Dieu, qui fait que ceux qui n'ont qu'un même Pere & qu'un même Maître, peuvent & doivent se parler avec confiance, puisque n'aïant aussi qu'un même objet & qu'un même amour, ils ne sçauroient avoir que mêmes pensées, & qu'un même cœur: Ce que j'avouë, Monsieur, n'avoir jamais éprouvé avec tant d'étonnement & de joie tout ensemble, que dans cet heureux entretien pour moi, qui fit que je vous connus en deux heures, comme j'aurois pu faire en plusieurs années, & en m'acquérant vôtre amitié, m'acquît un trésor sans prix, & qui n'est point du nombre de ces trésors perissables, qui sont cause aujourd'hui que tant de personnes vous recherchent. C'est ce qui me donne droit, Mon-

seigneur de faire par devoir ce qui autrement seroit un excez , que je ne commettrois jamais envers un autre , en prenant la liberté de vous envoie des fruits de Pomponne , que vous n'aurez pas le loisir de regarder à Paris ; mais sur lesquels vous pourrez possible jeter les yeux durant quelques heures de vôtre voïage. Si mon humeur n'étoit extrêmement éloignée de faire de semblables presens , je ne me serois jamais avisé de vous offrir celui-ci : Mais j'aurois tort, Monsieur , d'agir avec vous d'une maniere commune , puisque vous avez agi envers moi d'une maniere si extraordinaire , en me donnant d'abord ce que je n'aurois pas scû meriter en toute ma vie. Voila , Monsieur , ce que je n'ai pû m'empêcher de vous écrire , à condition que pour marque que vous l'avez agreable , vous n'y ferez point de réponse , n'étant pas si injuste que de vouloir dérober quelque partie de ce tems , qui n'est plus à vous , mais au public.



*A Monsieur de Convoige Gouverneur  
de Casal.*

**M**ON SIEUR,

Je ne trouve autre difference entre les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , & que j'ai reçues en même tems , sinon que la derniere est encore plus obligeante que la premiere , & qu'elle me contraint d'avoüer qu'il n'appartient qu'à vous à faire quel'on aime mieux des reproches que des complimens. Jugez-donc , s'il vous plaît , Monsieur , si j'aurai peine à m'acquiter de la satisfaction que vous desirez de moi , & de quels remerciemens elle

doit être accompagnée , puisque vous estimant & vous honorant au point que je fais , rien ne me sçautoit toucher davantage que la faveur que vous me faites d'avoir une opinion si avantageuse de ma sincerité & de mon desinterressement. Et pour vous parler encore plus à cœur ouvert , je vous assure , Monsieur , que l'une de mes plus grandes joies est de voir que le ressentiment de mon Fils égale son bonheur d'avoir tant de part à vos bonnes graces. Et puisque je suis content de sa reconnoissance , vous avez sujet de croire qu'il ne s'y peut rien ajoûter , vous pouvant protester avec verité que je ne serois nullement satisfait de lui si elle étoit moindre , ainsi qu'il ne le devoit pas être de moi si j'étois moins.

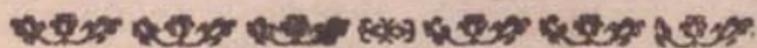
✽ ✽ ✽ ✽ ✽ : ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽ ✽

*A Monsieur le Comte de Tresmes , sur la mort de  
Monsieur le Marquis de Gèvres son Fils,  
tué au Siege de Thionville.*

**M**ONSIEUR ,

J'avouë que si vous mesurez vos sentimens à la grandeur de vôtre perte , rien n'est capable de vous consoler : Mais j'espere de vôtre constance & de vôtre soumission aux volontez de Dieu , ce qu'il seroit difficile de se promettre d'un autre pere dans une douleur si violente. Cette même grandeur de courage de Monsieur vôtre fils , qui redoubloit vôtre estime & vôtre affection pour lui , ne vous permettoit pas , Monsieur , de considerer sa vie comme un bonheur qui vous fût fort assuré ; & il s'exposoit sans cesse à tant de perils , que vous êtes trop sage pour n'avoir pas prévû il y a long-tems ce qui vous  
afflige

afflige aujourd'huy , & qui ne vous afflige pas seul , puis que la grande reputation qu'il s'étoit acquise , interesse dans vôte perte tout ce qu'il y a de gens de cœur & d'affectionnez à l'Etat. Je ne sçai , Monsieur , si ce n'est point trop de vanité de me mettre de ce nombre : Mais je sçai bien que l'amitié dont il m'honoroit , la haute estime que j'avois de son merite , & la profession que je fais d'être vôte tres-humble serviteur , me font prendre une telle part à vôte déplaisir , que vous ne pourriez ce me semble sans injustice , croire que quelqu'un fût plus veritablement que moi.

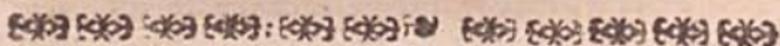


*A la Mere Angelique Prieure du Monastere des Carmelites de Saint Denis, peu de jours avant sa mort.*

**M**A REVBRENDE MERE,

Si vous n'aviez la même creance de moi que j'ai de vous , j'aurois sujet de craindre que vous ne jugeassiez peu favorablement de mon long silence : Mais puis que me souvenant tous les jours de vous devant Dieu , c'est beaucoup mieux satisfaire à ma parole , que si en manquant à ce devoir je vous écrivois souvent ; je n'apprehende point que vous me croïez coupable d'un manquement dont ma propre conscience ne me reproche chose quelconque. Maintenant que j'ai sçû vôte maladie , j'aurois tort de manquer à vous témoigner , & l'extrême déplaisir que j'en ressens , & combien je souhaite que Dieu vous soulage , & quelle est ma joie d'apprendre que vous suportez vos douleurs avec tant de résignation & de patience. Courage , ma Mere, quel-

que grandes qu'elles puissent être, elles ne sçauraient approcher, ni de celles qu'un Dieu a souffertes pour vous, ni du ressentiment que vous en avez, ni de ce que vous voudriez endurer pour son amour: Et je m'estimerois si heureux de vous pouvoir imiter en cela, qu'il me semble que vos peines ne sont pas moins à envier qu'à plaindre, puisqu'elles vous mettent en état de recevoir dans ces souffrances continuelles, des graces continuelles de JESUS-CHRIST, à qui je vous supplie de tout mon cœur de demander pour moi celles qui me sont nécessaires pour le servir en esprit d'amour & de verité, afin que je l'aime de plus en plus en le connoissant, & que je le connoisse de plus en plus en l'aimant. Adieu ma chere Mere, il seroit inutile de vous en dire davantage, puisqu'en se parlant cœur à cœur comme nous faisons, peu de paroles comprennent tout; au lieu que dans le langage ordinaire du monde, les longs discours disent peu de chose.



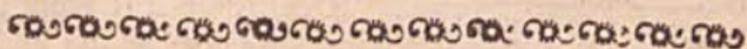
*A Monsieur d'Avauz Sur-Intendant des  
Finances.*

**M**ONSIEUR,

Je pense que vous me faites bien la faveur de croire qu'il n'y a que la crainte d'abuser de vôtre loisir qui m'ait empêché jusques-ici de vous témoigner mon ressentiment de la lettre si obligeante qu'il vous a plu de m'écrire. Mais, Monsieur, vous êtes trop juste pour trouver étrange que je cesse de me faire plus long-tems une si grande violence, & vous n'aurez point je m'assure desagrèable que le respect cedant enfin à

l'amitié, je vous proteste sincèrement que je mets celles dont vous m'honorez entre les plus grands heurs de ma vie ; dont je n'ose vous dire toutes les raisons de peur de blesser votre modestie, & de vous être importun à vous-même par la haute opinion que j'ai de vous. Mais au moins me permettrez-vous, s'il vous plaît, de vous dire, que tant de choses ensemble me touchent l'esprit & le cœur dans ces deux entretiens que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, que je vous tromperois si je voulois vous faire croire, que quelque nouvelles obligations que vous vous acqueriez sur moi, je puisse être davantage votre serviteur. Car je ne sçai point, Monsieur, me donner à demi ; & je me suis donné dès-lors à vous sans réserve, parce que j'aurois crû faire trop peu que de faire moins, vû la maniere dont il vous plût de m'y engager. Jugez-donc, je vous supplie, après cela, quel est le pouvoir que vous avez sur un homme qui méprisant toutes les fortunes de la terre ( ce que je ne crains point de vous confesser avec franchise ) n'est sensible qu'au bonheur de l'amitié de ceux qui vous ressemblent ; & qui les connoitroit fort mal, s'il croïoit qu'il y eût rien de plus rare dans nôtre siècle. Mais, Monsieur, n'est-ce pas une chose cruelle, qu'il faille qu'un si grand voïage me sépare pour si long-tems de vous, dans ce même moment que Dieu m'y attache ? Je vous avouë que j'aurois de la peine à le supporter, si c'étoit pour un sujet moins important que celui de donner la paix à toute l'Europe, & de meriter mille benedictions de Dieu & des hommes, en contribuant avec autant de zele que de sùffisance, à l'accomplissement d'un si grand ouvrage. Il faut que les interets particuliers cedent aux publics ; & je ne vous se-

rois pas ce que je vous suis, si je préférerois mon contentement à vôtre gloire : mais afin que je n'aye point de droit de me plaindre, souvenez-vous, s'il vous plaît, de moi, Monsieur, dans quelques heures de ce long voïage. Et comment pourriez-vous ne le faire pas, puisqu'en me faisant l'honneur de m'écrire vous parlez si hautement de l'amitié, que quand je ne la connoïtrois point par mes propres sentimens, je comprendrois par les termes dont vous usez, qu'elle me rend en quelque maniere une même chose avec vous ; & qu'ainsi vous ne pourriez m'oublier sans vous oublier vous-même.



*A Monsieur le President de Pontac.*

**M**ONSIEUR,

Ma principale étude étant le merite des hommes, vous me rendez bien glorieux, en me faisant voir que je n'y ai pas mal reüssi, puisqu'en vous donnant meilleure opinion de vous que vous ne l'aviez, il paroît que je vous ai mieux connu que vous ne vous connoissiez vous-même. Et si vôtre modestie me permettoit de m'entendre davantage sur ce sujet, il n'y a personne à qui je ne fisse avouer que les raisons de mon estime sont encore beaucoup plus grandes que je n'ose vous les dire : mais comme il n'y a point en cette vie de douceur qui ne soit mêlée de quelque amertume, cela même m'augmente le déplaisir de nôtre longue séparation, dans laquelle tout ce qui me console, c'est qu'elle fait éclater encore davantage la grandeur de nôtre amitié, qui se conserve aussi forte dans l'éloignement, que les autres font dans la presence.

Les vrais amis seroient trop heureux s'ils pouvoient toujours être ensemble ; & cette felicité n'est réservée que pour le bonheur immuable de l'autre monde. Cependant , je vous supplie de croire que rien ne me sera jamais plus cher que l'honneur de vôtre souvenir ; & que vous avez autant de part que vous le sçauriez desirer en celui de cette personne que vous avez raison de croire de ne pouvoir trop estimer , puisque ses vertus égalent la haute opinion que vous en avez , & qu'elles sont accompagnées d'une si extrême bonté , que Dieu seul est capable de rassembler dans un même sujet tant de grandes & d'excellentes qualitez.

~~~~~

*A *** sur la mort d'une Religieuse de tres-grande vertu.*

SI vous pouviez lire dans mon cœur , mais vous le pouvez me connoissant au point que vous faites , vous demeureriez d'accord que l'on ne sçauroit être plus touché que je l'ai été de vôtre billet , en y voïant les dernieres marques de l'affection pour mon ami & pour moi , de l'une des personnes du monde dont j'avois autant d'estime sur la terre , & qui je croi jouit maintenant dans le Ciel des recompenses dont Dieu couronne la fidelité de ses Elûs. Je vous puis dire avec verité que je me suis toujours trouvé avec elle dans les mêmes sentimens : mais les siens la justifient , à cause que ses actions y ont routes été conformes , & les miens me condamnent , parce que je n'y répons pas par mes actions. Je veux esperer de ses prieres d'en faire desormais un meilleur usage , étant tres assuré ,

quand elle ne vous l'auroit point dit à la mort, que la charité pour moi a été si grande, qu'il n'y a rien que je ne m'en doive promettre aujourd'hui qu'elle est parfaite & consommée dans ce Roïaume des vivans, dont la vie n'est qu'amour & que charité. Et quand vous sçaurez de quelle sorte je lui écrivis cette dernière Lettre, par laquelle je ne pensois à rien moins qu'à lui dire adieu, & qui toutefois en étoit un, vous avouerez qu'il y a quelque chose en cela d'extraordinaire, & que nôtre amitié, quelque grande qu'elle vous parût l'étoit incomparablement davantage. Jugez donc par là, je vous supplie, si je connois bien la grandeur de vôtre perte, puis que je la connois par la mienne; si je connois bien vos sentimens, puisque je les connois par les miens, & si je connois bien aussi quelles doivent être vos consolations, puisque je les connois par les miennes, qui consistent en la confiance du bonheur de la personne que nous pleurons, dont la fidelité nous oblige à répandre des larmes de joie aussi-bien que de douleur. Mais parce que je serois dissimulé, si par une ignorance affectée, je ne vous témoignois pas de sçavoir, que dans une semblable affliction, les véritables amis se réunissent plus fortement que jamais, afin de reparer en quelque sorte par le redoublement de leur amitié, une perte qui leur est commune; je vous avouë franchement n'avoir jamais trouvé un plus grand remede dans mes plus sensibles déplaisirs, & vous déclare qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne le trouviez aussi dans cette rencontre: mais il faut donc, s'il vous plaît, avoir une fermeté & une constance immuable. non pas dans la volonté qui n'en a point manqué, mais dans toutes les actions que vous vous tiendrez par vô-

tre propre jugement obligé de faire pour répondre à une amitié si généreuse & si désintéressée, qu'elle ne peut ni s'acquérir ni se conserver qu'à ce prix-là, parce qu'elle méprise tout le reste, qui paroît si petit à ceux qui connoissent la grandeur de Dieu, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils en tiennent si peu de compte. Adieu, je pense que vous ne vous plaindrez pas que je ne vous aye point parlé avec franchise.

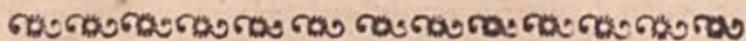


A Monsieur de Saint Pierre.

MONSIEUR,

Si vous avez si peu senti la perte de vos fruits, je l'ai donc plus senti que vous, sans que néanmoins vous me puissiez accuser de cela comme d'un défaut, puisque cette insensibilité qui dans nos propres intérêts est une si grande marque de vertu, ne le seroit pas dans ceux de nos amis, au nombre desquels je croi que je vous mettrois, & possible avec une grande place dans mon cœur, si vous aviez daigné me venir voir ainsi que vous me l'aviez promis : mais le mépris est insupportable à ceux qui sont aussi imparfaits que moi ; & il n'appartient qu'aux âmes élevées comme la vôtre de voir d'un œil indifférent tous les divers traitemens qu'elles reçoivent. C'est pourquoi je vous avoué que je ne manque pas de reconnoissance de l'obligation que j'ai à la personne dont je vous envoie la Lettre, de m'avoir parlé avec tant de franchise ; & si je n'étois broüillé avec vous à cause de votre mépris & de vos injustes reproches, je vous supplerois de tout mon cœur de lui en témoigner mon ressentiment, que vous ne sçauriez

(quelque hyperbolique que vous soïez quand il vous plaist) lui représenter plus grand qu'il est, puisqu'il égale l'amitié que j'aurois pour vous si vous ne m'aviez point mis en colere.



*A Monsieur ****

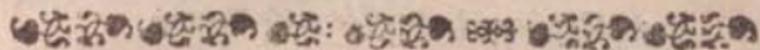
MONSIEUR,

L'esperance que j'avois eüe que vôtre affaire se termineroit à vôtre contentement, m'avoit empêché de vous écrire, de crainte de vous témoigner mal à propos la part que je prenois à un déplaisir, que je voulois croire qui ne vous arriveroit point: mais puisque le sujet en continuë, & que par des plaintes les plus obligeantes du monde, vous témoignez n'être pas content de mon silence, je prendrai, Monsieur, la liberté de vous dire que c'est en des occasions semblables, où les personnes qui font profession comme vous d'être véritablement à Dieu, sont obligées d'en donner des preuves: car puisqu'il se rencontre tant d'autres afflictions dans la vie, incomparablement plus difficiles à supporter que celle-ci, comment pouvez-vous faire voir que par une entiere soumission à ce qu'il permet qui vous arrive, qu'il regne dans vôtre cœur, & que toutes vos volontez dépendent absolument de la sienne. Nôtre vie est un jour traversé de tant de nuages, que ce seroit mal le connoître que de trouver étrange de nous rencontrer quelquefois dans les déplaisirs & dans la douleur, qui sont comme des tenebres qui couvrent l'ame d'obscurité, en lui déroband sa joie, qui ne lui est pas moins agreable que la lumiere l'est à nos yeux: mais pourvû que dans ce combat

nôtre

tons, ayant tant d'excellentes qualitez, & devant connoître mieux que nul autre celles que Dieu a mises en vous, il n'a pas vécu avec vous de telle sorte qu'il vous ait obligé à l'aimer, non seulement comme vôtre frere, mais comme vôtre fils, puisque son merite lui donnant autant de part en vôtre estime, que ce qu'il avoit l'avantage de vous estre lui en donnoit en vôtre affection; il pouvoit esperer ce bonheur, & faire en suivant vos avis, qu'il ne manquât rien à sa conduite. Mais les hommes seroient trop heureux s'ils sçavoient bien user de leurs avantages; & vous seriez maintenant bien malheureux, si celui dont nous parlons vous avoit engagé par toutes les actions de sa vie à l'aimer autant que la vôtre. Pardonnez-moi, Monsieur, si je vous parle de la sorte, puisque de cruelles experiences m'ont appris cette verité; & que vous sçavez, & me faites l'honneur de me dire que je suis sçavant en amitié. C'est la creance la plus favorable que vous puissiez avoir de moi; & c'est ce qui me donne sujet de craindre qu'un homme qui me hait autant que Monsieur *** me rende de mauvais offices auprès de vous. En quoi il seroit d'autant plus injuste, que je ne vous dirai jamais que du bien de lui, & qu'il devoit couvrir mes défauts avec la même charité, que je cache son insensibilité pour ses amis, que j'ai toujours éprouvée telle que vous la figurez lors que vous ne voulez pas estre crû. Et pour parler plus serieusement, je vous assure, Monsieur, que vous avez tres-grande raison d'estimer à un si haut point la vertu & la bonté de cette autre personne, qui excellant en jugement, n'en a jamais témoigné davantage, qu'en faisant de tout tems avec vous une profession si droite d'amitié, & en conservant toujours dans son cœur

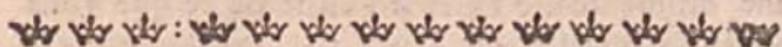
une estime toute extraordinaire de ce que vous meritez, &c.



A Monsieur Servien.

MONSIEUR,

Est-il possible qu'au milieu de tant d'accablemens, & qui me font apprehender pour vôtre santé, vous ayez pû seulement penser à prendre deux heures sur vôtre dormir pour me venir dire adieu? En verité j'ai grand sujet de me plaindre de cette ceremonie la plus inutile du monde, puisque les adieux n'étant que pour ceux de qui l'on se separe, vous n'aurez jamais, comme je l'espere, sujet de m'en dire, n'y ayant rien qui soit capable de me separer de vous; & la presence ne contribuant autre chose à nôtre union, que la joye de considerer de plus près quel est le bonheur d'une amitié que Dieu seul estoit capable de faire, & qui ne seroit que l'ombre de ce qu'elle doit estre, si elle ne se terminoit toute à lui. Mais je m'apperçois, Monsieur, que je me laisserois emporter insensiblement à un grand discours, parce qu'il est difficile de se retenir dans une confiance qui n'a point de bornes, & qui s'accorde mal avec celles que doit avoir un billet. Il faut donc en demeurer-là, à condition que vous vous direz, s'il vous plaît, pour moi, tout ce que vous pouvez lire dans un cœur qui ne vous aime pas moins que vous vous aimez vous-même; & qui vous souhaite avec tant d'ardeur tous les veritables biens & les seuls veritables, que cela me rend en quelque sorte digne de vôtre amitié.



A Monsieur le President de Pontac.

M O N S I E U R ,

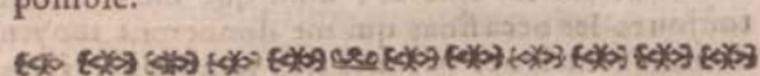
Je ne sçauois m'empêcher de commencer ma réponse à vôtre dernier billet , par vous auoier que la joye d'en recevoir est toujours mêlée d'un sensible déplaisir de me voir aussi éloigné de vous ; mais il faut souffrir le sujet de cette peine , puisque Dieu le permet ; & au lieu de se plaindre d'une si rude separation , lui rendre graces de cette union si étroite que lui seul étoit capable de faire entre nous. Nous ne sommes pas moins presens devant lui , que si nous n'étions point divisez par tant de Provinces : & si je l'ose dire sans vanité , tous mes sentimens étant les vôtres , je pourrois même sans recevoir de vos Lettres , dire quelles sont vos pensées dans tout ce qui ne surpasse point ma connoissance. Je ne sçauois donc trop vous témoigner quelle est ma joye de voir que vous comprenez si bien le neant des choses du monde. En verité il est plus grand que nous ne sçaurions nous l'imaginer , & j'admire souvent , dans le bonheur de ma solitude , comment il est possible que des Chrétiens arrêtent leurs desirs à des objets que leur foi les oblige d'avoir en si grand mépris ; & que leur cœur ne se porte point à l'amour de ces biens éternels qui sont seuls capables de les remplir. Mais voyez , je vous supplie , avec quelle chaleur le mien vous parle : en verité j'en aurois honte , si je ne croyois que vous jugerez par là combien je suis sincere , lorsque je vous dis que je ne fais point de difference entre ce qui se passe dans vous , & ce qui se passe dans moi-même.

*A Monsieur *** sur la mort de Monsieur l'Abbé
de Saint Cyran.*

MONSIEUR,

Je vous puis assurer avec vérité que vous êtes l'une des premières personnes à qui j'ai pensé dans l'incomparable perte que nous avons faite de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, sur le sujet de laquelle je n'entreprends pas de vous dire mes sentimens, puisque cela est impossible: mais je me sens pressé de vous avouer, dans mon extrême douleur, que nous serons bien malheureux, si nous ne profitons des avis qu'il nous a donnez, en renonçant véritablement à toutes les affections des choses du monde, qui sont indignes d'occuper des ames Chrétiennes, pour ne penser désormais qu'à servir Dieu durant le peu de vie qui nous reste, & ne nous laisser pas surprendre par ce moment épouvantable sans avoir fait penitence de nos pechez. Est-il possible, Monsieur, qu'une vérité si constante & si terrible, soit si peu considérée par ceux à qui elle importe de tout; & que JESUS-CHRIST ayant dit de sa propre bouche, que ce monde n'est qu'une figure qui passe, cette figure qui n'est en effet qu'un neant, nous enchante de telle sorte que nous la preferions au bonheur de ces biens solides & immuables dont nous pourrions jouir à jamais dans un autre monde? Mais où m'emporte, Monsieur, l'excès de mon affliction, en vous disant ainsi des choses que je me devrois contenter de me dire à moi-même: J'espere néanmoins que vous ne l'aurez pas desagréable, & que Monsieur *** cet excellent fre-

mi les hommes, que l'on s'étoit davantage efforcé de l'obscurcir. C'est ce que je voi déjà arriver, Madame, & qui ira sans doute toujours croissant : c'est ce qui peut plus que toute autre chose soulager mon extrême douleur ; & c'est ce que j'ai crû si fermement en tout tems, que je n'en doutois non plus il y a six ans comme aujourd'hui. Lorsque j'aurai l'honneur de vous voir je vous en dirai davantage, & vous témoigneraï, Madame, combien le ressentiment de la part qu'il vous plaît de prendre en mon affliction, me rendroit encore davantage, s'il étoit possible.

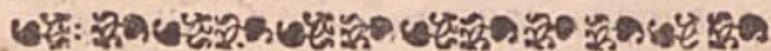


A Madame de la Grange le Roy, sur la mort de Mademoiselle d'Inteville sa petite Fille.

MADAME,

Je ne pouvois apprendre vôtre dernière affliction en un tems où je fusse plus incapable de vous consoler, puisque j'ai si grand besoin de consolation pour moi-même dans l'extrême perte que j'ai faite de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, & que j'ai faite avec toute l'Eglise, au service de laquelle il a fini sa vie, étant mort en combattant contre ses ennemis. Il jouit maintenant en paix de la récompense de ses travaux après tant de peines que Dieu a permis qu'il ait souffertes pour servir d'épreuve à sa vertu : & il paroît clairement, Madame, par la manière dont il exerce la vôtre, qu'il veut que vous soïez de plus en plus absolument à lui, puisqu'en rompant cet unique lien qui vous attacheoit encore au monde, il vous montre qu'il ne doit plus y avoir d'autre monde pour vous que

celui où vous pouvez vivre avec lui de la vie de la gloire durant toute une éternité. L'amitié si particulière qu'il vous a plû de me promettre encore la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, & la rencontre de nos afflictions, m'obligent, Madame, à vous parler avec cette franchise, étant juste que nous nous entr'excitions à remplir de l'amour de Dieu la place que tenoient dans nôtre cœur toutes ces personnes si cheres qu'il nous a ravies. C'est le seul moyen de reparer si avantageusement nos pertes, que nous aurions sujet d'avoüer à l'avenir qu'elles nous ont été favorables; ainsi que me le seront toujours les occasions qui me donneront moyen de vous témoigner par mes tres-humbles services que je suis plus que personne.



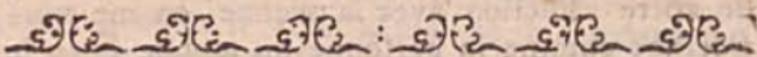
*A Monsieur le Marquis de la Roche Posé, sur
la mort de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.*

MONSIEUR,

Il n'y a point de paroles qui puissent répondre à une telle Lettre, que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & que vôtre esprit, quelque grand qu'il soit, n'auroit sçû écrire, si vôtre cœur ne lui avoit donné des sentimens si élevés au-dessus de toutes les pensées les plus élevées: mais comment à moins que cela, auriez-vous pû, Monsieur, parler dignement d'un des plus grands hommes que Dieu ait donné en ce siècle à son Eglise, & témoigner par l'excès de vôtre douleur, que vous connoissiez la grandeur de vôtre perte, & meritez par vôtre affection celle qu'il avoit si violente pour vous. J'avoüe, Monsieur, que rien ne m'a davantage consolé

que ce mélange que vous avez bien voulu faire de vôtre affliction avec la mienne, en me considérant comme la personne du monde qui a le plus perdu dans cette perte si importante & si publique : mais puisque nous ne mériterions pas d'avoir eu un tel ami que Monsieur de Saint Cyrán, si nous le pleurions avec des larmes ordinaires, en considérant davantage nos intérêts que le bonheur dont Dieu couronne maintenant les souffrances qu'il a endurées si patiemment pour son amour, & les travaux qu'il a entrepris avec tant de constance pour sa gloire, il faut, Monsieur soutenir chrétiennement nôtre déplaisir, & dans le sentiment d'une si grande douleur, n'estre pas insensibles à la joye que nous devons recevoir de ce que Dieu commence déjà à rendre sa memoire si éclatante après sa mort, que les ennemis de sa vertu se sont efforcez de l'obscurcir durant sa vie. Surquoi tout ce que je vous pourrois dire du regret & de l'estime de Messieurs les Prelats, seroit si fort au dessous de ce que j'en ai vû, que je n'ose quasi vous en parler. Ils disoient en pleurant le jour de ses funerailles, où plusieurs assisterent, & où l'un d'entr'eux voulut faire l'office, des choses qui perçoient le cœur de ceux qui les entendoient, & qui faisoient bien voir qu'ils n'ignoroient pas jusqu'à quel point alloient les services qu'il étoit capable de rendre à l'Eglise. Aimons-le, Monsieur, plus que jamais, puisqu'il nous aime davantage qu'il ne fit jamais; & que nôtre amour soit accompagné d'une sainte reverence, puisque nous avons tant de sujet de croire qu'il augmente maintenant le nombre des Saints; & que si je vous avois dit, moi qui ne suis pas trop credule, les graces particulieres que plusieurs personnes qu'il aimoit ont reçues de Dieu depuis sa mort, vous jugeriez aisément qu'il

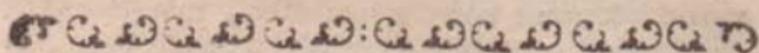
y a sujet de les attribuer à ses prieres.



A Monsieur de Convoige Gouverneur de Casal.

MONSIEUR,

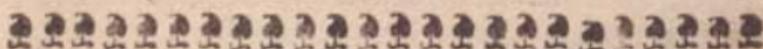
J'avoie que je n'ai point de paroles pour répondre à une aussi obligeante Lettre que celle qu'il vous a plû de m'écrire : mais je manque si peu de ressentiment pour connoître ce que je vous dois, que je croi pouvoir dire avec verité qu'il n'y a personne qui vous servit avec tant de joye & de passion que moi, si j'en pouvois rencontrer les occasions. J'estime mon fils trop heureux d'avoir tant de part en l'honneur de vôtre amitié, & j'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'il voulût changer cet avantage contre une meilleure fortune que n'est la sienne, qui sera toujours assez bonne s'il ne manque point de vertu. C'est la seule chose, Monsieur, que je demande à Dieu pour lui, & qui me semble digne d'estre ardemment désirée de ceux qui ne sont point enchantez par cette fausse apparence de bonheur, que l'on recherche & que l'on achete souvent dans le monde au prix de sa vie & de son salut : mais j'entre trop avant dans ce discours ; pardonnez-le, s'il vous plaît, à un homme qui n'a pas besoin de vous avoir vû pour vous parler avec une entière confiance. Les meilleures & les plus grandes amitez ne se contractent pas par les yeux : Je vous connois mieux que la plûpart de ceux qui sont tous les jours avec vous ; & j'ose me promettre que nôtre separation n'empêche pas que vous ne sçachiez parfaitement jusques à quel point je suis.



A Monsieur le Vicomte de Turenne , sur sa Promotion à la charge de Maréchal de France.

MONSIEUR,

Je m'acquie maintenant d'un devoir qu'il y a long-tems que je me devois préparer à vous rendre , puisqu'aïant été témoin de quelques-unes de vos actions , il m'étoit aisé de juger qu'elles obligeroient la Justice du Roi à vous appeller dans une charge que vous n'honorez pas moins qu'elle vous honore. Je ne me réjouis donc pas seulement , Monseigneur , de vous voir Maréchal de France ; mais je me réjouis de ce que toute la France a sujet de s'en réjouir , par la considération des grands services que vous lui avez déjà rendus & que vous lui rendrez encore : Je vous avouë que sans cela je ne suis pas assez bon Courtisan pour m'aviser en cette rencontre de vous faire souvenir d'un homme qui vous est si inutile , que je ne sçaurois que par des paroles vous faire connoître combien je suis.

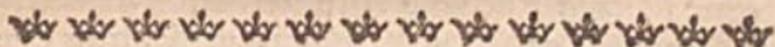


A Monsieur le President de Pontac.

MONSIEUR,

Votre dernier billet me met dans l'impuissance de vous rien dire , tant je suis touché de voir le desir que vous avez que nôtre amitié s'augmente encore , en y ajoutant un nouveau lien. Mais pardonnez-moi , si je vous avouë que cela est impossible , puisque mon estime pour votre

vertu, & pour vôtre generosité, m'a donné ~~à~~ absolument à vous que je n'y scaurois être davantage. Jugez-donc, je vous supplie, après cela, quels seroient nos entretiens si nous avions le bonheur de nous revoir; & de quelle sorte nous nous parlerions à cœur ouvert de toutes choses, & particulièrement de cet excellent ami, dont les éminentes qualitez alloient encore beaucoup au-delà de ce que vous en avez pû reconnoître en si peu de tems. Je vous confesse que ce ne m'est pas une petite consolation de penser qu'il se réjouit maintenant dans le Ciel de nous voir de plus en plus unis de cette heureuse union, qui nous donne sujet d'esperer de participer un jour à celle dont il jouit avec Dieu pour une éternité. Nôtre ambition ne seroit pas assez élevée si elle étoit moindre; & celles qui paroissent les plus grandes dans le monde, ne le sont gueres, puisqu'elles se terminent toutes à des honneurs qui ne passent point au delà des bornes de la terre.

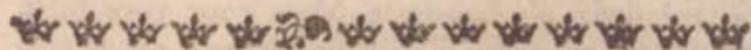


*A Madame la Maréchale de Guebriand, sur
la mort de Monsieur son mary.*

MADAME,

Ce seroit mal connoître la grandeur de vôtre perte, & le sentiment que vous en avez, d'oser se promettre que les hommes ou le tems soient capables de vous consoler. Et il faudroit que j'eusse oublié ce qu'il vous a plû me dire tant de fois, pour croire que vous puissiez esperer que de Dieu, le soulagement d'une affliction qui est sans égale dans le monde. C'est donc, Madame, à des prieres & non pas à des paroles,

que ceux qui comme moi font profession de vous honorer, doivent maintenant avoir recours, pour vous faire connoître la part qu'ils prennent à vôtre douleur. Et si la confiance particuliere dont vous m'avez toujours favorisé, m'engage à vous dire quelque chose, il faut le remettre à la vive voix, lors que le premier devoir dont je m'acquitterai à mon retour, sera de vous aller témoigner que dans une perte qui est commune à toute la France, je ressens autant que j'y suis obligé la vôtre & la mienne, parce que personne n'est avec plus de passion & de verité que moi.

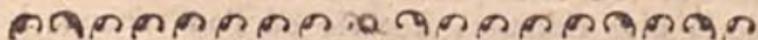


*A Monsieur ****

MONSIEUR,

Plus je pense à l'affliction de Madame la Maréchale de Guebriand, & plus j'admire comment il est possible, que des Chrétiens recherchent avec tant d'ardeur, des biens faux & des felicités imaginaires, & qu'ils pensent si peu à en acquérir de véritables: mais c'est que nous ne sommes Chrétiens que de nom: Témoin celui qui veut faire passer pour la chose du monde la plus ridicule, une vie où l'on renonce à tout pour n'être qu'à Dieu; où suivant ses adorables preceptes, on commence dès la terre à converser dans le Ciel; où l'on se prepare sans cesse à rendre compte de ses actions à ce souverain Juge dans le moment épouventable de la mort; & à effacer ses pechez par les larmes & par les austeritez de la penitence, afin d'éprouver un jour la douceur de sa miséricorde à la vûe de tous les hommes & de tous les Anges. Voila

cette vie si ridicule au jugement de ces sages du Siecle : & ce n'en est pas une à leur avis , que d'oublier ce que l'on doit à Dieu , pour se rendre esclave de la fortune ; de ne penser non plus au Ciel que si l'on ne devoit jamais partir de la terre ; de ne craindre point d'être surpris par la mort sans s'être jugé soi-même avec severité , pour être favorablement jugé de Dieu ; & d'ajouter sans cesse crimes sur crimes , afin d'être condamné justement avec les démons à des supplices éternels , par celui dont on ne sçau- roit davantage mépriser la justice , qu'en se moquant de ceux qui abandonnent tout le reste par le seul desir d'y satisfaire. Mais pour vous faire voir jusques où va l'aveuglement de ces beaux esprits qui s'estiment si clair-voians ; c'est qu'ils ne se contentent pas de fouler aux pieds avec insolence toute la pieté Chrétienne , ils montrent aussi qu'ils n'ont pas la moindre étincelle de la sagesse payenne ; puisque le plus grand des Conquerans aiant dit que s'il n'eût été Alexandre il eût voulu être Diogene , il eût admiré , s'il l'eût vûë , cette vie que nôtre Censeur trouve si ridicule , comme enfermant par les principes d'une solide vertu , ce qui n'étoit que vanité dans les actions de ce Philosophe.

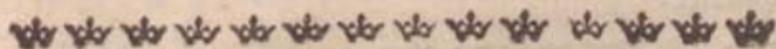


A Madame de Saint Ange.

MADAME,

Il est bien aisé à ceux qui ne connoissent *** de blâmer les sentimens de Monsieur ***. Mais j'aurois été fort étonné s'ils avoient été autres , & n'aurois pas trouvé qu'il y eût un grand sacrifice à faire. C'est dans ce combat de la natu-

te & de la grace que l'amour de Dieu demeurant victorieux, nous fait triompher de nous-mêmes, & nous met en état de ne plus douter que nous ne le préférions à toutes choses. Monsieur *** n'auroit pas rendu ce qu'il doit à l'amitié de Monsieur de *** s'il avoit senti moins de peines en cette rencontre; & il n'auroit pas rendu ce qu'il doit à Dieu, s'il ne les avoit surmontées: Mais maintenant que par une double charité, il a satisfait à l'une & à l'autre, rien ne manquera à sa Couronne, puisqu'en accomplissant ces deux preceptes, il a accompli toute la Loi.



A Monsieur le Baron de Renty.

MONSIEUR,

Je vous demande pardon de vous avoir diverti dans des occupations si justes & si charitables, pour vous donner la peine de m'écrire. Je ne sçavois pas que vous eussiez encore des malades: & j'avouë que j'avois de l'impatience d'apprendre de vos nouvelles: Dieu m'ayant donné une si forte inclination à vous honorer, & me tenant si heureux de la faveur que vous me faites de m'aimer, que vous ne devez pas vous étonner si je pense souvent à vous, puis que vous m'êtes toujours présent, & que je ne souhaiterois rien tant au monde que de pouvoir imiter vôtre vertu. Il paroît bien, Monsieur, par la maniere dont Dieu l'exerce, qu'il connoist qu'elle est à l'épreuve. S'il vous donnoit moins de graces, il ne vous donneroit pas tant de sujets d'y répondre par vôtre fidélité: & il se seroit contenté du peril où a été Madame vô-

tre femme, sans vous menacer encore de la perte de Messieurs vos enfans : mais il vous mene par le chemin de ses favoris, par ce chemin des croix & des souffrances qu'il leur a tracé en souffrant infiniment davantage pour eux, qu'ils ne sçauroient tous ensemble souffrir pour lui. Je vous supplie tres-humblement, Monsieur, de lui demander pour moi ce que vous lui demandez pour vous-même, puisqu'encore que je sois si éloigné de vous dans ce chemin, où je ne desire rien tant au monde que de vous suivre, il ne seroit pas juste de diviser dans vos prieres ceux dont il lui a plû d'unir les cœurs par sa charité.

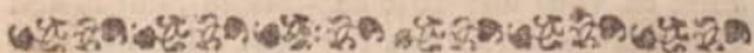
✻ : ✻ : ✻ : ✻ : ✻ : ✻ : ✻ : ✻ : ✻ : ✻

A Madame de Saint Ange, sur la mort de Mademoiselle Arnault, Religieuse à Port Royal.

MADAME,

Il faut que j'aie une merveilleuse opinion de votre bonté, puisqu'au milieu de ma douleur d'une perte qui m'est si sensible, quoiqu'elle ne me fût pas imprevûë, je me suis trouvé en peine du déplaisir que vous en recevriez, sçachant combien vous faisiez l'honneur à ma fille de l'aimer : mais cela ne m'empêche pas de reconnoître l'extrême obligation que j'ai à Dieu de lui avoir fait tant de graces durant sa vie, que j'ai sujet d'esperer qu'il les lui continuëra après sa mort. Il faut avouer que tout le reste est bien indigne du courage & de l'ambition des Chrétiens, puisque quand elle auroit porté une Couronne elle n'en seroit pas moins dans le Tombeau, & que cette grandeur si inutile ne lui auroit peut-être servi qu'à l'empêcher de porter
main-

maintenant une Couronne dans le Ciel. Est-il possible que les hommes soient aveugles jusques à ce point, que de ne connoître pas par tant d'experiences continuelles, qu'il n'y a rien sur la terre que vanité. Ce que je ne sçauois dire en un jour où j'en aye une preuve plus visible, puisque ce matin Monsieur le Marquis du Bec m'aïant voulu faire l'honneur de me voir en passant ici avec le corps de Monsieur le Maréchal de Guebriand, je considerois cet homme, qui étoit il n'y a qu'un mois en état de faire trembler l'Allemagne, n'être plus qu'un peu de terre, & n'avoir plus besoin durant toute une éternité que de la seule misericorde de Dieu. Mais qui peut si bien faire comprendre le neant de toutes les grandeurs du monde, que de penser que dans quatre heures nous arriverons à ce moment auquel le Createur même du monde a voulu naître dans la plus grande de toutes les bassesses imaginables. Il faut tâcher à se détromper une fois pour toutes, & en méprisant le présent jeter les yeux sur l'avenir, pour travailler avec la grace de Dieu de le rendre tel que nous puissions posséder à jamais une grandeur non-seulement veritable, mais infinie.



Seconde Lettre à Madame la Maréchale de Guebriand, sur la mort de Monsieur son mari.

MADAME,

N'aïant pû retourner à Paris si-tôt que je l'esperois; & Monsieur le Marquis du Bec vôtre frere m'aïant fait l'honneur de me voir en passant ici avec ce qui vous reste de plus cher sur la terre, il me semble que ce seroit mal

m'acquiter de ce que je vous dois , que de me contenter de m'en être acquitté dans la foule , & de craindre de vous reparler du sujet de vos douleurs , en un tems où vôtre esprit étant un peu plus calme , il est plus capable de considérer les consolations dont il a plû à Dieu de les accompagner. Je sçai , Madame , que vous mesurez avec raison la grandeur de vôtre perte , par la grandeur du merite de celui qui étoit la plus précieuse partie de vous-même ; & que vous croiriez faire tort à la memoire d'un homme si extraordinaire , si vous ne le pleuriez qu'avec des larmes communes. Je sçai que la multitude de tant d'actions heroïques , qui ont fait éclater si loin sous sa conduite la gloire des armes du Roi , vous remplissant continuellement l'esprit , il se presente à vous en même tems tant d'images de l'éminence de sa vertu , que soit que vous consideriez ou sa prudence dans les entreprises , ou son courage dans l'exécution , ou son bonheur dans le succès , vous ne sçavez laquelle le plus estimer de tant d'excellentes qualitez qui se rencontrent si rarement ensemble pour former un grand General d'armée , & sentez ce doute si avantageux produire en vous une telle admiration , que quand vous ne regarderiez que comme un homme tout illustre celui que la mort vient de ravir à la France , vôtre seule generosité vous engageroit à être sensiblement touchée de sa perte : mais quand vous pensez , Madame , que celui que vous pleureriez sans y avoir aucun interest particulier , étoit celui que Dieu vous avoit donné pour n'être qu'un même cœur avec vous , & s'il se peut dire ainsi qu'une même ame ; qu'il vous aimoit plus que sa vie ; & que vous n'aimiez la vôtre que parce qu'elle lui étoit si chere , qui

doute que vous ne soyez comblée de la plus violente affliction que l'on sçauroit imaginer ? & qui seroit la personne assez déraisonnable pour condamner une si juste douleur, & trouver étrange que dans l'un des meilleurs mariages qui fût jamais, une femme de grand cœur, de grand esprit, & du meilleur naturel du monde, n'éprouve pas les plus violens de tous les sentimens, en se voyant arracher par la mort celui qu'elle aimoit parfaitement comme son mari, & qu'elle reveroit comme l'un des plus grands hommes de son siècle ? Vous voyez, Madame, que je n'ignore pas ce qui se passe en vous, & que je suis bien éloigné de condamner ces mouvemens d'affliction qui vous portent dans les plus grandes extrémités où une personne puisse être réduite. Mais ne voulez-vous pas bien qu'après vous avoir parlé humainement, nous élevions nos pensées plus haut, & que la faveur sans pareille que nous avons reçüe de Dieu d'être Chrétiens, nous obligeant à ne considérer que comme un néant tout l'éclat & toute la gloire d'ici-bas, je vous remette devant les yeux les actions de grâces que vous lui devez d'avoir retiré à lui Monsieur votre mari dans des dispositions si saintes, que vous avez sujet de croire qu'il lui a fait miséricorde, & qu'au lieu de ces vains honneurs qu'il pouvoit de plus en plus se promettre dans le monde, il le comblera pour une éternité des seuls honneurs solides & véritables, en le rendant participant de sa propre gloire. Je vous avouë, Madame, que je fus extrêmement touché & consolé tout ensemble, lors que Monsieur votre frere me dit avec quel mépris il lui parla jusques au dernier soupir de toutes les choses de la terre, & la joie qu'il lui témoigna de ce que Dieu lui faisoit la grace de

l'appeller. Seroit-il bien possible, Madame, que n'ayant jamais eu durant sa vie des sentimens differens des siens, vous en eussiez de contraires à ces derniers, qui vous donnent sujet d'esperer qu'il est passé de la mort à une nouvelle vie ? J'estime trop vôtre vertu pour la tenir capable d'une telle faute : & j'ose assurer au contraire, qu'en même tems que vos yeux fondent en larmes, vôtre cœur offre à Dieu celui qu'ils pleurent, & ne voudroit pas, quand il le pourroit par un seul de ses desirs, le rengager dans les miseres qu'il a quittées, & qu'il s'est réjoui de quitter en quittant le monde. Pensons désormais, Madame, à un autre, où nous avons vous & moi ce qui nous étoit plus cher que nous-mêmes. Et puisque nous ne vivons plus qu'à demi, méprisons cette vie languissante pour revivre entierement dans le Ciel, où Dieu nous réunissant à ce qu'il nous avoit uni, changera en felicités les douleurs que nous aurons supportées avec patience pour son amour. Je pense, Madame, que ce souhait que je fais pour vous comme pour moi, peut mieux que nulles paroles, vous témoigner qu'il n'y a personne qui s'interesse davantage en ce qui vous touche, ni qui soit plus véritablement.



A Monsieur le President Barillon.

MONSIEUR,

J'ai appris en même tems que Monsieur le Coadjuteur a été malade, & que graces à Dieu il est guéri. Vous sçavez jusques à quel point je l'honore ; & je vous supplie de tout mon cœur de lui dire, que je puis sans vous faire

tôt lui protester qu'il est impossible que ni lui, ni toute sa maison ayent jamais un plus fidelle ni un plus passionné serviteur que moi. Vous voyez combien je me fie en vous, en m'assurant que vous ne me refuserez pas la faveur de porter une parole que vous ne pourriez souffrir de nul autre ; mais vous aurez encore assez d'avantage sur moi, puisque je ne prétens de l'égalité avec vous que dans la créance qu'il doit avoir avec justice que je ne suis pas moins à lui, & que j'avoué que vôtre mérite & vôtre vertu vous rendent digne d'avoir beaucoup plus de part en l'honneur de ses bonnes graces que je n'oserois y en esperer, quoi que je puisse dire avec verité que ce seroit l'un de mes plus grands souhaits, tant il y a des raisons qui se joignent ensemble pour m'obliger d'avoir pour lui une estime & une reverence toute particuliere.

~~~~~

*A Monsieur de Montrave, Premier President au  
Parlement de Toulouse sur le sujet de l'His-  
toire de Monsieur le President de Gramond.*

**M**ONSIEUR,

Je ne sçai si je vous puis dire maintenant, comme de coûtume que je goûte ici en repos les douceurs de la campagne & de la solitude ; puisqu'un de mes amis m'a fait voir que l'on me déchire publiquement dans un livre qui mériteroit beaucoup mieux le nom de Satyre, que d'Histoire : & parce que Monsieur de Gramond, qui en est l'auteur, est President en la Compagnie dont vous êtes le chef, j'ai crû, Monsieur, que cette consideration ; jointe à nôtre

ancienne & inviolable amitié, m'obligeoit de m'adresser plutôt à vous qu'à nul autre, pour faire voir jusques à quel excès il s'est emporté par la passion de médire sans qu'il pût en avoir sujet quelconque; puisqu'il n'ayant jamais entendu parler de lui avant cela, je ne sçau-rois avoir rien fait qui l'ait pû engager à me haïr. Voici, Monsieur, de quelle sorte il a trempé sa plume dans du venin pour noircir ma réputation, si elle n'étoit par la grace de Dieu, à l'épreuve de sa calomnie.

Parlant de Monseigneur le Duc d'Orléans, il rapporte dans la page 678. un extrait de son manifeste de 1631. qui porte entr'autres choses, que pour le rendre suspect au Roi, le Pere Joseph & moi, avions à Fontainebleau, persuadé Monsieur le Maréchal d'Ornane de presser sa Majesté, pour faire entrer son Altesse Royale dans le Conseil. Voilà ce que dit le manifeste; & ce fidele Historien ajoute de son chef, & par parenthese: *Venalia Cardinali mancipia*. Il faut commencer, Monsieur, par vous éclaircir sur ce qui est du fait, & puis répondre à ses injures, non moins fausses qu'elles sont outrageuses.

Quant à ce qui est du fait: Si Monsieur de Gramond avoit été tant soit peu nourri dans le grand monde, & dans cette suite des affaires de la Cour, qu'il faut nécessairement sçavoir lorsque l'on veut se mêler d'écrire une Histoire; il n'auroit pû ignorer qu'il n'y eût jamais une plus grande amitié que celle dont feu Monsieur le Maréchal d'Ornane m'honoroit, ni une plus grande fidélité que la mienne pour m'en rendre digne; il n'auroit pû ignorer de combien de tems, de travail, & d'artifices ceux qui vouloient prendre ma place dans sa confiance, eu-

rent besoin pour gagner malgré lui-même & avec violence sur son esprit, de ne me parler plus d'affaire quelconque ; & qu'ainsi ne vivant plus avec lui, il y avoit déjà plus de six mois, que dans les termes de la civilité ordinaire, lorsque l'on parla à Fontainebleau de faire entrer son Altesse Royale dans le Conseil, je n'aurois pû, quand je l'aurois voulu, le persuader à faire instance pour ce sujet ; dont il ne faut point de meilleure preuve que ce qu'en peut dire Monsieur de Chaulbonne, qui est un témoin vivant, & un témoin irréprochable, puisqu'il étoit intime ami de Monsieur le Maréchal d'Ornane, qu'il souffrit la prison pour l'amour de lui, & qu'il est connu de toute la France pour estre si homme d'honneur, que l'on ne sçauroit douter de ses paroles. Mais si le respect ne m'arrêtoit, je pourrois bien passer encore plus avant. en prenant pour témoin son Altesse Royale même ; & j'ose esperer de sa bonté qu'elle ne l'auroit pas desagréable, sçachant que Dieu ne dédaigne point que l'on uie de cette liberté vers lui-même, lorsqu'il s'agit de la verité. Celle-ci est pleinement connue de son Altesse Royale. Et elle est si détrompée des artifices dont on se sert, aussi-tôt après la prison de Monsieur le Maréchal d'Ornane pour lui rendre ma fidelité suspecte, que je ne crains point de vous dire, Monsieur, dans une rencontre aussi importante à ma reputation qu'est celle-ci, que je suis assez heureux pour avoir toujours quelque part en l'honneur de ses bonnes graces. Son Altesse Royale n'a pas oublié quelle a toujours été ma passion pour son service & pour sa gloire ; elle n'a pas oublié que durant tout le temps que j'ai eu l'honneur de l'approcher, & d'avoir part à son entiere confiance, je ne lui ai jamais dit un

seul mot pour mes interests , mon ardente affection pour les siens remplissant tout mon cœur & tout mon esprit ; & elle n'a pas oublié qu'il ne s'est jamais vû une amitié plus constante & plus genereuse qu'a toujourns été la mienne pour Monsieur le Maréchal d'Ornane , dont le merite & la vertu ne mourront jamais dans ma memoire , non plus que la reconnoissance que je conserverai toute ma vie de ce que je dois à son incroyante affection pour moi , qui n'eût pas tant excité de jalousie , si elle eût été moindre.

Que si vous me demandez , Monsieur , comment il est donc arrivé que ce que je vous ai dit ait été mis dans ce manifeste ; la réponse en est bien aisée : c'est que celui qui le fit étant l'un de ceux qui avoient le plus travaillé pour m'éloigner d'auprès de son Altesse Royale , afin de succeder à la confiance dont elle m'honoroit , il voulut pour faire son manifeste à lui-même , en faisant celui de son maître , me donner cette petite atteinte , sçachant que le respect que je dois à un nom si grand & si auguste , m'ôtéroit la liberté de lui répondre : mais quand il y auroit eu sujet à cette accusation , ce que je vous ai fait voir estre impossible , à cause du refroidissement de Monsieur le Maréchal d'Ornane vers moi , j'avouè qu'elle étoit assez legere , puisqu'elle n'alloit qu'à dire , que j'avois porté mondit sieur le Maréchal à presser le Roy de faire entrer Monsieur dans le Conseil , ce qui étoit la chose du monde la plus raisonnable. Et ainsi la seule occasion que j'aurois de m'en plaindre , seroit en ce qu'elle donne lieu de croire que j'eusse aussi tôt été porté à cela par la suggestion d'autrui , que par ma passion au service de son Altesse Royale.

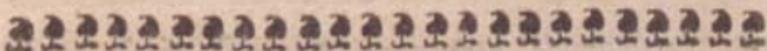
Je pense , Monsieur , vous avoir assez éclairci  
de

de ce qui est du fait; & qu'ainsi il ne me reste qu'à parler des injures qu'il a plu à Monsieur de Gramond de vomir contre moi. Il m'accuse seulement d'estre un esclave, & d'avoir une ame venale: & comme si en prenant une plume pour écrire une Histoire, on avoit droit de s'attribuer un plus grand pouvoir que celui des Rois, qui les rendant maîtres de nos biens & de nos vies, ne va pas jusques à leur donner la disposition de nôtre honneur; il croit pouvoir impunément me ravir le mien, & m'arracher par trois mots de son Latin, la seule chose que j'ai tâché d'acquérir en toute ma vie, & l'unique récompense qui me reste de tant d'années que j'ai employées au service du Roy & de l'Etat, & qui leur ont bien été aussi utiles, à mon avis, que leur pourra estre son Histoire. Toute la Cour qu'il connoist si peu, sçait si jamais j'ai passé pour un esclave. Et si le contraire doit être réputé pour un défaut, c'est de cela qu'il auroit eu droit de m'accuser, & dont la plus grande puissance non souveraine qui se soit vûë depuis plusieurs siècles, auroit dû m'accuser plutôt que lui, ne m'ayant jamais vû faire la moindre bassesse pour rendre ma fortune telle qu'elle auroit pû l'estre fort aisément, si j'avois eu moins de courage. C'est m'attaquer dans mon fort, que de m'attaquer de ce côté-là. Et ainsi, Monsieur, pour ne faire pas vanité d'une grace que je tiens purement de Dieu, je ne veux pas me servir plus long-tems de mon avantage; & je passerai à l'autre point, où il m'accuse aussi d'avoir une ame venale. Mais, Monsieur, fût-il jamais un si peu judicieux Accusateur, puis-que je ne me trouve pas moins fort en ceci qu'au reste? Est-ce avoir une ame venale que d'avoir durant vingt années servi le Roi dans ses Fi-

nances, en un temps où elles étoient dans l'abondance, & m'y estre par l'assistance de Dieu, toujours conservé les mains si pures, que j'y ai consommé une partie de mon patrimoine, au lieu d'y avoir acquis, comme il m'eût été tres-facile, des richesses prodigieuses? Est ce avoir une ame venale, que d'avoir témoigné per la suite de toutes mes actions, un si grand mépris du bien, que l'on ne sçauroit me connoître, & ignorer qu'il n'y a point d'homme au monde qui en fasse moins de cas que moi? Si la plume de Monsieur de Gramond n'est non plus venale que mon ame, elle ne déchirera point après leur mort, ceux qu'elle flatteroit s'ils étoient en vie; elle ne flattera point durant leur faveur, ceux qu'elle déchireroit s'ils l'avoient perduë; elle écrira l'Histoire du tems, plutôt que de l'écrire selon le tems; elle ne fera point passer des invectives pour une genereuse liberté; & elle ne cherchera point l'avancement de la fortune de son Auteur, dans des bassesses indignes du courage d'un Historien. Je serai bien-aïse que celui-ci soit exempt de tous ces défauts, afin que n'ayant commis une injustice que vers moi seul, & une injustice qui ne me sçauroit nuire, étant si clairement convaincuë de mensonge, son ouvrage apporte plutôt de l'ornement, que de la honte à nôtre siecle.

On me dira possible, que les plus grands excez devant étouffer les moindres, j'ai tort de me plaindre de lui, puisque n'étant que calomniateur vers moi, il est faussaire au regard de son Altesse Royale, ayant eu la hardiesse, ou pour mieux dire l'impudence, d'ajouter à son manifeste, ce qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour reconnoître; puisque dans le recueil de diverses pieces pour servir à l'Histoire imprimé en 1639. où ce manifeste est tout entier, il se voit

en la page 326. qui est l'endroit où il a parlé de moi, qu'il n'y a pas un seul mot de ce que signifient ces trois paroles : *Venalia Cardinali mancipia*. Mais comme la dignité d'un si grand Prince est tellement élevée au dessus des fautes d'un Historien, qu'elles ne sçauroient non plus la blesser, qu'une petite vapeur, quoi que fort noire, offusquer la lumiere du Soleil ; Son Altesse Royale peut regarder avec mépris cette insolence. Mais je ne sçauois de même, n'étant que ce que je suis, autoriser par mon silence une imposture, qui en ternissant ma reputation, priveroit mes enfans de tout le bien qu'ils heriteront de moi, qui est l'honneur. Et ainsi, Monsieur, c'est un devoir de pitié dont je m'acquie lorsque je vous écris cette Lettre, pour leur conserver ce que je suis obligé comme pere de leur laisser sans aucune tache, & le seul trésor que je souhaite qu'ils augmentent sans cesse par leur vertu. Vous pouvez, Monsieur, faire voir ceci à qui vous plaira ; ma juste défense contre une calomnie si publique, ne pouvant estre trop publiée, & vôtre propre interest vous engageant à faire connoître, que je ne suis pas si indigne que Monsieur de Gramond le veut faire croire, de l'affection dont vous m'honorez ; & qui jointe à la haute estime, me rend autant que personne le sçauroit estre.

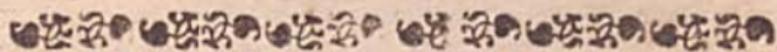


*A Monsieur le Baron de Reny.*

**M**ONSIEUR,

Je ne sçauois assez vous témoigner avec quelle joie j'ai vû, parce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur le sujet de la mort de ma

filles, la maniere dont Dieu vous fait comprendre la grandeur d'un Sacrement que tant de Chrétiens ne considerent qu'à la Payenne : ce qui est cause qu'au lieu qu'il devoit estre la source de mille benedictions, il l'est le plus souvent de mille malheurs, en attirant sur les familles la juste indignation de Dieu par une profanation si criminelle. Je veux esperer que par sa grace il garantira la mienne d'un si grand malheur, ainsi qu'il se voit visiblement qu'il en veut preserver la vôtre : & puisque l'union si étroite qu'il lui plaît de me donner avec vous, fait qu'il n'est plus en ma puissance de ne vous pas parler cœur à cœur, je vous avouë, Monsieur, que mon unique souhait pour mes enfans ayant toujourns été de les voir un jour dans le Ciel, je les pleure avec des larmes de joye aussi-bien que de douleur, lorsqu'ils meurent en tel état que j'ai sujet de croire qu'il leur a fait misericorde. L'esperance que j'ai d'avoir le bonheur de vous voir bien-tôt, m'empêchera de vous en dire davantage. Preparez-vous, je vous supplie, à me donner une grande audience : & si vous & Madame vôtre femme ne me voulez faire un extrême tort, ne vous imaginez jamais, s'il vous plaît, que personne puisse estre davantage que moi.

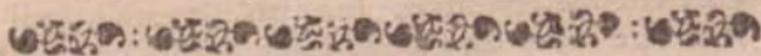


*A Monsieur de Montrave Premier President du  
Parlement de Toulouse.*

**M**ONSIEUR,

J'ai reçu avec vôtre réponse du 20. du mois passé, une si grande preuve de l'honneur de vôtre amitié, que vous me permettrez, s'il vous

plaît, de vous dire que vous ne sçauriez jamais l'égalier par nulle autre, puisque n'étant sensible, pour les interets du monde, qu'à ce qui regarde ma reputation, à cause que je croi que Dieu m'y oblige, c'est la seule chose où vous pouviez me donner un témoignage de vôtre affection qui répondit à l'estime que j'en ai toujours faite. Et je n'avois pas tort, Monsieur, de vous dire, que connoissant comme je fais l'extrême bonté de Monseigneur le Duc d'Orleans, j'esperois qu'il me pardonneroit d'oser le prendre pour témoin d'une vérité qui m'importe de l'honneur; puisque non seulement son Altesse Royale ne l'a pas eu desagreable, mais que son amour pour la justice a passé jusqu'à trouver fort mauvais que Monsieur de Gramond se soit servi de son nom pour m'imposer une si grande calomnie. Je ne veux pas, Monsieur, abuser de vôtre loisir en m'étendant davantage sur ce sujet, dont je vous ai assez entretenu par ma Lettre précédente, que vous m'avez extrêmement obligé de faire voir à vos amis, & que je vas rendre publique; puisqu'elle ne pourroit autrement déromper tous ceux qui ne me connoissant pas particulièrement, me verroient si mal-traité dans cette Histoire. Je vous demande, Monsieur, la continuation de vos bonnes graces, & de me croire autant que je le suis.



*A Monsieur \*\*\**

**M**ONSIEUR,

Je vous avouë que plus je pense à l'affliction de la personne que vous sçavez, plus elle me fait de compassion, parce que je ne croi pas

que jamais douleur ait été plus juste & plus violente tout ensemble; nulle affection ne pouvant être plus legitime qu'étoit la sienne, & personne n'ayant à mon avis plus de merite que celui qu'elle pleure, qui sont deux rencontres si puissantes lorsqu'elles se trouvent unies, qu'en y en ajoutant une troisième tres-veritable, & qui ne se peut expliquer que de vive voix, elles seroient capables de porter une ame dans le desespoir, si elle s'abandonnoit à ses sentimens. Mais la grandeur de nôtre Religion nous élevant au-dessus de ceux de la nature, & les beautez & les richesses infinies du Dieu que nous adorons, nous faisant retrouver en lui, par l'esperance de le posseder un jour dans le Ciel, infiniment davantage que tout ce que nous sçaurions esperer sur la terre; c'est-là qu'il faut que cette personne tourne desormais les yeux afin de pouvoir essuier ses larmes. Ce seroit la flatter de lui dire qu'après une si grande perte, elle puisse jamais trouver de la consolation, qu'en celui qui se nomme lui-même le Pere & la source de toutes les consolations: mais s'il lui fait la grace de remplir son cœur de son amour qu'elle partageoit avec un autre, j'ose l'assurer qu'elle trouvera par son assistance dans cette tempête, un repos qu'elle n'eût pû se promettre de toutes ces vaines apparences de bonheur que l'on se figure comme veritables, bien qu'elles ne le puissent être dans un monde sujet à de continuels changemens, & dont toute la felicité consiste à y pouvoir meriter celle de l'autre par une humble patience à souffrir les afflictions qui nous arrivent. Et parce que j'ai sujet de croire que vous êtes aujourd'hui la principale, & possible la seule consolation de cette personne que je plains incomparablement davantage que je ne sçauois

vous le dire , j'ai crû devoir joindre ces considérations à celles que vous sçavez beaucoup mieux que moi lui représenter , afin de contribuer ce peu que je puis au soulagement de sa douleur , qui ne seroit pas si grande , si ceux qui en sont touchés autant que nous , pouvoient aussi bien la partager que la ressentir avec elle ; ou si j'avois plus de vertu , pour oser esperer que mes prieres lui fussent aussi utiles comme je les adresse de bon cœur à Dieu pour le supplier de l'assister dans cette occasion unique , & la plus importante de sa vie.

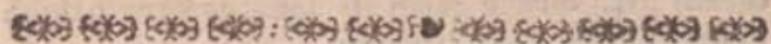
*A Monsieur le President de Bailleul , Sur-Intendant des Finances , sur la mort de Monsieur le Marquis de Nangis son beau-Fils , tué au siége de Gravelines.*

**M**ONSIEUR,

La perte que vous avez faite est si grande , que si vous aviez moins de vertu , j'aurois sujet de craindre de vous importuner en vous témoignant mes sentimens sur une si juste & si violente douleur : mais ceux qui sont à Dieu comme vous , étant toujours dans une soumission absoluë à sa volonté au milieu même des plus grandes agitations de leur esprit & de leur cœur ; je veux croire , Monsieur , que vous n'aurez point de fâcheux que je m'acquitte d'un devoir auquel je ne pourrois manquer sans me rendre indigne de l'amitié si particulière , dont vous m'honorez depuis tant d'années , & qui jointe à la considération du Public , m'oblige à être tres-sensiblement touché d'une perte qui vous est commune avec toute la France. Ceux qui ont

d'excellentes qualitez qu'en avoit Monsieur vôtre Beau-fils, en qui le jugement egale l'esprit; la conduite le cœur, & la modestie cette haute & loüable ambition qui fait mépriser la vie par le genereux desir de servir son Prince & sa Patrie, ne doivent pas être mis au rang des ames ordinaires. Ce sont des hommes tels qu'eût été Monsieur le Marquis de Nangis, si Dieu nous l'eût conservé plus long tems, qui soutiennent les Etats, & étendent les frontieres des Royaumes, n'y ayant point de charges & d'emplois, auxquels sa passion à exceller dans la science de la Guerre, se rencontrant avec sa fidelité & le courage qui lui étoient hereditaires, ne l'eût pû porter par merite. Que si outre ces considerations si puissantes sur vôtre esprit, la douceur du sien, le respect qu'il avoit pour vous, & vôtre tendresse pour lui, vous portoient à l'aimer d'une maniere toute extraordinaire, & à ne le considerer pas seulement comme votre beau-fils, mais comme vôtre propre fils; qui pouroit dire sans injustice que vôtre extrême affliction ne soit pas juste, puisqu'elle a toutes les circonstances qui peuvent la rendre excessive? Mais, Monsieur, n'est-il pas raisonnable qu'après avoir consideré tout ce qui peut contribuer à l'accroissement de vôtre douleur; vous consideriez aussi ce qui la peut soulager en quelque sorte? Et comme je demeure d'accord qu'elle ne pouvoit être plus grande en elle-même, ne devez-vous pas reconnoître aussi qu'elle ne pouvoit être accompagnée de davantage de consolations? Monsieur vôtre beau-fils pouvoit mourir dans l'un de ces combats abominables, qui joignant la perte du corps à celle de l'ame, font des sacrifices au demon de ce qui n'appartient qu'à Dieu seul; & lui au contraire a fait un sacrifice à Dieu de

fon ame, en répandant fon sang pour le service de celui qui le represente sur la terre, & dans une occasion si illustre qu'elle ne pouvoit être plus genereuse. C'est de ceux qui ayant vécu avec beaucoup de vertu, meurent ainsi dans leur devoir, qu'il y a de sujet de bien esperer, & pour qui il est permis de mêler des larmes de joie à celles que la douleur nous fait répandre. N'avez-vous pas sujet de croire, Monsieur, par tant de raisons que vous sçavez beaucoup mieux vous représenter que je ne pourrois vous les écrire, que Dieu a voulu retirer à lui Monsieur vôtre beau-fils dans le tems qui lui étoit le plus favorable ? & cela étant, n'est-il pas juste qu'après vous être affligé pour l'amour de vous & de vôtre maison, vous vous consoliez pour l'amour de lui, c'est ce que j'espere Monsieur, de vôtre pieté ; ainsi que j'espere de vôtre affection, que vous me ferez toujours l'honneur de me croire autant que personne le sçauroit être.



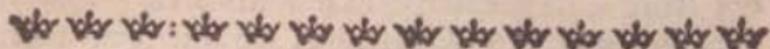
*A Monseigneur le Duc d'Orleans, sur le sujet de la prise de Gravelines.*

**M**ONSEIGNEUR,

Si vôtre Altesse Royale connoissoit moins quelle a toujours été ma passion pour sa grandeur & pour sa gloire, j'apprehenderois de lui donner la peine de jeter les yeux sur cette Lettre, dans un tems dont elle emploie tous les momens à des occupations si importantes: mais je sçai trop quelle est sa bonté, pour craindre qu'elle ait désagréable que je lui témoigne mon extrême joie d'un aussi grand succès qu'est celui dont il a plu à Dieu de favoriser les armes du Roi sous sa conduite. Il y a des Provinces entieres dont la con-

conquête ne seroit pas si utile & si glorieuse à la France qu'est celle de Gravelines : & cette entreprise ne pouvant réussir que durant les troubles d'un Royaume , qui avoit passé tout un siecle dans le calme , il semble que Dieu ne l'ait voulu rendre possible que lorsque vôtre Altesse Royale seroit en état de l'exécuter , afin de faire voir à toute l'Europe par des commencemens si illustres, ce que la France doit esperer de la suite de vos actions , & combien ses forces commandées par le fils de Henry le Grand , doivent être redoutables à l'Espagne. Mais puis que les personnes les plus élevées sur la terre , ainsi que vôtre Altesse Royale l'est par sa naissance , & par cette haute reputation qu'elle s'efforce d'acquérir , sont celles qui ont le plus de besoin d'une assistance toute particuliere de Dieu , vôtre Altesse Royale ne trouvera pas mauvais qu'en usant de la liberté qu'elle m'a toujours donnée de lui dire mes sentimens , & qu'elle reçût si bien encore lorsque j'eus l'honneur de prendre congé d'elle , je la fasse souvenir . que pour avoir sujet d'esperer de nouvelles faveurs de Dieu , il faut travailler à se rendre digne de celles que l'on a déjà reçues , & que puisqu'il se nomme lui-même le Dieu des batailles & des armées , c'est plutôt de sa protection que de vôtre conduite , & de son assistance que de vôtre courage, que vôtre Altesse Royale se doit promettre la continuation d'un bonheur , qui ne dépend ni de la prudence d'un General , ni de la valeur des Soldats , ni du pouvoir de la fortune. Il n'y aura , Monseigneur , que trop de personnes qui vous flateront dans une rencontre où la plupart des hommes se laisse aisément emporter à oublier Dieu ; ce qui me rend ce me semble d'autant plus excusable d'oser parler à vôtre A. R. avec cette franchise qu'elle a tou-

jours eu la bonté de recevoir comme une marque de mon affection si ardente & si desintéressée pour ce qui la touche, & comme un effet de l'inviolable fidélité avec laquelle je suis.

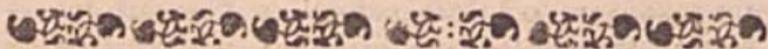


*A Monsieur de Courvoisier Gouverneur de  
Catal.*

MONSIEUR,

Puisque les complimens sont morts entre nous, je veux espérer que les cérémonies ne les survivront plus gueres; & que les billets succedans aux Lettres, nous ne nous écrivons plus rien qui ne resente le langage simple & sincere de l'amitié. Je suis trop jaloux de la vôtre pour souffrir que les effets que j'en reçois ne soient pas accompagnez de toutes les marques qui peuvent témoigner combien elle est grande; & vous ne devez pas trouver étrange que pour la posséder avec une joie parfaite, je souhaite qu'il ne me reste pas la moindre chose à y désirer: en quoi je vois bien que je réussirai mieux qu'en ce que je vous ai écrit, puisqu'il n'y a rien plus difficile que de persuader ceux qui ont quelque peur de l'être, & qu'il est vrai que la haute ambition & la haute piété s'accordent fort difficilement ensemble. Mais est-il juste qu'étant aussi pacifique que je suis, vous vous serviez contre moi des avantages que vous donne la science de la guerre, en me contraignant de passer de l'offensive dans la défensive, par ce beau scrupule que vous voulez faire naître dans mon esprit, de recevoir dès ici-bas ma récompense, parce que je jouis déjà d'un repos qui est l'image de celui du Ciel. Trouvez-vous donc étrange que lorsque l'on est si heureux que de ne servir plus que

Dieu seul, l'on en recoive des avantages que tous les Rois de la terre ensemble ne sçauroient donner, & qui nous font éprouver par avance quelque sentiment de cette éternelle felicité que ce souverain des Rois nous prepare dans une autre vie ? Mais il n'en faut pas dire davantage, puisque cela suffit pour me défendre ; & qu'il vaut mieux prier Dieu pour vous durant les perils continuels où vous allez passer cette campagne, que de vous entretenir sur ce sujet en un tems où les mouſquetades & les coups de canon vous empêcheroient de m'écouter. Que si Dieu permet quelque jour que nous en puissions parler à loisir, j'ose m'assurer de convaincre vôtre esprit de ces veritez, dont il n'appartient qu'à lui de toucher vôtre volonté pour vous porter à les suivre.



*A Monsieur le Cardinal Benivoglio, sur le sujet de ses Memoires.*

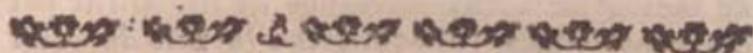
**M**ONSEIGNEUR,

Maintenant que j'ai lû ces incomparables Memoires, je suis si éloigné de craindre d'en témoigner par complaisance trop d'admiration, que j'ay honte au contraire de ne pouvoir trouver des termes capables d'exprimer en cela mes pensées, & de me voir réduit, ou à demeurer dans le silence, ou à ne parler que foiblement de tant de diverses beautez qui éclatent à l'envi dans cet ouvrage. Il faudroit avoir quelque étincelle de ce grand feu d'esprit qui l'a produit, & quelque partie de ce jugement merueilleux qui lui a donné sa perfection, pour pouvoir dignement louer le sujet le plus digne de louange qui se soit jamais vû, à mon avis, en cette maniere

d'écrire. Mais quand j'aurois pour cela toutes les qualitez qui me manquent, vôtre Eminence est trop juste pour trouver étrange qu'en obéissant à ce qu'elle m'a commandé de lui en dire mes sentimens, je m'acquie confusément de ce devoir; puisque je ne serois pas dans l'étonnement & le transport où tant de merveilles m'ont mis, si j'étois capable de les discerner toutes avec ordre. En considerant d'abord la pureté & la magnificence du Stile, qui sans avoir rien d'enflé ni rien de bas, conserve toujours une majesté également éclatante & naturelle, je m'imaginois que nulle autre beauté ne pouvoit surpasser cette partie si agreable de l'éloquence: mais la grandeur & la solidité des pensées m'ont bien-tôt fait voir, que cet ornement des paroles n'est au reste du discours, que ce que les feuilles sont aux fruits, les habits au corps, & le corps à l'ame. Il me semble, Monseigneur, que cet ouvrage est comme un grand fleuve, qui partant d'une source aussi illustre qu'est la naissance de vôtre Eminence, accompagnée de cette noble inclination qui vous portoit dès vos premières années à exceller dans les sciences & en toutes sortes de vertus, se grossit dans la suite de son cours, par ce grand nombre d'évenemens & d'affaires si importantes venuës à la connoissance de vôtre Eminence ou tombées sous sa conduite, qui comme autant de ruisseaux forment le corps de ce travail admirable, & qui n'a rien de mediocre que le nom que vôtre Eminence lui veut donner, en faisant passer pour des Memoires ce qui ne merite pas seulement d'être consideré comme une Histoire, mais comme un Chef-d'œuvre de l'Histoire, puisqu'il en prescrit si excellemment les regles, que lorsque vous favoriserez tant le Public que de lui en donner la

connoissance, il n'y aura plus d'excuse pour ceux qui voudront écrire, s'ils tombent dans les fautes qui rendent la plûpart des Histoires si imparfaites. Mais, Monseigneur, j'ose dire avec verité, que si la grandeur de vôtre ame n'accompagnoit celle de vôtre esprit & de vôtre jugement, vous ne vous seriez rendu immortel dans cet ouvrage que par les moindres parties de vous-même. Car bien que l'art donne tant de charmes à vos Narrations que la fin en surprend toujourns le Lecteur; bien que vos descriptions soient si accomplies, que l'on croit voir les choses qu'elles representent; bien que la multitude des affaires dont vous parlez soit démêlée avec une telle clarté, qu'il n'y reste jamais la moindre ombre de confusion; bien que vous exposiez de telle sorte à nos yeux la face de toute une Cour, de tout un Royaume, & de toute une Negociation tres-importante, que l'on se persuade d'avoir été present à tout ce qui s'y est passé, d'avoir eu part à tous les divers interêts qui s'y sont traités, & d'avoir assisté à toutes les délibérations qui se sont faites pour les décider; ne faut-il pas toutefois avouer, que si vôtre Eminence avoit moins de modestie, elle n'auroit pas parlé d'elle-même avec tant de moderation & de retenuë; que si elle avoit moins de generosité, elle n'auroit pas parlé des autres avec tant d'honneur & d'avantage; que si elle étoit moins desintéressée, elle auroit caché des défauts que la verité l'obligeoit de découvrir; & que si elle avoit moins de vertu, elle n'auroit pas fait en mille endroits des reflexions si saintes & si Chrétiennes, que tout le reste, quoique tres-éclatant, n'étant nullement considerable en comparaison de ces preuves de sa pieté; c'est de cela, Monseigneur, dont j'estime que ceux qui ont une aussi forte passion

que moi pour v<sup>o</sup>tre Eminence, doivent principalement louer Dieu des graces si extraordinaires qu'il lui a faites; & que je le supplie de couronner par un bonheur qui en soit le comble. Le mien sera tres-grand, Monseigneur, si vous m'honorez toujours de la créance que personne ne sçauroit être plus que moi.



*A Monsieur l'Evêque de Bazas.*

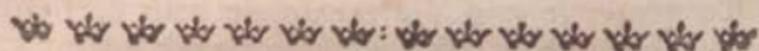
**M**ONSEIGNEUR,

Je n'aurois pas le ressentiment que je dois d'une Lettre aussi obligeante qu'est celle qu'il vous a plû de m'écrire, si je croïois vous le pouvoir témoigner par des paroles: mais j'espère que mes actions vous feront connoître combien je desiré de me rendre digne de l'honneur de v<sup>o</sup>tre amitié, & de la faveur que vous me faites de me parler avec tant de confiance. Je vous confesse que jamais rien ne m'a plus touché que la benediction si extraordinaire qu'il plaist à Dieu de répandre sur vos travaux: & je croi pouvoir dire sans crainte, qu'il ne s'est point vû en France, depuis la naissance de l'Herésie, vingt-quatre Calvinistes rentrer en même tems, & en même lieu dans l'Eglise, sans qu'aucunes inductions ou considerations humaines y aïent eu part; & la conversion de leur esprit être tellement suivie de celle de leur cœur, que leur penitence ne laisse pas lieu de douter que c'est Dieu qui les a touchez, & qui propose ce grand exemple aux Catholiques pour leur servir de condamnation, s'ils souffrent que ces derniers appellez à la connoissance de la verité, les precedent à témoigner leur foi par ces

fruits des bonnes œuvres qu'elle doit produire dans les ames. Il faut avoier, Monseigneur, que vous êtes bien-heureux de ce que Dieu veut ainsi se servir de vous, pour ramener en sa sainte Bergerie ces brebis égarées qu'il est venu racheter de son propre sang, & dont il ne dédaigne pas d'être lui-même le Souverain Pasteur. Il ne faut point trouver étrange qu'il favorise par des benedictions particulieres, le zele de ceux qu'il a voulu lui succeder dans la fonction de cette charge, la plus importante & la plus élevée qui soit dans le monde. Rien n'est impossible à des Evêques qui sont alterez de l'heureuse soif du salut des ames, dont le cœur brûle de charité pour les ramener à leur devoir; dont les mains toujourns ouvertes aux besoins des Pauvres, s'enrichissent en s'appauvrissant pour les secourir; dont l'esprit humilié devant Dieu implore sans cesse son assistance pour leur servir de conduite, & dont le zele tout Apostolique est également saint & invincible dans la défense de la verité. Comment se pourroit-il faire, Monseigneur, que Dieu refusât quelque chose aux prieres, aux larmes, & aux soupirs de ceux qui sont en cet état; & qu'un Prophete aiant eu le pouvoir de vaincre le Ciel par ces mêmes armes, en le contraignant de s'ouvrir pour donner des eaux à la terre lorsqu'il paroïssoit être d'airain, selon le langage de l'Escriture, un successeur des Apôtres ne pût pas, par cette puissance toute divine que JÉSUS-CHRIST lui a commise, accompagnée d'une fervente pieté, faire descendre cette veritable rosée du Ciel, cet esprit d'amour & de consolation, pour verser ses graces dans des ames auparavant sèches & arides, & faire voir par leurs actions qu'elles sont maintenant remplies de ces heureuses eaux

qui

qui rejallissent à la vie éternelle. Je supplie Dieu de tout mon cœur de favoriser de plus en plus vos travaux par des marques si visibles de sa benediction; & qu'il me rende assez heureux pour rencontrer des occasions de vous faire paroître avec combien de passion & de verité je suis.



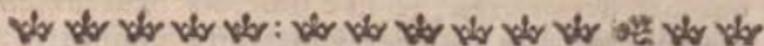
*A Madame de Blevancour.*

**M**ADAME,

La Lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire est en tant de manieres si obligeante, & si digne de votre esprit & de votre pieté, que soit que j'y considere ou l'affection dont vous m'honorez, ou la lumiere de vos jugemens, ou votre amour pour la verité, j'avouë n'avoir point de paroles qui ne soient au-dessous des remerciemens que je vous dois, & de l'estime toute extraordinaire que je fais de votre bonté & de votre vertu. Et puisque l'un & l'autre vous porte à voir avec plaisir la justification de l'innocence d'un homme aussi celebre dans l'Eglise qu'étoit feu Monsieur l'Abbé de saint Cyrano, je ne doute point, Madame, que vous ne receviez de tres-bon cœur l'Apologie que je vous envoie, & qui vous fera connoître si clairement l'excès des impostures dont on s'est servi pour noircir sa reputation & sa memoire, que vous ne pourrez je m'assure lire sans étonnement, que l'on ait inventé de si étranges calomnies, pour faire croire qu'il y eût des taches dans une ame, & dans une vie qui étoient si pures. Que si vous aviez, Madame, besoin de caution pour être assurée qu'il n'y a un seul mot que de vrai en toute cette Apologie. il me se-

E c

roit bien-aîsé de vous en servir , puisque j'ai connoissance de toutes les particularitez dont elle parle , & que je vous puis protester que les amis de Monsieur de Saint Cyran croiroient se rendre indigne de l'être , si contre les maximes qu'ils ont apprises de lui , il leur arrivoit jamais d'employer le moindre mensonge pour défendre la verité. Ceux qui souhaitent avec ardeur de devenir enfans de lumiere en devenant enfans de Dieu , ne se servent point des armes des tenebres ; & c'est ce qui les rend invincibles , parce qu'ils établissent toute leur force , non pas sur les artifices de cette prudence de la chair , qui n'est que mort selon l'Apôtre ; mais sur la bonne foi de cette prudence de l'esprit toute divine & toute celeste , qui rend les ouvrages de ceux qui la suivent immortels parmi les hommes , & fait vivre leurs ames devant Dieu de la seule veritable vie. Je vous laisse à juger , Madame , si ce petit ouvrage porte les marques d'avoir été fait dans cet esprit ; & s'il n'y a pas sujet d'admirer que cette providence éternelle qui veille sans cesse pour les siens , a permis que l'on se soit efforcé d'obscurcir la reputation d'un aussi grand personnage que Monsieur de saint Cyran , afin d'obliger ses amis , non-seulement sans affectation , mais par un devoir de pieté , à la rendre plus éclatante. Il me semble que j'aurois tant d'autres choses à vous dire sur ce sujet , qu'il les faut remettre à la vive voix. Ce qui ne sera jamais si tôt que je le souhaite , parce que mon estime pour vôtre merite , aussi-bien que ma passion à vous honorer , allant toujours croissant , je pense pouvoir dire sans crainte qu'il est impossible que personne soit davantage que je suis.

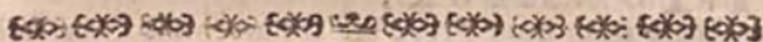


*A Monsieur le Comte de Reviglias.*

**M**ONSIEUR,

Puis que mon Frere est maintenant dans une telle separation du monde, que je ne reçois pas même de ses Lettres; il est bien raisonnable que je vous témoigne au lieu de lui, le ressentiment que je suis assuré qu'il conservera toute sa vie de l'affection si particuliere qu'il vous plaist de lui faire paroître, & qui ne peut proceder que d'une bonté extraordinaire; vû que n'ayant pas le bonheur d'être connu de vous, ni de vous avoir rendu aucun service, il faut que vous ayez trouvé dans vous-même ce qui devoit venir de lui pour vous engager à l'aimer. Je ne m'en étonne pas néanmoins, Monsieur, puisque la verité étant le plus grand & le plus ferme lien qui puisse attacher les hommes ensemble; l'amour que vous avez pour elle ne vous sçauroit permettre de tenir pour indifferens ceux qui lui consacrent tous leurs travaux & toutes leurs veilles; & que d'un autre côté, votre vertu ne sçauroit souffrir sans indignation de voir déchirer mon frere par des libelles diffamatoires & par des calomnies horribles, parce qu'il fait profession d'être humble Disciple de ces grands Saints, qui par les merveilles de leur vie, & par l'éminence de leur sçavoir, ont merité le nom de Peres de l'Eglise, après avoir travaillé pour maintenir la pureté de ses mœurs & de sa doctrine. J'espere, Monsieur, que la suite des actions de mon Frere ne le rendra pas indigne de la bonne volonté dont vous l'obligez, & de laquelle ne pouvant se ressentir

que par des prieres , je m'estimerois heureux de pouvoir par mes services vous faire connoître, que n'étant qu'une même chose avec lui, ce n'est pas sans raison que vous lui faites l'honneur de l'aimer , & de me croire.



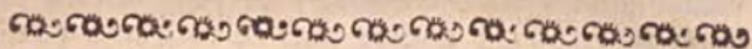
*A Madame la Princesse , sur le sujet de la  
Bataille de Fribourg.*

M A D A M E ,

Je pense pouvoir dire que vôtre Altesse connoît maintenant par experience, quels sont les sentimens les plus tendres & les plus élevez tout ensemble d'une Mere pour un Fils, puis que la nouvelle gloire que Monseigneur le Duc d'Anguien s'est acquise, vous oblige à n'avoir pas moins d'estime que d'affection pour lui; & je vous avouë, Madame, que dans la profession si particuliere que je fais d'être vôtre tres-humble serviteur, je ne sçai comment m'acquitter de mon devoir en une rencontre où tout ce que je sçaurois dire à vôtre Altesse est beaucoup au-dessous de l'étonnement que me donne une aussi grande action que cette derniere, dans laquelle il semble que Monseigneur vôtre Fils, pour la rendre plus qu'heroïque, ait voulu se surmonter lui-même; & que n'étant pas satisfait de la haute reputation qu'il avoit déjà meritée par le gain d'une des plus grandes batailles de nôtre siècle, & par la prise d'une des plus fortes places du monde, il ait voulu pour vaincre la nature aussi-bien que les ennemis, forcer une puissante armée dans des lieux presque inaccessibles: & par une constance toute extraordinaire, remporter l'honneur d'un combat qui peut tenir lieu

de diverses batailles renfermées dans une seule, puisqu'il n'a pas seulement duré plusieurs heures, mais plusieurs journées; qu'il ait voulu pour animer les autres par son exemple à faire des choses qui sembloient impossibles aux hommes, joindre le courage d'un simple soldat à la valeur d'un grand General; & pour rendre le nom de Fribourg encore plus celebre que celui de Cerifolles, & que celui de Rocroi même, faire connoître à toute l'Europe, en portant l'effroi dans l'Allemagne, que rien n'est impossible aux François commandez par le premier Prince du Sang de France, & par un Prince qui ne se contentant pas de la grandeur de sa naissance, auroit honte de n'être connu que par elle, & dont le courage ne met point de bornes à la gloire qui le peut rendre immortel par ses actions. Mais pour témoigner à vôtre Altesse que je n'ignore pas ce qu'elle ressent en cette rencontre, je ne crains point d'assurer que sa joie n'est pas toute pure; puisqu'il ne se peut faire qu'elle ne soit troublée par l'image des perils que Monseigneur vôtre Fils a courus, & qui ont été si grands, & en si grand nombre, que c'est un miracle qu'il soit demeuré vivant au milieu de tant de morts, & que cette grêle de mousquetades qui a mis en pieces entre ses mains cette épée fatale à l'Espagne, ait respecté sa personne, & épargné celui qui étoit lui-même si prodigue de sa vie. Ne seroit-ce pas, Madame, parler trop humainement que d'attribuer cela au hazard, au lieu de reconnoître que c'est Dieu qui vous a conservé celui que selon toutes les apparences du monde, vous deviez perdre dans une occasion non moins sanglante qu'elle est illustre? & lui seul vous le pouvant conserver encore, je pense que c'est de cela principalement que ceux

qui ont autant de passion que moi pour le service de vôtre Altesse , doivent le supplier avec ardeur. Ainsi , Madame , vous étant si inutile en tout le reste , j'aurai la consolation de pouvoir au moins vous témoigner en cette sorte avec combien de verité je suis.

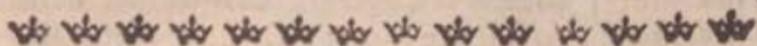


*A Monsieur de Chalain , President au Parlement de Bretagne.*

**M** O N S I E U R ,

Si j'étois en un âge plus capable de former de nouvelles habitudes , ce que vous me faites l'honneur de m'écrire me porteroit à m'efforcer d'acquiescer les bonnes qualitez qui me manquent , afin de me rendre digne de l'opinion si avantageuse qu'il vous plaist d'avoir pour moi , & qui ne me fait pas peu de honte en me voïant si différent de ce que je paroïss être dans vôtre Lettre : mais pour vous témoigner , Monsieur , qu'au moins ma sincerité est aussi grande que vous le croïez , je vous avouërai franchement que si j'étois en tout le reste , tel que je suis dans les devoirs de l'amitié , & dans l'inclination d'honorer parfaitement les personnes qui vous ressemblerent , je pourrois recevoir sans vanité ces mêmes louanges qui me font rougir maintenant , & que je considere beaucoup plus comme des effets de vôtre civilité , que comme des faveurs que je mérite : mais bien qu'elles soient si excessives , je confesse neanmoins que vous m'en pouvez faire encore de beaucoup plus grandes , en me donnant des occasions de vous témoigner par mes services , que si vôtre affection vous aveugle en vous faisant concevoir

une trop bonne opinion de moi, au moins est-elle fort clair-voïante lorsqu'elle vous fait croire qu'il n'y a personne au monde qui soit avec plus de raison & de passion tout ensemble.



*A Monsieur le Comte du Plessis-Praslain, sur le  
sujet de la mort de Monsieur de Choiseuil  
son frere, tué au siege de Santia.*

MONSIEUR,

La grandeur de vôtre perte me surprend & me touche de telle sorte, qu'il ne m'est que trop facile de comprendre dans quel trouble, & quelle affliction elle vous a mis. Les plus insensibles mêmes pleurent un frere, la nature ne pouvant souffrir sans une extrême violence la séparation d'une personne à laquelle, en nous formant d'un même sang, elle nous avoit attachés par tant de liens : mais lorsque nous rencontrons de si rares qualitez dans un frere, que les considerations de la naissance cedent à celles du merite, & que les affections naturelles se trouvant surmontées par l'estime d'une si haute vertu, nous l'aimions encore beaucoup plus comme nôtre ami, que nous ne le cherissions comme nôtre frere ; qui doute, Monsieur, que la douleur de nous voir ravir en un moment, & par un malheur tout extraordinaire une personne qui nous étoit si proche & si chere tout ensemble, ne soit capable d'ébranler l'ame du monde la plus ferme & la plus constante ? Je pense, Monsieur, pouvoir dire avec verité que voilà l'état où est la vôtre : mais, s'il vous plaît, en vous détournant des pensées de la terre, le-

vez les yeux vers le Ciel pour adorer un Maître, dont toutes les volontez sont autant de loix inviolables que nous sommes obligez de reverer avec une soumission absoluë ; la crainte de murmurer contre les decrets immuables de son éternelle Providence, mettra vôtre esprit dans un calme que toutes les raisons humaines seroient incapables de lui donner. C'est ce que je souhaite de tout mon cœur que vous puissiez faire par l'assistance de sa grace, sans laquelle ceux qui ont autant de passion que moi pour vôtre service entreprendront inutilement de vous consoler, puisqu'elle seule nous peut faire trouver de la force dans nôtre foiblesse, & relever nos esprits abattus par une douleur non moins violente que legitime. Je vous flatterois, Monsieur, si je vous parlois d'une autre sorte ; & cette maniere d'agir si indigne de vous le seroit aussi de moi, si je l'ose dire, puisque je fais profession d'être avec autant de sincerité que de verité.



*A Monsieur \*\*\**

**M**ONSIEUR,

Après avoir attendu si long-tems inutilement vôtre réponse, n'ai-je pas droit de me plaindre, non de vôtre oubli, puisqu'il est impossible que vous en aiez jamais pour moi ; mais de vôtre paresse, quelle parole ? Est-il croiable qu'elle me soit échappée ? Elle l'est pourtant ? Mais si vous voulez j'en aurai regret, & confesserai qu'il suffit pour avoir tort, de vous accuser d'en avoir. Dites-moi donc seulement, je vous supplie, comment il se peut faire qu'un homme  
aussi

aussi soigneux , & qui aime autant que vous, demeure deux mois sans rendre réponse à l'une des personnes du monde que je suis assuré qu'il aime le plus ? Est-ce que la certitude que vous avez que je lis dans votre cœur , fait que vous croïez n'avoir pas besoin de m'écrire ce que je sçai aussi-bien que vous ? En verité je pense qu'ouï ; & qu'ainsi vous avez un si grand sujet de vous plaindre de mes plaintes , que je dois vous en demander pardon. Ce que je fais avec tant de joie , que vous me devez trouver aussi raisonnable en finissant ce billet , que je vous ai sans doute paru injuste en le commençant.

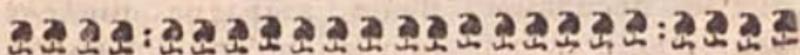


*A Monsieur de Couvoige Gouverneur  
de Casal.*

**M**ONSIEUR,

J'ai appris de vos nouvelles avec ma joie ordinaire , & avec un plaisir extraordinaire , de voir que ce n'est plus par des Lettres , mais par des billets ; & qu'ainsi vous commencez à vous instruire dans une science en laquelle j'ai grand interest que vous vous rendiez sçavant de plus en plus , afin que vous m'aimiez toujourns davantage. Et puisque vous vous plaignez de ce que les occupations d'une Campagne donuent peu de loisir de penser serieusement à des choses beaucoup plus importantes , il faut attendre un tems plus favorable pour vous dire , que la seule sagesse veritable consiste à travailler pour se rendre heureux éternellement : mais au moins me sera-t-il permis de souhaiter sans vous le dire , que Dieu vous ouvre les yeux pour connoître une verité si importante , & vous touche le

cœur, afin de vous engager à servir un jour ce Souverain Maître de nos ames & de nos vies, avec la même ardeur & la même fidélité que vous servez nôtre petit Maître. Il ne faut pas courir tant de perils, ni soutenir tant de travaux pour gagner le Ciel, que ceux où vous vous précipitez, & que vous souffrez tous les jours pour acquérir une vaine reputation qui ne vous suivra point en l'autre vie. Et c'est se tromper de croire que Dieu se nommant lui-même le Dieu jaloux, tienne pour innocens ceux qui preferent à sa gloire l'honneur du monde: & qui dans ce partage si inégal de leurs affections, ne laissent au Createur que ce qu'ils auroient honte de donner aux creatures. Mais comment est-il arrivé que contre ma resolution je sois encore entré dans ce discours. Permettez-moi, s'il vous plaît de vous dire, que vous ne pouviez recevoir une plus forte preuve de mon amitié, qui m'emporte ainsi malgré moi-même à ce qui regarde vôtre solide bonheur, & m'a fait manquer aux loix de la prudence pour accomplir celles de la charité. N'attendez donc point, s'il vous plaît, d'excuses d'un excez qui vaut mieux que toutes les regularitez des amis ordinaires, & d'une faute à laquelle je ne pourrois avoir regret sans en commettre une beaucoup plus grande.



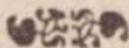
*A Monsieur \*\*\**

**M**ONSIEUR,

Je pourrois dire avec verité que jamais billet n'a été vu avec plus de joie que le vôtre, des ceux personnes dont il parle, si elle n'avoit été

diminuée par le sentiment du tort que vous leur faites, en craignant que si vous leur eussiez écrit, elles eussent mis vos Lettres dans leurs poches pour ne les lire que quelque tems après. Est-ce donc ainsi que vous connoissez l'amitié qu'elles ont pour vous ? Et si vous la connoissez, est-ce ainsi que vous en jugez ? Et si vous la jugez telle qu'elle est, est-ce ainsi que vous la traitez ? Que si cela n'est lui faire un outrage, que voudriez-vous donc faire pour l'offenser ? Et de quel plus grand défaut pourriez-vous accuser vos amis, qu'en les croyant capables d'user envers vous de la plus grande de toutes les injures, qui est le mépris ? En vérité je ne voi pas quelle satisfaction vous leur pouvez faire, si vous n'avoiez qu'ils sont plus sçavans que vous en amitié, puisqu'ils ne vous auroient jamais soupçonné d'une telle faute que celle où vous avez estimé qu'ils pouvoient tomber : & si vous ne les aimez plus que jamais, puisque vous voyez qu'ils en sont encore plus dignes que vous ne pensez, étant si impeccables à votre égard, qu'il n'auroient à désirer pour comble de leurs souhaits, que de l'être autant en tout le reste.

Comme je fermois ce billet, j'ai appris la nouvelle de la naissance de ce petit fils, qui tient déjà une si grande place dans votre cœur, que je ne meritois pas celle que vous m'y avez donnée, si je n'en ressentois une joie toute extraordinaire.



*A Monsieur le Marquis de Montausier, prisonnier de guerre en Allemagne.*

**M**ONSIEUR,

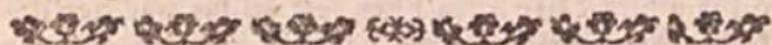
Je ne sçai si la Lettre que je vous écrivis il y a quelque tems, aura été assez heureuse pour arriver jusques à vous; & j'avouë que je serois fâché qu'elle fût perdue, puisqu'elle vous assure qu'elle seroit suivie de plusieurs autres si je rencontrois souvent des occasions de vous en faire tenir, ou si elles pouvoient contribuer quelque chose à vôtre satisfaction & à vôtre service. L'état où vous êtes, Monsieur, ajoute un nouveau respect à l'estime que j'ai toujours faite de vôtre mérite; & la vertu ne me semblant jamais plus illustre que quand elle triomphe de la mauvaise fortune, je considère vôtre constance dans vôtre prison, comme un des effets de cette grandeur de vôtre ame que j'ai toujours vüe si élevée au-dessus des foiblesses du commun des hommes, que c'est par là principalement que je juge quel est mon bonheur d'avoir tant de part en vos bonnes graces. Et il faut, Monsieur, que vous ayez l'esprit bien libre au milieu de cette ennuyeuse captivité, pour me railler d'une maniere si obligeante par vôtre Lettre à nôtre ami, en lui voulant persuader, que quand vous n'aurez pas par vous-même assez de fermeté pour souffrir sans inquietude toutes les peines de vôtre prison, je serois seul capable de vous la donner, par la honte que vous auriez de faire rien d'indigne de nôtre amitié. Ce que vous exprimez en des termes que je ne pourrois redire sans avoir perdu la modestie, & que j'aime

beaucoup mieux, pour ne point faire de tort à votre jugement, considérer plutôt comme une image de la vertu que vous me désirez, que comme une vertu que vous croyez véritablement que je possède. Que si les souhaits suffisoient pour l'acquérir, je confesse, Monsieur, que vous auriez raison de m'attribuer cette grandeur de courage que j'estime tant, que je la préférerois à toutes les Couronnes de la terre; pouvant m'empêcher de croire qu'il y a beaucoup plus de satisfaction d'avoir le cœur d'un Roi sans l'être, que d'être Roi sans en avoir le cœur, & se trouver accablé du poids d'un Sceptre qui ne se peut soutenir dignement, dans l'idée que j'en conçois avec vous, que par des âmes élevées au-dessus de ces courages ordinaires, qui ne remplissent qu'une petite partie de cette générosité sans bornes, qui doit être, pour user des paroles d'un grand Roi & d'un grand Prophète tout ensemble, comme l'esprit principal qui anime les Souverains. Mais, Monsieur, comment me suis-je emporté si avant? ou plutôt comment m'y avez-vous tiré par force? Pardonnez-le moi, puisque je ne fais en cela que vous suivre, & me parer de la vanité que vous m'auriez donnée, si je m'étois laissé flatter à l'opinion que vous faites semblant d'avoir que je puis prétendre quelque part à la chose du monde que je prise plus selon le monde. Et puisque vous n'avez en cela qu'emprunté mon nom pour vous représenter vous-même, continuez, je vous supplie, à vous servir de cette fermeté invincible que Dieu vous a donnée pour supporter avec mépris toutes les traverses de la Fortune, qui cesseroit d'être Fortune si elle cessoit d'être ennemie de la Vertu; & réservez-moi, s'il vous plaît, quelque petite partie de cette constance pour me conserver tou-



m'en écrire : je ne dis pas des principales , mais seulement de celles de vôtre santé ; car quant aux autres je sçai qu'elles ne se peuvent dire que de vive voix , & dans une confiance aussi grande qu'est celle où il a plû à Dieu de nous mettre. Je vous avouë que je n'ai jamais tant éprouvé la puissance de la foi , sur le sujet de vôtre mal ; vû que sans elle il me seroit insupportable , au lieu qu'elle fait que je le regarde comme une grace toute extraordinaire de Dieu qui en vous l'envoyant d'une main , vous donne de l'autre une si extrême patience pour le souffrir , qu'il doit moins être considéré comme un mal que comme une faveur , puisque la plus grande qu'il puisse faire à ses Elûs , est de les purifier de telle sorte dès cette vie par des afflictions supportées saintement , qu'ils aient sujet d'espérer de passer des miseres de la terre aux felicitez du Ciel , & d'adorer dans les joies d'un bonheur éternel , celui qu'ils ont adoré dans les douleurs d'une souffrance passagere. C'est pourquoi plus nôtre amitié est forte , & moins elle me permet de vous plaindre dans l'état où vous êtes maintenant , lorsque je pense qu'il est l'une des causes de celui où vous serez un jour , & que je me remets devant les yeux cette excellente parole que vous m'avez dite si souvent , que l'on est trop heureux de satisfaire à Dieu en ce monde pour éviter les peines de l'autre. Je vous confesse que je ne sçaurois assez admirer la force qu'il vous donne , & il faudroit être bien aveugle pour ne pas voir qu'elle ne peut proceder que de lui , puisque toute cette constance humaine que l'on vante tant , ne va qu'à étouffer dans la bouche les cris que l'on jette dans le cœur ; & que la plus haute Philosophie ne passa jamais jusques à considérer les maux comme des biens , & à

donner des benedictions & des loüanges à celui qui nous les envoie. Il n'appartient qu'à ceux qui sont aussi Chrétiens de nom, de bauer la divine main qui les frappe, & de recevoir avec joie comme des preuves de sa misericorde, ce que les méchans considerent avec horreur comme des châtimeus de sa justice. Mais c'est à vous à m'apprendre ces veritez, dont Dieu vous instruit par une experience si rude en un tems, pour être si douce en un autre. Ainsi je ferai mieux de le supplier dans le silence, qu'il continuë de répandre si abondamment ses graces sur vous; & qu'il me fasse celle d'entrer dans une resolution veritable d'être à lui en vous imitant.



*A Monsieur Servien, l'un des Plenipotentiaires du Roi pour la Paix Generale.*

**M**ONSIEUR,

Je sens encore augmenter ma joie de la grace si particuliere que Dieu m'a faite de me resoudre à passer le reste de mes jours dans la solitude, puisque vous n'approuvez pas seulement ce dessein, mais que vous me portez quelque envie du repos dont je vas jouir dans une si heureuse retraite. Je vous avonë, Monsieur, que quand je me remets devant les yeux les evenemens arrivez durant tant d'années que j'ai passées dans la Cour & dans le monde; cette face des affaires si souvent renouvellee; ces changemens merueilleux en la condition des personnes les plus puissantes sur la terre; tout ce que l'on appelle bonheur être mêlé de tant de déplaisirs & d'amertumes; & la mort terminer en un moment ces desirs démesurez, & cette ambition

fans bornes qui devorent le cœur des plus éle-  
 vez d'entre les hommes ; il me semble que tout  
 ce qui est renfermé dans un si petit espace de  
 tems , est si peu considerable en comparaison des  
 félicités éternelles auxquelles nous devons tous  
 aspirer , que dans les sentimens que Dieu me  
 donne , & dans la liberté où il m'a mis de pou-  
 voir , sans blesser aucun de mes devoirs , em-  
 ployer ma vie à son service en renonçant pour  
 jamais à tous les interets du siècle , je serois ex-  
 trêmement coupable de refuser une faveur si ex-  
 traordinaire , & que j'avois si peu meritée.  
 Voilà , Monsieur , les veritables raisons de cette  
 retraite dont Monsieur vôtre frere vous a écrit,  
 & que vous avez beaucoup mieux jugées que  
 je ne sçaurois vous le dire : mais pardonnez-  
 moi si je me plains du tort que vous me faites  
 de douter du souvenir continuel que j'aurai de  
 ceux qui me font l'honneur de m'aimer , & par-  
 ticulierement de vous. Il est vrai qu'en quittant  
 le monde , je m'efforcerais moyennant la grace  
 de Dieu , de renoncer à tous ces vains objets  
 des sens , qui ne font que divertir nos pensées  
 des objets de nôtre foi : mais comment cela  
 pourroit-il me faire perdre la memoire de mes  
 veritables amis , vû que je les porte & les veux  
 toujours porter dans mon cœur , où je les offri-  
 rai sans cesse à Dieu , afin qu'il les comble de  
 tant de vertus , que je puisse m'exciter à le mieux  
 servir par leur exemple , n'y en ayant point de  
 plus puissant sur nôtre esprit que celui des per-  
 sonnes que nous aimons & qui nous aiment.  
 Quant à vous , Monsieur , puisque Dieu par sa  
 providence , vous engage dans les affaires , vous  
 avez ce me semble grand sujet de le louer de ce  
 que c'est en une occasion si importante à la tran-  
 quillité publique, non-seulement d'un Royaume,

mais de tous les Etats de la Chrétienté : car à quoi pourriez-vous mieux employer vos travaux & vôtre zele, qu'à contribuer à une paix generale, qui en faisant cesser les miseres sans nombre d'une longue & cruelle guerre, redonnera comme une nouvelle vie à tant de peuples, & ramenera un calme d'autant plus doux, qu'il aura été precedé de tant d'orages ? Mais comme c'est une faveur que l'on ne peut attendre que de la bonté toute puissante de celui qui tient entre ses mains les cœurs des Princes, & qui les fléchit ainsi qu'il lui plaît pour l'exécution des desseins de sa justice ou de sa misericorde sur les hommes, & que les prieres sont les seules armes que lon peut opposer à sa colere, pour avancer les effets de sa grace ; j'estime, Monsieur, qu'étant si inutile à tout le reste, ce m'est un extrême bonheur de me joindre à quelques-unes de ces personnes, qui par leurs larmes & leurs soupirs, s'efforcent de détourner la juste vengeance qu'il pourroit continuer à prendre de nos crimes, & d'arrêter ce deluge de sang qui inonde aujourd'hui toute l'Europe. Ainsi, Monsieur, je ne dois pas m'étonner que m'honorant d'une amitié si particuliere, vous entriez dans ce sentiment ; & que vôtre affection soit assez genereuse pour m'aimer également en quelque état que je sois, comme je serai toujours avec la même passion.

F I N.

*Extrait de l'Extrait des Registres du  
Conseil d'Etat.*

**L**E Roi étant informé de la perte qu'a faite **PIERRE LE PETIT**, son Imprimeur ordinaire, dans l'embrasement du College de Montaigne; & lui voulant donner des marques de sa protection, qui se repandent sur sa famille, lui a accordé, pour lui & les siens, la continuation des Privileges à lui ci devant accordez, & principalement des Oeuvres de Monsieur Arnauld d'Andilly, pour cinquante ans, avec défenses à toutes personnes d'imprimer lesdites Oeuvres, aux peines portées par ledit Extrait, en date du troisieme Aoust mil six cent septante-cinq. Colationné, Signé **RANCHIN**.

*Et ledit Pierre le Petit a cédé son droit de Privilege pour les Lettres de Monsieur Arnauld seulement, à Charles Osmont, pour en jouir par lui conformément audit Extrait des Registres du Conseil d'Etat cy-dessus.*

Et ledit **OSMONT** a consenti que les Sieurs **LE GRAS & BOBIN** jouissent du present Privilege pour cette impression seulement, suivant l'accord fait entr'eux.

*Cette Edition achevée d'imprimer le 20, Octobre  
1693.*



